



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

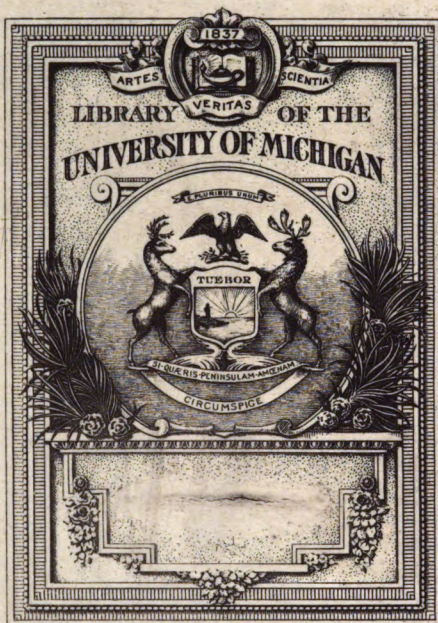
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



As
162
.A52

MÉMOIRES
DE
L'ACADÉMIE D'AMIENS



MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS

D'AMIENS

TOME XXXVII.

ANNÉE 1890.



AMIENS

IMPRIMERIE YVERT ET TELLIER

—
1890



Lib. Lou.
Nijhoff
101-18-28
16253

LES POÉSIES

DE

M. Le Vasseur.

Aimer avec passion le beau, et jouir de tout ce qui permet d'en pratiquer le culte; éprouver des sentiments élevés et savoir les exprimer noblement; être épris des choses de l'intelligence, et pouvoir s'y appliquer et les comprendre; posséder un esprit large, sûr, toujours en éveil, assez ouvert pour tout embrasser, assez avisé pour ne pas errer à l'aventure; avoir une âme délicate et forte, ardente et fière, si sensible qu'elle cède vite aux émotions de l'attendrissement ou aux élans de l'enthousiasme, si éclairée qu'elle reste maîtresse d'elle-même, jusque dans ses mouvements les moins calculés et se garde d'être jamais dupe, voilà certes, un ensemble d'avantages précieux et propres à placer au nombre des mieux favorisés de ce monde celui chez qui on les rencontre.

Aussi demandez à M. Le Vasseur ce qu'il pense du pessimisme, toujours en faveur auprès de nos poètes contemporains, au moins si l'on en juge par leurs vers, il vous dira sans doute que c'est pour quelques uns une pose, assez mal choisie d'ailleurs; pour la plupart une matière à sombres développements, à tirades éloquentes; pour d'autres, enfin, une maladie semblable à une fièvre

intermittente, dont les accès ne durent que le temps nécessaire pour exprimer poétiquement les souffrances que l'on ressent ou le chagrin que l'on éprouve. Il fera mieux encore : inspiré par une heureuse nature en même temps que par la reconnaissance, il vous répondra en vous lisant quelques unes des belles strophes où il célèbre les bienfaits de l'existence embellie par les joies du présent et surtout par les espérances de l'avenir.

Lui pessimiste ? Oh non ! C'est au contraire un ami de la vie ; il l'estime et il en jouit. C'est aussi un ami de l'homme ; il lui rend hommage et se félicite des ressources qu'il tire de ses rapports avec lui. Non pas qu'il ne découvre dans ce monde bien des misères, dans ses semblables bien des défauts, — un observateur comme lui ne peut manquer de les apercevoir, — mais il a acquis une philosophie, et il est doué d'une indulgence qui lui en font supporter les ennuis sans colère comme sans dégoût. Que dis-je ? malgré ce qu'il rencontre, il est heureux de vivre est de vivre en société. Son œuvre n'a donc rien qui attriste : elle est gaie autant qu'elle est saine ; elle est réconfortante autant que pleine d'attrait. On n'y trouve pas seulement la musique de beaux vers, la variété d'une mélodie qui tantôt caresse l'âme doucement, tantôt lui donne les rudes secousses d'une émotion poignante ; la souplesse d'un rythme qui se prête aux libres et gracieux mouvements de la fantaisie comme à la marche grave et lente d'une pensée profonde ; le charme d'une harmonie savante où nous sont rendus sensibles les ébats du plaisir et l'affaissement de la tristesse, les élans d'aspirations ardentes et la tranquillité de la possession. On y goûte tout cela sans doute, mais on y rencontre mieux encore : on se convertit à la plupart des idées que l'auteur y développe,

on éprouve les nobles sentiments qu'il y exprime, on participe à la sérénité qui y règne, on est gagné à la joie contagieuse qui s'y répand.

De pareilles poésies sont ainsi dignes d'éloges, pour d'autres raisons encore que pour leur valeur littéraire : elles ont une influence morale qui les rend salutaires ; quand on les a lues avec l'attention qu'elles méritent, on en devient meilleur.

Je voudrais aujourd'hui vous en offrir une sorte de résumé : tâche difficile d'une part, car il s'agit d'une œuvre très considérable ; d'autre part tâche des plus attrayantes et où l'on est toujours sûr de plaire, car il s'agit d'un auteur que nous aimons tous, et dont les travaux ont reçu de vous comme de tous les gens de goût, les applaudissements les plus mérités.

§ I.

M. Le Vavas seur n'a pas moins de quatre fort volumes in-8° de poésies. C'est de bonne heure qu'il a commencé à faire des vers, nous apprend-il. En 1836, il était encore au collège. Il avait alors seize ans : il eût donc manqué à tous les devoirs du collégien, à tous les droits de l'indépendance, et à toutes les convenances d'une vocation bien caractérisée, s'il n'avait négligé de vulgaires discours latins, d'ailleurs odieusement imposés, pour savourer le plaisir de se livrer en cachette à un travail, parfois pénible en soi, mais toujours agréable puisqu'il n'est pas commandé. Quelle satisfaction n'éprouve-t-on pas dans ce premier débrouillement de ses pensées intimes, où l'on se flatte de mettre une marque personnelle ; dans ces expansions indis crètes où l'on exprime sans crainte ses idées, au moins ce qui en tient lieu, où

l'on donne libre carrière à ses sentiments et à ses espérances ! Curieux essais dans lesquels, avec une habileté qui ne fera que s'accroître, on arrange avec coquetterie, et l'on peint avec amour sa petite personne, pour faire ce que souvent, hélas ! on continuera toute sa vie, ordinairement en dépit des autres et de la vérité : pour mieux s'admirer soi-même. Ne croyons pas toutefois que cette satisfaction personnelle soit incurable ; plusieurs s'en guérissent. M. Le Vasseur est modeste, nous aurons plusieurs fois à le constater, et il est très sévère pour ses travaux. En voici une preuve : il a eu le courage de sacrifier ses premières poésies. Il aurait pu à l'aide de quelques retouches leur donner bon air, et nous montrer comment les fleurs d'une jeunesse merveilleusement précoce annonçaient une nature exceptionnelle, féconde et puissante au point de produire presque sans travail, après de magnifiques épanouissements, les fruits savoureux d'une riche maturité. Que d'autres ont agi de la sorte ! Lui a trop de goût et de sincérité pour le faire, et de ses vers de collègue il ne publie que quelques strophes.

J'ai seize ans et demi. Des saisons de la vie

Je ne connais que le printemps,

Et la paix à mon cœur n'a point été ravie

Durant l'aurore de mes ans.

Et maintenant encore la brise qui sommeille,

Calme sur le flot endormi,

Ne me présage point que l'orage s'éveille,

Malgré mes seize ans et demi.

Encore quelques années, et nous verrons déborder la sève d'une verte jeunesse. Nous voici en 1840, au moment on l'on ramène de Sainte-Hélène les restes de

Napoléon. Evidemment une pareille cérémonie ne pouvait avoir lieu sans que tous les poètes se crussent tenus d'être là pour former une escorte d'honneur et multiplier leurs acclamations. Ils furent donc à leur poste. Nous connaissons les strophes admirables de l'un deux, Victor Hugo, alors dans la plénitude de sa force. Celles de M. Le Vavas seur sont animées aussi d'un souffle puissant. Ce n'est pourtant pas un dithyrambe qu'il a écrit. S'il se sent ému par les grandeurs du spectacle qui s'offre à lui, il sait d'autre part réfléchir et commander à ses impressions. Il pense d'abord à tant de douleurs profondes qu'à causées l'orgueil insatiable du conquérant, alors il s'impatiente de ces ovations et il s'écrie :

Payez donc des bouffons pour pleurer sur sa tombe !
Pour qu'on y vienne en deuil et qu'une larme y tombe.
Il en a trop coulé sur ses pas triomphants ;
Faites un mausolée et placez-y son urne,
Des mères sont encore à qui ce fier Saturne
Venait dévorer leurs enfants.

Il pense ensuite à cette foule qu'il voit si enthousiaste ; et, moins frappé de la magnificence du triomphe que de la versatilité de ceux qui le décernent, il ajoute :

Pauvre peuple, aboyeur contre la tyrannie,
Ces beaux flatteurs de rois t'ont fait cette avanie
De te faire encenser un tyran sans remords.
Parmi ses généraux ils t'ont montré tes frères.
As-tu donc oublié ce que coûtent les guerres ?
As-tu parfois compté tes morts ?

N'est-ce pas qu'on sent dans ces vers éloquents de M. Le Vavas seur une âme de poète ardente et généreuse ?

Certes, on conçoit qu'un esprit de haut vol comme celui-là, ait eu peu de goût pour les discussions arides et terre à terre. Cette répugnance va même jusqu'à lui inspirer quelque scepticisme et lui fait dire très irrévèrement :

Moi, magistrat en robe, avocat triomphant ?
Je crois à peine aux lois dont je suis l'interprète.
Au moins, croirai-je aux vers, si je reste poète.

La poésie lui paraît donc être la grande affaire de sa vie ; pas la seule toutefois. Il a vingt ans ! A vingt ans en rêve. Et quand on rêve à cet âge, on n'est pas sans espoir de trouver tôt ou tard la réalisation de ce qui semble si attrayant. Tout y invite, et tout en donne l'illusion. Oui, je dis bien : l'illusion ; car le seul contact des choses suffit ordinairement à en détruire le prestige. Alors devient-on plus sage ? Non, il y a chez nous un tel sentiment de confiance que malgré nos continuelles déceptions nous nous ingénions à nous en créer de nouvelles, une telle foi au bonheur, que malgré les vives souffrances d'un cœur trop souvent froissé, nous n'hésitons pas à nous exposer à d'autres douleurs, ou, si nous hésitons, ce n'est qu'à cause de la difficulté de choisir entre tout ce qui nous en causera de plus cuisantes encore. Que voulez vous que fasse un poète, un jeune poète surtout, quand mille choses attrayantes réclament son attention ? Il se décide... à les admirer toutes. La couleur blonde et la couleur brune se disputent-elles ses préférences ? Eh bien, il les leur accorde tour à tour. Oh ! il a au plus haut degré l'esprit de conciliation, nous confie-t-il quelque part, et il n'est pas jusqu'à la couleur rousse qui ne lui plaise par l'éclat de ses reflets d'or.

Une de ses poésies publiée dans le volume *Juveniha* et intitulée *les Trois couleurs* nous révèle à quel degré son goût était composite et son cœur inflammable. Rassurons-nous toutefois ; s'il a l'ardeur de la jeunesse, il en évite les entraînements, et n'eût-il pas pour se préserver les répugnances d'une nature des plus nobles et les avertissements d'une conscience délicate, sa perspicacité naturelle lui permettrait de découvrir ce que sont, malgré de spécieuses apparences, certaines réalités. Il devance, il prévient par ses douces ironies, les cruelles ironies des choses. De quelle manière charmante tout cela nous est rendu dans la pièce qui a pour titre : *le Petit bonnet*.

Qu'il était blanc, qu'il était net !
Le tant joli petit bonnet !

Oui, il était si beau, en effet ! si beau quand il agissait joyeusement sa brillante crête, si beau dans le mouvement gracieux de ses larges ailes, si beau dans ses couleurs éclatantes, dans ses jolis contours et ses festons coquets, que la splendeur de ce couronnement de l'édifice se reflétait sur l'édifice lui-même, tout laid et mal bâti qu'il fût, et le transfigurait. Ainsi nous laissons nous tromper trop souvent :

Que faut-il pour séduire l'homme
Et mettre son cœur à l'envers ?
Pas même un morceau de la pomme.
Pas même l'attrait des fruits vers.
Le jour où le jeune poète
Papillonnait comme à plaisir
Avec l'aile de son désir
Sur le feston d'une cornette,
Le pauvre garçon se damnait
Pour un méchant petit bonnet.

Raisonner avec cette sûreté de jugement et répondre ainsi à de dangereux appels, diminue singulièrement la puissance des séductions. Aussi lorsqu'on entend M. Le Vasseur dire à son ami M. Prarond, son complice dans maintes escapades d'autrefois :

Nos péchés de jeunesse ils étaient de notre âge,
On reste toujours froid, quand on fut toujours sage.

après s'être étonné non de l'aveu, mais de la maxime, et avoir protesté contre elle, au nom des principes, autant qu'il est convenable de le faire, on cesse d'être surpris en constatant qu'il s'agit surtout de fautes littéraires, du crime très pardonnable d'avoir commis jadis passablement de mauvais vers. Mais ces jeunes rimeurs ont-ils été si fréquemment et si gravement coupables ? Nous apprécions trop le mérite de l'un et de l'autre pour le croire. M. E. Prarond, notre savant collègue, travailleur intrépide et d'une facilité prodigieuse, poète, historien, érudit, etc., toujours très-remarquable dans chacun de ses différents travaux, a dû, dès sa jeunesse, donner des preuves nombreuses de son talent. Quant à son ami, nous savons qu'il faut ici ne pas s'en rapporter entièrement à lui, car ailleurs, et sur le même sujet, nous le surprenons en flagrant délit d'exagération :

J'ai fait de mauvais vers, presque en sortant de naître,
J'en fais et j'en ferai de pires, et peut-être
Deux ou trois bons par-ci par-là.

Ah ! voilà où nous lui cherchons querelle. De mauvais vers il n'en commet pas comme cela. Assurément, nous n'oserions soutenir que, dans ses quatre volumes, il n'y

ait aucune défaillance, aucune inégalité, ni même, quoique nous ne les ayons pas rencontrés, deux ou trois mauvais vers, mais ce que nous savons, c'est qu'il y en a beaucoup qui sont excellents, fortement frappés ou admirablement ciselés, vigoureux et bienvenus, d'un jet puissant ou d'une grâce charmante ; tantôt à l'allure mâle et fière, tantôt pleins de sourires et de séduction ; vibrants d'une émotion communicative ; simples et familiers sans vulgarité ; nobles sans prétention ni raideur ; où enfin se révèlent en même temps qu'un sentiment délicat, qu'une fine pénétration, qu'une richesse d'images inépuisable, la souplesse d'un talent qui excelle dans les genres les plus divers, la puissance d'un créateur qui se renouvelle sans cesse, la dextérité d'un maître qui connaît à fond les ressources de son art, les adresses et les derniers perfectionnements de son métier. Rime, ne suis-je pas ton maître et ton disciple ? s'écrie-t-il quelque part avec raison. On en est le maître, en effet, quand on sait si bien en parler, si bien la décrire :

Jouet sonore et gai, hochet original.
Aigrette intermittente et cliquetis final,
Clochette monotone à la façon des cloches
Qui dans les cerveaux creux fais danser les fantoches.
Grelot tombé du sceptre ou du bonnet d'un fou
Qu'un pauvre poète naïf se mit jadis au cou,
Rime, j'aime pourtant d'une amour enfantine
Le fredon fredonnant de ta grâce argentine.
Nous sommes les enfants des ménestrels fameux
Et nous sommes toujours un peu jongleurs comme eux.

Il continue ainsi, en une épître merveilleuse d'invention et d'originalité, et qui contient mille vers, à carac

tériser la rime dont il résume l'histoire ; lui-même en relève le prix à nos yeux par l'usage qu'il en fait. Gre-lot si l'on veut, hochet enfantin, mais qui dans la main de l'artiste devient un instrument dont nous admirons les ressources. Il faut seulement savoir s'en servir. Prenons ces humbles castagnettes dont l'Espagnol se sert pour diriger ou accompagner sa danse, nous ne produirons que des bruits rauques et désagréables ; au contraire donnons les à ce Gitano qu'impatiente notre tapage, il va les agiter avec mesure, et par elles nous initier à ce qu'il représente : il y aura plus de sens dans ses évolutions, plus de vivacité dans ses mouvements plus de grâce dans ses attitudes et dans ses pas ; elles seront une règle pour lui, et pour nous la révélation de sa pensée, comme l'écho des sentiments qui l'animent et nous resterons sous le charme, doublement flattés dans ce qu'il y a en nous de plus matériel et aussi de plus spirituel. Notre rime, dont les rapports sont si intimes avec le rythme, produit des effets analogues. Quel agréable mouvement, dû au retour précipité des mêmes consonnances, que celui-ci :

Avec des rimes,
Les poètes pusillanimes
Font de petits bruits innocents.
Les fanfarons et les puissants
Font des tapages grandissimes
Avec des rimes.

Avec des rimes,
On est maître ès folles escrimes.
On change en toutes les saisons
Les paradoxes en raisons,
Les antithèses en maximes,
Avec des rimes.

Avec des rimes

On grimpe parfois sur les cimes
On tombe souvent dans les bas fonds.
Que de mots creux semblent profonds,
Que d'enflés paraissent sublimes
Avec des rimes !

Avec des rimes

Pauvre éditeur qui nous imprimes,
Si nous n'en faisons pas les frais
Comme tu te ruinerais !
Bien malin qui touche des primes
Avec des rimes.

Après ce pas léger et joyeux en voici un autre grave
et solennel :

Soldats disciplinés de la troupe des maîtres.
Glorieux vétérans, o pompeux hexamètres !
Vous défilez, sans faire un seul pas hasardeux.
Tout le long du poème, en marchant deux à deux.
Dans le concert d'oiseaux où chacun chante à l'aise
Vous représentez seuls la gravité française.
Compassés, ennuyeux parfois, jamais légers,
Vous nous portez respect aux yeux des étrangers.
Oh ! puissions nous en France, en poèmes féconde,
Voir nos Alexandrins, jusqu'à la fin du monde,
Défiler au soleil de la postérité,
Dans cette régulière irrégularité !

Ce sont là des vers pleins de sens et d'une facture solide. On en compte beaucoup desemblables en ces quatre volumes dans lesquels M. le Vavasseur aborde tant de sujets sérieux ou badins, fantaisistes ou scientifiques, gais ou mélancoliques, sacrés ou profanes, et cela avec une variété de moyens toujours en rapport avec la va

riété des genres. Des citations seules peuvent prouver ce que nous affirmons, et nous voudrions les faire nombreuses. Mais ici se présente une difficulté des plus grandes, et qui est tout à l'éloge de l'auteur. Quand on est borné, comme nous le sommes, on ne sait que choisir dans une œuvre si considérable; on a autant de regret à priver les autres de ce qu'on laisse, qu'on a de plaisir à leur communiquer ce que l'on produit. De même, si content est-on toujours de ce qu'on lit du poète qu'on reste aussi toujours mécontent de ce qu'on en dit. Essayons toutefois de donner une idée de la manière dont il traite ses principaux sujets.

Son mode par exemple, d'envisager la nature n'a rien de cette sentimentalité vague, de ces indécisions molles, de ces somnolences paresseuses, de ces rêves vaporeux auxquels se croient obligés bien des rimeurs, chaque fois qu'ils ont à célébrer les beautés du monde matériel. La nature, M. Le Vasseur l'aime et beaucoup, mais il l'aime en homme pratique et à l'esprit robuste, habitué à voir la lutte acharnée qui se continue entre elle et le travailleur. Voilà ce dont il est vivement frappé. Ne croyons pas néanmoins qu'en sa qualité de Normand, il ne fasse que calculer des profits et des pertes. Il pense bien à cela, c'est tout naturel, mais il songe à mieux que cela, et, à la façon élevée des anciens, il parle avec admiration de ce que ceux-ci appelaient la terre féconde :

Laboureur, n'est-ce pas qu'elle est belle la terre,
Qu'elle est plaisante à l'œil, qu'elle est douce à la main,
Et qu'après un orage il monte de son sein,
Une odeur enivrante, ardente et salulaire?

Si tu souris au blé que ta charrue enterre
Ce n'est pas seulement pour le souci du pain,
Tu trouves ton plaisir à voir germer le grain,
Par admiration pour le fécond mystère.

Mieux que cela encore, du fait matériel il remonte
aux causes et arrive jusqu'au principe qui donne à toute
chose sa suprême beauté et à nous tous nos meilleures
espérances :

L'argile est un habit que nous revêtirons.
Nous sortons de la terre et nous y rentrerons,
Mais nul n'a moins que toi frayeur du cimetière.
Car tu sais que la vie est fille de la Mort,
Et tu surprends parfois, sous la glèbe qui dort.
Le principe divin veillant dans la matière.

A la suite de ce sonnet qu'inspire une haute pensée,
nous en lisons un autre que lui suggère la fantaisie ;
la fantaisie toujours aux aguets chez le poète pour se
glisser entre deux idées sérieuses et le distraire par
quelque saillie originale. *Le blé* :

La terre, ton épouse, ô semeur vigilant,
Te donne tous les ans des enfants par douzaine,
Des gamins, dont l'essaim joue à travers la plaine,
Trèfles, chanvres, sainfoins, seigles à l'épi blanc,
Puis des filles : c'est l'orge au panache insolent,
Rude au goût, douce au cœur, acariâtre et saine,
Sa sœur, l'avoine folle à la tête un peu vaine,
Secouant les grelots de son épi tremblant.
Tu nourris tes puinés et tu dotes ta fille,
Mais le moins que tu peux, en vrai père Normand.
Les soins et les engrais sont tous pour le froment.
Celui-ci, c'est le fils aîné de la famille,
Tu surveilles sa pousse avec un œil troublé,
Rien n'est beau, n'est-ce pas, comme un bon champ de blé ?

Si tout n'est pas beau dans la nature, au moins presque tout est matière à de beaux vers. M. le Vavas seur nous en offre de très intéressants sur des sujets que peu de poètes seraient capables de rendre supportables. Il a un sonnet, le dirai-je ? o Racine ! il a un sonnet sur le fumier. De même, aucun des êtres animés de la création ne lui inspire de dégoût ; il célèbre tour à tour le bœuf « ce beefsteak qui marche », le chien, les moutons, les oies, et il n'y a pas jusqu'au moins poétique des habitants de la basse cour, qui, grâce à la pensée de ce qu'un habile charcutier doit en faire, n'obtienne aussi les honneurs d'un sonnet. Assurément le poète, laissé à ses seules inspirations ordinaires, passerait à côté du cochon gras sans vive émotion ; oui, mais pour le poète doublé d'un gastronome de Normandie, il en est autrement. Alors l'idéal change de nature, il devient ici une perspective de beaux et délicieux jambons. Idéal peu éthéré. C'est possible. Gardons nous toutefois de le dédaigner, car nous autres profanes nous ne savons pas ce que tout cela largement arrosé par le jus de la pomme normande donne de satisfactions profondes. Aussi de quel œil de convoitise contemple-t-on celui qui, bien à point, plein de richesses qu'il ignore, le modeste, va bientôt réaliser de chères espérances !

Tes repas d'aujourd'hui, mignon, sont superflus,
Sous ton dos arrondi ta panse se boursoufle ;
Plantureuse marée, à ton flanc qui s'essoufle
La graisse bat son plein : la mer ne monte plus.
Au bout de quatre pieds qui trempent dans le jus,
Ta litière te fait une ignoble pantoufle.
Qu'il est laid ! Qu'il est beau rendant son dernier souffle,
Quel splendide butin de jambons cuits et crus !

Cette sensualité n'est pas pourtant si vive qu'elle étouffe en nous le sentiment, et les jouissances culinaires ne nous empêchent pas d'être sensible, chevaleresque même; la preuve en est notre plaidoyer en faveur de l'âne, ce déshérité du monde, ce méconnu, et qui n'a rien d'appétissant, ses meilleurs morceaux nous fussent-ils offerts avec le meilleur cidre de Normandie. C'est donc par pure bonté que nous nous faisons le défenseur du faible et de l'opprimé :

Paysans mes amis, ne méprisons personne.

Soyons cléments et doux aux aides que Dieu nous donne.

Hélas ! la plupart des hommes n'ont pas, bien à tort, nous allons le voir, cette générosité. que dis-je ? cette justice. En effet :

Qui donc ne s'habitue

A voir l'âne en maudit qu'on frappe et que l'on hue ?

Qui donc, si le concert d'injures débordait,

Ne crierait dans le cœur : haro sur le baudet ?

Qu'il est laid -- Et le singe ? -- Il brait. -- Comme tant d'autres.

-- Il a tous les défauts -- Nous avons bien les nôtres.

Et ce n'est pas cela qui nous vexe ; la voix

Claironne, la figure est drôle, mais parfois,

Accablé sous le faix, et le nez contre terre,

L'âne laisse échapper un rire solitaire.

Que flaire l'insolent, et quel miasme subtil,

Tient sa narine ouverte au vent ? De quoi rit-il ?

Qui sait ? Mais comme rire est le propre de l'homme,

L'homme est jaloux, je crois, de la bête de somme.

Il serait étonnant, et ce serait fâcheux aussi, que la tendresse du poète s'épuisât dans ces touchantes passions et qu'il n'en restât plus pour notre pauvre

humanité. Ne le craignons pas. Les paysans trouvent en lui, un ami, un conseiller, un admirateur. Aussi bien que Coppée, le poète des humbles, des petits boutiquiers, etc. M. le Vavasseur a su trouver dans de vulgaires occupations ce qui les relève, et pour les travailleurs ce qui les encourage et les ennoblit. Il n'est pas, nous dit-il, très au fait des procédés de la culture :

Et si je n'avais pas eu la tête aussi dure,
J'aurais peut-être appris un peu d'agriculture.

Au moins s'entend-il mieux que personne à proclamer les mérites des agriculteurs :

En rêvant, je sème le froment,
Il lève mal. Pourquoi ? L'épi faillit. Comment ?
Je n'en sais rien en vers, et je l'ignore en prose,
J'ai fini toutefois par apprendre une chose :
C'est le respect profond que nous devons avoir,
Nous, pauvres gens de grand et de petit savoir
Pour l'humble dont la main tient le pic ou la bêche.
Pendant le vain discours du vaniteux qui prêche,
Sans louer ou blâmer ce que d'autres feront,
Il arrose son champ des sueurs de son front.
Des portraits que j'ai faits, je connais les modèles,
Labour et paturage ont encore leurs fidèles,
Et leurs humbles martyrs ; s'il n'en existait plus,
Dieu ne saurait peut-être où prendre ses élus.
Honneur aux laboureurs, aux mères de famille,
A ceux qui maniant la pioche ou la faucille
Vivent dans le travail et dans l'obscurité,
Honneur aux pauvres gens. Messieurs, à leur santé.

Quelle franche et large sympathie ! Et comme elle repose des mépris hautains que d'autres conçoivent et des recherches grossières où ils se complaisent. A la

campagne tout paraît intéressant au poète. Il en passe en revue les gros personnages : M. le Maire, le médecin, l'instituteur, et, s'il ne peut se défendre à leur égard de quelque malice, (quand on est spirituel, il faut bien de temps à autre se soulager) au moins il parle d'eux avec bienveillance. Cette bienveillance s'étend jusqu'au curé lui même : que voulez-vous, on n'est pas parfait.

Quarante ans, vigoureux, brun, de moyenne taille,
Front haut, sourcils touffus et cheveux en broussaille,
Bouche grande, nez fort, œil noir, teint coloré,
Le reconnaissez vous ? C'est Monsieur le Curé.
D'appétit régulier, sobre, d'humeur égale,
Un bon mot le fait rire, un pain frais le régale.
Mais il peut s'en passer ; enjoué chez autrui,
Il n'est pas pour cela plus maussade chez lui.
Sa servante en fait foi ; sans doute elle se vante,
En louant son curé, mais j'en crois la servante,
Et Brigitte prétend qu'il n'a jamais grondé.

Il continue ainsi, sans trouver un défaut, si ce n'est l'exagération de quelque qualité. A la vérité, c'est en Normandie que l'on rencontre de ces perfections là. Du reste, elles y abondent en tout genre. Les ménages même y sont en général excellents; cela tient d'ailleurs, disons le tout bas, à un très ancien usage que le duc Rollon a exprimé ainsi :

Quand on a le malheur de chauffer à son âtre
Une femme adonnée au vice, il faut la battre.
Le code des Normands qui donne ce pouvoir
A l'homme, en même temps lui montre son devoir.

C'était il y a près de dix siècles que les Normandes avaient souvent besoin pour marcher dans le droit che-

min de ce moyen de direction ; aujourd'hui que le pays est, nous n'en doutons pas, en pleine civilisation, depuis que ses farouches habitants se sont policés au contact de leurs voisins, le bâton du commandement et de la discipline n'a sans doute plus sa raison d'être, et il faut rejeter à jamais ce tuteur de la vertu féminine? Eh! M. Le Vavasseur n'en est pas bien sûr; qui le croirait de la part d'un homme que nous savons si bon, et qui se plaît tant à vanter son pays ?

Le droit que la coutume accordait aux maris,
A fait gémir les cœurs et jaser les esprits.
Des Normands désireux d'être heureux en ménage,
L'ont cherché dans Bérault, dom Flaust et dom Basnage ;
Ministres sans mandat du pouvoir temporel,
D'autres l'ont exercé comme un droit naturel.
On a diversement conté la pastorale.
Mais chacun à sa guise a tiré la morale.
La mienne est celle-ci : battre est un peu brutal.
Exhorter est plus doux ; mais le point capital,
C'est qu'il faut résister aux caprices des femmes.
Il vaut mieux battre un corps que de perdre deux âmes.

Heureusement, la Normandie tire son honneur d'autre chose que de pareilles coutumes. Son histoire politique et littéraire est riche en faits des plus glorieux. Cette histoire M. Le Vavasseur la connaît parfaitement et parfaitement aussi le poète en raconte les diverses particularités. Ses études historiques sont remarquables par la sévère élégance, l'ampleur, la dignité, l'élévation, la puissance magistrale de sa poésie. Certains épisodes se détachent du fond en un relief vigoureux et saisissant, dont les personnages, fortement conçus et représentés, s'offrent à nous pleins de vie, s'animent des sentiments

les plus nobles, nous parlent le langage le plus fier et nous tiennent émus sous la vive impression de leur mâle grandeur. Vous vous rappelez certainement, car elle est de celles qu'on n'oublie jamais, quand on l'a vue, la Dame des Tourailles, la mère de vingt-quatre garçons qu'avant de mourir elle veut revoir encore. Ils arrivent :

La bonne dame vit ses vingt-quatre garçons
Qui montaient bien en selle et droit sur leurs arçons,
Chevauchant quatre à quatre et les aînés en tête ;
Le soleil du bon Dieu s'était mis de la fête.
La mère s'avança glorieuse ; son œil
Resplendit d'un rayon de tendresse et d'orgueil.
Et n'y pouvant tenir elle dit : Les beaux hommes !
Les fils ne disaient rien, mais pensaient sous leurs heaumes :
Notre mère vaut bien la reine en vérité !
Et saisis de respect, d'amour et de fierté,
Ils saluèrent tous et mirent pied à terre.
L'aîné géant parmi les géants prit sa mère
Dans ses bras et longtemps, silencieusement,
L'étreignit dans un fort et doux embrassement.
Puis chacun tour à tour, ils firent tous de même,
Depuis le fils aîné jusqu'au vingt quatrième.

Ces vers émeuvent et on porte envie au poète de pouvoir ainsi évoquer ces spectacles sains et fortifiants où l'héroïsme n'affaiblit en rien la tendresse, où l'affection n'amollit en aucune manière le courage ; au contraire, où les plus précieuses qualités s'unissent en une harmonie dont, grâce au génie de l'artiste, nous percevons toutes les nuances, nous découvrons toutes les richesses, nous goûtons toutes les beautés.

C'est avec la même simplicité et la même force, j'allais dire avec la même grandeur Cornélienne, que

sont racontés le Naufrage de la Blanche Nef, et tant d'autres faits historiques, relatifs à l'Angleterre ou à la Normandie. Heureux sommes nous aussi, nous Picards, d'avoir fourni quelques sujets à M. le Vavas seur. Sous la rubrique : *Miettes de l'histoire d'Amiens*, sont rapportés plusieurs incidents de notre passé. Notre cathédrale a naturellement le privilège d'exciter l'admiration de l'homme de goût, et puis, aussitôt après, ce qui dans cette même cathédrale attire ses regards, — toutefois pour d'autres motifs encore, j'imagine, que pour des raisons esthétiques.... — c'est le vénérable sénat qu'on appelle le chapitre. Il paraît que ce noble corps a fourni autrefois nombre d'évêques :

Parmi tes prébendés lettrés,
Que d'évêques, noble chapitre !
Soixante au moins furent mitrés.
Parmi tes prébendés lettrés.
Qu'ils fussent vilains ou titrés,
Leur vertu fut leur plus beau titre.
Parmi tes prébendes lettrés.
Que d'évêques, noble chapitre !

Félicitons nous en. Nous n'avons rien à envier au passé, et nous savons tous ici que le chapitre d'Amiens compte encore des hommes éminents chez lesquels on trouve la science et la vertu unies à une grande largeur d'esprit. Et puissions nous bientôt avoir à ajouter, en pensant à qui vous savez :

Il faut subir le sort commun.
Chanoine ou prélat, c'est tout un (1).

(1) M. l'abbé Crampon, notre savant collègue, venait d'ajouter à ses nombreux travaux une remarquable traduction des Psaumes, qui lui a valu de toutes parts les plus flatteurs éloges.

Outre nos hommes illustres, poètes ou savants, M. Le Vavasseur passe en revue les particularités de notre pays, et même, après avoir décrit les paysages Normands, il veut bien ne pas dédaigner ce qu'il appelle *les horizons Picards*. Il aime les hortillonnages qui avoisinent notre ville, les bords de la Somme, etc. et jusqu'à Camon.

La rivière fait un coude,
Un petit flot murmurant
Se détache du courant
Comme un écolier qui boude.

A la surface mourant,
Une bulle d'air sanglote
Un brin de roseau tremblote.
Au caprice du courant.

Il n'oublie pas surtout ce qui lui paraît essentiel au paysage de ces bords de la Somme : le pêcheur à la ligne. Que dis-je ? il ne l'oublie pas, il lui donne, non peut-être sans malice, la première place dans sa description de la Picardie.

Les deux yeux au guet, la bouche maligne,
Fixant un bouchon percé d'un fêtu,
Qui plonge et surnage, à quoi penses-tu ?
Pêcheur à la ligne.

Oui, voilà en effet la question que l'on est toujours tenté d'adresser au pêcheur absorbé dans l'exercice de ses fonctions : à quoi penses-tu ? Beaucoup pourraient répondre : Mais à rien. N'est-ce pas ce que nous avons de mieux à faire ? — Oh ! nous n'y contredisons point,

quand il s'agit d'un pêcheur à la ligne. — Toutefois tous ne sont pas ainsi. Il paraît que M. Le Vavasseur a eu l'heureuse fortune de s'adresser à un artiste exceptionnel; méditons la réponse :

Je suis un bourgeois de cité picarde,
Autrefois marchand d'articles d'Amiens,
Maintenant, Monsieur, c'est l'aîné des miens
Que cela regarde.

Oh ! j'ai bien ma femme et quelques amis,
Mais à la maison parfois je m'ennuie,
Surtout le Dimanche et les jours de pluie,
Et je me suis mis

A pêcher ; la pêche est une fatigue
Salutaire et douce, et cela vaut mieux
Que de s'abrutir et d'user ses yeux,
A faire un bésigue.

Jusqu'ici sans doute rien d'extraordinaire. Il s'agit seulement d'un époux qui apprécie peu son bonheur conjugal et trouve sa demeure plus froide encore que les bords d'une rivière; nous nous doutions bien que beaucoup de pêcheurs en étaient là, comme tant d'autres : il faut avoir éprouvé de bien affreuses déceptions pour goûter un pareil plaisir. Ce que nous ne savions pas, c'est tout ce que peut parfois rêver de beau un ex-négociant ayant en main une ligne :

Mais dans le filet de ce mince piège,
Mon regard n'est pas pris si follement,
Que je m'intéresse exclusivement,
Aux frissons du liège.

Spectacle charmant et toujours nouveau,
Aux roseaux du bord dansent des atomes,
Et je vois flotter de vagues fantômes,
Aux rides de l'eau.

Formes et couleurs par l'onde entraînées,
Vision qui passe et veut revenir,
Mirage tenace et doux. Souvenir
Des jeunes années.

Voilà ce à quoi songe notre bourgeois d'Amiens ou
plutôt ce à quoi songerait M. le Vavasseur, s'il pêchait
à la ligne. Pour lui il pêche autrement :

Si je ne suis pas pêcheur de poissons,
Comme toi, je vais tout le long du fleuve,
Portant dans ma poche une ligne neuve,
Et des hameçons.
Je suis attentif les rides du flot,
J'épie au passage une rime riche,
Une strophe, un vers, un pauvre hémistiche,
Une idée, un mot.

Le bouchon folâtre hésite, tournoie.
Il plonge, mon cœur est tout réjoui,
Le poisson mord-il ? Le bouchon dit : Oui.

Ah ! je tiens ma proie.
Je tire ma ligne; un poisson d'argent
Frétille, se tord, se détache et plonge...
Ma ligne s'accroche... Eveillé d'un songe

Je reste Gros Jean
Comme devant. Bah ! Gros Jean se résigne,
En se promettant d'être plus adroit.
Et changeant d'appât, dans un autre endroit,
Va jeter sa ligne.

Je suis, o pêcheur, enfant comme toi,
Cherchant la paillette et l'or dans le sable,
Mais, bourgeois rêveur, le moins raisonnable
De nous deux, c'est moi.

Ne pensez vous pas qu'il faut une imagination étonnamment féconde pour trouver tout cela sur les bords de la Somme ? Nous serons plus émerveillés encore lorsque nous aurons suivi M. Le Vavasseur dans un coin de notre ville où peu de poètes viennent rêver : *Le marché à raideries*. D'abord quelle fougue de description où les mots jetés pèle mêle, amoncelés, imitent les entassements des choses :

Mouchettes, Varlopes, marteaux,
Ecumoiros, poêles, râteaux,
Clous, grils et grilles,
Lunettes de tous numéros,
Tournebroches et braseros.
Bêches, étrilles.
Epaves de l'orgueil humain.
Balayures du lendemain,
Des funérailles.
Vieux galons, vieux échantillons.
Vieux falbalas, vieux cotillons,
Vieilles ferrailles.
Chaudrons fêlés et pots cassés,
Paniers tordus, paniers percés, etc.

Y sommes nous ? Oui, En plein. Aussi, partons au plus vite. Pas toutefois avant d'avoir jeté un coup d'œil dans ces casiers funèbres où des livres mutilés et dépareillés gisent dans une déshonorante poussière. Comme les malheureux se plaignent :

Que de poètes oubliés !
Grands vaniteux humiliés,
O mes confrères,
Etions nous fiers quand à vingt ans
Nous étalions notre printemps,
Chez les libraires !

Sous nos tuniques de vélin,
Quel air glorieux et câlin,
Et quelle morgue !
A présent nous voilà tout nus,
Pauvres cadavres inconnus,
Mis à la Morgue.
Frères aînés, chers compagnons,
J'ai quelques petits sous mignons,
Dans ma pochette.
Faut-il au nom de l'amitié,
Que pris d'une tendre pitié
Je vous achète ?
Sur les planches de mon dressoir,
Chacun de vous peut dès ce soir,
Trouver asile.
Et séchement sur son rayon
Jusqu'à la Résurrection,
Dormir tranquille.

A la bonne heure, voilà qui est d'une âme excellente, et qui prouve des ressources de cœur propres à valoir au poète bien des sympathies.

Il a eu en effet, et il a toujours, un très grand nombre d'amis ; et quel précieux avantage d'être parmi ces privilégiés ! on peut compter sur une affection solide, sur des prévenances de toutes sortes dont on se fait une idée en lisant le 4^e volume : *Inter amicos*. Il y a réuni tout ce qui est relatif à ses rapports de famille ou d'amitié ; mariages, baptêmes, anniversaires etc. lui ont inspiré des vers auxquels une simplicité touchante, une grâce parfaite, une délicatesse ingénieuse, une cordialité sans détours confèrent un charme véritablement exquis. Voyons comment il accueille la naissance de Joseph Buisson, et quels sont ses souhaits :

Un premier né ! Bonne fée, o poète,
Semez des fienrs et des vers sur sa tête !
 Petit Joseph,
Quels diamants veux-tu que je te donne ?
Veux tu des lis pour sceptre ? Une couronne
 Pour couvri chef ?
Souhaiterai-je, o doux bambin que j'aime,
Voir à ton front briller le diadème
 De la beauté ?
De ce joyau brillant, mais éphémère,
N'es tu donc pas, étant né de ta mère,
 Déjà doté ?

Il passe en revue les dons éclatants qu'envie le monde
et, après en avoir montré les dangers, il souhaite à l'enfant une vie simple et modeste :

La paix du corps, la grande paix de l'âme,
L'amour de Dieu, du travail, de ta femme,
 Et de ton fief,
Ce ne sont pas les souhaits d'un poète,
Voilà pourtant ce que je te souhaite,
 Petit Joseph.

C'était en 1849 qu'il formulait ces vœux, plus tard il écrit :

Trente ans, Joseph, ont passé sur ta tête,
Ou peu s'en faut. Ai-je été bon prophète ?
 Pas tout à fait.
Chantre barbon d'un amoureux imberbe,
Modestement j'ai conjugué ton verbe
 A l'imparfait.
Dans un champêtre et doux épithalame,
Je t'ai dépeint près d'une bonne femme
 Changeant en fil,

« D'un doigt retors et d'une dent qui mouille »
Le lin doré qui charge sa quenouille,
Comme en l'an mil.
Mais en ce temps de rustique chimère,
Nous ne savions, ton père ni ta mère,
Ni moi non plus,
Que Dieu pour toi gardait une merveille,
Que lui seul peut mettre dans la corbeille
De ses élus.
Dans ma cuisine on sentait le potage;
Mon horizon n'était pas sans nuage,
Bien qu'il fût bleu.
Rendons hommage au soleil qui le perce,
Et louons Dieu quand c'est Dieu qui renverse,
Le pot-au-feu.

La vue des enfants l'attendrit toujours : il s'épanouit à leur sourire, il est ravi de cette aurore, il se ranime à cette lumière, il se rafraîchit à cette fraîcheur, et ne peut s'empêcher de soupirer quand il pense combien lui, qui aime tant les enfants des autres, il aurait aimé les siens. Dans une poésie adressée à sa *Commère* favorisée d'une nombreuse famille, nous surprenons cette confidence :

O la sainte et douce maison !
Ah ! la charmante floraison !
La bonne vie !
Dieu me garde, moi qui n'ai rien,
D'aller, Madame, à votre bien
Porter envie.
Et pourtant, dût la vanité
De ma fière paternité
Être déçue,
Je vous le confie en secret :
Ma femme se contenterait
D'une bossue.

Dans les magasins du bon Dieu,
Si quelque âme sans feu ni lieu
 Était restée,
— Une étincelle sans emploi, —
Ma femme, en l'ardeur de sa foi,
 L'eût acceptée.

Ce qu'il aurait voulu, lui, c'eût été une fille, il en faut
une au poète :

Dans le cœur de sa fille en songes ineffables,
Il voit se prolonger ses fables.
Les découragements s'y résolvent en pleurs,
Les rimes s'y changent en fleurs.

Une fille, encore, supplée à ce qui manque au rêveur;
aussi recommande-t-il à Marie-Thérèse Harel de bien
veiller sur son père.

Ton père a toujours l'air de balancer la foudre,
 Moi, je voudrais t'apprendre à coudre
Et si son habit vient à craquer sous le bras,
 Tu le lui raccommoderas.

Il s'envole si haut qu'il ne peut plus descendre,
 Son bouillon s'en va dans la cendre ;
Quand il sera perdu dans son firmament bleu,
 Tu soigneras son pot-au-feu.

Tu feras le devoir d'une fille economie,
 Et sans te moquer du pauvre homme.
Comme nous, indulgente à ses petits travers,
 Tu seras fière de ses vers.

Je m'en vais t'allaiter, te bercer sans secousse,
 Et t'élever tout à la douce.
Dors petiotte... c'est bien... dors... fais des rêves d'or,
 Ne rêve pas, c'est mieux encore.

Ce sont là de bons souhaits, et de bons conseils. Ceux que le poète adresse à de nouveaux époux, — en 1879 une de ses parentes se mariait à Amiens avec un militaire, — n'ont pas moins d'à propos.

C'est fait ; allez, vos yeux et vos cœurs sont d'accord, ;
La vie est devant vous. Pour faire tout d'abord
Un petit voyage à Cythère,
Puis un autre, le grand, celui qui ne finit
Que le jour ou la mort arrête ou désunit,
Ce n'est pas trop d'un militaire.

Marchez à deux : l'orgueil et le malin esprit,
Tentent la femme seule et puisqu'il est écrit :
Malheur à l'homme solitaire,
Achevez de conserve un voyage charmant,
Où chacun à son tour saura résolûment
Emboîter le pas militaire.

Enfants, dans un ménage, ainsi qu'au régiment,
Il faut la discipline et l'ordre, seulement
La maîtrise en est incertaine ;
L'homme est parfois le maître, hélas ! et l'oppresseur,
Mais c'est encore pis quand il est le brosseur
Et que la femme est capitaine.

Tous les ans on entend pousser de petits cris,
Le régiment s'accroît par de nouveaux conscrits,
Un.. deux.. trois.. jusqu'à la huitaine.
Un bon chef de famille aime les chiffres ronds.
Huit d'abord, tous garçons, ensuite nous verrons.
N'est-il pas vrai mon capitaine ?

Vivent les toasts, lorsqu'ils sont portés de la sorte,
avec cette finesse et cette originalité. Hélas ! il n'en est pas toujours ainsi :

Quant on sert le champagne, un homme en habit noir
A toujours quelque part au fond de son tiroir
Une provision de speeches qui le rassure.
Un toast n'a pas besoin d'être fait sur mesure,
Ceux qu'on tient en réserve et ceux qu'on a portés
Aux clients du moment peuvent être ajustés.
Avec les écoliers on revient à l'école,
On se fait laboureur au Comice agricole,
Quand on ne sait que dire à la fin d'un congrès,
On sert un vieux cliché sur la loi du progrès.
Quand on ne comprend pas une chose, on l'admire.
On mêle comme on peut la science et les arts,
Le grave et le plaisant... Puis on a des hasards.
Sans doute, mais chacun a sa faiblesse humaine.
Quant à moi, j'ai la sainte horreur de la rengaine.

Il a raison et quant aux toasts de beaucoup d'autres, et quant aux siens : les siens ont toujours une saveur piquante ; et puis cela éclate, cela mousse, cela pétille cela échauffe, cela excite, si gentiment, si gaiement ! Je suis sûr que les habitués doivent attendre avec impatience le moment de ces toasts, ne serait-ce que pour savoir de quelle manière le poète pourra les charmer encore en se renouvelant toujours. Car s'il craint les banalités il redoute aussi les redites ; et comme il évite les unes et les autres ! On aurait plaisir à le prouver par de nombreuses citations, mais cela nous entraînerait trop loin, d'autant plus qu'après avoir parcouru trop rapidement quatre volumes de poésies, il convient au moins de se rendre compte du caractère du poète et de son œuvre.

II.

Nous ne connaissons pas les théories de M. Le Vavas seur sur l'art poétique. Se rattache-t-il ou s'est-il rattaché

autrefois à une école ? Peut-être. D'abord, nous le lui avons entendu dire ici même, il a toujours beaucoup aimé l'école buissonnière. Et puis il est trop intelligent pour ne pas applaudir à tous les essais de progrès, mais il paraît trop sage aussi et trop indépendant pour entrer dans une de ces sectes artistiques où l'on dogmatise et l'on anathématise avec une implacable intolérance. Est-il réaliste, naturaliste, émotionniste, intellectualiste, symboliste, intuitiviste ? — Eh bien oui. — Comment oui ! — Pourquoi pas ? — Pourquoi ? parce que c'est souvent beaucoup trop d'être l'une ou l'autre de ces choses, et il est tout cela à la fois ! Mais alors vous faites de lui un homme monstrueux. — Eh non. Il agit seulement comme chacun devrait agir : il profite des heureuses améliorations qu'apporte chaque école, sans toutefois devenir exclusif, or c'est l'exclusivisme par rapport à une idée ou à un procédé qui perd la plupart des écoles et leur vaut une juste condamnation. Un critique a publié naguère plusieurs ouvrages sur le romantisme des classiques. Du romantisme on en découvre partout sans doute, parce qu'il y en a partout, comme il y a partout bien d'autres choses aussi. N'étant pas toujours les mêmes, nous nous sentons impressionnés différemment dans des circonstances semblables. D'ailleurs nos inspirations comme nos procédés varient et doivent varier selon les sujets, les circonstances extérieures, les points de vue où nous nous plaçons. Il y a bien des manières de parler de la lune depuis le mode goguenard de ceux qui nous la montrent comme un point sur un i, jusqu'au mode langoureux ou mélancolique des Lamartiniens. Laquelle est la mauvaise ? Parce qu'un jour un objet nous a attendris, sommes nous condamnés à n'en parler jamais qu'avec

attendrissement? Ou bien, parce que nous l'avons minutieusement décrit, attentifs à n'en laisser inaperçu aucun caractère, à en peindre les moindres nuances, à lutter avec la nature pour arriver à un rendu irréprochable, ne pourrons nous pas demain, après l'avoir esquissé d'un trait rapide, nous laisser aller aux sentiments qu'il nous suggère, aux rêves qu'il nous inspire? Certes nous n'avons pas qu'une seule faculté, nous en possédons au contraire plusieurs qui toutes ont leur haute valeur et contribuent à grossir le trésor de nos impressions et de nos joies. Donnons leur donc, soit en même temps soit tour à tour, l'heureuse activité qu'elles réclament. Notre intelligence se plaît dans des spéculations abstraites où elle exerce sa force et sa perspicacité, nous lui adjoignons une autre faculté, l'imagination, qui jette ses vives couleurs sur ce qui serait sans elle d'une sécheresse rebutante. C'est bien. Cette imagination à son tour réclame parfois plus d'initiative, nous lui en accordons, mais en lui imposant pour prévenir de trop grands écarts le frein de la raison : c'est bien aussi. Quand Sully Prudhomme dans la traduction du premier livre de *Lucrèce*, dans le *Poème de la Justice*, etc s'efforce de rendre une idée avec une concision laborieuse, et de la renfermer de vive force dans un vers qu'il cisèle avec amour, nous admirons la science du poète capable de donner à ses pensées une forme aussi parfaite quoiqu'un peu sèche ; nous ne l'admirons pas moins lorsque dans le *Prisme*, dans les *Vainestendresses* nous lisons de ces poésies, fines, délicates, pleines de sentiment qui s'adressent à notre cœur. De même, M. Le Vavasseur, qui du reste par nature aime la variété, change sa manière selon ses dispositions et ses différents sujets.

Trop sensible pour ne pas subir toutes sortes d'impressions, trop perspicace pour ne pas découvrir les nombreux détails, les nombreux aspects de chaque objet, trop compréhensif pour se livrer à des exclusions déraisonnables, il aime à pratiquer tour à tour divers procédés. Est-il naturaliste ? vous le croiriez à lire certains sonnets où il se borne à une description exacte et minutieuse. Est-il romantique ? vous le diriez tel à voir avec quel dédain du réel il plane dans le monde des rêves et de la fantaisie. Est-il intuitiviste ? Assurément, et pour en avoir la preuve, constatez avec quelle finesse, souvent, il analyse ses sentiments, il se rend compte des moindres tendances de l'âme humaine, des motifs d'action qui la déterminent, de ses grandeurs et de ses misères. Est-il moderniste ? Sans doute, il a même un sonnet, un sonnet très spiritualiste, sur la tour Eiffel. On n'est pas plus à jour. Il aime donc son temps, pas toutefois jusqu'à se priver de remonter dans le passé, chaque fois qu'il doit y rencontrer un sujet digne de lui : il ne renonce qu'à ce qui lui ferait commettre une mauvaise action ou de mauvais vers. Est-il symboliste ? Oui, à l'occasion, comme tout bon poète, non pas, toutefois, à jet continu, comme Verleine et Jean Moréas, chez qui l'éclat de l'image compromet la clarté de l'idée, mais, quand il le faut, pour relever l'idée par la puissance de l'image.

M. le Vavasseur est tout cela, et bien d'autres choses encore, chaque fois que les circonstances l'exigent. Ce qu'il semontre toujours, c'est versificateur soigneux de la forme, expert à exploiter les ressources du rythme et à l'adapter au sentiment, ami de l'expression à la fois vraie et pittoresque, exacte et riche, ardent à perfectionner son œuvre où l'on admire le travail scrupuleux de

l'artiste sans qu'on y sente les laborieux efforts de l'ouvrier. Il a été un des premiers Parnassiens ; il en a gardé le goût pour les rimes opulentes et la fameuse consonne d'appui, pour les épithètes rares et suggestives, et aussi pour une certaine liberté, chez lui sagement réglée, dans les césures et l'enjambement, liberté favorable à l'allure souple et facile du vers ; mais il évite avec soin l'indifférence, l'impersonnalité tant vantée par l'école, la préciosité, le maniérisme qu'elle affecte, ce culte du mot, poussé jusqu'à la négligence de la pensée, qui rend tant de poésies vides et insupportables malgré les raffinements de la forme et l'habileté de l'auteur à « faire tinter les syllabes. »

Banville a dit de lui : C'est le premier de nous tous. Et Baudelaire ajoute : « Pour Le Vavasseur, la rime doublée, triplée, quadruplée est un jeu. Les difficultés l'excitent, et les tours de force l'attirent. » Il nous offre souvent en effet des preuves d'une souplesse et d'une agilité merveilleuse. Il se livre avec passion aux exercices du saut périlleux. Le voilà lancé, vous avez peur pour lui : soyez sans inquiétude, il saura retomber où il faut et avec grâce. Quel gymnaste !

Oui, et c'est sans figure que nous pouvons, paraît-il, lui donner cette épithète. Lui-même parle avec orgueil de ses bons jarrets et de sa souple échine.

Que de défis insensés,
Que de courses folles,
De chutes, de cabrioles,
Sans avoir les reins cassés !

Parmi mes rêves d'athlète,
L'ombre du clown pailleté
Passait dans ma vanité,
Avant celle du poète.

Dans son vol capricieux,
Le fantôme de ma gloire,
Dans les cirques de la foire,
Faisait le saut périlleux.

Et puis, son principal disciple, — on n'est trahi que par les siens — M. Harel, dans une charmante brochure sur son maître, écrit : « M. Le Vavas seur est un athlète et un virtuose. La taille n'y fait rien. Son ami Baudelaire l'a surpris un matin, gymnatisant dans sa chambre et maintenant sur des chaises en équilibre une pose devant laquelle se fût pâmé Hérodicus de Léontium. L'auteur des *Fleurs du Mal*, gymnaste à ses heures, s'en montra tout à la fois bouleversé, humilié, et ravi. »

Franchement nous aurions voulu voir cela : M. Le Vavas seur se soulevant avec agilité et sveltesse, et Baudelaire ravi de quelque chose, peut-être même, qui sait? souriant ! Voilà de ces douces surprises qui nous font du bien et nous permettent de nourrir toutes les espérances.

Cependant, et ici nous ne voulons en aucune façon contrister M. Le Vavas seur en rabaissant un talent exceptionnel auquel il tient peut-être beaucoup, nous osons dire que malgré ses succès dans les exercices physiques, son jeu est plus brillant encore quand il veut bien nous donner un spécimen de sa virtuosité en poésie ; alors voici un entrain des plus amusants et des plus irrésistibles, les évolutions les plus audacieuses et les plus imprévues, voici une explosion de rimes des plus étranges et des plus piquantes, voici un feu d'artifice des plus nourris et des plus éclatants, et devant tout cela vous vous arrêtez un peu étonnés d'abord, et bientôt mieux que charmés : entraînés

dans ce mouvement dont la précipitation et le bruit produisent en vous une agréable griserie. La *Timbale Milanaise* est un exemple, entre autres, de cette verve endiablée :

Que de poètes bleus sont morts,
Ensevelis dans le remords
De leurs rimes opaques,
Le ventre vide, au dépourvu,
En carême, sans avoir vu
Les Pâques.

Ils faisaient festins de cirons,
Se régalaient de mouchérons,
Comme les hirondelles ;
Et, pour tromper leurs appétits,
Chantaient en faisant de petits
Ronds d'ailes.

Nous avons changé tout cela ;
En plaignant ces vieux rimeurs là
Qui mouraient sur la paille.
Nous nous gobergeons au buffet
De notre Parnasse où l'on fait
Ripaille.

On y trouve pour tous les goûts,
Potages, hors-d'œuvre, ragoûts,
Et sauces des plus drôles,
Dans le croquant et le fondant
Sel, sucre et poivre confondant
Leurs rôles.

La dinde aux marrons est un mets
Qu'ont offert jadis aux gourmets
Sganarelle et Tartuffe,
Le ragoût était sans défaut,
Mais un peu bourgeois, il nous faut
La truffe,

Cuisiniers graves et bouffons,
Amis, à l'ouvrage, truffons,
L'oiseau de rimes riches,
Truffons l'oiseau, truffons l'oiseau,
Retournons à coups de museau
Les friches.

Les voilà partis, et peu à peu leur course se précipite, ils sont haletants, on s'essouffle à les suivre ; quelquefois, je l'avoue, on ne sait plus bien ce qu'ils disent, mais c'est égal, on écoute toujours, toujours on s'agite avec eux, et cela dure longtemps. Enfin le poète a pitié de nous et par condescendance pour notre faiblesse veut bien finir. C'est heureux, car lui est de force à ne jamais s'arrêter. — Un jour que son ami E. Prarond se préparait à faire un voyage en Amérique, M. Le Vavasseur naturellement lui adresse quelques vers. Quelques vers, non : beaucoup de vers. Ils ne sont pas longs, mais l'auteur s'en console par la quantité.

O poète
Au cœur doux,
Sage tête
Et pieds fous,
Œil volage,
Quelle rage
De voyage
Avez vous ?
Quelle fuite
D'écolier !
Quoi, si vite
Oublier
Pour la nue
Inconnue
Votre rue
Du Lillier !

Il y en a ainsi je ne sais combien qui se précipitent sur 20 pages in-8°. Cela aurait pu durer pendant tout le voyage de sonami, et il a fait sans doute de grands efforts pour finir, car, en vertu de la vitesse acquise, ce mouvement accéléré devait l'emporter lui-même.

Il est si heureux, du reste, d'agir et de se sentir vivre !
— Comment donc a-t-il pu jamais sympathiser avec Baudelaire, le sombre Baudelaire qui a dit :

Cieux déchirés comme des grèves,
En vous se mire mon orgueil !
Vos vastes nuages en deuil
Sont les corbillards de mes rêves,
Et vos lueurs sont le reflet
De l'Enfer où mon cœur se plaît. (1)

Ah ! certes, M. Le Vavas seur n'a pas de ces prédilections malades, et quand il voyage au pays des rêves, il ne s'y fait pas traîner en corbillard, je vous assure ; il n'a pas de ces obsessions funèbres, il aime trop la vie pour cela. Écoutons ce qu'il répond en 1883 à un ancien camarade qui vient de lui écrire :

Ce Le Vavas seur,
Qui donc peut-il être ?
Écrit-il encore ?
Quelle est sa demeure ?
Vit-il ? est-il mort ?
Qu'est-il à cette heure ?

Il n'est plus tout neuf,
Il est de novembre,
Mil huit cent dix neuf.
Garde-t-il la chambre ?

(1) *Fleurs du mal*, p. 207.

Été comme hiver,
Il sort et s'enivre
De soleil et d'air;
Cherchez à le suivre.

Sa barbe en naissant
Jadis était noire,
Elle est à présent
Blanche comme ivoire.

L'œil est sans défaut,
La poitrine est bonne,
Et le cœur est chaud,
Pour un cœur d'automne.

L'homme est tout petit,
Et sa pause est ronde,
Il a l'appétit
Le meilleur du monde.

S'il est fatigué,
Il fait de longs sommes.
Est-il triste ou gai ?
Le plus gai des hommes.

En ses premiers jours,
Il rimait sans cesse,
Il rime toujours,
Comme en sa jeunesse.

Et comme un vieux fou,
Philémon s'amuse
A sauter au cou
De sa vieille muse. etc.

Voilà l'homme, il est foncièrement gai. N'a-t-il pas,
du reste tous les bonheurs ? D'abord il est Normand, et

il s'en vante... ! Etre Normand lui semble une faveur exceptionnelle, car si le reste du monde, ce qui d'ailleurs lui semble assez juste, n'a des bienfaits du ciel qu'une part très limitée, la Normandie en a la plénitude, — cela sans doute, par une admirable attention de la Providence qui a voulu ainsi essayer de mettre plus en sûreté ce qu'il en reste aux autres. — Jamais, a dit Baudelaire, on ne se montra « plus pompeusement Normand » que M. Le Vavas seur :

Messieurs, je suis Français et bon français, j'espère,
Mais excellent Normand de père de grand père,
Et d'aïeul en aïeul par delà trois cents ans.
J'en radote souvent et parfois je me sens
Normand jusqu'à l'absurde et par delà l'injuste.
Je tiens pour Jean sans terre, o roi Philippe Auguste !
Je préfère à l'azur de tous les firmaments
La brume qui poudroie aux horizons Normands.
La Flore du Tropique a tort devant notre herbe,
Et je brûle Ronsard pour adorer Malherbe.
Racine eut du talent, Messieurs, assurément,
Mais Corneille est plus beau. Corneille était Normand.

Nous n'eussions jamais cru qu'on pût tant se féliciter de descendre des compagnons d'Hasting, et il y aurait pour nous à regretter de n'être pas Normands si nous n'étions Picards. Au moins ce que nous envions à M. Le Vavas seur c'est un ensemble exceptionnel de rares qualités. L'heureux mortel : il a une honnête aisance, un bon caractère, de la bonne humeur et avec tout cela un bon estomac ! Ne vous récriez pas ; un bon estomac n'est pas à dédaigner, cela permet d'abord d'éviter une foule de maux, et ensuite, paraît-il, de mieux goûter

beaucoup de petits plaisirs de la vie, que dis-je ? de petits plaisirs ? Contre une telle dépréciation les gastronomes protestent :

Quand on a fait Gil Blas, vous direz, j'imagine,
Que l'on n'est pas tenu de savoir la cuisine,
Pourquoi donc ? Un rôti bien cuit vaut un sonnet,
Et quand Homère en parle, on sent qu'il s'y connaît.

Sentez vous aussi, quand vous l'entendez s'exprimer de la sorte, avec cet enthousiasme, quel monde de sensations inconnues à nous, pauvres dyspeptiques s'ouvre pour lui soit en face des nobles fourneaux où chantent les exquis ragoûts de son ami Harel, le poète aubergiste, soit devant une table d'où s'élèvent de délicieux parfums. Sur ce point, nous confie M. Harel, M. Le Vavasseur est encore un artiste émérite. « Dans un dîner il inquiétait Monselet. » Il trouve donc de bons moments dans la vie.

Rassurons nous, ceux dont nous venons de parler ne sont pas pour lui les seuls : il prend plaisir à tout, et il aime à sourire avec bienveillance de tout. Oh ! ce sourire, il perce à chacune de ses pages et y jette un doux et aimable éclat. Quel poète satyrique aurait pu être M. Le Vavasseur ! De quels traits acérés il aurait criblé ses adversaires, et de quelles écrivrières vigoureusement maniées ne les aurait-il pas cinglés ! D'autre part, avec quelle science, avec quelle perspicacité il aurait découvert leurs points faibles ! Prenons garde : rien ne lui échappe. Heureusement, il est bon, il est indulgent, et il se contente d'être humoriste ; mais il l'est avec délices et, dans ses développements les plus sérieux, il trouve le moyen de glisser quelque trait d'esprit, quelque rail-

lerie innocente ; c'est peu, toujours il s'est soulagé, et il a besoin d'ouvrir de temps à autre cette soupape de sûreté. Plus tard quand le sujet le comporte, il prend sa revanche et se livre sans frein à toute sa verve. Il a tant, du reste, le désir de voir les choses sous leurs côtés amusants, et son imagination les lui montre si pittoresques ! Aussi comme il regrette les anciennes coutumes ou modes du temps passé, qui prêtaient bien plus à ses remarques :

O temps ! o mœurs ! où sont ces hauts bonnets Normands,
Que sur leurs fiers chignons portaient nos grand'mamans,
Navires pavoisés de dentelle et de toile,
Où chaque barbe ailée avait l'air d'une voile,
De sorte que la femme à la messe arrivant
Semblait une frégate errant au gré du vent ?
Ou sont ces casaquins, de couleur crue et fanche,
Ces tabliers noués bien plus haut que la hanche,
Cette bavette droite, au tissu rude et fort,
Où la vertu dormait ainsi que dans un fort ?

Tout cela a presque disparu de partout, Honneur pourtant à celles qui en ont conservé quelque chose, aux femmes de Granville.

Nos femmes aujourd'hui, nos sœurs, nos filles même,
S'embtent à s'enlaidir prendre un plaisir extrême ;
Elles n'y peuvent pas parvenir tout à fait,
Mais chez elles le goût doit céder à l'effet.
Trahissant leurs cheveux, on les voit sur leurs nuques
Entasser au hasard de fantasques perruques.
On les voit sautillant sur leurs petits talons
Balayer le pavé de leurs jupons trop longs.

La toilette n'est plus un combat d'élégance
Mais on semble plutôt lutter d'extravagance.
O sainte mousseline, où sont les anciens jours ?
On prodigue en festons la soie et le velours.
On a vu des marchands flattant leurs clientèles,
Charger de paillons d'or le réseau des dentelles.
Les femmes, j'en connais qui n'ont pas de défauts,
Dissimulent le vrai sous les splendeurs du faux.
Le bon goût a quitté les salons et la ville,
Ou donc est-il ? Chez vous, Mesdames de Granville.

On peut se permettre ces critiques sans offenser personne, pas plus, hélas, qu'on ne corrige personne. M. Le Vasseur n'en a pas de plus méchantes. Bien d'autres poètes doués de son esprit caustique se seraient difficilement abstenus de se faire valoir aux dépens d'autrui, de leurs amis surtout : cela passe pour être si naturel ; on l'a dit, c'est eux qu'on connaît le mieux. Lui, au contraire, a pour l'amitié un véritable culte, et malgré les divergences profondes et les divers accidents de la vie que produit le temps, il offre le modèle d'une fidélité inviolable. Il est bon ! bon même jusqu'à être un tendre. Qui donc, a propos de ses deux premiers volumes, lui attribue plus d'esprit que de sentiment et trouve son œuvre un peu froide ? Parcourez ses dernières poésies, et alors vous vous sentirez constamment échauffés par une douce et délicieuse ardeur. Quoi de plus charmant, de plus joli, de plus paternel que ces vers : *A mon Filleul*.

Petit Filleul aux grands yeux doux,
Vers moi, vous vous tournez sans cesse,
A parrain que demandez vous,
Petit filleul aux grands yeux doux ?

Vous me donnez de petits coups,
Vous bégayez à mon adresse.
Petit Filleul aux grands yeux doux,
Vers moi vous vous tournez sans cesse.

Vous avez mon cœur et mon nom,
De moi que voulez-vous encore ?
Tout seul ici, petit garçon,
Vous avez mon cœur et mon nom.

Est-ce un jouet, est-ce un bonbon,
Est-ce une chose que j'ignore ?
Vous avez mon cœur et mon nom
De moi que voulez-vous encore ?

Une ode, un triolet, des vers ?
Pour vous seul, petit grand homme,
Du lait sucré, petit pervers,
Une ode, un triolet, des vers ?

Et vous tiendrez les yeux ouverts,
Où tant d'autres feraient un somme ?
Une ode, un triolet, des vers,
Pour vous tout seul, petit grand homme.

Il y a une vingtaine de strophes semblables, toutes d'une facture aussi parfaite et dans lesquelles, en un rythme berceur adapté au sujet, en une cantilène candide et reposante, en un babil rieur et calin, ce terrible homme devient la plus attentive et la plus entendue, la plus épanouie, la plus cajoleuse, la plus enjouée, la plus séduisante des nounous : on croirait presque voir flotter sur ses épaules les larges rubans professionnels attachés à son chapeau. Il aime du reste tout

ce qui est faible ou dédaigné, et excelle à en faire ressortir la grandeur. Voici comment il décrit une vieille lavandière :

La voyez-vous partir, quand au clocher lointain
Sonne le premier coup le dimanche matin ?
D'un long bâton de saule aidant ses vieilles jambes
Elle arrive à la Messe avant les plus ingambes,
Au fond du bénitier plonge ses doigts tremblants,
Fait une révérence et chemine à pas lents,
Discrets et mesurés, vers un coin de l'église ;
On voit dodeliner sa vieille tête grise,
Et trembler son profil dans l'ombre d'un pilier
Où trône dans sa niche un saint familier.
Elle fut mariée et mère de famille,
Honnête mère, femme honnête, honnête fille,
Sans qu'un regard mauvais ait osé l'effleuré,
Et sans qu'elle ait jamais rien fait pour l'attirer.
Son esprit et son cœur, son œil et son oreille,
Sont vierges comme ceux de l'enfant qui sommeille.
Elle en sait plus que nous, c'est moi qui vous le dis ;
Quand elle ira heurter au seuil du paradis,
Son âme paraîtra brillante de lumière.
Elle est savante au ciel la vieille lavandière.

Mais que disions nous, tout à l'heure, que toujours il se montrait indulgent ?

Il y a une exception à cette règle, il y a une personne, une seule, à l'égard de laquelle il est sévère : lui-même. Vous vous souvenez de ce merveilleux portrait plein de brio et d'humour qu'il nous a lu dernièrement :

Comment mon nez est-il fait ?
N'est-il pas, suivant l'usage,
Au milieu de mon visage ?
A peu près. Pas tout à fait.

Il suit une ligne courbe
Dont le contour sinueux
En un repli tortueux
Vers le milieu se recourbe.

Mais je suis fier de mon nez ;
Il aurait fait ma fortune,
Dans ce pays de la Lune,
Ou les camus sont bernés.

Avec son sourire ouvert.
Ma bouche vaut bien le reste.
Elle est petite et modeste,
C'est sa langue qui la perd.

Langue souple, leste et longue,
Langue au tranchant affilé,
Qui n'a jamais reculé
Devant syllabe ou diphthongue,

Langue aux retours indulgents,
Langue fidèle à ses causes,
Qui, sans pitié pour les choses,
Ne médit jamais des gens, etc.

Ce qu'il blesse encore moins que le prochain, c'est
la morale. Nulle part dans ses œuvres on ne trouve
quoi que ce soit de choquant ou de dangereux ;

Mes fleurs, filles du soleil,
N'ont pas subi l'appareil,
De ces étuves
Qui hâtent la floraison.
Il ne sort pas de poison,
De leurs effluves.

Loin de plaindre son destin,
Et de craindre cette fin
Un peu banale,
Je serais charmé, lecteur,
D'avoir trouvé quelque fleur
Médicinale,

Pétale d'azur, d'argent,
Ou d'or, herbe de saint Jean,
Ou camomille.
Et je serais très flatté
Qu'on en pût faire le thé
De la famille.

Il a le respect des autres, et il estime trop son talent de poète pour ne pas céder aux généreuses aspirations que la poésie lui inspire. C'est à une des séances de notre Société qu'il disait en décembre 1877 :

Dans le cœur nébuleux du poète on devine
A de certains éclairs l'étincelle divine,
Qui, faute de pouvoir éclairer l'horizon,
Echauffe doucement les murs de sa prison.
Toujours par quelque fente on voit luire la flamme,
Et même quand elle est endormie, on sent l'âme.
Le poète en broutant l'herbe tendre et les fleurs,
Se fatigue, il aspire à des festins meilleurs;
La sève de la vie et les chères exquises,
Ne peuvent assouvir toutes ses gourmandises.
Il n'est pas saoul d'aimer pour avoir un seul jour
En frémissant trempé ses lèvres dans l'amour ;
La Muse cesserait de chanter si comme elle
Elle ne sentait pas que l'âme est immortelle.

On ne trouve chez lui aucune trace du Bouddhisme de
Leconte de Lisle ou de Jean Lahor, du positivisme

de Sully Prudhomme, du sadisme de Baudelaire et de Rollinat, du décadentisme de Mallarmé ou de Vignier. Et pourtant avec ces théories excentriques ou ces procédés bruyants on attire l'attention, on fait parler de soi, ce qui est un commencement de célébrité, sinon d'illustration, un brevet d'habileté sinon de talent. M. Le Vavas seur s'en tient aux vieux principes et il a horreur de la pose et de la réclame, surtout lorsque, comme chez Richépin, par exemple, elles poussent à publier : Les *Blasphèmes*. Aux honneurs de la popularité il a préféré et préférera toujours l'honneur d'être fidèle au bien et de plaire à une élite. Il sait combien cette résolution lui porte souvent préjudice ; qu'importe ?

Nous permettra-t-il, pour mieux révéler sa pensée et ses dispositions, d'extraire ces quelques mots d'une lettre qu'il écrivait il y a 18 mois : « Je vous remercie, « disait-il à son correspondant, de l'intérêt que vous « voulez bien porter à ma santé littéraire. C'est une « assez grosse affaire, que de revoir et de retaper 25,000 « vers pour remplir quatre gros volumes. Il y a aussi « des élus qui n'ont pas la robe nuptiale. Jusqu'ici « j'ai reçu quelques compliments trop exagérés par- « fois pour être sincères. Je ne suis pas modeste, « mais je me juge autrement que les flatteurs ; si j'ai « quelque mérite particulier ce n'est pas dans la con- « fection du hochet que je cisèle comme un ivoirier « ordinaire, c'est dans la moelle de l'os. Ma vertu mi- « gnonne, c'est la continence, c'est la chasteté, qui, je « l'espère, n'exclut pas la virilité. Elle nuit certaine- « ment à mon succès, la concupiscence et la curiosité « étant sœurs, mais je ne regrette pas mon sacrifice. « Les petits poètes de mon pays disent que j'ai fait « école. Je voudrais que ce fut par là ».

Quoiqu'il affirme, M. Le Vavas seur est modeste, trop modeste et les éloges qu'il a reçus lui ont été donnés justement (1) ; ils sont même parfois au-dessous de ce qu'il mérite. Toutes les revues dans lesquelles on a rendu compte de sa récente publication se sont rencontrées en un rare et touchant accord pour lui témoigner leur haute estime. M. Anatole France entre autres, dans *le Temps*, vante « le parler robuste, le style précis, le « rythme marqué du poète d'Argentan, du vieux maître bien aimé dont la renommée a volé au delà des « pommiers de l'Orne » Il y a quelques jours M. Aug. Filon, de la *Revue bleue*, louait « la plume merveilleuse de M. Le Vavas seur ». « La foule ne lui rend « pas justice, écrit M. Ch. Fuster dans un travail sur « les poètes contemporains, et il n'en est pas plus fier « pour cela : il continue son œuvre toute gauloise, « franche de sève, claire de couleur, sapide et bonne « comme les gaietés cordiales. Ajoutez qu'il sait tout, « ce diable d'homme ! Il possède, plus et mieux que « personne, son archéologie, son histoire, son épigraphie, sa bibliographie normandes. Complexe, abondante, spontanée, gonflée de science, de sincérité et « de verve, telle est cette œuvre dont le temps « épargnera bien des morceaux et que les contemporains n'apprécient pas encore à sa valeur exacte »

Ste Beuve après avoir reçue un jour *Les Horizons Picards* complimenta chaudement celui qu'il appelait « le poète hollandais de la Somme. » Quels magnifiques paysages en effet que ceux qu'il nous offre, pleins de lumière, de

(1) Après la publication du premier volume, un de nos confrères, critique d'un goût sûr, d'un talent fin et délicat, M. L. Picard, aujourd'hui professeur au Lycée Condorcet, nous parla de ces poésies, dans une de nos séances, en termes très-élogieux.

fraîches brises, de couleurs attrayantes, et où comme dans ceux de Ruysdael « on sent l'âme des choses » ; mais aussi quelles transformations heureuses que celles qu'il opère en notre faveur à nous Picards, et quel magicien que l'homme capable de nous ouvrir, au *marché à rai-deries*, de vastes et beaux horizons ; mieux que cela de transformer en une canéphore, en une nymphe au bandeau royal, la picarde coiffée d'un bonnet d'indienne à fleurs, qui cueille de l'herbe à Dreuil ; mieux encore de nous montrer le cadre d'une idylle gracieuse, dans les hortillonnages de la Neuville ; mieux que tout cela, et c'est ici le comble de l'art, de nous émouvoir comme lui, et d'éveiller en nous les idées les plus poétiques quand il décrit Camon !

Dans un de ses sonnets, M. Le Vavasseur dit aux élèves d'un lycée qu'il fait toujours sa rhétorique. — Oui, il la fait toujours, mais comme professeur. Il y a longtemps en effet qu'il est passé maître, un de ces maîtres dont le bon sens, le bon goût, le bon esprit, la bonne grâce font le bonheur des disciples. Aussi ces derniers sont-ils fiers de leur chef et s'en glorifient-ils autant que lui se réjouit de leur zèle, et, chose assez rare, travaille à leurs succès. Voilà qui change nos idées sur la gent littéraire, au moins qui recommande singulièrement celui que nous voyons dans une situation si singulière. Dernièrement, après la publication du dernier des volumes dont nous avons parlé, les poètes de la Normandie, auxquels s'était réuni M. Prarond, « le complice de la première heure » se réunirent sous la présidence de M. d'Audiffret Pasquier, membre de l'Aca-

démie française, pour offrir un banquet à M. Le Vavas seur. Au dessert on lut une vingtaine de sonnets, rien que cela, parmi lesquels le remarquable sonnet du maître.

Cette fête dut toucher vivement celui qui en était l'objet, et qui mérite à si juste titre le respect, l'admiration et la reconnaissance des siens. Ce sont là du reste des sentiments que d'autres partagent et nous nous y associons bien volontiers, après avoir parcouru l'œuvre considérable à tout point de vue de M. Le Vavas seur. L'idée que nous en avons donnée est trop incomplète, elle suffit toutefois à nous y faire apprécier de beaux vers et un excellent poète, une science profonde et un homme aimable, un talent distingué et un noble caractère.



LA
CHARTRE DE COMMUNE

DE LA
VILLE D'ENCRE

(ALBERT)

TEXTE & TRADUCTION

par

H. DAUSSY

avec la collaboration

de M. DEVAUCHELLE

TEXTE LATIN

In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. Amen.

Antiquorum patrum sollerti industria non incaute provisum est ut eorum facta vel dicta quæ a posteris suis immobiliter servanda et tenenda censuerunt kartis annotata imprimerentur; ne videlicet temporum prolixitate seu hominum decedentium frequenti mutabilitate a memoria penitus abolerentur, verum etiam longe post futuris tanquam præsentibus nota et præsentia haberentur.

Notum igitur sit tam præsentibus quam futuris assensu et concessu tam clericorum quam laïcorum descriptionem hanc esse factam ob retinendam et corroborandam communiam et ab observanda domini jura in omnibus capitulis quæ subscribenda sunt; ut si forte succedens posteritas in aliquo vellet dissentire aut aliud quam statutum et firmatum esset astruere conaretur, littera assensu communi dictata rei geste veritas patenter ostenderetur.

Sciendum est itaque hanc communiam ad Dei laudem et honorem Ecclesiæ inprimis esse statutam et juratam et ad omnium rerum ecclesiæ pertinentium tutelam et defensionem.

Concessum est itaque secundum tenorem Sancti Quintini communie et in emendatione ita duntaxat

TRADUCTION

Au nom du Père du Fils et du Saint Esprit. Amen.

Depuis longtemps nos pères, grâce à une heureuse invention, ont eu la précaution de pourvoir à ce que ceux de leurs actes ou paroles qu'ils voulaient transmettre à la postérité pour être fidèlement observés, fussent notés et consignés sur le papier ; sans quoi, par le laps du temps ou la fréquente mutation des hommes, puisqu'ils sont mortels, le souvenir s'en effacerait complètement. L'écriture les fait connaître et les rend présents à la postérité la plus reculée comme aux contemporains.

Sachent donc tous, présents comme futurs, que de l'accord et consentement tant des clercs que des laïques a été dressé le présent écrit pour conserver et fortifier la commune et observer les droits du seigneur dans tous les articles qui vont suivre ; si donc il arrivait que dans l'avenir la postérité voulût sur quelque point s'écarter ou tentât d'établir autre chose que ce qui a été établi et fixé, cet écrit rédigé d'un commun accord montrerait clairement la vérité de ce qui a été fait.

I

Il est donc à savoir que cette commune a été établie et jurée originellement pour la louange de Dieu et l'honneur de l'Eglise et pour la protection et défense de toutes les choses appartenant à l'Eglise.

II

Il a donc été convenu de suivre la teneur de la commune de Saint-Quentin et de l'améliorer en ceci seulement que si quelqu'un de la commune est cité en justice

ut si quis de communia ante hamensem dominum in causam ductus fuerit dedecus neque despectum illi non emendabit.

Concessum est quoque ut nullus dominus hujus castri aliquando faciat ullam captionem neque ablationem neque violentiam cuiquam homini de communia.

Concessum est etiam ut post mortem cujuslibet viri vel feminæ non exigat dominus mortuam manum eorum.

Si quis alienigena, undecumque adveniat, postquam firmitatem communiæ intraverit ipse et ejus omnia salva erunt.

Si clamator post eum venerit, eorum juditio causa ejus tractabitur qui judicare eum debent.

Concessum vero est ut quicumque filium sive filiam maritare voluerit, sine sui concessione domini et absque ullo forisfacto facere poterit.

Si dominus implacitaverit aliquem hominem de communia, si ille justiciam ejus intrare voluerit, aut emendatum illi faciet, aut solo se purgabit sacramento, et sine bello.

devant le seigneur du lieu ce n'est pas devant cette justice qu'il pourra être puni pour injures et outrages.

III

Il a été convenu aussi que nul seigneur de cette châtellenie ne pourra en aucune circonstance faire prise, enlèvement ni violence à un homme de la commune.

IV.

Il a été aussi convenu qu'après la mort de quiconque, homme ou femme, le seigneur ne pourra exiger le droit de main morte.

V

L'étranger, d'où qu'il vienne, dès qu'il aura été reçu membre de la commune, sera garanti dans sa personne et dans tous ses biens.

VI

Si quelqu'un vient ensuite le réclamer, l'affaire sera jugée par les juges à la juridiction desquels il appartient.

VII

Il a été encore convenu que quiconque voudra marier son fils ou sa fille pourra le faire sans le consentement de son seigneur, et sans aucune contravention.

VIII

Si un homme de la commune, poursuivi judiciairement par le seigneur, veut accepter la justice du seigneur, ou bien il lui donnera satisfaction ou bien il purgera la plainte par son seul serment et sans combat judiciaire.

Hæc enim placitandi consuetudo quæ dicta est de domino, erit tam principibus quos pares vocant quam ceteris militibus.

Et si aliqua dissensio forte oriatur inter dominum et communiam de qua aliquod iudicium fieri debeat, per pares illius castelli et etiam iuratos debet exerceri.

Debet etiam dominus habere tantum xv dies respectus inquirendi iudicium, et burgenses xl.

Nullius dominatus nulliusque iusticia submoneat aliquem ad iusticiam nisi clamator præsens fuerit.

Si clamator vero præsens fuerit, per iuratos legaliter submoneatur; et ille qui submonitus fuerit, cras cum fidejussione sua ad placitum veniat, causaque ejus tractetur iuditio juratorum.

Ille vero qui in causa est si advocatum suum ad placitum suum habere voluerit, infra xv spatium dierum dies placitandi nominatim ei determinetur et ipse legalem fidejussionem præbeat veniendi ad placitum.

IX

Et cette manière de procéder qui vient d'être dite en ce qui concerne le seigneur existera tant pour les premiers vassaux qu'on nomme pairs que pour les autres chevaliers.

X

Et s'il arrivait qu'il s'élevât entre le seigneur et la commune quelque contestation qui dût être vidée par sentence elle devra être jugée par les pairs de cette châtellenie réunis aux jurés.

XI

Et le seigneur doit avoir pour instruire l'affaire quinze jours de délai seulement et les bourgeois quarante jours.

XII

Les officiers ni la justice d'aucune autorité ne peuvent donner citation en justice à quelqu'un si le demandeur n'est présent.

XIII

Et si le demandeur est présent, la citation sera faite légalement par les jurés ; et le cité doit comparaître devant la justice le lendemain avec sa caution, et son affaire sera jugée par les jurés.

XIV

Si celui qui est en procès veut avoir son avocat pour plaider sa cause, l'affaire sera remise à jour fixe dans l'espace de quinzaine, moyennant qu'il donnera caution valable de comparaître au jour dit.

Statutum [est] etiam ut si quis super mercatore sive peregrino qui ad nundinas denominatas aut in peregrinatione ad præsens ire debeat aliquid clamaverit, propter clamorem illum non dimittent sive mercator sive peregrinus iter suum, sed fidejussionem dabunt veniendi ad justitiam infra xv dies postquam redierint; juratorum judicio tractabuntur.

Si quis vero abandum ab aliquo acceperit, si disratiocinare se jure accepisse non poterit, lege qua vivit reddet illud.

Si autem defensum ei fuerit, injuria et violentia erit veniensque ille cum duobus testantibus quod suum abandum sit contradictum, ad majoris communie clamorem suum jus disratiocinatum habebit.

Statutum quoque est ut quod quilibet homo de communia uno anno et uno die quiete possederit, unde clamorem non audierit, neque jus neque legem per dominatum aut per justiciam prohibuerit, a modo nulli super hoc respondeat, sed deinceps in pace teneat.

In quocumque loco dominus attigerit suum forefactum sive in terra sive in aqua sive in nemore, debet

XV

Il a été aussi décidé que si une demande a été formée contre un marchand ou un voyageur qui ait besoin d'aller à une foire déterminée ou de faire un voyage immédiat, cette demande n'empêchera pas le marchand ou le voyageur de faire leur voyage ; mais ils donneront caution de comparaître devant la justice dans la quinzaine après leur retour. Ils seront jugés par les jurés.

XVI

Celui qui aura reçu de quelqu'un une chose en gage, s'il ne peut justifier l'avoir reçue légalement, la rendra suivant la loi à laquelle il est soumis.

XVII

Mais si on lui a fait opposition, ce sera un acte d'illégalité et de violence ; et s'il vient avec deux personnes qui attestent que son gage lui est contesté, à la requête du maire de la commune son droit sera discuté.

XVIII

Il a été aussi décidé que tout homme de la commune qui a possédé une chose paisiblement pendant un an et un jour sans qu'aucune réclamation lui ait été adressée, et sans avoir contrevenu à aucun droit et à aucune loi soit de l'autorité soit de la justice, ne peut être tenu d'en répondre aucunement à personne et peut désormais la garder paisiblement.

XIX

En quelque lieu que le seigneur ait saisi un homme en contravention à ses droits, soit sur terre, soit sur

reddere majori et juratis per plegios, et post debet judicari per pares castelli et per juratos.

Si extra villam pro cujuscumque werre motione communia exierit, nullus adversus aliquem quicquam forisfaciat; quod si quispiam facere præsumpserit, major communie assensu juratorum faciet vindictam sive de corpore illius sive de ejus pecunia, si clamor inde factus fuerit.

Nullus propter vetus odium aliquem de communia extra villam sequatur, nec ante eum exeat ut illi insidiatur, aut quicquam mali faciat; quod qui fecerit ultio capietur de ejus peccunia sine aliquo juditio.

Si aliquis aliquem hominem de communia percusserit et sanguis apparuerit, si percussus inde clamorem fecerit, domus ejus sine dilatione destruetur. Et si ictus aut sanguis non appuerit, et percussus duos testes [non] habuerit percussor jurejurando defendet se aut emendabit per xv solidos.

Si forisfactum quispiam fecerit unde domus ejus destrui debeat, nullus ad eam nisi post majorem et juratos eat; et cum ad eam venerint nullus eam tangat nisi prius major communie illam ter percusserit.

l'eau, soit dans le bois, il doit le rendre au maire et aux jurés moyennant des cautions ; et ensuite l'homme sera jugé par les pairs de la châtellenie et par les jurés.

XX

Si la commune sort de la ville par suite d'un mouvement de guerre quelconque, que nul ne commette un méfait quelconque contre autrui ; que si quelqu'un osait le faire, le maire de la commune avec l'assentiment des jurés le punira, soit dans son corps, soit dans ses biens, si plainte en a été portée.

XXI

Que nul, pour cause de vieille inimitié, ne suive hors de la ville un homme de la commune ou n'aille l'attendre de guet-apens ou ne lui fasse aucun mal ; et si quelqu'un le fait, punition sera faite sur lui et sur ses biens sans aucun jugement.

XXII

Celui qui aura frappé un homme de la commune de façon que le sang ait paru, si l'homme frappé en porte plainte, sera puni par la destruction immédiate de sa maison. Et s'il n'apparaît marque de coup ou sang et que l'homme frappé n'ait pas deux témoins, l'accusé se défendra par son serment ou donnera satisfaction moyennant quinze sols.

XXIII

Si quelqu'un a commis un méfait par suite duquel sa maison doit être détruite, que nul n'aille à cette maison si ce n'est à la suite du maire et des jurés ; et quand ils y seront arrivés, que nul n'y touche avant que le maire l'ait frappée trois fois.

Si vero major, juratorum consilio, aliquod ibi præceptum fecerit, nullus illud transgrediatur; quod si ab aliquo transgressum fuerit, domus quoque ejus destruetur.

Si placitum aliquod ante majorem et juratos contigerit, nullus aliquem ibi convitietur; et qui fecerit, si hoc major et jurati testificati fuerint, vindicte sine clamore subjacebit.

Nullus theloneum tribuat de communia neque de victu neque de vestitu suo; neque theloneum quis accipiat de minori precio quam de vi nummis, et qui fecerit vindicte subjacebit, si ad majorem communie clamor inde factus fuerit.

Concessum est etiam ut omnes homines de communia suum habeant martium apud villam a purificatione Sanctæ Mariæ candelarum usque ad medium aprillem, et a festivitate Sancti Johannis Baptistæ suum similem habeant augustum usque ad festivitatem omnium sanctorum; et si in communiam redire voluerint ipsi et sua salva erunt.

Quicumque homo de communia suum debet domino suo capitalitium et die qua illud debetur non persolverit, si dominus ejus ad justiciam inde clamorem fecerit, capitalitium suum reddet ille domino suo lege qua vivit.

XXIV

Et si le maire, de l'avis des jurés, donne alors quelque ordre, que nul ne le transgresse. Si quelqu'un le transgressait sa maison aussi serait détruite.

XXV

S'il y a plaidoirie devant le maire et les jurés, que nul n'injurie qui que ce soit à l'audience. Celui qui le ferait, sur l'attestation du maire et des jurés, sera puni sans qu'il soit besoin de plainte.

XXVI

Personne de la commune n'a de tonlieu à payer ni pour son vivre ni pour son vêtement ; et personne ne percevra de tonlieu pour des objets d'une valeur inférieure à six deniers ; celui qui le ferait sera puni, si plainte en est portée au maire de la commune.

XXVII

Il a été convenu aussi que tous les hommes de la commune ont le droit d'aller faire leur mars au village depuis la purification de Sainte Marie des chandelles jusqu'à la mi-avril, et d'aller faire pareillement l'août depuis la fête de Saint Jean-Baptiste jusqu'à la fête de tous les saints ; et s'ils veulent revenir dans la commune, ils seront sauvegardés eux et leurs biens.

XXVIII

Tout homme de la commune qui doit à son seigneur son caveliche et ne le paie pas au jour où il est dû, si son seigneur le réclame en justice, sera condamné à payer son caveliche à son seigneur suivant la loi à laquelle il est soumis.

Si quispiam aliquid cuiquam homini de communia forisfecerit pro quo infra villam venire non audeat, dominus semel tantum eum conducere poterit nisi ille sit de werra mortali.

Si milites vel clientes ad auxilium domini venerint et propter adjutorium castri se venisse probaverint, salvi veniant et redeant ab hominibus communie, nisi de werra mortali fuerint.

Si dominus captus fuerit vel filium suum militem fecerit aut filiam suam maritaverit, burgenses debent ei xxⁱⁱ libras.

Omnia que de communia scripta sunt de quibus iudicium faciendum erit, sicut major communie saniorque pars juratorum judicaverint terminabuntur.

Si quis alicui convitia dixerit, et convitiatus clamaverit, et inde duos testes habuerit; quinque solidos communie dabit et duodecim denarios convitiato.

Si quis pro forisfacto communie satisfactionem fecerit, et post domino vel amico suo querimoniam fecerit,

XXIX

Si quelqu'un a commis envers un homme de la commune un méfait quelconque à raison duquel il n'ose venir dans la ville, le seigneur pourra, une fois seulement, l'y amener, à moins que ce ne soit cas de guerre mortelle.

XXX

Si des chevaliers ou vassaux viennent prêter assistance au seigneur et peuvent prouver qu'ils sont venus pour le service du château, les hommes de la commune les laisseront venir et s'en retourner sains et saufs, à moins qu'il n'y ait cas de guerre mortelle.

XXXI

Si le seigneur est fait prisonnier ou fait son fils chevalier, ou marie sa fille, les bourgeois lui doivent vingt livres.

XXXII

Toutes les choses qui ont été écrites au sujet de la commune qui donneront lieu à un jugement seront réglées par le jugement du maire et de la plus saine partie des jurés.

XXXIII

Celui qui aura injurié un autre, si celui-ci porte plainte et en a deux témoins, donnera cinq sols à la commune et douze deniers à l'insulté.

XXXIV

Si quelqu'un ayant commis une contravention à la loi de la commune en a fait réparation et ensuite va se plaindre à son seigneur ou à son ami, de façon qu'il

unde malum oriatur, ut prius reus tenebitur.

Si burgensis aliquem redditum tenuerit, dominus neque vim [neque injuriam ei facere poterit;] sed si aliquam querelam contra eum agere voluerit, iudicio juratorum sicut alium burgensem eum tractabit.

Consuetudo est etiam hamensis communiae quod quisquis in illam intrare voluerit, jure suo poterit recipere; exceptis hominibus principibus quos pares vocant, qui sunt de communia.

Quicumque major communiae fuerit hereditate eam non possidebit.

Si quis de communia ad placitum suum vel ad aliam necessitatem majorem habere voluerit, major eum sine mercede juvabit.

Et si post placitum sponte sua aliquid dare voluerit majori, sine offensione communiae accipere poterit.

Rursus si secundo vel sepius ad placitum suum majorem duxerit, et nichil ei dederit, propterea causam illius supportare non recusabit.

en arrive quelque mal, il sera tenu pour coupable comme s'il n'avait pas fait réparation.

XXXV

Si un bourgeois détient un bien à charge de redevance, le seigneur à qui elle est due ne pourra user de violence contre lui ni lui faire tort. Que si le seigneur veut exercer quelque droit contre lui, l'affaire sera décidée par le jugement des jurés comme pour tout autre bourgeois.

XXXVI

C'est aussi la coutume de cette commune que, quelle que soit la personne qui veuille y entrer, elle peut le recevoir sous sa loi, excepté les grands personnages qu'on nomme pairs ; ceux-là sont de la commune.

XXXVII

Le maire de la commune, quel qu'il soit, ne la possédera pas héréditairement.

XXXVIII

Si quelqu'un de la commune, soit pour un procès qu'il a, soit pour autre besoin, veut avoir l'aide du maire, celui-ci lui viendra en aide gratuitement.

Et si, après le procès, il veut spontanément donner quelque chose au maire, celui-ci pourra l'accepter sans blesser les lois de la commune.

XXXIX

Et s'il emploie encore le maire pour son procès une seconde fois ou plus souvent, quoiqu'il ne lui ait rien donné, ce ne sera pas un motif pour que le maire refuse de soutenir sa cause.

Similiter et jurati ab hominibus communiæ causa auxilii pretium non accipient ; sed in omni negotio pro posse suo eis subvenient. Quod si aliter fecerint perjurii reatum incurrunt.

Statutum est etiam communi assensu XL juratos esse in hamensi communia. Horum si quis moritur, electione vivorum alius constituatur.

Omnium supra scriptorum testes sunt,

de canonicis :

JOHANNES, decanus,
WIDO, presbiter,
BALDUINUS, capellanus,
REGNELMUS,
FULCO,
SAMUEL,
WALTERUS.

de Paribus :

MATHEUS, præpositus,
GAMELO de morlegcort,
WALTERUS de heli,
ANCHERUS de friecort,
LANBERTUS de bosincort,
ROBERTUS de borcarcort,
EXTACIUS de autulia,
NICHOLAUS de malli,
PAGANUS GARET,
JOHANNES d'auviller.

Datum anno verbi incarnati millesimo centesimo septuagesimo decimo octavo.

XL

De même aussi les jurés ne recevront aucun salaire des hommes de la commune à raison de leur aide, mais en toute affaire il les soutiendront suivant leur pouvoir. S'ils agissaient autrement ils se rendraient coupables de parjure.

XLI

Il a été réglé aussi d'un commun accord qu'il y a quarante jurés dans cette commune. Si l'un d'eux vient à mourir, il sera remplacé par l'élection que feront les survivants.

De tout ce qui a été écrit ci-dessus sont témoins,

Parmi les chanoines :

JEAN, doyen,
GUY, prêtre,
BAUDOUIN, chapelain,
REGNEUME,
FOULQUES,
SAMUEL,
GAUTIER,

Parmi les pairs :

MATHIEU, prévôt,
GAMELON de Morlencourt,
GAUTHIER d'Heilly,
ANCHER de Fricourt,
LAMBERT de Bousincourt,
ROBERT de Borcarcourt,
EUSTACHE d'Authuille,
NICOLAS de Mailly,
PAYEN GARET,
JEAN d'Ovillers.

Donné l'an du verbe incarné mil cent soixante-dix-huit.

ANNEXE A LA CHARTE

Hugo, comes de Sancto Paulo, Incrensis communie honori et commoditati diligenter et assidue invigilans, ad suy castri emendationem burgensibus Incre concessit,

Quod si quis illorum militi vel burgensi vel alicui suam accomodaverit pecuniam, et de accomodacione solius majoris vel tantum trium juratorum testimonium habuerit, sine clamore et juramento et eciam sine ipsius comitis justicie incursu peccunie accomodate receptioni testimonium illud sufficere possit.

Sy vero debitor creditori suo debitum redidisse asserere voluerit, solius majoris vel trium juratorum tantum sine alia controversia testimonio rata sit et legitima debiti redicio.

Sy autem isti concessiony aliquis adversari præsumserit, a comite concessum est ut ipsius viribus ad concessionem tenendam adversarius compelli debeat.

Ista eciam concessio per omnes pactiones majoris vel trium juratorum testimonium habentes præassignatam extendit dignitatem.

Hujus concessionis sunt testes :

BALDUINUS, capellanus,
WIDO de hosdench,
NICHOLAUS de ballol,
JOHANNES LIEBET. comitis castelanus.

ANNEXE A LA CHARTE

Hugues, comte de St Pol, veillant avec soin et persévérance à l'honneur et à l'avantage de la commune d'Encre, pour le bien de sa châtellenie, a accordé aux bourgeois d'Encre,

Que si quelqu'un d'eux a prêté son argent à un chevalier ou à qui que ce soit, et a comme témoins du prêt le maire seul ou seulement trois jurés, ce témoignage pourra suffire pour établir la réception de l'argent prêté, sans qu'il soit besoin de demande et de serment et même de l'intervention de la justice dudit comte.

Et si le débiteur vient affirmer qu'il a rendu l'argent au créancier, le témoignage du maire seul ou de trois jurés seulement suffira sans autre débat pour établir et justifier le paiement de la dette.

Et si cette concession était contestée par quelqu'un, il a été accordé par le comte qu'il emploierait ses forces à contraindre le récalcitrant à observer cette concession.

Cette même concession s'étend avec la portée ci-dessus déterminée à toutes les conventions attestées par le témoignage du maire ou de trois jurés.

De cette concession sont témoins :

BAUDOUIN, chapelain,

GUY de Hodencq.

NICOLAS de Bailleul,

JEAN LIEBET, châtelain du Comte.

MESSIEURS,

Je vous ai entretenu, il y a quelques années, de la charte d'Encre, et je vous ai dit qu'à mon sens elle était principalement une rédaction des coutumes locales, coutumes qui, suivant moi, existaient, comme la commune elle-même, bien avant la charte de 1178.

Je voudrais aujourd'hui vous montrer ce qui dans la coutume ainsi codifiée, concerne le droit pénal.

Il faut pour cela non seulement consulter le texte de la charte d'Encre, mais le comparer à celui d'autres chartes de commune; c'est ce que j'ai pu faire grâce aux excellentes notes qui m'ont été fournies par M^e Devauchelle, juge de paix à Doullens, un savant qui s'est formé à l'école de notre regretté collègue, M. Alexandre Bouthors.

DROIT PÉNAL

De la Juridiction.

Le principe qui régit l'association communale, c'est que le communier ou bourgeois n'est justiciable que de la Commune.

C'est donc l'Echevinage de la Commune qui est le juge au criminel aussi bien qu'au civil. Je tiens pour constant que le droit de justice appartenant à la commune sur ses bourgeois était plein et entier. C'est plus tard que les empiétements du Seigneur et du Roi ont restreint l'autorité de la justice communale et introduit les distinctions de haute, moyenne, et basse justice ; mais au 12^e siècle, et par conséquent antérieurement à cette époque, les bourgeois ne relevaient que de la Commune, qui formait une république indépendante. Aussi verrait-on plus loin que l'Echevinage d'Encre pouvait prononcer des peines de toute nature.

Il semble qu'à Encre on ait voulu affirmer dans la rédaction de la coutume cette indépendance complète de la Justice communale ; l'art. 2 porte en effet que la Justice seigneuriale n'aura pas droit de connaître des délits d'injures et outrages qui auraient été commis par un bourgeois. Il ne s'agit point évidemment d'injures entre bourgeois ; elles ne pouvaient ressortir que de la Justice communale : l'hypothèse est celle d'une injure commise par un bourgeois contre un des officiers du

seigneur. L'offensé se plaint devant le Tribunal seigneurial : le bourgeois accusé pourra demander son renvoi au Tribunal de la Commune. Et la charte fait remarquer que cette disposition est une « amélioration » (*emendatio*) relativement à la coutume de St-Quentin, qui a été prise pour modèle de celle d'Encre. Ce serait même la seule amélioration. Voici le texte de l'art. 2.

« Il a donc été convenu de suivre la teneur de la commune de St-Quentin et de l'améliorer en ceci seulement que si quelqu'un de la Commune est cité en justice devant le seigneur du lieu ce n'est pas devant cette justice qu'il pourra être puni pour injures et outrages. »

Concessum est itaque secundum tenorem S^{ci} Quintini communie et in emendatione ita duntaxat ut si quis de communia ante hamensem dominum in causam ductus fuerit dedecus neque despectum illi non emendabit.

Emendare Domino c'est faire réparation devant la Justice du seigneur, c'est être puni par elle.

Dans notre langage actuel le mot *amende*, en droit pénal, a pris une acception restreinte et ne s'applique qu'aux peines pécuniaires. Dans le langage des chartes de communes *emendatio* s'entend de toute espèce de peine. Le sens originaire est amélioration, amendement, et on vient de voir le mot *emendatio* employé dans le sens d'une amélioration de la charte de St Quentin. Mais de ce sens primitif on est passé aux sens dérivés de correction, de réparation. Nous disons aujourd'hui dans le langage ordinaire faire amende honorable c'est-

à-dire réparation d'honneur. *Emendare Domino* c'est faire réparation devant le seigneur et comme la réparation consiste souvent à payer une somme d'argent, une *amende* dont le justicier a le profit, c'est payer l'amende au seigneur.

La Juridiction criminelle appartenait donc entièrement à la Commune.

L'Echevinage jugeait tous les crimes et délits même les crimes et délits militaires comme on le voit à l'article 20.

ART. 20.

Si la commune sort de la ville par suite d'un mouvement de guerre quelconque,

Que nul ne commette un méfait quelconque contre autrui.

Que si quelqu'un osait le faire, le maire de la commune, avec l'assentiment des jurés, le punira soit dans son corps soit dans ses biens,

Si plainte en a été portée.

Si extra villam pro cujuscumque verberatione communia exierit,

Nullus adversus aliquem quicquam forisfaciat.

Quod si quispiam facere præsumpserit, major, communie assensu juratorum faciet vindictam sive de corpore illius sive de ejus pecunia si clamor inde factus fuerit.

La commune sort de ses murs. Elle part en campagne pour une guerre qui peut être privée ou nationale, qui

peut être la sienne ou celle d'autrui, *cujuscumque*. Par qui est commandée la troupe communale ? Au point de vue purement militaire et pour ainsi dire technique, par quelque homme d'armes peut-être, dont c'est le métier, et qui loue ses services à la commune, par un condottière.

Mais l'autorité reste aux administrateurs de la commune, au maire et aux échevins, dont ce militaire ne peut-être que le délégué ; et si quelque méfait est commis par un des hommes de cette troupe communale, c'est par la justice communale qu'il sera réprimé, « *major, assensu juratorum* ». Cette disposition prouve que le maire et ses collègues accompagnaient la commune en campagne. Car il n'est pas admissible que l'on ait pu attendre le retour à la ville pour réprimer les crimes ou délits. Une justice prompte, immédiate et sévère a été de tout temps la condition indispensable de la discipline militaire. Il était au XII^e siècle comme aujourd'hui absolument nécessaire de juger et de punir sur le champ. L'Echevinage devait donc être présent pour juger les méfaits des bourgeois armés, soit qu'ils eussent été commis à l'encontre d'un autre bourgeois, soit qu'ils eussent porté préjudice à un étranger, car le texte ne distingue pas « *adversus aliquem* ». En pays ami on devait justice même à l'habitant contre le communier armé. En pays ennemi il est à supposer que, dans les mœurs du temps, tout était permis contre l'habitant. On brûlait sa maison, c'était le droit de la guerre. J'en conclus qu'on la pillait préalablement, si on en avait le loisir.

De la poursuite.

On a pu remarquer à l'art. 20 ci-dessus, l'expression « *si clamor inde factus fuerit* » s'il est porté plainte.

C'est qu'en effet, dans le droit de l'époque, on ne poursuit pas d'office la répression des méfaits. En principe, dans les idées du temps, le crime ou délit n'intéresse que le particulier qui en a été victime ; l'action qui en résulte n'appartient qu'à lui. Il doit vouloir se venger ; on n'est plus tout à fait à l'époque barbare et on ne lui permet pas de se venger directement ; il devra donc s'adresser à la justice communale ; c'est elle qui déterminera la vengeance « *faciet vindictam* », qui punira. Les expressions *vindicta*, *ultio*, qui se rencontrent si fréquemment dans notre charte, doivent se traduire par le mot *peine*. La peine au xii^e siècle c'est la vengeance régularisée par justice. Notre expression, *la Vindicta publique*, conserve trace de ces anciennes mœurs.

L'action criminelle est donc, d'après notre charte, une action entre particuliers. Elle ne tend pas à la réparation du dommage, c'est le point de vue civil, dont nous ne nous occupons point dans ce travail, mais à la satisfaction du sentiment de vengeance par l'application d'un châtiment au coupable. Cette action est exercée par la victime qu'on nomme « *clamator* ». Ce terme peint exactement la situation : Celui qui est blessé crie, « *clamat* ». Il élève une clameur. Du reste notre mot crime, si on remonte à son origine, présente la même image. Le crime c'est ce qui est criant. Dans le droit civil, le langage des chartes a recours au même procédé pour désigner le demandeur. La partie lésée dans ses intérêts et qui demande réparation, se nomme également *clamator*, elle réclame contre l'injustice qui lui a été faite. En anglais, *claim* signifie demande.

On verra plus loin, au point de vue des preuves, les conséquences de ces idées sur la situation respective de la victime et du coupable.

Mais il en est une qu'il convient de signaler dès maintenant, quoique notre charte soit muette à cet égard. C'est que, quand la victime, ou ses parents, ne se plaignent plus, que le coupable s'est réconcilié avec eux, moyennant argent ou autrement, l'action criminelle se trouve éteinte.

C'est sur le principe du rachat de la peine et de l'extinction de l'action criminelle par composition avec la victime qu'était fondé le système barbare du Wehrgeld, où la composition à payer pour se racheter de la peine était tarifée à l'avance. Peut-être le système des amendes pécuniaires est-il un reste de la composition barbare.

Le principe du rachat de la peine se trouve appliqué dans les chartes de Péronne, d'Abbeville, de St Quentin. Il est presque certain qu'il était reconnu à Encre. A Péronne le coupable, condamné à la perte d'un membre en vertu de la loi du talion, est exempt de cette peine s'il se réconcilie avec la victime : à Coucy le coupable peut racheter sa tête ou son membre en payant une somme arbitrée par l'Echevinage, qui impose à la victime l'acceptation de cette composition. A Abbeville on peut racheter son poing en payant 9 livres (1080 fr. d'aujourd'hui). A St Quentin on rachète la destruction de sa maison moyennant une composition arbitrée par l'Echevinage.

Ces compositions indiquent une tendance à l'adoucissement des mœurs véritablement sauvages que révèlent la règle primitive du Talion, où le principe de la vengeance trouve son expression la plus énergique ; œil pour œil, dent pour dent. C'est la pensée des peuples barbares. L'origine même du mot *Vindicta* en est la preuve, car il comprend le radical *dic* qui exprime l'idée de justice, par suite de châtimement, et le radical *Vin* qui

exprime celle de retour. De là vient que *Vendicare* signifie aussi bien venger, c'est-à-dire exercer un *juste retour*, que réclamer en *justice* le *retour* de la chose qui a été enlevée à son propriétaire, la revendiquer, *rei vindicatio*. Pour que le retour soit juste, dans l'esprit du barbare, il faut qu'il soit *tel* que l'offense ; de là le *talion*. C'est une sorte d'équilibre rétabli entre la victime et l'offenseur. Comme conséquence logique de cette conception, l'action criminelle ne présente qu'un débat entre ces deux particuliers.

Il reste encore dans nos mœurs actuelles des traces fort sensibles de cette idée que l'action criminelle n'est qu'une action de vengeance ; qu'elle n'appartient qu'à la victime et que si celle-ci ne se plaint pas, ou retire sa plainte, l'action doit être éteinte. On a souvent bien de la peine à faire comprendre aux gens illettrés que l'action criminelle est une action publique ; que le désintéressement de la personne lésée la laisse subsister ; que le crime ou délit est un trouble social, et qu'il doit être puni, non pas dans l'intérêt particulier de la victime, mais au nom et dans l'intérêt de tous.

Cette conception de l'intérêt public de la répression n'était pas du reste absolument étrangère au droit coutumier du *xii^e* siècle. Notre charte prouve que dans certains cas, la Justice communale pouvait punir en l'absence de toute plainte.

ART. 25.

« S'il y a plaidoirie devant le maire et les jurés, que nul
« n'injurie qui que ce soit à l'audience. Celui qui le ferait,
« sur l'attestation du maire et des jurés, sera puni, sans
« qu'il soit besoin de plainte ».

Si placitum aliquod ante majorem et juratos contigerit nullus aliquem ibi convitiatur, et qui fecerit, si hoc major et jurati testificati fuerint, vindicte sine clamore subjacebit.

Il s'agit là de ce que nous appelons les délits d'audience.

Les injures que les plaideurs ou les auditeurs se permettraient ne sont pas seulement des torts envers les personnes qui en seraient l'objet, mais elles sont une atteinte à la dignité du Tribunal, au respect qui est dû aux magistrats : elles troublent l'administration de la Justice. Il importe à l'intérêt général que de tels écarts soient réprimés, indépendamment de toute plainte, et qu'ils le soient de suite. Voilà pourquoi la justice de la commune a droit de *venger* à l'instant le tort qui lui est fait. Notre article ne dit pas quelle sera la peine « *Vindicta* ». Evidemment elle dépendait de la nature du trouble apporté à l'exercice de la justice, simples paroles ou violences de fait, comme aussi de la qualité des personnes qui en étaient l'objet.

A Valenciennes le bruit, la mauvaise tenue à l'audience étaient punies de 5 sous d'amende. (1).

A Amiens les injures adressées à un particulier pendant l'audience emportaient une amende de 20 sous, tandis que l'outrage aux magistrats qui siégeaient était puni de la destruction de la maison du coupable. Cette même peine de la destruction de la maison était encourue pour coups portés à un bourgeois à l'audience. Si une rixe s'en était suivie, ce qui devait arriver assez

(1) 1114, Valenciennes, § 66. *Quicumque in placito pacis (— communie) faciet strepitum aut insolenter se habebit, solvet pro emenda quinque solidos.*

souvent, c'était à celui qui avait porté le premier coup que la peine était appliquée, mais naturellement il fallait prouver quel était celui qui avait commencé à frapper (1).

On verra plus loin, à l'art 24, un cas où vraisemblablement la poursuite devait encore avoir lieu d'office. On prévoit, dans des circonstances particulièrement graves, alors que l'on procède à l'exécution de la peine de destruction de maison, que les ordres de l'autorité communale sont méconnus, et on édicte, pour punir cette désobéissance, cette même peine de la destruction de la maison. Qui pouvait avoir l'action en pareil cas si ce n'est l'autorité elle-même dont on avait bravé les ordres?

Peut-être ces cas n'étaient pas les seuls où l'on admettait la poursuite d'office. La charte de Péronne nous montre le mayeur portant plainte et obtenant condamnation contre un individu qui, sur le territoire soumis à sa juridiction, a tiré l'épée contre un autre. Le coup n'a pas été porté, il n'y a donc pas de victime. Mais il y a eu atteinte à la paix publique ; le mayeur est autorisé à poursuivre et à faire prononcer une amende au profit exclusif de la Commune.

(1) 1190-1209. Amiens. §§. 39, 36, 38. *Qui autem in causâ jurato suo conviciatus fuerit, vigenti solidos communie persolvat.*

Si major cum communia et juratis [in causâ] sedeat, et aliquis ibi juratum suum percusserit, domus illius prosternatur contra quem testes plures in causa exierint, qui primus ictum dederit.

Si quis majorem in placito turpibus et inhonestis verbis provocaverit domus ejus prosternatur ; aut secundum precium, domus in misericordia iudicum redimatur.

A. Bouthors. Cout. Loc. I. p. 72.

Cette disposition montre que l'idée de l'action publique commençait à pénétrer dans les esprits. Mais nous ne trouvons rien de pareil dans notre charte.

De la preuve.

En matière criminelle le recours à la preuve testimoniale est commandé par la nature des choses. Quand l'accusé nie, le juge ne peut savoir s'il est coupable que lorsque des témoins du fait lui reproduisent, dans leur récit, la scène à laquelle ils ont assisté.

Mais il résulte de ce que nous avons dit plus haut que, suivant le droit de notre charte, la victime ne peut pas être témoin. Elle est nécessairement partie au procès puisque c'est elle qui l'a intenté, qui seule avait le droit de l'intenter. Le « *clamator* » ne peut être son propre témoin. Cela va de soi. Aujourd'hui, en vertu des mêmes principes, nous n'admettons pas que le plaignant qui se porte partie civile puisse être entendu comme témoin. Mais si le plaignant ne se porte pas partie civile, s'il reste, en droit, étranger au procès, qui alors ne s'agit qu'entre le ministère public et l'accusé, rien n'empêche que le plaignant soit entendu comme témoin : le juge peut, sur sa seule déclaration, condamner l'accusé.

Voilà ce qu'il est souvent difficile de faire admettre par les personnes qui n'ont pas l'habitude du droit et de ses subtilités. Généralement on se heurte aux idées qui prévalaient au moyen-âge. La victime, le plaignant, ce n'est jamais que l'adversaire de l'accusé. Bien des gens ne peuvent comprendre que son témoignage puisse être reçu et considéré comme digne de foi. Leur notion de l'action criminelle est encore celle du xii^e siècle.

A cette époque et suivant le droit de notre charte, le demandeur, *clamator*, le plaignant, devait faire sa preuve à l'aide de témoins, au nombre de deux au moins. Un seul ne suffisait pas. C'est par exception que la commune d'Alais admet comme valable le témoignage d'une seule personne, pourvu qu'elle soit parfaitement honorable et qu'il ne s'agisse pas de plus de cent sols (1).

Le droit commun, universellement admis, et consacré dans notre charte par les dispositions des articles 22 et 33 (2), était qu'il fallait au moins deux témoignages pour justifier la réclamation du plaignant. Sur ce point encore les anciennes idées sont encore répandues chez nous. Les avocats ont souvent occasion de constater un véritable étonnement chez les personnes auxquelles ils assurent qu'un seul témoin peut suffire.

Quelles conditions devaient remplir les témoins ? La charte ne le dit pas. On peut se demander si l'étranger pouvait être admis à témoigner contre un membre de la commune. A Gézaincourt (3) l'étranger ne pouvait être témoin que contre un étranger. Vraisemblablement il devait en être de même à Encre. Il ne faut pas

(1) 1200. Alais § 36. *Constituimus etiam ut unius honeste persone legitime et bone fame testimonium sufficiat, usque ad C solidos. In aliis autem dominicum servetur preceptum dicentis : « in ore duorum vel trium testium stet omne verbum »*

(2) 22. Coups. « *et percussus duos testes [non] habuerit* ».

« *Et que l'homme frappé n'ait pas deux témoins.* »

(Il faut rétablir la négation qui manque au texte par une de ces évidentes erreurs dont le scribe de notre charte est coutumier).

33. Injures. *Si convitiatus clamaverit et inde duos testes habuerit* »
« *si celui-ci porte plainte et en a deux témoins.* »

(3) 1240. Gézaincourt. *Et est sciendum quod, nisi contra faraneum (foraneum) faraneus in testimonium non recipitur.* A. Bouthors Cout. Loc. II. p. 124.

oublier que la Commune est une petite nation fort exclusive, qui n'admet pas volontiers ce qui est en dehors d'elle.

Quelle pouvait être la peine du faux témoignage ?

La charte est muette. Mais il est manifeste qu'on devait punir sévèrement celui qui, en altérant la vérité, portait un grave préjudice à la paix publique et surtout aux intérêts de l'une des deux parties en cause, le plaignant ou l'accusé. Il était sans doute condamné au bannissement, comme le portent, pour ce cas, les chartes de Tournay et de Péronne (1).

A défaut de preuve testimoniale, le demandeur pouvait déférer le serment à celui qu'il accusait. Le refus de serment était un aveu de culpabilité.

Nous voyons à l'art. 22 que si le plaignant n'a pas ses deux témoins exigés, « l'accusé se défendra par son serment, sinon il paiera 15 sols d'amende. »

Art. 22.

Et si percussus duos testes [non] habuerit, percussor jurejurando defendet se aut emendabit per XV solidos.

« Et si l'homme frappé n'a pas deux témoins, l'accusé
« se défendra par son serment ou donnera satisfaction
« moyennant quinze sols. »

(1) 1187. Tournay § 15. *Si homo communie fuerit super falso convictus testimonio, communiam debet amittere, quousque per voluntatem præpositi* (chef des Jurés, maître) *et juratorum possit eam sibi recuperare.*

1209. Péronne. § 18. *Si homo communie super falso testimonio convictus fuerit, communiam amittet, quousque per voluntatem majoris et juratorum eam recuperet. Servato nobis* (Le Roi) *jure nostro.* (ce droi du Roi n'est pas défini).

Dans le droit de l'époque le serment jouait un grand rôle. Il était la garantie du lien social qui constituait la commune, de sorte que les communiens sont souvent appelés les Jurés. Il était aussi la garantie de l'accomplissement des devoirs des fonctionnaires ; ils sont également nommés Jurés à cause de cela. Aujourd'hui encore nous demandons à nos fonctionnaires le serment professionnel ; et c'est sous la foi du serment que nous confions à de simples citoyens les redoutables fonctions de Jurés.

Mais nous ne plaçons plus l'accusé entre la voix de son intérêt et celle de sa conscience ; nous ne l'exposons plus à la tentation de se tirer d'affaire par un faux serment. Nous n'admettons même pas qu'il appuie ses dénégations en prenant Dieu à témoin, comme très souvent il veut le faire. « Je jure devant Dieu que je « suis innocent ». Cette formule, qu'il n'est pas rare d'entendre à nos audiences, est encore un reste des mœurs et coutumes des siècles passés, où l'on purgeait ainsi l'accusation.

Le moyen âge, en exigeant de l'accusé qu'il prêtât serment d'être innocent, le supposait coupable ; on ne le renvoyait absous qu'à la condition du serment.

Dans notre droit actuel au contraire, l'accusé est présumé innocent ; il n'a pas besoin de se justifier, ni par serment ni autrement. Il doit être renvoyé si on ne fait pas preuve contre lui. Il suffit donc que cette preuve ne soit pas rapportée. Amélioration considérable, qui est due à une conception plus juste et plus humaine de la situation de l'accusé.

Il arrivait qu'on ne se contentât pas du serment de l'accusé, et en certains cas on voulait qu'avec lui d'autres personnes vinssent également jurer qu'il n'était

pas coupable. Notre charte ne nous offre point de disposition de cette nature. Mais nous en trouvons l'exemple dans la charte de Péronne (1) « *accusatus tertia manu se purgabit* » c'est-à-dire amènera deux personnes qui, avec lui troisième, lèveront la main devant Dieu qu'il est innocent.

Il va de soi que le faux serment de l'accusé et de ses co-jureurs était un fait punissable aussi bien que le faux serment des témoins. Notre charte n'en dit rien, mais d'après le droit commun de l'époque on punissait le crime de *foi mentie* ainsi que le prouvent la loi des Bourguignons et la charte d'Amiens (2).

Aujourd'hui, quand le plaignant qui se porte partie civile ne fait pas sa preuve, il est condamné aux frais du procès et peut être passible de dommages-intérêts.

S'il n'est point partie civile, il n'encourt aucune responsabilité, à moins de dénonciation calomnieuse.

Au XII^e siècle, le plaignant était, nous l'avons dit, partie nécessaire au procès. S'il ne faisait pas sa preuve il payait les frais. Et même, d'après le droit de la com-

(1) 1209. Péronne. § 12. *Qui per iram ensem contra aliquem infra banleugam extraxerit, si major de eo querimonium faciens, testes habuerit legitimos, quadraginta solidos de illo habebit communia, et si major testes non habuerit, accusatus tertia manu se purgabit.*

(2) Loi des Bourguignons. Tit. VIII § 2. Si... le serment a été prêté, que celui qui l'a fourni sache qu'il devra payer neuf fois la valeur de la composition si, après la prestation du serment, sa culpabilité vient par hasard à être démontrée (Traduction Peyré — sans texte original. p. 41.)

1209, Charte d'Amiens. § 12. *Si quis de Juratione erga juratum suum facta vel de fide mentitâ comprobatus fuerit, coram preposito (du Roi) et majore, judicis communie punietur.*

A. Bouthors. Cout. Loc. I p. 66.

mune de Villers-Bretonneux (2) il encourait une amende, Ce devait être un principe général dans le droit de l'époque qui confond constamment le préjudice avec le délit. Celui qui, sans preuve, intentait une action criminelle commettait un véritable délit contre l'accusé. Mais notre charte est muette sur ce point.

Des faits punissables.

Dans notre droit pénal actuel nous rangeons tous les faits punissables dans l'une de ces trois catégories, classées suivant l'ordre de gravité des peines : crimes, délits, contraventions. Les chartes ne faisaient point cette distinction. Elles n'ont qu'un mot pour toute mauvaise action, quelle que soit sa gravité. C'est un forfait, *forisfactum* ; c'est à dire toute action commise en dehors, *foris*, des lois de la commune, tout ce qui est une violation des obligations qui unissent ses membres et en font une société organisée. Le *forisfactum* a pour synonyme l'*offensio communie*, comme on peut le voir à l'art. 38 de notre charte.

Dans le langage courant d'aujourd'hui un *forfait* est un grand crime. Nous avons spécialisé l'acception du mot. Dans le langage des chartes c'est un méfait quelconque.

(2) Villers-Bretonneux, sans date, §§ 3 à 24. *qui clamorem fecerit de quo testes avanii. (? sans doute : idonei) producti non fuerint, habebit dominus duo sextaria vini.*

A défaut de vin le condamné se libérait en argent. *De omni querelâ de quâ dominus debet habere duo sextaria vini, quieti erunt per XII denarios.*

A Bouthors. Cout. loc. I pp. 314, 315.

Occupons nous d'abord des méfaits contre les personnes. On rencontre à ce sujet plusieurs dispositions dans notre charte.

Homicide.

Elle ne prévoit pas expressément le cas d'homicide, qui certainement était puni, et sévèrement. En pareil cas la charte de St Quentin, 1070, (1) prononçait la destruction de la maison et condamnait le coupable à la perte des deux mains.

Celle de Tournay (2) prononçait la peine de mort, outre la destruction de la maison.

Coups et blessures.

Voici la disposition de l'art. 22 de notre charte.

« Celui qui aura frappé un bourgeois de la commune de
« façon que le sang ait paru, si l'homme frappé en porte
« plainte, sera puni par la destruction immédiate de

(1) 1070 environ. St Quentin. § 14. Se aucun, par nuit ou par jour ou en appert ou couvertement, aura féru et navré (blessé) son juré, (communier) sa meson sera abatue, et se li forfait est grant le poing li sera couppé, se il puet estre pris : ou se il (le forfait) est petit, au plaisir de la quemune il sera mis hors (banni). Et se il l'ara ochis, sa maison sera abatue, et sera [le coupable] un (sic, lire *au*) jugement du Maire et des eskevins de perdre les deux mains ou de déguerpir la ville a toujours ; et nequedent (pourtant [s. entendre ici : qu'il soit procédé à son égard]) selonc la quantité et la manière du forfait.

(2) 1187. Tournay, *Si quis aliquem hominem de communia Tornensi occiderit, et captus fuerit, capite plectetur, et domus ejus si aliquam habuerit, diruetur.*

« sa maison ; et s'il n'apparaît marque de coup ou sang,
« et que l'homme frappé n'ait pas deux témoins,
« l'accusé se défendra par son serment ou donnera
« satisfaction moyennant 15 sols.

Si quis aliquem hominem de communia percusserit, et sanguis apparuerit, si percussus inde clamorem fecerit domus ejus sine dilatione destruetur, et si ictus aut sanguis non apparuerit, et percussus duos testes [non] habuerit, percussor jurejurando defendet se aut emendabit per XV solidos.

En cette matière il faut nécessairement que la peine varie suivant la gravité des coups et blessures. Dans notre droit actuel, ce qui fait la base de la distinction, c'est la longueur de l'incapacité de travail qui a été occasionnée à la victime.

Au XII^e siècle, la distinction généralement adoptée était celle que nous trouvons à notre art. 22 entre le coup qui ne laisse pas de traces et celui qui produit effusion de sang ou qui laisse une marque.

On ne punit que d'une amende de 15 sols le coup simple, que nous appellerions aujourd'hui violence légère.

Mais la blessure avec effusion de sang est punie très sévèrement : elle entraîne la destruction de la maison. Cela ne prouve certainement pas en faveur des mœurs de l'époque. La gravité des peines est une marque de la nécessité de la répression. Et cet état des mœurs était

général puisque dans le même cas les chartes d'Abbeville (1) de Bray sur Somme, (2) de St Quentin, (3) prononcent également la destruction de la maison.

A Tournay (4) on était moins sévère. Les coups et blessures, sans distinction, n'entraînaient qu'une amende. Mais elle était considérable : Cent sous (600 fr. d'aujourd'hui) dont 48 sols à la victime et 62 sols à la Commune.

(1) 1184. Abbeville. *Si quis armis aliquem vulneraverit, domus ejus a scabinis prosternetur, et ipse a villâ ejicietur, nec villam intrabit nisi prius impetratâ licentia à scabinis, de licencia autem eorum villam intrare non poterit, nisi pugnum misericordie eorum exposuerit, aut novem libris ad (ab) eisdem scabinis redemerit.* »

(2) 1210 Bray-sur-Somme. § 8. *Si homo de communia hominem percusserit vel vulneraverit, et testimonio fuerit comprobatum, vel vulnus vel ictus apparuerit, domus ejus prosternatur, vel de villâ percussor ejiciatur quousque Majori et communie et læso satisfecerit competenter ; et nos (le Roi) emendam nostram per rectum judicium scabinorum habuerimus.*

(3) 1195. St Quentin. §12. *Si quis forisfactum fecerit, de quo clamor in præsentia majoris et juratorum super hoc emendationem accipiet talem quod domus forisfactoris diruatur, si eam habet, aut pro domo, ad voluntatem eorum pecunia accipietur. De redemptione vero domorum diruendarum muri et firmitates villæ reficientur.*

Les art. 14, 15, 17, 18 de la même rédaction (1195) prévoient d'autres cas où la démolition peut aussi être ordonnée ; et le roi s'engage à aider au besoin la commune dans la destruction de la maison du coupable, et si forisfactor domum infra banleucam (banlieue) habuerit, major et homines eam diruere possunt ; et si sit adeo fortis ut vi eorum dirui non possit, ad diruendam eam vim et auxilium conferemus.

(4) 1187, Tournay, § 2. *Si aliquis aliquem percusserit, et querimonia inde facta fuerit, quoquomodo eum percusserit, si constans fuerit, centum solidos emendabit: percusso XLVIII, communie LIII. Et si constans non fuerit, tertiâ manu se purgare debet.*

A Péronne (1), s'il y avait eu perte d'un membre, la peine était celle du Talion. Il est vrai que le coupable pouvait traiter avec la victime ou ses parents. Quand il avait ainsi racheté son membre, il n'avait plus qu'une amende de 100 sols à payer au profit de la Commune.

A Arras (2) le coup de bâton était puni d'une amende de 10 livres dont la moitié, cent sous, était pour le seigneur (Le Roi); sur l'autre moitié le chatelain du seigneur prenait 10 sols, la Commune 20 sols et il restait soixante sols pour la victime. Ce qu'il faut remarquer dans cette disposition c'est que le Seigneur prend sa part du produit de l'amende. Rien de pareil à Encre; les amendes appartiennent tout entières à la commune, le Seigneur n'y a aucun droit.

De l'excuse de légitime défense.

Il va de soi d'ailleurs que les coups et blessures, et même l'homicide, n'étaient point punis quand ils avaient été commis pour se défendre d'une attaque. La défense de la personne est de droit naturel. On peut voir dans la Charte d'Arras, 1194 (3) que le droit de légitime défense était reconnu au ^{xii}e siècle.

(1) 1209 Péronne, § 14. *Si quis alicui unum membrorum suorum abstulerit, et captus fuerit, tale membrum sui corporis amittet, ita tamen quod si, antequam de eo justitia fiet, læso et parentibus læsi reconciliari poterit, centum solidos communie dabit sine membri amissione.*

(2) 1194, Arras § 23. *Qui alium baculo percusserit, si per scabinos protractus fuerit, decem libras perdet, quarum nos (Le Roi) centum solidos habebimus, castellanus viginti, burgenses viginti, percussus sexaginta.*

(3) 1194. Arras. § 19. *Quidquid homo faciet corpus suum defendendo, nullum forisfactum facit.*

De la Préméditation.

La préméditation, le guet-apens. sont des circonstances qui dans notre droit actuel sont prises en grande considération par le législateur. Il en était de même au XII^e siècle. C'est à cet ordre d'idées qui se rattache ce qu'on nommait la vieille inimitié.

On distinguait dès lors dans les crimes et délits contre les personnes ceux qui étaient commis sous l'empire de la colère, à laquelle il est fort vraisemblable que nos aïeux cédaient assez facilement, de ceux qui étaient l'accomplissement d'un dessein prémédité, d'une vengeance calculée (*vetus odium*) et qui se manifestaient par le guet-apens (*insidia*).

Voici ce que porte l'art. 21 de notre charte.

« Que nul pour cause de vieille inimitié ne suive hors
« de la ville un homme de la commune, ou n'aille l'atten-
« dre de guet-apens, ou ne lui fasse aucun mal ; Et si
« quelqu'un le fait, vengeance en sera faite sur sa per-
« sonne et sur ses biens, sans aucun jugement.

Nullus propter vetus odium aliquem de communia extra villam sequatur nec ante eum exeat ut illi insidietur, aut quicquam mali faciat ; quod qui fecerit, ultio capietur de illo et de ejus peccunia, sine aliquo iudicio.

Cette disposition est la reproduction presque littérale de celle que contenait la charte de Ham de 1158 et que Ducange rapporte ainsi V^o *Odium*.

« *Nullus aliquem de communia propter vetus odium*
« *extra villam sequatur, nec ante eum exeat ut illi in-*

« *sidiatur aut quidquam mali faciat ; quod qui fecerit,*
« *ultio capiatur de illo et de ejus pecunia sine aliquo*
« *judicio.*

Ce qui appelle ici l'attention, c'est l'absence de tout jugement « *sine aliquo judicio* » et par conséquent de toute garantie de justice. On se demande comment une pareille disposition pouvait être appliquée.

A St Quentin, 1070, (1) le cas de vieille inimitié est prévu et puni de la destruction de la maison, du bannissement, ainsi que de la perte du poing. Mais ces peines ne sont appliquées que par suite de sentence de l'Echevinage « de la justiche de le quemune ».

A Coucy le château (2) le coupable « rend tête pour tête, membre pour membre » ou paye une composition convenable, d'après l'arbitrage du maire et des jurés. Il y a donc intervention de la justice.

A Bray, le cas est également prévu, mais com-

(1) 1070 environ, St Quentin. § 10 *Item*, entre les choses devéez (défendues ; du verbe *veto*) nous avons adjousté que nul, aucun hors de la ville pour vieille hayne ne poursieuche, et se il faisoit et mis sur ly estoit, par son serment devant le maire s'en purgeroit. Et se il le refusoit, sa maison abatue seroit, et se il plesoit à la justiche de le quemune le poing on li couperoit et de le ville mis hors seroit, ne en le ville entrer ne porroit jusquez à chen (ce) que il paroît à la quemune.

(2) 1197, Coucy le château. Institution de paix. Il est défendu à celui qui a contre un autre une haine mortelle, de le poursuivre à sa sortie du château (c. à d. de Coucy le château) ou de lui tendre des embûches à son retour. S'il le tue ou s'il lui cause la perte d'un membre, soit en allant, soit en revenant... le coupable rendra tête pour tête, membre pour membre, ou payera, d'après l'arbitrage du maire et des jurés, une composition convenable pour la tête ou pour un membre, en raison de l'importance ou de la qualité des personnes. (J. Moreau. Notice sur les sires de Coucy. p. 215).

me un de ceux qui constituent une violation de la commune (1) ; il reste par conséquent dans le droit commun et doit, ainsi que tout autre, être soumis à justice.

Mais à Encre, comme à Ham, il semble qu'on admette cette espèce d'exécution sommaire qui a pris de nos jours un nom emprunté aux mœurs américaines et qu'on appelle la loi de Lynch. Ce serait alors une sorte de justice populaire procédant en cas de flagrant délit et vengeant, à l'instant, sans aucune forme, le crime odieux qui vient d'être commis.

Quoiqu'il en soit, la disposition de l'article 21 qui permet de condamner, sans jugement, à une peine qui peut atteindre les biens, qui peut aussi attendre la personne, qui peut être la peine de mort, atteste un état de mœurs véritablement barbares.

« La vieille inimitié » paraît du reste avoir été considérée dans le droit pénal du xii^e siècle comme constituant à elle seule un crime, indépendamment de tout accomplissement de la vengeance préméditée.

Lorsqu'une personne s'en trouvait soupçonnée elle devait s'en défendre par serment, ou bien se soumettre à ce qu'on nommait l'*assûrement*, sinon quitter la ville.

A Roye, où il était permis de châtier un impertinent en lui appliquant à l'instant même quelques soufflets, si celui-ci venait se plaindre de ce que l'on n'avait agi ainsi envers lui que par esprit de vieille inimitié, l'auteur des coups portés devait se purger de cette imputation en prêtant serment sur un reliquaire. « *Sed si pro veteri odio eum percussisse terminatus fuerit, si percussus inde clamorem fecerit, percussor super sanctas*

(1) 1210 Bray-sur-Somme. § 14. *Nemo de villâ alium extra villam prosequi debet; quod si fecerit, communium confringet.*

« *reliquias jurabit quod non pro veteri odio eum percussit, sed tantum pro eo ab importunitate sua compescendo* » (Ducange V° *Odium*).

Notre charte, celle de Ham, celles de St Quentin, Coucy et Bray supposent que celui qui est animé de vieille haine poursuit *hors de la ville* celui qui est l'objet de son ressentiment, ou l'attend *hors de la ville* à son retour.

Il s'agit donc d'un fait qui se passe hors du territoire de la commune « *extra villam* ».

On ne prévoit pas la vieille haine accomplissant son œuvre sur le territoire même de la commune, probablement parce que dans ce cas le droit commun suffit. La Ville a sa justice, qui fera son office et qui a compétence pour statuer sur la plainte dont elle sera saisie.

Mais hors du territoire de la commune, l'Echevinage est sans pouvoir, car la compétence est essentiellement territoriale. De sorte que l'on pourrait peut-être expliquer par cette raison la disposition de notre charte qui admet alors la punition « *sine judicio* » sans jugement. Et on pourrait dire de celles de St Quentin et de Coucy qu'elles ont eu besoin d'une disposition spéciale pour attribuer en pareil cas à l'Echevinage la connaissance du crime, lorsque le coupable est pris et ramené « et mis sus ly estoit ».

Injures.

Nous nous sommes expliqués à propos de la poursuite au criminel sur le cas d'injures proférées à l'audience de l'Echevinage.

L'article 33 de la charte prévoit le cas où les injures



se produisent sans cette circonstance particulière, et spécifie qu'elles seront punies d'une amende de six sols. (36 fr.).

Art. 33.

« Celui qui aura injurié un autre, si celui-ci porte
« plainte et en a deux témoins, donnera 5 sols à la
« commune et 12 deniers à l'insulté.

Si quis alicui convitia dixerit, et convitiatus clamaverit, et inde duos testes habuerit, quinque solidos communie dabit et duodecim denarios convitiato.

C'était le droit commun des chartes. L'importance de l'amende varie suivant les pays. A Arras 6 sols (1) à Tournay 40 sols (2) à Amiens (3) 5 sols et pour certaines grosses injures, serf, recreant, traître, cocu, 20 sols.

On voit à l'article 33 de notre charte que l'amende se partage entre la commune et l'offensé et que ce partage est inégal. C'est la commune qui a la plus forte part. Il

(1) 1194. Arras. § 26. « *Qui alii convitia dixerit quinque solidos ei dabit, et justitie duodecim denarios* ».

(2) 1187. Tournay. § 8. « *Si aliquis convicia dixerit alicui, et per testes legitimos fuerit convictus, quadraginta solidos dabit contumeliam passo XVIII et communie XXII.*

(3) 1209. Amiens. § 10. « *Qui juratum suum (son communier) turpibus et inhonestis conviciis lacesserit, et duo vel tres audierint, ipsum per eos statuimus convinci, et quinque solidos, duos scilicet conviciato et tres communie dabit.*

§ 41. « *Qui juratum servum, recreditum, traditorem, Wisloth (le père Daire a lu Willoch) id est coup (mari trompé) appellaverit viginti solidos persolvat.*

A. Bouthors. (Cout. Loc. I. p.p. 64 et 72).

en est ainsi dans la plupart des chartes. Le taux d'Arras est exactement le même qu'à Encre et la répartition également la même.

Ce qui est à noter c'est que la commune seule, est, avec l'offensé, appelée à recevoir l'amende. Il n'est question ni du roi ni du seigneur comme dans certaines chartes. La justice est purement communale, et par suite les amendes sont un produit communal.

Atteintes à la propriété.

Il est à remarquer que notre charte ne contient presque aucune disposition pénale pour la protection de la propriété. Il est pourtant bien évident que les méfaits de ce genre étaient réprimés.

L'art. 5 de notre charte dit formellement que l'effet essentiel de la qualité de membre de la commune est d'être protégé dans sa personne et dans ses biens. « *postquam firmitatem communix intraverit, ipse et ejus omnia salva erunt.* » Violier le droit de propriété d'un bourgeois c'est donc violer la loi fondamentale de la commune, c'est un *forisfactum communix*. Il n'y a pas de doute que le vol était puni. A plus forte raison le crime d'incendie qui, le plus souvent, est en même temps une atteinte à la sécurité des personnes et qui au xii^e siècle, quand toutes les maisons étaient construites en bois et pour la plupart couvertes en chaume, devait être un des crimes les plus redoutables. Mais la charte est muette à cet égard.

Elle ne contient qu'une seule disposition qui puisse être considérée comme relative à la protection de la fortune des citoyens, c'est celle de l'art. 26.

Au nombre des ressources financières de la commune se trouvaient les impôts indirects qu'elle percevait sur le commerce. Les marchandises qui entraient en ville étaient frappées d'un droit d'entrée, dans le langage du moyen âge *tonlieu* (du bas-latin *teloneum* qui procède du verbe grec *telein* payer, lequel a d'ailleurs même radical que l'allemand *Zoll*).

L'art. 26 de la charte exempte de droits les marchandises et denrées que le bourgeois achète pour se nourrir et s'habiller, ainsi que celles dont la valeur est inférieure à 6 deniers.

Mais il prévoit le cas où, malgré cette exemption, l'impôt serait exigé par le percepteur communal, abusant de l'ignorance ou de la timidité du contribuable.

Art. 26.

« Personne de la commune n'a de tonlieu à payer ni
« pour son vivre, ni pour son vêtement; et personne ne
« percevra de tonlieu pour des objets d'une valeur infé-
« rieure à six deniers; celui qui le ferait serait puni,
« si plainte en est portée au maire de la commune.

Nullus theloneum tribuat de communia neque de victu neque de vestitu suo : neque theloneum quis accipiat de minori precio quam de VI nummis, et qui fecerit vindictæ subiacebit, si ad majorem communie clamor ꝓnde factus fuerit.

L'article ne détermine pas quelle devra être la peine de ce forfait de concussion.

Crimes et délits contre la chose publique.

En principe il n'est pas douteux que la désobéissance

aux ordres de l'autorité communale ne constitue un méfait (*foris factum*) punissable. Mais il est plus que probable que toute désobéissance n'entraînait pas la même peine et qu'on distinguait suivant la nature ou la gravité du fait pour graduer la pénalité. Beaucoup de ces *forfaits* étaient donc punis d'une simple amende.

Dans l'article 24 ci-après on suppose que par suite d'une sentence de l'échevinage on procède à la démolition de la maison d'un bourgeois. La circonstance est grave. Les esprits sont agités. Le condamné peut avoir ses partisans. Une grande émotion règne dans la commune. Il importe alors que l'autorité soit plus respectée que jamais ; la moindre contravention à ses ordres est immédiatement punie de la peine très sévère de la destruction de la maison.

Art. 24.

« Et si le maire, de l'avis des jurés (échevins) donne
« alors quelque ordre, que nul ne le transgresse ; si quel-
« qu'un le transgressait sa maison aussi sera détruite.

Si vero major juratorum consilio aliquid ibi preceptum fecerit nullus illud transgrediatur, quod si ab aliquo transgressum fuerit domus quoque ejus destructur.

M. Devauchelle n'a pas trouvé de disposition semblable dans d'autres chartes.

La seule analogue est celle qui se rencontre dans les *Leges Burgorum* d'Ecosse (1). Elles punissent la rébel-

(1) XII^e XIV^e siècles. *Leges Burgorum*.

CXXII. Pœna rebellium in Burgo. Si quis fuerit rebellis in burgo contra communitatem villæ, vel fraudem fecerit in damnum burgi, et de hoc fuerit convictus, domus ejus prosternatur ad terram, et ipsemet amoveatur a villâ.

lion par la destruction de la maison. Et c'est, par parenthèse, le seul cas où elles prononcent cette peine. Mais il s'agit d'une *rébellion* contre la commune, ce qui est beaucoup plus grave que la simple désobéissance aux ordres du maire.

Notre disposition paraît donc avoir un caractère véritablement particulier.

A notre avis, l'ordre du maire qui est ici prévu et qui doit être donné « *juratorum consilio* » est celui qui est donné après avoir pris l'avis de l'échevinage.

Nous ne pouvons supposer qu'il s'agisse ici des 40 Jurés qui composent le grand Conseil de la Commune. On aurait trop de peine à les rassembler et à les consulter. Nous entendons ici par *Jurés* l'échevinage. On est sur les lieux, on procède à l'exécution d'une décision de justice : c'est sous l'empire des circonstances que surgit la nécessité d'une mesure. Le maire et les échevins la décident à l'instant, sur place ; il faut qu'elle soit exécutée immédiatement. Telle est à notre sens, l'hypothèse de cet article. C'est l'urgence du cas qui explique la rigueur de la peine. Il ne peut donc être question d'une délibération prise par 40 personnes. Notre mot *juré* s'entend ici d'*échevin*.

On trouve à l'art. 44 de notre chartre une autre disposition assez curieuse.

Cet article suppose qu'un Bourgeois a été condamné pour quelque délit (*pro forisfacto communix*) contre les lois de la commune et qu'il a satisfait aux condamnations prononcées contre lui, mais qu'ensuite et quand l'affaire est ainsi terminée, il va porter plainte à son seigneur ou autre personnage puissant ; de telle façon

qu'il en arrive quelque mal ; alors on le condamne de nouveau à la même peine qu'auparavant. On semble lui dire : tu n'es pas content du jugement, quoique tu l'aies exécuté ; tu le tiens pour mal rendu ; eh bien, soit, supposons qu'il n'existe pas, nous le rendons à nouveau, nous prononçons la même sentence, tu l'exécuteras encore une fois. De sorte que la réclamation contre une sentence pénale exécutée constitue un nouveau délit qui est assimilé exactement au premier, quel qu'il soit.

Art. 34.

« Si quelqu'un ayant commis une contravention
« de commune en a fait réparation et ensuite va se
« plaindre à son seigneur ou à son ami de façon qu'il
« en arrive quelque mal, il sera tenu pour coupable
« comme s'il n'avait pas fait réparation.

*Si quis pro forisfacto communie satisfactionem fecerit
et post domino vel amico suo querimoniam fecerit unde
malum oriatur ut prius reus tenebitur.*

L'une des conditions essentielles du délit c'est que la plainte portée ait produit quelque dommage, « *unde malum oriatur* » à qui ? à la commune ou au particulier qui, en vertu du jugement de l'échevinage, aura reçu le montant de condamnations prononcées à son profit ? L'article ne s'explique pas à cet égard.

Ce qu'il faut retenir de sa disposition c'est que la commune voulait que ses jugements fussent respectés. Elle ne tolérât pas que, par voie indirecte, on en infirmât l'autorité, que celui au profit duquel elle avait pro-

noncé une condamnation, d'ailleurs exécutée et par conséquent reconnue juste, pût être molesté par un personnage influent sur la sollicitation du condamné.

D'autres chartes attestent la même préoccupation du respect des jugements rendus par la justice Communale.

A Hénin Liétard le seigneur ne peut les *blâmer* sans encourir une amende (1).

A Villers Bretonneux (2) celui qui accuse l'échevinage de faux jugement et par conséquent de parjure, peut être condamné à perdre toute sa fortune mobilière. A St-Quentin (1070) celui qui « contredit jugement » est condamné à la démolition de sa maison (3).

Notre article est assurément moins sévère ; il admet qu'on maudisse ses juges, même après les 24 heures, mais quand, par l'exécution, on a reconnu le bien fondé de leur jugement, il ne permet pas que par voie indirecte, on en tire pour ainsi dire vengeance.

Des peines.

Dans trois des articles que nous avons examinés plus haut, la peine n'est pas déterminée. art. 25 ; Délit d'audience « *Vindicta subiacebit.* » art. 21 ; vieille haine. —

(1) (1229). Hénin Liétard. « *Sciendum autem quod dominus de Hennin non potest scabinos reprehendere de re quam dicant per legem et iudicium, et si eos reprehenderet, ipse vel alius ex parte sua, illud emendare debet per dictum scabinorum de Hennin* » (charte de Bauduin, seigneur, de Hénin Liétard. — Recueil Tailliar p. 390.)

(2) Sans date, Villers-Bretonneux § 7. « *Qui culpaverit Scabinos de perjurio, totum suum mobile erit in misericordiâ scabinorum.* »

(A. Bouthors Cont. Loc. I. p. 314).

(3) 1070 environ, St Quentin. § 44 *in fine*. « quiconques aura contredit jugement puis que fait sera, sa meson soit abatue, et soit fait jugement de ly. »

« *ultio capietur de illo et de ejus pecunia* ». art. 20 ;
Délit contre un bourgeois parti à la guerre. « *Major faciet vindictam sive de corpore illius sive de ejus pecunia.* »

Nous voyons par ces deux dernières dispositions que les peines étaient de deux natures : les unes corporelles les autres pécuniaires

Peines corporelles.

La gravité des crimes prévus aux articles 21 et 40 nous fait admettre sans hésiter que la justice communale pouvait prononcer la peine de mort.

En cas de meurtre par suite de vieille inimitié, c'est-à-dire d'assassinat, on devait punir avec la dernière rigueur, et comme à Coucy-le-château faire rendre « tête pour tête »

En cas de crime ou délit militaire, la nécessité d'une vigoureuse répression comportait forcément la possibilité de la peine capitale.

La peine de mort n'était pas la seule peine corporelle qui pût être encourue : il est plus que probable qu'à Encre comme ailleurs on appliquait aussi la mutilation, soit en vertu de la loi du talion, soit comme peine moindre que celle de mort.

Les blessures graves entraînaient la perte du poing à St-Quentin et à Abbeville, outre la destruction de la maison. Notre charte, en pareil cas, se contente de la démolition de la maison sans aucun châtiment corporel. Mais dans les hypothèses des art. 20 et 21. (Vieille inimitié, délit militaire), il est clair que l'on pouvait, au lieu de condamner à mort, ordonner seulement la mutilation du poing, « *faciet vindictam de corpore illius.* »

Quant à l'emprisonnement on ne le trouve point mentionné dans la charte. Le coupable pouvait être atteint dans son corps, mais non dans sa liberté. On peut même dire que la mutilation repose sur une idée exclusive de l'emprisonnement. C'est par ce que le coupable reste libre que, pour l'empêcher de recommencer, on lui coupe la main dont il a fait mauvais usage.

La même réflexion s'applique à la destruction de la maison et au bannissement dont elle est l'énergique expression. Ces peines impliquent que le coupable reste libre. C'est parce qu'il conserve sa liberté qu'on le met hors de la ville, en lui défendant d'y rentrer.

Du reste la peine de l'emprisonnement n'a été introduite dans nos lois qu'en 1791.

Peines pécuniaires.

Notre charte renferme, comme on l'a vu, plusieurs dispositions qui portent la peine d'amende pécuniaire. On peut dire que c'était le droit commun en matière de délit.

On a vu que l'amende se partage dans des proportions inégales entre la commune et la partie lésée.

Le taux est déterminé dans certains cas. Violences légères, XV sous (90 fr.) art. 22. Mais dans d'autres cas la peine pécuniaire est indéterminée, C'est l'échevinage qui en arbitre le montant (délict d'audience, art. 25. — Vieille inimitié, art. 21. délict militaire, art. 20).

La distinction qui a été introduite plus tard entre les amendes de 60 sous que l'échevinage pouvait prononcer et les amendes supérieures à 60 sous qui n'appartenaient pas à sa juridiction, n'existait donc pas au ^{xii}^e siècle. La Commune avait plénitude de juridiction.

Il est une peine qui affecte, bien plus que l'amende, la fortune du coupable, et sur laquelle il convient d'appeler l'attention. On la rencontre à chaque instant dans les chartes de commune, et la nôtre l'édicte dans deux de ses articles, c'est celle du bannissement et de la destruction de la maison. Elle est le châtiment de tout méfait de quelque gravité. (Coups avec effusion de sang, art. 22. Désobéissance à l'autorité communale au moment où elle fait exécuter une sentence de destruction de maison, art. 24). Il est bien entendu qu'à plus forte raison cette peine pouvait être prononcée dans les cas des art. 25, 21 et 20, où la peine n'est pas déterminée et se trouve laissée à l'arbitrage de la justice communale.

La destruction de la maison est la peine la plus naturelle du forfait de commune. Le membre de l'association qui en viole les lois doit en être exclu. Et quel moyen plus efficace de le chasser d'une société qui repose sur la communauté d'habitation que de détruire son habitation? C'est barbare, mais c'est logique. Voilà pourquoi nous trouvons partout cette même sanction du lien de commune. Lorsque Dante fut chassé de sa ville natale, sa maison fût brulée, nous dit Machiavel dans ses histoires florentines.

Vers 1162 cinquante maisons environ appartenant à des bourgeois de Reims furent abattues par ordre de Louis VII, à la suite de troubles graves, occasionnés par l'oppression du nouvel archevêque, qui était le propre frère du Roi.

En 1232 un certain nombre d'habitants de Beauvais s'étant révoltés contre l'autorité d'un nouveau maire que Louis IX avait imposé à la commune, ce dernier « en fit bannir plusieurs (dit Louvet) et ordonna que

« les maisons des délinquans et complices seroient
« abatues et ruinées. Ce qui fut aussitôt exécuté par le
« Maire, qui donnoit le premier coup, et puis après les
« communiers achevoient : de sorte que quinze mai-
« sons furent desmolies et ruinées » (P. Louvet-Hist.
et antiquitez du Dioc. de Beauvais. 1635. in-8. II. p. 369.)

Au douzième siècle ce n'était pas seulement contre les bourgeois soumis en vertu de leur serment aux lois de la Commune, c'était même contre les étrangers qu'on appliquait cette pénalité sauvage. La charte de Roye (1) suppose qu'un étranger a commis un forfait dans la commune et refuse de comparaître devant l'échevinage pour en rendre compte. La Commune ira démolir sa maison.

On peut retenir de cette disposition que les lois pénales étaient considérées comme obligatoires non seulement pour les bourgeois mais même pour les étrangers qui se trouvaient dans la Commune. La disposition de l'art. 3 du Code civil est tout à fait semblable.

Le cas prévu par la charte de Roye est du reste plutôt un cas de guerre qu'une exécution judiciaire. Il n'y a pas eu de jugement, puisque l'accusé n'a point comparu. Il a refusé d'être jugé par la Justice Communale : on part en guerre contre lui et on rase sa maison, si on le peut.

Ceci peut nous donner une idée de ces guerres pri-

(1) 1183 environ. Roye. Si l'étranger commet un forfait dans la commune et refuse de comparaître devant le maieur, les bourgeois sortiront de la ville pour aller démolir sa maison, qu'il soit chevalier écuyer ou simple habitant des champs ; et si la maison est trop forte pour céder aux efforts des bourgeois, le roi fournira les secours nécessaires pour assurer sa destruction. (I. Roger. Archiv. II p. 283. Je n'ai pas sous les yeux le texte original).

vées dans lesquelles les communes, aussi bien que les particuliers, pouvaient être engagées, et nous faire mieux comprendre l'hypothèse de l'art. 20 de notre charte qui suppose comme nous l'avons vu que la commune se met en campagne par suite « de quelque mouvement de guerre ».

Notre charte contient à l'art. 23 une disposition relative à l'exécution de cette peine de la destruction de la maison. Plus le châtement était rigoureux, plus il importait qu'il ne fut exécuté qu'avec les formes légales.

Art. 23.

« Si quelqu'un a commis un méfait par suite duquel
« sa maison doit être détruite, que nul n'aille à cette
« maison si ce n'est à la suite du maire et des jurés ;
« et quand ils y seront arrivés, que nul n'y touche,
« avant que le maire l'ait frappée trois fois.

Si forisfactum quispiam fecerit unde domus ejus destrui debeat, nullus ad eam nisi post majorem et juratos eat, et cum ad eam venerint, nullus eam tangat nisi prius major communie illam ter percusserit.

La charte de Ham de 1188 a une disposition toute semblable et qui est vraisemblablement la reproduction de celle qui existait dans la charte du même lieu de 1158 dont la nôtre aura copié l'article (1).

(1) 1188. Ham. Si quelqu'un a commis un crime pour lequel sa maison doit être détruite, que personne ne s'y rende avant les mayeur et jurés, et lorsqu'on y sera arrivé, que personne ne la touche avant que le mayeur de la commune ne l'ait frappée trois fois.

(L'auguste de Vermandois. — Trad. Charles. St Quentin. Librairie Langlet 1873-1874. in-8° Livre second p. 255.

Une exécution semblable devait causer une vive émotion dans la ville et probablement plus d'un bourgeois pauvre devait chercher à profiter de l'occasion pour s'approprier quelques débris de la maison à démolir. Il fallait donc ne pas laisser à ce qu'on appelle la justice populaire le soin d'exécuter les sentences de la justice régulière. D'autant plus que, comme nous l'avons vu, le condamné pouvait se racheter en argent si l'échevinage y consentait. Donc jusqu'au dernier moment il fallait que la maison restât intacte et c'était seulement quand le maître et les jurés suivis de la foule étaient arrivés sur les lieux, quand le maire avait rempli la formalité solennelle des trois coups, que les communiers achevaient la destruction. Non sans tumulte vraisemblablement, non sans dispute au sujet des débris que chacun cherchait à prendre, non sans rixes peut être. C'est à cause de cela que l'article suivant se montre si rigoureux au sujet de la désobéissance aux ordres que le maire avait à donner en pareil cas.

C'est peut être pour éviter ces scènes fâcheuses que le coutumier de Normandie veut que les maisons des bannis soient brûlées et, si cela ne se peut faire sur place sans inconvénient, que la couverture et la charpente en soient transportées dans tel lieu où on pourra y mettre le feu sans danger pour personne (1).

(1) On lit dans un vieux coutumier de Normandie.

« Sçachiez que les mésons des forsbannis doivent estre arses es témoignage de leur dampnement, et que la mémoire de ceux qui vendront après le tienguent en leurs cuers, et que il en aient poor (peur) et crient. Et se les mésons des forsbannis sont en tel lieu que il ne puissent estre arses, la couverture et le mesrain (la charpente) en doivent estre otez et esrachiez, et portez en tel lieu où il puisse estre ars, si (de manière) que aucun n'y puisse avoir dommage. (Ducange V° Condemnare).

La charte de Ham en Vermandois (1) exigeait qu'un délai de 24 heures s'écoulât entre la sentence de destruction et son exécution, sage précaution qui laissait au condamné le temps d'entrer en arrangement avec l'échevinage et d'arriver peut être au rachat de sa maison.

La même charte établissait une sorte de prescription très courte contre la peine. Si 40 jours se passaient sans qu'elle ait été exécutée, le condamné en était affranchi. L'échevinage n'avait pas le droit de prolonger indéfiniment la situation. S'il ne parvenait pas en 40 jours à s'entendre sur le rachat, il devait faire abattre la maison ou bien renoncer à son droit.

Il y a là comme une tentative de restriction à ce procédé absolument barbare de la destruction de la maison.

A qui revenait le sol de la maison rasée ? Notre charte ne le dit pas, Nous voyons qu'à Cambrai (2) le terrain

(1) 1227. Ham en Vermandois.

« *Et si forefactor captus non fuerit, major potest banire eundem de villâ Hamensi in perpetuum, et domum suam diruere infra 40 dies, quotiescumque voluerit, postquam dies unus et nox una, sicut dictum est, post factum transierit. Et si forte infra 40 dies major forefactoris domum non diruerit, domus stans domino remanebit. Et si domus diruta fuerit, meremma et fundus domûs domino remanebit, et de aliâ hereditate faciat quod debebit.* (Apud Ducange V° Condemnare).

(2) 1227 Cambrai §§ 8 et 9.

Ædificia domorum quæ propter homicidia diruuntur, publicentur. Mobilia vero et area erunt episcopi (Suzerain au temporel). *Nec infra annum ab aliquo poterunt reædificari vel claudi; elapso vero anno, dare vel vendere poterit episcopus reædificandas quibuscumque voluerit, exceptis illis qui personam homicidæ usque ad quartum gradum consanguinitatis attingent propter odium homicidii. — Ita quod qui ædificaverit debitos redditus persolvat; et domus in eodem statu in quo ante fuerat remanebit, videlicet vel libera vel ad onera civitatis. Pro quibuscumque causis aliis, præterquam pro homicidio, domus diruantur, reædificari poterunt.* (Recueil Tailliar. p. 510).

appartenait au seigneur, que, qui l'Evêpouvait en disposer, sauf à attendre un an si c'était par suite d'un homicide que la maison avait été détruite. On voulait que pendant ce délai le souvenir du meurtre et de son châtiement fut rappelé à tous les yeux par la vue du terrain vide et nu, qu'on n'avait pas même le droit de clore. A Encre il est probable que le terrain faisait de même retour au seigneur dans la mouvance duquel il était. Il pouvait le bailler à cens à un nouveau tenancier.

Quant au banni il n'y pouvait plus avoir aucun droit : chassé de la ville, il lui était impossible d'exécuter les obligations de son bail à cens, qui le plus souvent comportaient des services personnels indépendamment de la redevance en argent ou denrées.

Ce qui peut paraître surprenant, c'est que la pénalité sauvage de la destruction de la maison ait subsisté jusqu'aux derniers jours de l'ancien régime. Elle a été appliquée dans notre province, en l'année même qui est la grande date de la Révolution française, en 1789.

La dernière maison détruite en Picardie en vertu de sentence criminelle fut, sans aucun doute, celle de Billoin, horloger à Senlis : Jugement du 14 décembre 1789.

Voir récits picards. A. Janvier, 1869, p. 316.

Un pareil fait montre combien il faut d'efforts pour changer ce qui existe ; même quand ce qui existe n'a plus sa raison d'être.

DISCOURS DE M. GUSTAVE DUBOIS

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE

LORS D'UNE VISITE

DE

M. FRANCISQUE BOUILLIER

Membre de l'Institut.

MONSIEUR,

Il n'y a que justice dans l'hommage rendu à un grand parent par une famille bénéficiaire de labeurs qui fraient sous ses pas le chemin du bien-être matériel.

Le témoignage de gratitude qui à des degrés divers honore ceux en les veines desquels coule le même sang, la Famille littéraire et scientifique se plaît à l'offrir au maître qui allie à son enseignement la pureté des conceptions spiritualistes, et au sein des sciences morales et politiques préconise d'une plume fervente une association directe entre les travaux de l'Institut et les études des Académies de province. Votre présence, Monsieur, dans cette enceinte évoque les temps où fidèles à leur communauté d'origine Académies grandes et plus humbles serraient dans des échanges

intellectuels les liens de leur parenté ; était alors moins rare ce spectacle, des Lettrés de la Mère Patrie venant prendre rang au milieu de collègues provinciaux et provoquant ainsi l'émulation des membres d'une société où le rapprochement se forme et se cimente dans le goût des choses de l'esprit. Depuis longtemps Monsieur, les droits de protectorat vous sont acquis parmi nous ; ils ont pris naissance dans celui de vos ouvrages où après avoir mentionné nos titres à l'union dont vous êtes le promoteur, vous posez si je puis ainsi dire. les bases du contrat futur en indiquant ses principaux statuts.

Des avantages par vous découverts dans une fédération qui laisse à l'Institut sa place légitime, le premier, celui en lequel les autres s'absorbent, c'est le progrès incessamment poursuivi dans vos traités de psychologie, l'élévation de nos Facultés, leur direction en avant fermement guidée par les principes de cette philosophie qui a trouvé sa formule la plus exacte dans la Trinité humaine du Beau, du Bien et du vrai.

Indistinctement dans vos œuvres, que le langage s'imprègne de la sévérité du moraliste, qu'il revête la forme d'une ingénieuse familiarité, la description rigoureuse des phénomènes psychologiques, leurs évolutions scientifiquement graduées triomphent sans résistance des théories dissidentes et amènent le lecteur aux conclusions de votre analyse.

Dieu me garde d'une entreprise supérieure à mes forces et que les convenances de cette réunion n'autoriseraient point, mais sans avoir la prétention d'exposer ici un aperçu de vos travaux, permettez-moi de dire à l'assemblée devant laquelle j'ai l'honneur de parler, comment votre étude de la conscience mérite d'être plus

particulièrement connue de ceux pour qui les douceurs de la civilisation ne priment point les intérêts moraux d'un grand pays qui est le leur.

Qu'est-ce que la conscience ? n'est-ce qu'une partie, ou bien est-ce le tout de l'âme pensante ? Est-elle une faculté particulière de l'intelligence ? Rencontrant l'origine de la conscience au premier éveil des sensations vitales, vous la suivez dans des manifestations à peine sensibles, et constatez la simultanéité de la conscience et de la vie. Examinant ensuite les diverses théories de l'âme humaine depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, vous les soumettez au contrôle d'une observation aussi savante que scrupuleuse et vous répondez : la conscience n'est pas une faculté de l'âme, elle est l'essence même de nos facultés, elle constitue la forme fondamentale de l'intelligence, de la volonté, de la sensibilité. Descartes avait dit : la conscience c'est la pensée elle-même ; et son héritier direct, Victor Cousin s'était ainsi prononcé : la conscience, c'est l'intelligence, la raison présente à elle-même, s'éclairant elle-même, nul acte d'intelligence n'étant dépourvu de raison. Après l'avoir envisagée au point de vue psychologique vous scrutez les phénomènes moraux de la conscience ; ne vous défendez pas, Monsieur, de l'accusation dont votre modestie semble redouter l'atteinte ; même après les grands noms que je viens de citer, il n'y a nulle témérité à répandre à votre tour les fruits de vos méditations sur la constitution de notre être pensant. De vos études sur ce mystérieux sujet les esprits attentifs ne sauraient méconnaître l'opportunité. Lorsqu'à l'heure où je parle, quand au sein de la Ville lumière, des docteurs improvisés peuvent dans le silence de leur auditoire nier le libre-arbitre de l'homme et tentent

d'asseoir son irresponsabilité sur la suppression de la conscience, ces menaces de retour à la barbarie ne demandent-elles donc la réponse itérative des apôtres de l'âme humaine, ne provoquent-elles point la nouvelle conjuration de leurs forces pour refouler dans l'obscurantisme de leurs thèses impies les plus hardis prédicants des désordres sociaux ? Par l'économie même de vos travaux vous êtes amené à dire votre sentiment sur la question toujours pendante du Progrès de la Conscience morale.

Le Progrès moral dans son usuelle acception comprend le progrès des lumières et celui de la vertu. Le premier ne peut être l'objet de la controverse, aussi est-ce le second qui sollicite votre examen ; vous cherchez la réponse de la vérité à l'interrogation que le siècle présent pose aux siècles antérieurs : A ne considérer que la valeur morale de leurs actions et des notres où sont les plus vertueux d'entre nos pères et nous ?

De cette question, Monsieur, la science dont vous êtes l'adepte vous fait le Juge naturel mais j'y songe, excusez un vieil avocat, l'injurieux soupçon ne pourrait-il s'attacher en vous à l'impartialité du Tribunal ? Chargé de la sentence dans ce procès entre les vivants et les morts l'heureuse fortune qui vous met en notre présence ne vous place-t-elle pas fatalement dans le camp de l'une des parties entre lesquelles vous devriez prononcer.

Mais ontre l'impossibilité de rencontrer un juge qui ne soit ni dans un camp, ni dans l'autre, l'équité du moraliste vous met à l'abri d'une récusation que n'oseraient faire, en eussent-ils la puissance, ceux qui seuls auraient le droit de l'exercer ; cette récusation d'ailleurs, vous paraissez disposé à l'exercer vous même en nous révélant le résultat de votre délibération.

Le Progrès moral en effet dans son sens propre n'est autre que la pureté de l'âme, inhérent, non point aux actions de la créature humaine, mais à leur mobile, il prend sa fin dans la personne en laquelle il a trouvé son commencement. Toutes les idées dans l'ordre physique ou moral, sur la nature matérielle, sur la nature de l'homme, produit de l'intelligence collective, apportent leur contribution à l'augment du bien moral, mais ce bien moral lui-même n'est pas la vertu, c'est le bien visible extérieur des actes suivant leur plus ou moins grande conformité avec l'organisation sociale et la législation ; c'est ce que vous appelez, Monsieur, le progrès dans les devoirs de droit, et non dans les devoirs de vertu ; c'est le progrès des lumières morales dont le foyer attisé par tous projette ses clartés graduelles sur le chemin de l'humanité ; mais alors circonscrit dans le cercle d'une activité intérieure le progrès de la vertu n'échappe-t-il point essentiellement à la constatation historique ? Quel philosophe scrutera le mobile des actions humaines ? Quel savant mesurera dans l'homme à travers les âges les oscillations de ce moteur invisible ?

C'est bien là, Monsieur, le sentiment que vous exprimez dans les lignes suivantes :

« Que nul siècle n'ait la prétention de dire : je suis
« meilleur que celui-là ; en dépit de toutes les appa-
« rences, malgré la dureté des temps et la férocité des
« mœurs, malgré les coutumes les plus monstrueuses,
« il n'est pas impossible que le siècle le plus barbare
« ait compté autant d'hommes de bonne volonté et
« déposé pour ainsi dire autant d'âmes pures devant le
« Tribunal de Dieu que le siècle le plus civilisé et la
« société la mieux ordonnée. Qui d'ailleurs pourra prou-

« ver le contraire, à moins de sonder les reins et les
« cœurs, à moins de voir l'invisible ? »

Il n'est que trop vrai, Monsieur, la vertu est l'œuvre personnelle par excellence et les lois de la nature se refusent à sa transmission même par la voie du sang.

La vertu, vous le faites justement remarquer, participe ainsi de la nature du génie lui aussi hélas ! incommunicable, mais laissant au moins dans des œuvres impérissables les traces de son passage au milieu de nous.

Progressive seulement dans l'individu la vertu serait-elle donc dénuée d'influence sur le progrès social ? Ne laisse-t-elle donc à la terre que son effigie morale, et demeure-t-elle impuissante et stérile au regard de la civilisation ?

Des historiens philosophes l'ont brillamment prétendu ; que ne puis-je lire ici votre réponse toute entière ! j'en extrais les passages suivants :

« Si la vertu n'est pas un élément intrinsèque du pro-
« grès de l'humanité, elle en est cependant une condi-
« tion essentielle ; supposez en effet que la moralité
« disparaisse des âmes ou même seulement qu'elle
« diminue d'un certain degré parmi les hommes, il
« paraît de toute impossibilité non seulement que le
« progrès social continue, mais même qu'il n'y ait pas
« une corruption et une décadence universelles. La
« vertu est le sel pour ainsi dire sans lequel tout se
« corrompt, loin qu'elle soit chose insignifiante et nulle
« dans les destinées de l'humanité.

« Il en est des peuples comme des individus ; celui qui
« l'emporte par les lumières, par les sciences, les arts,
« la richesse, le commerce, l'industrie, n'est pas tou-
« jours le plus courageux, le plus moral, le meilleur.
« Combien de fois, faute de qualités morales des peuples

plus éclairés ont-ils succombé sous des peuples qui « l'étaient moins, comme les Grecs sous les Romains « ou les Romains sous les Barbares. Sans l'élément « moral d'où dépendent l'élévation des vues et la « recherche désintéressée de la vérité, l'élément intellectuel ne pourrait longtemps se soutenir à une certaine hauteur. C'en serait fait du progrès social qui se « retournerait pour ainsi dire contre lui-même pour « aboutir à une véritable décadence dont toutes « les découvertes de la physique et de la chimie ne « pourraient sauver l'humanité. »

Pour vous, Monsieur, le progrès ne se sépare point de la morale, et les préceptes de celle-ci n'ont toute leur efficacité qu'avec le concours de l'idée de Dieu. C'était le même sentiment qui animait notre Code des Lettres jusqu'au jour où une loi récente sur la liberté de la presse a enlevé aux Tribunaux la repression non seulement du délit d'outrage à la morale publique et religieuse mais aussi du délit d'outrage à la morale. Quelle plus vive démonstration de l'unité des devoirs imposés à l'homme soit envers lui-même et ses semblables, soit envers la divinité ! Au milieu des tristesses qu'une telle révolution a dû jeter dans votre âme, vous vous êtes sans doute demandé quel intérêt impératif avait contraint le législateur moderne à abaisser devant les outrages à la morale la barrière que ses aînés avaient élevée et maintenue à l'encontre d'insurrections doctrinaires ?

Par une transformation féérique devenions-nous subitement meilleurs ? Soudain, la morale était-elle l'objet de l'universelle vénération de la littérature ? Les beaux-arts dressaient-ils des autels nouveaux à sa plus grande gloire ? l'outrage au contraire grandissant, la morale fuyait devant le congé à elle signifiée par ceux-là

même qui paraissaient ses défenseurs naturels. Dépouillée de ses honneurs législatifs, elle était exclue du temple où jusque-là une première place lui avait été assurée. Quelles étaient donc les mœurs littéraires lors du départ de la grande exilée ?

Après des tentatives demeurées obscures, le naturalisme était apparu dans une publication magistrale, il avait ainsi provoqué les témoignages de la faveur publique mais en même temps les avertissements de la justice ; à l'époque dont je parle il se montrait sous sa plus luxurieuse efflorescence.

Le roman de mœurs, dit documentaire, recourant à toutes les hardiesses d'une reproduction réaliste écartant impitoyablement les voiles déjà déchirés qui nuisaient encore à la transparence de ses images. Le tableau, la gravure de la nouvelle école demandaient leurs charmes les plus pénétrants à une exhibition sans merci des phénomènes physiques et moraux dans leurs plus intimes évolutions. Une presse impure encombra la rue, la fange de ses produits lui donnait une sorte de ressemblance familiale avec le mammifère soyeux qui n'avait jusqu'alors fourni qu'une nourriture corporelle ; en dressant l'acte de naissance de cette fille naturelle mais non reconnue de la littérature française le néologisme seul s'était enrichi ; nous avions la presse pornographique.

C'est dans ce milieu moral que la loi a fait disparaître en le classant parmi les délits d'opinion le délit d'attaque à la morale. Ses auteurs déclaraient à la tribune que si la morale était impérissable dans son principe, elle n'était pas moins progressive, comme toute chose humaine et par conséquent matière à controverse.

En face de cette proclamation du législateur moderne

il me sera permis de rappeler le langage d'un compatriote qui a porté avec la même dignité, le même éclat, la robe du magistrat, celle de l'avocat, a siégé aussi dans l'enceinte des lois et honoré par ses travaux notre compagnie à laquelle il se disait heureux d'appartenir.

Défenseur devant la Cour d'assises de la Seine de Paul-Louis Courier, accusé d'outrage à la morale publique et religieuse, M. Berville disait (1) :

« Pourquoi lisons-nous dans la loi ces mots :

« Outrage à la morale publique ?

« Pourquoi le législateur n'a-t-il pas dit simplement : les outrages à la morale.

« Que signifie cette épithète *publique* qu'il a cru devoir ajouter ?

« La morale du législateur n'est pas la morale d'un homme, d'une secte d'une école.

« C'est cette morale absolue universelle, *immuable*, contemporaine de la société elle-même toujours constante au milieu des vicissitudes sociales, émanée de la divinité, et supérieure à toutes les opinions humaines, qui n'est point de réflexion mais de sentiment, point de raisonnement mais d'inspiration, qu'on ne trouve point autre à Paris, autre à Philadelphie.

« C'est celle-là seule qui prend le nom de morale publique parce que fondée sur l'assentiment de tous les hommes, elle a son témoignage, sa garantie dans la conscience publique. »

Quelle plus majestueuse attestation de l'immuabilité de la morale ! Ne sont-ce ici que jeux d'éloquence et d'imagination, ou bien l'avocat ne s'est-il point inspiré de la grandeur de sa cause pour revêtir des magnifi-

(1) M. Berville, procès de Paul-Louis Courier, 1821.

cences appropriées du langage l'auguste vérité dont il était le gardien ? Sous la forme sentencieuse de l'enseignement du maître, le chef moderne de la philosophie spiritualiste lui aussi a dit : les principes de la morale sont des axiômes immuables comme ceux de la géométrie.

Il faut donc le reconnaître en dépit de l'affirmation contraire, de si haut qu'elle nous parvienne, la vertu n'est pas progressive, la morale ne l'est pas davantage ; elle demeure la pierre de touche inamovible des bonnes et des mauvaises actions.

Sans aucun doute l'outrage aux bonnes mœurs ne pouvait partager les destinées législatives de l'outrage à la morale, mais les liens qui unissent l'un à l'autre l'identité de leurs éléments générateurs, la fréquente incertitude de leurs limites respectives n'autoriseraient-elles l'interrogation venant de l'école naturaliste ? Pourquoi la morale reconnue progressive, les bonnes mœurs ne le seraient-elles point ? Les conséquences des principes nouveaux ne se firent point attendre ; affranchi du voisinage légal de l'outrage à la morale, l'outrage aux bonnes mœurs prit un regain de fécondité dans la suppression de son congénère ; devant des mépris recrudescents la vindicte sociale ne pouvait demeurer impassible, et retouchant l'œuvre de la veille dans l'intérêt d'une répression plus efficace le législateur transféra de la Cour d'assises à la juridiction correctionnelle la poursuite des obscénités commises par une presse périodique ; mais la pornographie peu émue ne battit pas en retraite.

Les immunités absolues de la Presse au regard de l'offense à la morale ne présageraient-elles la décadence de la littérature contemporaine ? La question est trop haute pour moi, il convient d'ailleurs de m'arrêter,

j'usurperais, Monsieur, une tâche qu'est la vôtre. Défendant ailleurs la liberté jusque dans ses écarts, je pourrais paraître ici remonter imprudemment le courant professionnel, et m'exposer à une contradiction que n'excuserait peut-être pas la sincérité du sentiment, encore moins l'obscurité de ma personne.

Directeur de l'Académie, combien je prise l'honneur de fonctions qui me permettent d'être son organe devant vous ; l'intérêt que vous nous portez, vous l'attestez par vos écrits, vous le prouvez par votre présence dans cette enceinte. Serions-nous l'une des académies que vos secrètes préférences appelleraient à l'union avec l'Institut ?

Quelles sont les conditions de cette précieuse alliance ?

Faut-il dans la constante culture des lettres ou des sciences avoir conquis le droit de distribuer par l'enseignement les trésors de connaissances laborieusement amassées ?

Faut-il de l'art d'écrire avoir fait l'occupation exclusive de la vie, et jeté aux quatre vents du monde des œuvres où l'aventure romanesque cotoie l'exactitude scientifique, où encore les ingénieux échanges de la fiction et de la réalité révèlent au théâtre comme dans le livre la fécondité de leurs produits ?

Faut-il au sein d'une existence doublement glorieuse dans le domaine de la justice, avoir consacré à la littérature, à la linguistique les multiples aptitudes d'un esprit grandi dans le travail, et répandu sur les pages de notre histoire de civiques tristesses, en même temps tiré de nos malheurs les patriotiques leçons que le passé lègue à l'avenir.

Faut-il ?.... mais qu'il suffise Monsieur, de vous dire que les membres de notre Compagnie prêtent au service

académique une bonne volonté qui trouve en elle-même sa première rémunération, et souvent une seconde dans des efforts que le succès couronne.

Des collègues sont attendus dont les préparatifs d'entrée ou les gages déjà fournis augmentent l'impatient désir de les recevoir.

La plupart d'entre nous ne peuvent apporter aux lettres que le tribut d'une activité passagère, mais les lettres ne sont pas ingrates envers ceux-là même qui leur offrent un culte incessamment interrompu par les réclamations de la vie. Les aimer, dans l'espoir si je puis ainsi dire d'être payé de retour, n'est pas une illusion succédant à tant d'autres et comme tant d'autres, allant se perdre dans la vanité de nos regrets.

Les lettres sont ces délicieuses compagnes dont les perpétuels attraits défient nos abandons plus ou moins volontaires ; aimées sincèrement dès notre jeunesse, elles le sont vraiment toujours, toujours prêtes dans l'empressement à notre appel, à incliner sur nos peines la source d'adoucissements inattendus. De quelles espérances trahies ne vengent-elles pas les cœurs épris de leurs charmes ! Viennent les disgrâces et les mécomptes de l'âge, viennent les malheurs irréparables, elles nous créent un suprême abri contre les suprêmes découragements.

Aux heures clémentes de la destinée, elles communiquent à nos plaisirs une sereine élévation, ne donnent-elles pas à cette réunion leur plus doux éclat ? Elles nous permettent aujourd'hui, Monsieur de recevoir en votre personne l'un des représentants les plus autorisés de l'Académie des sciences morales et politiques.

LES ACADÉMIES DE PROVINCE

Conférence à l'Académie d'Amiens

PAR M. FRANCISQUE BOUILLIER

DE L'INSTITUT

Messieurs les académiciens,

Ce n'est pas, il me semble, sans un certain étonnement que le public qui nous honore de sa présence, et vous-mêmes peut-être, devez voir un étranger comme moi, siéger à côté du président et prendre la parole dans cette séance solennelle. J'éprouve aussi un peu moi-même quelque chose de cet étonnement. A quel titre ai-je osé prendre place dans cette académie à laquelle je n'ai pas l'honneur d'appartenir.

Cependant je n'y suis pas tout à fait comme un aérolithe qui tombe, on ne sait d'où ni pourquoi ni comment, ou bien comme un convive indiscret qui s'est invité lui-même. Je n'ai quitté Paris que sur les aimables instances, plus d'une fois renouvelées, de M. Ferrand, qui est un des nôtres en même temps qu'il est des vôtres, et sur l'invitation qu'a bien voulu me faire votre président au nom de l'académie. Je suis venu surtout dans le dessein de témoigner, une fois de plus, une si bonne occasion se présentant, de mes sympathies

pour les académies de province et du désir de les voir sortir d'un isolement qui me semble fâcheux pour l'accomplissement de leur mission.

Tel fût, il n'y a pas moins d'un demi-siècle, j'étais jeune alors, le sujet de mon discours de réception à l'académie de Lyon ; aujourd'hui, au terme de ma carrière et après tant d'années écoulées, je veux le reprendre encore devant vous, très probablement pour la dernière fois. Enfin je me suis rappelé votre ancienne, votre courageuse devise : *tentanda via est* ; je me suis armé de courage et j'ai tenté l'aventure.

Je n'ai pas lieu de m'en repentir, à en juger par votre bienveillant accueil, et par les paroles trop flatteuses que vient de m'adresser votre président.

L'histoire de votre académie, déjà vieille de plus d'un siècle et demi, ne m'était pas inconnue. Je ne l'avais pas oubliée dans mon ouvrage sur *l'Institut et les Académies de province* publié il y a déjà un certain nombre d'années. Comme la plupart des académies, sans excepter l'académie française elle-même, vous avez commencé par une sorte de stage, par être seulement une réunion privée avant d'obtenir l'existence légale. « Il s'est formé à Amiens, dit un historien de la Picardie, une société de personnes d'esprit qui travaillent à mériter un jour le titre d'académiciens. Ils ont des séances réglées, un secrétaire. Il ne leur manque que des lettres patentes (1). » Ces lettres patentes tardèrent un peu à venir : mais elles vinrent enfin, et dans une circonstance qui mérite d'être rappelée pour l'honneur d'Amiens et pour l'honneur

(1) Voir un rapport de M. Barthelemy sur les travaux de l'académie d'Amiens, 2^me semestre de la *Revue des sociétés savantes*, 1869.

d'un poète charmant, de l'auteur d'un de nos chefs-d'œuvre dramatiques dont le nom ne se sépare pas de celui de votre académie.

On lit dans les Mémoires du duc de Luynes que le *Méchant*, joué pour la première fois en 1748, à la Cour de Versailles, y obtint le plus grand succès, et que le roi, pour témoigner sa satisfaction, accorda à Gresset ces lettres patentes longtemps attendues. Il fit plus, pour l'honorer davantage lui-même et vous aussi en même temps ; par ces mêmes lettres patentes il le nomma président perpétuel de la nouvelle académie. Après sa mort, votre compagnie reconnaissante mit son éloge au concours. Parmi les concurrents, il s'en rencontra un, Robespierre, destiné à devenir bientôt tristement célèbre. Il échoua, comme aussi au même temps échouait Marat qui concourrait de son côté pour un prix à l'académie de Lyon.

Cet échec littéraire du petit avocat d'Arras n'a sans doute rien de bien étonnant ; ce qui l'est peut-être davantage, c'est le motif de son échec. Il lui fut en effet reproché par les juges vos prédécesseurs d'avoir donné plus de place à l'éloge de Louis XVI qu'à celui de Gresset.

J'imagine que si la pièce sortie de vos archives fût plus tard, par malheur pour lui, tombée aux mains des Jacobins, il serait peut-être monté sur l'échafaud avant de s'élever à la dictature.

Mais j'ai bien assez parlé de Gresset, l'honneur de votre cité et de votre académie. Sans doute vous le connaissez mieux que moi. Un mémoire récent de M. Lenel votre confrère contenait encore sur lui quelques détails aussi neufs qu'intéressants (1).

(1) Voltaire et Gresset, discours de M. Lenel, directeur.

J'ai eu occasion dans mes recherches sur les Sociétés savantes de parcourir un certain nombre de ces lettres patentes, par lesquelles le roi conférait l'investiture à chaque nouvelle académie. J'y ai admiré la hauteur des vues sur le progrès, sur l'importance des sciences et des lettres, sur la mission des académies ; j'y ai admiré aussi l'élégance, la noblesse, la beauté du langage. Je suis tenté de croire que nos ministres, nos directeurs, nos législateurs, sans vouloir leur faire aucun tort, ne parlent ou n'écrivent plus si bien aujourd'hui. Le but qu'elles assignent aux nouveaux académiciens est de travailler au perfectionnement des sciences, des lettres et des beaux arts. A tous, suivant une formule la même pour toutes les académies étaient conférés les mêmes honneurs, libertés et franchises qu'à l'académie française. Ces libertés et franchises consistaient dans l'exemption libérale de certaines charges onéreuses qui auraient pu les distraire de leurs travaux académiques. Je n'entre pas dans le détail de ces exemptions ou privilèges, dont quelques-uns n'étaient pas sans valeur au ^{xvii}^e et au ^{xviii}^e siècle. Je me bornerai à vous en signaler un seul, celui de l'exemption de « tous guets et gardes » que les anciens d'entre nous auraient peut-être apprécié au temps où il y avait une garde nationale.

En vertu de ces lettres patentes, tous les académiciens, tant ceux de la province que ceux de Paris, étaient comme les membres d'une même famille. Il y avait entre eux communauté d'origine, d'attributions, de privilèges, une véritable confraternité académique qui n'excluait pas une déférence filiale à l'égard de l'académie française, leur modèle à toutes et leur mère commune.

Quelques-unes d'entre elles eurent même l'honneur d'être ses filles d'une manière encore plus étroite et plus particulière en vertu d'une adoption spéciale solennellement contractée. Cette affiliation fort ambitionnée, et quelquefois vainement sollicitée, imposait certaines obligations. Les académies affiliées devaient prendre leurs protecteurs parmi les membres de l'académie française, ce que d'ailleurs elles considéraient moins comme une charge que comme un honneur. En outre, elles étaient astreintes à lui payer une sorte de tribut littéraire annuel, soit en prose, soit en vers. Par compensation elles avaient droit à quelques honneurs dont elles étaient fières. Leurs représentants étaient admis à prendre séance au Louvre parmi les quarante. Il y avait une réception solennelle des députés de la société nouvellement affiliée ; le président allait au devant d'eux, et les plaçait à sa droite, de part et d'autre étaient échangés des discours et des compliments conservés dans les archives de l'académie française.

Je vais rapidement passer en revue quelques-unes des académies de province qui furent honorées de cette affiliation. La première de toutes est celle d'Arles, qui date de 1669 et qui était placée sous la protection du duc de Saint-Aignan, membre de l'académie française. D'abord elle s'appela académie royale tout court, nulle autre académie en France, hors Paris, n'ayant encore droit à ce titre d'académie royale. Je note une particularité curieuse de son règlement : pour en être membre il fallait faire preuve de noblesse. Je ne pense pas que ce règlement aristocratique ait beaucoup contribué à rehausser l'éclat littéraire de l'académie d'Arles. Mais ces gentilshommes étaient galants et Arles est je crois, la première académie de France qui ait reçu une

femme parmi ses membres. Cette femme étaient M^{me} Deshoulière, pour laquelle, nous dit le dictionnaire de Trévoux, fut créé le féminin du mot académicien.

Sur le sceau de cette académie on voyait deux lauriers, l'un emblème de l'académie française, l'autre de celle d'Arles, et au bas on lisait cette devise peu modeste, et qui ne fut guère justifiée, *sole fœventur eodem* ; ils sont réchauffés par un même soleil.

Après Arles vient Soissons, dont l'académie fut affiliée en 1774, grâce à la protection de Colbert. Le 27 mai 1775, en présence de Colbert, l'académie française tint une séance solennelle où furent reçus et complimentés les députés de cette nouvelle fille adoptive. Sur le sceau de l'académie de Soissons, il était fait une allusion ingénieuse à cette adoption ; on y voyait un aiglon prenant son vol à la suite de sa mère, et au bas on lisait cette devise : *Maternis ausibus audax*, audacieux à l'exemple de sa mère.

Si nous revenons dans le Midi, nous trouvons, non loin d'Arles, une autre académie affiliée, celle de Nîmes. D'abord elle s'était associée avec Arles, sa voisine ; les deux académies échangèrent plus d'une fois des visites de cérémonie et des communications littéraires. Permettez-moi, messieurs, d'appeler votre attention sur cette association particulière de deux académies de province voisines l'une de l'autre. Je vois là un fait qui pourrait être d'un bon exemple et sur lequel je compte d'ailleurs revenir avant la fin de cet entretien. Mais Nîmes avait une ambition plus grande. celle d'être associée, comme Arles, à l'académie française. Elle n'y réussit que lorsque Fléchier eut succédé à son premier protecteur, l'évêque Séguier, qui n'était pas membre de l'académie de Paris. Grâce à Fléchier, les vingt-six

académiciens nîmois furent admis à jouir des mêmes honneurs que ceux de Paris et eurent la faveur de prendre séance sur les mêmes fauteuils. *Æmula lauri*, émule du laurier, c'est-à-dire de l'académie française, telle était la devise de Nîmes, non moins orgueilleuse que celle des Arlésiens. J'aime mieux cette devise plus modeste de l'académie d'Angers, empruntée aux Géorgiques de Virgile :

Parva sub ingenti matris se subjicit umbra.

Faible elle s'abrite sous la grande ombre de sa mère.

Plus tard, en 1726, par la protection du maréchal de Villars, gouverneur de la Provence et membre de l'académie française, fut fondée l'académie de Marseille. Ses lettres patentes l'affiliaient en même temps à l'académie française, toujours sous cette double condition d'un tribut à payer en prose ou en vers et d'un protecteur pris dans son sein. Les délégués de Marseille comme ceux de Soissons et de Nîmes, furent reçus en séance solennelle. Entre Fontenelle, directeur de l'académie française et de Visclède, secrétaire perpétuel de Marseille, il y eut comme un assaut de bel esprit, de compliments et de louanges. J'ai remarqué que dans ces réceptions, les orateurs de la province rivalisaient sans trop de désavantage avec ceux de la grande académie.

A en croire Lemoutey, dans son *Histoire de la Régence*, la peste qui venait de ravager la ville aurait donné naissance à l'académie de Marseille.

Quelques gens instruits, dit-il, qui s'étaient sauvés dans la campagne, se réunirent dans la maison de l'abbé de Peyrade, sous la présidence de M. de la Vis-

clède, pour se livrer à des distractions littéraires. Rentrés dans la ville, ils continuèrent leurs réunions, dont le maréchal de Villars se déclara le protecteur et fit légaliser l'existence. N'y a-t-il pas la quelque chose qui nous rappelle les contes de Boccace et la peste de Florence ?

Au XVIII^e siècle, l'académie des sciences eut aussi ses affiliations, et d'abord celle de Bordeaux. Les conditions de l'alliance sont les mêmes qu'avec l'académie française, seulement la redevance, au lieu d'être une pièce d'éloquence, est une dissertation ou mémoire scientifique. L'histoire de l'académie de Bordeaux est toute entière attachée au grand nom de Montesquieu qui, pendant bien des années, en fut comme l'âme et la providence. C'est lui qui, aux jeux du bel esprit et aux arts d'agrément fit succéder chez elle le goût des études sérieuses de l'histoire et de la science, particulièrement de la physique, et c'est lui qui obtint pour elle l'honneur de cette association.

Mais voici une autre société savante, celle de Montpellier, qui va nous offrir l'exemple d'une liaison encore plus complète entre Paris et la province.

Non seulement. en effet, elle fut associée ou affiliée, comme Bordeaux, mais elle fut déclarée ne faire qu'un seul et même corps avec l'académie des sciences de Paris. Elle est, disent les lettres-patentes du roi, sous notre protection particulière, ainsi que l'académie royale des sciences de notre bonne ville de Paris « de laquelle la dite Société ne sera regardée que comme une extension et une partie ». L'historien de la Société nous raconte la joie de ses membres qui ne s'attendaient qu'à une simple affiliation et que cette clause glorieuse

et inespérée élevait au niveau de ceux de Paris (1). La Société royale des sciences de Montpellier dut principalement cet honneur insigne à la renommée de ses chaires de médecine qui rivalisaient alors avec celles de Paris. Elle le dut aussi à la faveur de l'abbé Bignon, grand protecteur des académies et des sciences. Chargé en 1699, de réorganiser l'académie des sciences, l'abbé Bignon eut la pensée de lui donner en quelque sorte un pendant à cette autre extrémité du royaume où les sciences étaient cultivées avec succès.

Les statuts de la Société de Montpellier furent les mêmes que ceux de Paris. Entre les deux académies il dut y avoir réciprocité de travaux en commun, mutuel échange de mémoires, de publications et aussi du droit de prendre séance l'une chez l'autre. Cette incorporation n'a pas été une vaine formule ; on en voit des traces, pendant tout le XVIII^e siècle, dans la correspondance des secrétaires, dans l'envoi et l'échange des mémoires. Ce qui l'empêcha de porter tous les fruits qu'il était permis d'en attendre, c'est surtout le défaut des ressources financières. En faisant de la société royale des sciences de Montpellier l'égale de celle de Paris, les lettres-patentes du roi avaient omis de lui assurer une dotation analogue. De là des difficultés qui ne cessèrent pas de l'entraver dans ses expériences et ses publications.

Montpellier mis à part, peut-être serez-vous curieux de savoir quelles ont été les suites de ces affiliations et quel bien il en est résulté pour les académies et pour le perfectionnement des sciences et des lettres. Elles ont certainement contribué à entretenir le zèle et

(1) Castelnau, Mémoire historique sur la Société royale des Sciences de Montpellier.

l'émulation dans un certain nombre de compagnies de province, mais je ne dois pas vous laisser ignorer que, par la faute des uns ou des autres, de Paris ou de la province, le lien de l'affiliation s'est plus d'une fois quelque peu relâché, qu'il y a eu à diverses reprises des difficultés, des nuages, des bouderies, et qu'enfin la mère et les filles n'ont pas toujours fait bon ménage ensemble. Ces tributs qui étaient imposés à la province, tantôt n'arrivaient pas au temps voulu, d'où des réclamations et des rappels en termes plus ou moins impérieux, tantôt, ce qui était plus grave, ils étaient renvoyés comme insuffisants, d'où un inévitable froissement des amours propres.

Aussi, Messieurs, n'ai-je pas la pensée de vous proposer ces affiliations comme un modèle à suivre sans rien y changer, mais seulement de faire voir qu'autrefois Paris avait plus de souci qu'en notre siècle de la province et de ses académies. S'il s'agissait de réformer aujourd'hui quelques pactes d'alliances analogues avec l'Institut, il y aurait sans doute des termes et des conditions à changer. Ainsi d'abord faudrait-il rayer ces mots de tribut ou de redevance qui sonnent mal à nos oreilles, pour y substituer une simple invitation à un concours, à des travaux et des recherches en commun, non pas sur toutes choses, mais sur quelques points déterminés. Je ne voudrais pas d'autre stimulant que le sentiment d'un service rendu à la science, pas d'autre prime que la mention et l'éloge, dans nos bulletins et nos séances publiques, des sociétés en général et en particulier de ceux de leurs membras qui auraient le mieux répondu à cette invitation. Ce serait déjà un honneur que de l'avoir reçue, car elle ne serait pas adressée à tous, mais seulement à des

sociétés sérieuses comme la vôtre, qui travaillent et qui se distinguent, j'ai pu moi-même en juger, par la valeur de leurs Mémoires.

Je m'en tiens à ces vagues et générales indications, n'ayant aucunement ni la mission, ni la prétention de tracer le programme d'un nouveau pacte d'alliance entre l'Institut et les académies de province, quoique persuadé que cette alliance bien entendue aurait des avantages pour les uns et pour les autres et pour la science elle-même.

Ce devrait être à l'Institut à prendre l'initiative de ce rapprochement et à faire la première démarche ; mais je n'ose, au moins pour le moment présent, vous flatter de cette espérance. Il faut bien faire l'aveu qu'en général les académiciens de Paris ne s'intéressent pas assez peut-être à la culture des sciences et des lettres en province. Ceux-là même qui ont débuté par la province sont plus ou moins enclins à oublier la société savante où ils ont fait pour ainsi dire leurs premières armes et les modestes confrères qui ont applaudi à leurs premiers succès ; tant la vie parisienne est absorbante !

Il n'en était pas ainsi au dix-huitième siècle ; les princes, les plus grands seigneurs, les écrivains et les savants les plus renommés, non seulement ne dédaignaient pas, mais recherchaient les sociétés et les honneurs académiques de la province. Voltaire venait siéger à Lyon, Fontenelle à Rouen, Montesquieu à Bordeaux et à Nancy, Buffon à Dijon, et Gresset, que je me garderai bien d'oublier, à l'académie d'Amiens.

Le successeur de Fontenelle comme secrétaire de l'académie des sciences, Mairan, depuis longtemps célèbre entre les savants et les littérateurs du siècle,

n'avait pas oublié l'académie de Bordeaux par laquelle trois fois dans sa jeunesse il avait été couronné. Déjà avancé en âge, dans une lettre à un membre de cette académie, il exprime par cet heureux et touchant emprunt à Virgile, l'attachement qu'il lui conserve dans le fond de son cœur :

Illa meos, primum quæ me sibi junxit, amores,

Illa habeat secum,

Que celle qui m'a uni à elle pour la première fois, que celle-là conserve mon amour jusqu'à la fin.

Je suis loin, bien loin, Messieurs, d'avoir la pensée de me comparer à Mairan, mais je puis bien dire, comme lui, que mon attachement n'a pas cessé pour l'académie de Lyon qui la première m'a accueilli dans son sein et qui a publié mes premiers mémoires. Aussi me fais-je un plaisir et presque un devoir d'assister toutes les fois que je le puis, à ses séances.

Mais s'il ne dépend pas des académies de province de se rattacher à l'Institut qui est, cependant, à mon avis, le seul centre où elles doivent aspirer à se rallier, peut-être dépendrait-il de leur bonne volonté d'établir directement quelques rapports les unes avec les autres. Les académies d'une même région ne pourraient-elles se concerter entre elles pour quelques recherches communes d'histoire locale, d'archéologie, de science physique ou naturelle, pour les fouilles dans le sol et dans les archives de la province ? Ne pourraient-elles s'étendre pour certaines publications en commun les plus importantes et les plus dispendieuses ? J'imagine que les échanges plus ou moins fréquents de communication, que des échanges de visites de délégués entre

les académies, en quelque sorte syndiquées, donneraient parfois plus d'intérêt à leurs séances et plus d'importance à leurs travaux.

Cette formation de groupes académiques provinciaux ne serait pas d'ailleurs chose tout à fait nouvelle. Je vous ai déjà cité l'exemple d'Arles et de Nîmes ; je puis vous citer encore au dix-huitième siècle celui de Nancy, de Besançon et de Dijon.

Mais c'est à vous surtout, Messieurs les académiciens, qu'il appartient d'aviser et de faire ce que vous jugerez le plus efficace pour ranimer ou entretenir autour de vous, car c'est là votre mission, la culture des sciences et des lettres.

Quoique je me sois appliqué à restreindre et atténuer ce que j'appellerai mes vieux rêves académiques, j'ai bien peur de laisser parmi vous, malgré mes cheveux blancs, la réputation d'un esprit quelque peu chimérique. Vous serez indulgents, car si je me trompe, c'est par attachement aux sciences, aux lettres et aux académies. Si de ma part il y a erreur, c'est « une erreur pieuse », suivant une expression de Leibniz, et comme récemment je le disais en quittant le fauteuil de la présidence de l'académie des sciences morales et politiques : *Si error est, pietatis tamen error est.*

Quoi qu'il en soit, soyez persuadés que je garderai longtemps le souvenir de votre flatteuse hospitalité, et que je demeure bien reconnaissant à tous ceux qui m'ont procuré cette occasion de faire connaissance avec la bonne académie et la bonne ville d'Amiens.

FRANCISQUE BOUILLIER,
de l'Institut.

L'ÉDUCATION POLITIQUE

EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

FRAGMENT

Pourquoi les nouveaux principes de gouvernement que nous avons adoptés en 1789, et qui depuis se sont étendus à presque toute l'Europe et à presque toute l'Amérique, ont-ils reçu chez nous un développement moins normal qu'à l'Étranger ? Pourquoi, en moins d'un siècle, avons-nous modifié notre constitution vingt-six fois, souvent de la manière la plus contradictoire, et sommes-nous actuellement, parmi les peuples de grande civilisation, celui qui souffre le plus de ses divisions intestines (1), celui qui paie le plus d'impôts (2) et qui est sous le coup de la plus forte dette (3) ?

(1) Il résulte des dernières élections législatives, tant en France, que dans les autres États européens, que nous sommes, en ce moment, le pays chez lequel l'opposition inconstitutionnelle compte ou paraît compter le plus d'adhérents.

(2) Les publications récentes sur la matière évaluent ainsi qu'il suit la charge annuelle et moyenne de l'habitant, dans les six principales nations de l'Europe : France, 90 fr. ; Angleterre, 78 fr. ; Autriche-Hongrie, 69 fr. ; Italie, 58 fr. ; Prusse, 37 fr. ; Russie, 27 fr. 90.

(3) Les spécialistes les plus autorisés fixent notre dette publique à la somme de 35 milliards de francs (État, départements, communes). Après la nôtre, la dette la plus élevée, en Europe, est celle de la Russie, qui atteint près de 19 milliards. La dette de tous les États particuliers de l'Allemagne et de l'Empire ne monte qu'à 10 milliards 325 millions.

Assurément, des effets aussi divers et aussi considérables ne sauraient provenir que de causes très multiples. Mais si l'on prend la peine d'étudier ces causes dans leurs détails et dans leur ensemble, de les analyser et de les classer méthodiquement, on ne tarde pas à reconnaître qu'il en est une qui domine et qui a, en grande partie, engendré toutes les autres, à savoir : notre insouciance, notre inconscience des conditions intellectuelles et morales, des goûts et des pratiques indispensables au fonctionnement du système électif, par contre notre foi aveugle dans l'action du pouvoir, quelle qu'en soit la forme. Nous avons aboli, en 1789, la monarchie administrative de Richelieu et de Louis XIV ; mais, sous l'influence à la fois des événements et des mœurs, nous avons conservé beaucoup des dispositions d'esprit et de conduite propres à cet ancien mode de gouvernement. Aujourd'hui encore, aujourd'hui plus que jamais peut-être, nous nous obstinons à croire que l'État peut suffire à tout, tandis que, dès l'avènement du système électif, sans affaiblir l'État, en le fortifiant au contraire dans l'exercice de ses véritables attributions, c'est le citoyen, c'est l'électeur qu'il eût fallu former, pénétrer de ses nouveaux devoirs, initier et accoutumer aux sollicitudes et aux responsabilités publiques.

Combien, dans ces cent dernières années, n'avons-nous pas éprouvé la vérité de cette parole de Pestalozzi : « Sans l'éducation civique et politique, le peuple souverain n'est qu'un enfant, jouant avec le feu et qui « risque à chaque instant d'incendier la maison ! »

Parmi tous nos législateurs depuis 1789, celui de

notre première assemblée constituante est le seul qui ait entrevu cette nécessité suprême de la préparation du citoyen au maniement de la chose publique, et en particulier à l'exercice du vote. Malheureusement, inexpérimenté, enthousiaste, chimérique, il dépassa le but, même dans cette partie de son œuvre, et, en le dépassant, il recula indéfiniment beaucoup des progrès qu'il avait eus en vue.

On sait que la Constituante établit une assemblée législative unique et omnipotente, qu'elle dépouilla le roi de toute représentation directe et de toute faculté d'immixtion dans les affaires des départements, des districts, des cantons, des communes, qu'elle livra l'administration à des assemblées ou conseils et à des magistrats, élus à de très courts intervalles par la généralité des citoyens âgés de 25 ans, qu'elle leur livra même la police, enfin qu'elle dota Paris, déjà trop prépondérant et dangereusement agité, d'une organisation municipale indépendante du pouvoir central, dépendante, au contraire, des sections, c'est-à-dire de cette catégorie nombreuse de citoyens qu'on appelait *actifs*.

Il était impossible de mettre à la disposition du pays des instruments plus complets d'éducation politique et de rapprochement social ; mais le moindre sang-froid n'eût-il pas fait apercevoir que nos pères de 1789, si aigris les uns contre les autres, si inhabitués à tout effort commun, à toute initiative et à toute responsabilité, allaient être incapables de pratiquer ce régime, qui, d'une part, gratifiait les citoyens et les corps électifs des sujets d'activité les plus étendus et les plus délicats, de l'autre réduisait à néant le roi et la puissance publique, en fait cependant demeurés responsables ?

Excités par les circonstances du moment autant que par nos goûts traditionnels, la foule, les électeurs et les élus, où, pour nous exprimer plus exactement, les meneurs usèrent des nouveaux droits qui venaient d'être concédés pour restaurer immédiatement, sinon quant à la forme, du moins quant au fond, le pouvoir absolu, le pouvoir tel que Louis XIV lui-même, au temps de sa plus grande ivresse, l'avait non pas exercé, mais conçu. On vit presque aussitôt le parti dominant se figurer, comme autrefois l'auteur de la révocation de l'édit de Nantes, qu'il était le maître des biens et de l'existence de tous et jusque des pensées. De là, dès 1790, la constitution civile du clergé et, en 1793, le décret de la Convention sur le culte de la raison ; de là les lois du maximum, les réquisitions, les confiscations, la terreur. Cette conception de l'État et du gouvernement, si contraire aux principes de 1789 et au développement intellectuel et moral de l'individu, s'est depuis et de période en période, beaucoup modifiée ; mais elle n'a pas cessé d'inspirer et de guider notablement tous les régimes qui ont surgi parmi nous, dans ces cent dernières années. Le droit individuel, la libre initiative des citoyens, leur opinion, leurs vœux spontanés, en d'autres termes la souveraineté nationale, n'ont plus été trop souvent que choses de pure phraséologie, entièrement secondaires et négligeables. Par un enchaînement naturel, il en a été de même du respect de la légalité, cette pierre angulaire de toute civilisation. En 1793, 1797, 1798, 1799, 1814, 1815, 1830, 1848, 1852, 1870, chaque parti victorieux a pu s'écrier. à peu près encore comme autrefois Louis XIV : « La souveraineté nationale, la légalité, c'est moi ! »

Inutile d'expliquer que, de 1792 à 1795, aucun effort ne fut fait pour introduire véritablement le gouvernement du pays par le pays, ni pour adapter les mœurs à ce mode de gouvernement, ni pour favoriser le sage exercice du vote. Le pouvoir appartenait intégralement à la commune de Paris, aux membres du comité de salut public et aux représentants du peuple en mission. Sauf dans certains moments de trouble, le grand nombre, en réalité, n'avait pas discontinué d'être inerte et passif ; les élections, les affaires, les événements, le sort de chacun étaient aux mains d'une minorité infime, turbulente et enfiévrée. Une seule loi administrative de quelque importance intervint dans ces années néfastes, celle du 14 frimaire an II, qui abolissait les conseils électifs des départements et des districts et ne laissait subsister que les directoires. On avait rétrogradé en ce qui concerne l'initiation des particuliers aux affaires et à la pratique du vote, au delà non seulement des lois de décembre 1789, mais même des édits de juin 1787 et de juillet 1768.

A la chute de Robespierre, les excès qui avaient ruiné et ensanglanté le pays, l'avaient déjà désabusé en partie des institutions représentatives. Ces institutions étaient restées pour ainsi dire sans bases, par le motif principal (qu'on nous permette d'insister sur ce point) que la Constituante, en prodiguant le pouvoir aux électeurs et aux élus, n'avait tenu aucun compte de leurs conditions intellectuelles, des dispositions et des mœurs existantes. La Convention, en l'an III, quoiqu'elle eût recouvré son libre arbitre et que l'expérience l'eût avertie, ne remédia pas à cette erreur fatale. Sans doute elle eut la sagesse d'exclure du droit de vote les citoyens manifestement incapables ou indignes, d'éta-

blir deux Chambres législatives au lieu d'une seule, de subordonner à l'État les administrations locales, d'assigner des régimes distincts aux grandes, aux moyennes et aux petites communes, d'enlever à la capitale tout organe administratif qui pût entreprendre sur les Chambres ou sur les ministres ; mais en même temps elle restreignit à un tel point le champ de l'électivité que la nation n'eut plus le moyen de s'intéresser à la chose publique ni de s'en instruire. La circonscription du district fut supprimée ; derechef, les départements perdirent leurs conseils et ne gardèrent que des directoires de cinq membres, renouvelables tous les cinq ans. La plupart des communes, toutes celles ayant moins de 5.000 habitants, déchues, elles aussi, de leurs conseils, ne furent plus gérées que par un agent municipal et un adjoint. Aux communes de 5.000 à 100.000 habitants, on ne laissa que des administrations collectives de cinq, sept et neuf membres, selon le chiffre de la population. Les communes de 100.000 habitants et au-dessus furent partagées en trois municipalités composées de sept membres seulement et reliées entre elles par un bureau central de trois membres. Enfin, Paris n'eut plus ni maire, ni corps municipal, ni conseil général de la commune ; douze municipalités de sept membres traitèrent désormais séparément les affaires locales et un bureau central de cinq membres nommés par le directoire du département, confirmés par le directoire de la République, pourvut aux affaires dites *indivisibles*, à la police et au maintien de l'ordre.

Il va de soi que, réduit à des cadres aussi étroits et convié aussi rarement à l'exercice du vote, le grand nombre devait acquérir de moins en moins les capacités et les habitudes qu'exige le système électif ; mais,

par une funeste compensation, en se familiarisant avec les coups de force et la violation des lois, il allait de plus en plus se préparer à la perte des institutions libres. Le 18 fructidor an V, la majorité du directoire annulait arbitrairement les élections de cinquante-trois départements et déportait les représentants regardés comme hostiles ainsi que les propriétaires et les rédacteurs de quarante et un journaux. L'année suivante, le 22 floréal, un nouveau coup d'État, éliminait du conseil des cinq cents et du conseil des anciens une partie de leurs membres accusés à leur tour d'opposition systématique. Peu de temps plus tard, le 30 prairial, un troisième coup d'État, exécuté cette fois par les conseils, mutilait le directoire lui-même.

Succédant à dix années de violence et de licence, l'acte du 18 brumaire an VIII et l'abdication du pays aux mains du général Bonaparte, d'abord premier consul, puis bientôt empereur, furent des événements logiques, conformes à la nature des choses. Pendant ces dix années, les citoyens n'avaient nullement appris à exercer leur droit de vote ni à pratiquer la liberté. Selon une expression vulgaire : « on avait mis la charrue devant les bœufs » ; on avait appelé nos pères à se gouverner eux-mêmes, sans guides et sans freins, alors qu'ils n'avaient pour la plupart aucun discernement, aucune expérience politiques, aucune disposition aux contacts sociaux, à l'entente.

En 1799-1804, la France s'était donné un maître et ce maître était extraordinairement apte et enclin au pouvoir personnel. Tout de suite, il conçut ou provoqua un ensemble de lois usuelles, si habilement approprié à nos goûts et à nos travers, qu'aujourd'hui même, après quatre-vingt-dix années d'intervalle, ces lois,

pleinement vivantes encore, demeurent comme le moule où se modèlent, se fixent, se perpétuent nos mœurs politiques et administratives, nos partis-pris, notre conduite générale en matière d'affaires publiques.

Outre les fautes que nous avons déjà relevées, la Constituante avait encore commis celles d'édicter une division territoriale, incompatible, elle aussi, avec le fonctionnement régulier du système électif. Elle avait tellement morcelé les communes que la plupart des nouvelles circonscriptions, dénuées de population, de ressources, de sujets de sollicitude et de contact, ne pouvaient ni posséder la vie municipale, ni jouir de l'indépendance électorale. Pour leurs habitants, qui formaient déjà la catégorie la plus nombreuse des citoyens français, pas de viabilité, pas d'instruction, pas de culte, pas d'assistance publique, sans qu'il leur fallût réclamer une subvention de l'État, par conséquent, ne pas indisposer, ménager même beaucoup tous ses représentants.

Le général Bonaparte démêla d'un seul coup d'œil combien un tel émiettement et une telle indigence des municipalités l'aideraient, lui et ses successeurs, à dominer les esprits. Il réinstalla, pour toutes les communes, avec l'uniformité de régime, les maires, adjoints et conseils qu'avaient supprimés les lois de l'an III. Il réinstalla également, dans les mains des préfets et des sous-préfets, l'institution naguère si décriée des intendants et des subdélégués, et il lui rendit la faveur publique en la dépouillant de ce qu'elle avait eu de trop personnel et en l'environnant d'auxiliaires : les conseils de préfecture, les conseils généraux et les conseils d'arrondissement. Au siège du gouvernement, il créa le Tribunal, le Conseil d'État, le Corps législatif, le Sénat ;

mais, sauf le Tribunal qui ne dura que sept ans, les nouvelles assemblées centrales et locales n'étaient guère en grande partie, que consultatives. Pour les unes et les autres, l'élection directe fut abolie, les citoyens gardèrent seulement le droit de dresser des listes de notabilités, et bientôt ce droit lui-même cessa d'exister (1). En vertu d'un adage du moment : « La confiance vient d'en bas et le pouvoir vient d'en haut, » tous les membres des assemblées et des conseils furent désignés par le Premier Consul lui-même, et tous les employés de l'État, civils, judiciaires, militaires, ecclésiastiques, mis à sa discrétion, quant aux nominations, quant aux avancements, et même en général quant aux révocations. Conformément à un autre adage, plus captieux que pratique : « Délibérer est le fait de plusieurs, agir est le fait d'un seul, » l'autorité, à tous ses degrés et sous toutes ses formes, devint unitaire, beaucoup plus unitaire qu'elle ne l'avait été sous l'ancien régime (2). Non seulement, comme nous venons de l'indiquer, les nominations, les avancements et les révocations en général, mais aussi l'expédition quotidienne des affaires, l'emploi des crédits ouverts aux différents budgets, la dispensation des secours, faveurs et subventions, les contacts avec les personnes, en un mot, tous les moyens d'influence furent dévolus à l'exécutif seul, au chef suprême et à ses délégués directs, les ministres, les préfets et les maires.

(1) Sénatus consultes du 16 thermidor an X et du 28 floréal an XI.I

(2) Sous l'ancien régime, le roi, les ministres, les gouverneurs, les intendants, les subdélégués exerçaient leur autorité sous la forme unitaire et personnelle ; mais les pouvoirs municipaux dans les villes comme dans les campagnes étaient collectifs.

Enfin, dans ces mêmes années de 1799 à 1804, l'assiette et la perception des impôts, la comptabilité publique, les cours et tribunaux, les cultes et le clergé étaient réorganisés. La Légion d'honneur commençait à ouvrir ses rangs à toutes les classes indistinctement. Le Code civil était promulgué, et ce Code, au moyen de ses seules dispositions sur l'égalité successorale, donnait le jour à deux grands facteurs politiques et sociaux : la diffusion de la propriété et, par suite, l'exhaussement continu de ceux qu'on a appelés depuis *les couches nouvelles*.

Cette refonte générale des lois usuelles eut pour résultats d'apaiser et de contenter le pays, mais d'autre part d'assujettir l'individu, de l'annuler de plus en plus et d'attribuer à l'Etat et à ses détenteurs, d'abord consulaires ou impériaux, plus tard monarchistes ou républicains parlementaires, une puissance effective beaucoup plus considérable que celle dont nos rois avaient jamais disposé.

A l'époque que nous rappelons, la France ne comptait qu'une population de vingt-sept millions d'âmes. La partie aisée et éclairée de cette population, la partie qui avait cessé d'être soumise au travail manuel, était très restreinte, minime même, si on la compare à ce qu'elle est maintenant. Les emplois militaires, en grand nombre, nécessités par les guerres passées et présentes, les emplois civils, en plus grand nombre encore, créés par les nouvelles lois organiques, enfin les assemblées centrales et locales, suffirent pour occuper et satisfaire à peu près tous les valides de cette classe. Dans les communes, dans les chefs-lieux de canton et d'arrondissement, dans les villes même, il n'y eut plus en quelque sorte un citoyen, doué d'instruction, qui ne se trouvât

associé au gouvernement, soit comme officier ou sous-officier dans l'armée, soit comme titulaire d'un emploi de judicature, d'administration ou de finances, soit comme membre d'une assemblée locale ou centrale. Dès 1800-1804, on voit figurer au sein du Sénat, du Corps législatif, du Tribunat, du conseil d'État, du tribunal de cassation, dans les ambassades, dans les préfectures, dans les cours d'appel, les notabilités les plus diverses de la période révolutionnaire, mêlées à d'anciens royalistes, à des émigrés de la veille.

Grâce à ce sage esprit de conciliation et à l'ampleur relative des nouveaux cadres officiels, toute opposition sérieuse, toute discorde même d'une certaine portée s'éteignirent rapidement. Nos pères rentraient en possession de l'ordre moral et matériel, qui est, pour les peuples, comme la santé, pour les individus, le premier de tous les biens. Ils ne doutaient pas que les abus les plus irritants de l'ancienne monarchie et de la révolution ne fussent abolis sans retour, ceux en particulier qui avaient pour objets l'égalité devant la loi, la liberté individuelle, la liberté de conscience. La classe éclairée existante et successivement *les couches nouvelles* allaient jouir beaucoup plus largement que par le passé des avantages du fonctionnarisme. Si les membres des assemblées centrales et locales ne devaient exercer aucune autorité réelle, au moins ils joueraient un rôle ; ils pourraient parler, critiquer même jusqu'à un certain point. En concédant cette faculté, alors très inoffensive (1), le législateur avait flatté une de nos faiblesses

(1) On comprend que le mode de nomination adopté pour le recrutement des assemblées, tant centrales que locales, ne permettait guère aux adversaires du gouvernement d'avoir accès dans ce assemblées.

héréditaires. Par l'institution de la Légion d'honneur, il avait fait tourner au profit du pouvoir une autre des mêmes faiblesses.

Séduit par ces nouveautés autant que par le prestige des victoires récentes, las de la révolution, le pays reprit très vite l'habitude de tout attendre, comme avant 1789, du gouvernement lui-même et de tout lui abandonner, d'abdiquer toute responsabilité et de se dégager de tout souci, de tout effort commun, de toute prévoyance, pour ce qui avait trait à la chose publique.

Ces corollaires moraux de nos nouvelles lois usuelles ne répondaient pas seulement à des nécessités passagères ; ils procédaient d'une sorte d'atavisme national, et, en nous ramenant à notre manière d'être séculaire, ils renouaient les traditions et la chaîne des temps que les conventionnels de 1793, dans leur fanatique inexpérience, avaient cru détruire aussi aisément qu'ils détruisaient les vies humaines.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que ces mêmes corollaires, en harmonie avec notre passé, avec notre tempérament et avec le régime politique qu'on se proposait de fonder en 1799-1804, soient depuis devenus des règles immuables, des axiomes, acceptés et préconisés par tous les partis, qu'ils aient servi de bases aux monarchies constitutionnelles de 1815 et de 1830, comme au second empire de 1852, qu'ils servent encore de bases à la république actuelle.

Mais là précisément réside la cause principale de nos contradictions et de nos révolutions, depuis le commencement du siècle. Ces corollaires, ces axiomes de la législation de l'an VIII sont absolument incompatibles avec des gouvernements reposant, à un degré

quelconque, sur le système électif et sur la liberté. Ils nous inculquent une conception des choses politiques et administratives, un fond d'idées courantes et de pratiques journalières, qui ne permettent pas le fonctionnement régulier de nos institutions et nous tiennent à la merci du hasard, de l'artifice ou de la force.

.....

.....

LE RESPECT DE L'HOMME

et l'Ecole Naturaliste.

MESDAMES, MESSIEURS,

Quand, il y a quinze jours, désireux de répondre à un aimable appel, je cherchai un sujet qui pût vous intéresser, je me mis à parcourir les beaux livres de philosophie et de morale (1) dont notre sympathique et vénéré président nous parlait tout à l'heure avec tant de compétence ; mais bientôt, contrairement à ce que j'éprouve toujours quand je les relis, je ressentis une vive impatience. J'aurais tant voulu, je l'avoue, y trouver soit quelque thèse traitée moins à fond et à laquelle il fût possible d'apporter un complément, soit quelque idée discutable qui donnât lieu d'adresser à l'auteur, avec le respect que d'humbles disciples doivent aux maîtres de la science, des objections sérieuses. Or, je fus entièrement déçu. C'est la première fois, j'en suis sûr, que la lecture de ces livres cause une pareille impression, et, comme il s'agit ici d'un très-mauvais sentiment, je m'en accuse devant vous pour me punir de mon irrévérence.

(1) Il s'agit des nombreux et savants ouvrages de M. Bouillier, membre de l'Institut. La séance publique qu'il honorait de sa présence avait été organisée à son occasion.

Heureusement, la multiplicité des comptes rendus d'un ouvrage, paru il y a quelques semaines, servit à me tirer d'embarras. Il n'est pas nécessaire d'avoir lu les romans de Zola, ni la plupart des autres œuvres naturalistes pour en parler avec connaissance de cause. On en trouve des résumés partout. D'ailleurs, n'eût-on pas ces utiles analyses, seul ce titre provoquant : *La Bête humaine*, longuement préparé par une série d'outrages et lancé comme un défi à un public trop blasé en partie pour en sentir toute l'injure, suffirait à nous révéler les doctrines de l'auteur, son but, et son entente des procédés de la réclame.

Certes, c'est lorsqu'on voit un écrivain d'une valeur exceptionnelle, — nous tenons à le dire en commençant, pour être juste, et il faut toujours être juste, — un écrivain qui serait capable de nous donner des chefs-d'œuvre, s'il faisait un meilleur emploi de son talent, c'est lorsqu'on le voit, applaudi et suivi par une foule d'autres, se complaire à peu près exclusivement dans la peinture des maladies et des vices de l'humanité que l'on ne peut s'empêcher de protester contre lui et l'abus de ses facultés, contre ses préférences et celles de son école, au nom des convenances et du respect dû à l'homme.

Qu'on veuille bien le remarquer, nous n'avons aucunement en vue de discuter des questions de style, de talent littéraire. On nous reprocherait donc à tort de ne pas louer plusieurs écrivains comme ils le méritent à certains égards. Leurs capacités sont hors de cause : notre étude est purement morale.

A la vérité, le sujet n'est pas neuf, tant s'en faut, mais il reste actuel, trop actuel. Et qu'importe qu'il n'y ait plus rien de nouveau à en dire, s'il y a toujours de nouvelles protestations à formuler ! A défaut d'autre

effet, au moins cela soulage, et l'on ne doit pas se lasser, tant que les naturalistes ne se lassent pas de nous atteindre à l'endroit le plus sensible de notre être, oui, de nous disputer notre bien le plus précieux, de nous froisser dans nos délicatesses les plus vives, de nous blesser dans nos affections les plus chères.

Il est bon aussi de profiter de toutes les occasions pour nous mettre en garde contre une littérature malsaine et dissolvante.

Quant à ceux qui la cultivent comme un champ qui leur rapporte davantage à mesure qu'ils y mettent plus d'engrais, ils ont trop de confiance en eux-mêmes et trop d'intérêts engagés dans leur exploitation, pour ne pas dédaigner toutes les critiques, les nôtres surtout. S'ils nous entendaient, quel regard de mépris ils auraient pour nous, et comme ils nous foudroieraient, nous chétifs, de ces mots adressés un jour par Zola à Sarcey, et à tous les normaliens, -- on voit que nous sommes en bonne compagnie. — « Quelle pauvreté, quelles incorrections, quelle fâcheuse langue, dure et morte, sentent le renfermé des Académies de province ! (1) ». Le mot de la fin dit tout. Écrire comme on écrit dans une Académie de province, est-ce assez pitoyable ! Voilà le dernier degré de la nullité prétentieuse. Ces pauvres sociétés qui ont obtenu pourtant et qui obtiennent toujours — nous en avons en ce moment la preuve — des sympathies et des encouragements dont elles sont fières, Zola, lui, les a-t-il en horreur ! Bien injuste en cela, nous aimons à le croire ; à coup sûr très-imprudent, car enfin, pour les candidats malheureux à qui l'on a fait entendre combien, à moins d'un

(1) *Une Campagne*. Notre école normale, p. 250.

sérieux amendement, leur ambition d'occuper un des quarante fauteuils est déplacée, nos sociétés seront la seule ressource qui leur restera de conquérir un titre tant convoité et de s'appeler académiciens.

Pourquoi tant désirer des honneurs, quand on professe tenir si peu de cas de l'humanité, et que l'on passe sa vie à l'injurier et à la déshonorer ?

Exagérons nous nos griefs ? Non. Pour nous en convaincre, voyons succinctement ce que l'école naturaliste, représentée par son chef, pense de l'homme, comment elle en use à l'égard de notre intelligence, de notre volonté, de notre sensibilité.

§ I

Notre dignité, a écrit Pascal, consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever. — C'est cela, semblent se dire les naturalistes, qu'il faut d'abord amoindrir pour nous rabaisser. Et ils le font. Ils le font — comme d'autres, plus coupables encore, dont le cas s'aggrave de leur prétention à être des maîtres en philosophie — avec une ardeur digne d'un meilleur emploi ; heureux, lorsqu'ils ont trouvé dans les incertitudes de l'intelligence les signes de sa faiblesse ; triomphants, lorsque après avoir nié l'absolu, ils ont cru réussir à ébranler les fondements de la raison ; fiers, lorsqu'ils pensent avoir atteint ce résultat, vanté par eux comme un progrès, de démontrer l'impuissance radicale de l'esprit humain.

Le beau progrès, vraiment, que de nier la valeur objective de nos idées, et de nous réduire, quand nous établissons quelque théorie, à être les dupes de nos

raisonnements, pour peu que nous ayons confiance en ce que l'on peut alors appeler les combinaisons puériles de nos rêves ! En vain aurait-on ensuite des accents lyriques, et, comme Zola, multiplierait-on les dithyrambes, pour célébrer les grandeurs de la science ; elle n'en reste pas moins ruineuse. Ce n'est pas en le couvrant de fleurs qu'on rend sa solidité à l'édifice dont on a sapé les bases.

Malheureusement ces négations se répandent vite, tantôt exprimées par l'école critique qui relève de Kant avec les ménagements d'une modération hautaine, et les charmantes réticences, les ironies élégantes d'un dilettantisme plein d'indulgence et de bonne grâce, tantôt formulées sans détours par l'école positiviste.

Les naturalistes font profession d'appartenir à cette dernière, ce qui équivaut pratiquement, surtout pour eux, à être matérialistes : « La doctrine positiviste, la méthode expérimentale, écrit Zola, sont aujourd'hui les outils qui trompent le moins ». A l'homme de Bossuet qu'il nomme à tort « une machine purement métaphysique fonctionnant dans l'absolu » il oppose l'homme de Darwin « cette machine physiologique qui n'est plus qu'un rouage du monde (1) » affirme-t-il fausement encore, — mais il paraît que son souci de l'exactitude ne s'applique pas à la compréhension des systèmes dont il parle. — Tout est relatif : « La vérité n'est donc pas de ce monde, puisqu'elle n'est point universelle, absolue (2) » et « les faits intellectuels ne sont, selon l'idée de Taine, le théoricien invoqué par l'école, que les produits de l'influence, sur l'homme, de la race, du

(1) *Une Campagne*. La politique expérimentale, p. 231.

(2) *Mes Haines*. M. Taine artiste, p. 203.

milieu et du moment (1) ». Guy de Maupassant dans un volume publié le mois dernier inspirait au héros d'une de ses nouvelles ces paroles que rien ensuite ni personne ne condamnaient : « La pensée est une fonction fortuite des centres nerveux de notre cerveau, pareille aux actions chimiques imprévues, dues à des mélanges nouveaux, pareille aussi à une production d'électricité créée par des frottements ou des voisinages inattendus, à tous les phénomènes enfin engendrés par les fermentations infinies et fécondes de la matière qui vit »

Nous voici loin de Pascal, loin de ce qui soutient notre estime pour nous-mêmes, loin aussi, heureusement, très loin de la nature, comme le sont d'ordinaire les naturalistes, habitués, quoiqu'ils prétendent, à ne prendre de cette nature que ce qui leur plaît, et à ne pas voir, ou même à nier tout le reste.

Et, après cela, ils vantent la méthode d'observation ?

Mais c'est précisément à elle que nous avons recours pour les combattre, c'est grâce à elle aussi que nous devons reconnaître l'existence, au-dessus du monde matériel, d'un autre monde, qu'Aristote appelle si bien la métaphysique, et qui, pour n'être pas accessible au regard sensible, n'en est pas moins réel : monde supérieur et qui a sa nature propre et irréductible, ses phénomènes, ses lois. Il s'impose à notre foi, et l'appeler « le roman de l'intelligence » est aussi injuste que d'appeler la matière, comme ont osé le faire certains idéalistes, le roman de l'esprit. — Un excès en provoque un autre. — Comme si la pratique universelle des hommes ne protestait pas contre cette assertion, et par nombre de tendances invinciblement éprouvées et suivies, et par la spontanéité de

(1) id. p. 218.

jugements portés et formulés avec une inébranlable conviction. Comme si certaines vérités en particulier ne s'imposaient pas à nous avec une autorité irrécusable. Comme si les principes dont on s'occupe en métaphysique ne présidaient pas à chacune des opérations intellectuelles du savant et ne lui étaient pas nécessaires pour diriger ses recherches, en contrôler, en coordonner, en synthétiser les résultats, et arriver ainsi non à une simple nomenclature de faits, mais à la science, à cette connaissance raisonnée et féconde qui, aujourd'hui surtout, indique autre chose que le travail de sens exercés, oui, oui, par tant de calculs aidant à de précieuses découvertes, par tant d'inventions utiles dues à des combinaisons ingénieuses, révèle et proclame hautement, après l'admirable sagesse de l'auteur du monde, la grandeur, l'incontestable grandeur de l'intelligence humaine.

La méconnaissance de ces réalités a pour les naturalistes le plus fâcheux effet. Dans le dernier roman de Zola, par exemple, comme dans *la Terre*, dans *Germinal*, rien ou presque rien, qui éveille la pensée et l'élève, qui réponde aux besoins de l'intelligence et la satisfasse, qui convienne à l'esprit et le charme, qui s'adresse à la raison et l'affermisse ou la développe. La matière y domine et y étouffe le reste. L'homme, que Bonald, exagérant dans le sens spiritualiste, appelait une intelligence servie par des organes, n'est plus pour nos réalistes qu'un composé d'organes servis par une intelligence, par ce je ne sais quoi relégué avec mépris à un rang très subalterne et utilisé surtout pour mieux combiner des orgies et des crimes, pour donner aux premières plus de piment à force de lubricité et aux seconds plus d'horreur à force de scélératesse. Assuré-

ment, si, comme le répète à tout propos Zola, l'idéalisme est « un détraquement cérébral » nous ne voyons pas bien en quoi le naturalisme en répare les désordres.

Mais ne demandons pas d'explications à l'auteur de *Mes Haines* et de sept ou huit autres livres de critique auxquels il aurait pu donner le même titre. Dans tous ces ouvrages, il affirme d'un ton sans réplique, et répond à ses contradicteurs en les accablant d'injures.

Pourtant a-t-il, par des études sérieuses, acquis le droit de se poser en docteur irréfragable du positivisme? Nous nous permettons d'en douter, après avoir constaté dans ses articles bien des inexactitudes, bien des confusions, qui témoignent de son inexpérience en cette matière (1). Il ne suffit pas, pour être maître, de donner ses élucubrations comme des œuvres scientifiques ni d'avoir le ton doctoral, l'assurance et la raideur d'un pédagogue, ni même de s'armer d'une férule dont on ne cesse de se servir sans merci; la connaissance, sinon profonde, au moins un peu nette, de ce que l'on enseigne vaut mieux encore, et on ne la remplace pas par des violences. Cette connaissance Zola l'aurait eue, certainement, s'il s'y était appliqué; nous ne nions pas la force de son intelligence, pas plus que ses capacités littéraires; mais encore paraît-il ne point se douter assez de l'importance des notions qui lui manquent, lorsque, sans

(1) On a souvent rappelé, entre autres, un passage d'une appréciation de Balzac où Zola s'exprime sur l'observation et l'expérimentation, choses tout à fait élémentaires, en des termes qui indiquent des idées très peu précises. Dans ses *Etudes de critique scientifique*, E. Hennequin, un ami de l'école, écrit : Autant nous admirons Zola pour son génie incomplet mais puissant, autant cet écrivain nous paraît piètre penseur, mal renseigné et peu spéculatif. *Quelques écrivains français*, p. 101.

prendre la peine de discuter avec ses contradicteurs, il se borne à les appeler « des hommes de néant et de sottise qui nient le présent, croupissent dans la mare étroite et nauséabonde de leur banalité... qui s'enfoncent à plaisir dans la fange tiède où leur ventre digère avec une voluptueuse lenteur... qui bouchent leurs yeux de hiboux que la clarté offense, croient qu'on les trouble et qu'ils ne peuvent plus faire leurs grasses matinées en remuant à l'aise le foin qu'ils broient à pleine mâchoire au ratelier de la bêtise commune (1). » Qu'on reste stupéfait devant un pareil débordement, accablé, atterré, sous cette avalanche d'injures, je le crois, mais qu'on soit convaincu, non. Une telle violence prouve seulement que les déficits que nous avons signalés chez Zola ne sont pas assez compensés par ce sentiment des convenances et de la mesure, par cette défiance de soi et cette réserve, imposés à un romancier quand il s'aventure dans la philosophie, comme à quiconque sort du cercle de ce qu'il a étudié et de ce qu'il sait, pour parler d'autre chose.

Au moins Zola se montre-t-il logique en certaines matières. Méprisant l'homme, il lui fait partout une place plus petite. De là cette ardeur à décrire les moindres objets matériels, longuement, minutieusement amoureuxment et aussi, en général, fastidieusement, car nous supportons mal qu'on cherche à frapper nos sens sans s'adresser à notre intelligence. De là encore cette indifférence dans le choix de ces objets, tous placés par l'écrivain à peu près au même rang, sans souci de la

(1). *Mes Haines*, p. 2. Il paraît que les disciples de Zola ne supportent pas plus que leur maître les critiques qu'on a l'imprudence de se permettre à leur égard. *V Revue Bleue*, 25 mars 1890. *L'Epiderme naturaliste*, par C. Bigot.

répugnance qu'on doit éprouver à contempler certains d'entre eux et à écouter avec attention : « le bruit doux et rythmique des bouses étalées » (1). — De là aussi cet usage fréquent d'expressions grossières, lourdes, violentes, comme ce qu'elles nous rappellent, et intentionnellement plus propres à nous donner l'impression d'une force que la compréhension d'une idée, — De là

(1) Dans le *Ventre de Paris* on nous initie à la confection de tout ce qui se vend chez les charcutiers et les tripiers, au risque de porter préjudice à ces honnêtes industriels en excitant notre dégoût. Rien de ce qui se trouve à la Halle : poissons, volailles etc. n'est oublié. Nous introduit-on dans une boutique, c'est pour nous y montrer d'énormes mottes de beurre « semblables à des ébauches de ventre sur lesquelles un sculpteur aurait jeté des linges mouillés ! » des fromages qui puent, des olivets « enveloppés de feuilles de noyer, ainsi que des charognes que des paysans couvrent de branches fumantes au soleil, des géromés répandant une infection telle que des mouches tombent autour de la boîte sur le marbre rouge veiné de gris ». Écoutons ce qu'on a appelé la symphonie des fromages : « C'était une cacophonie de souffles infects, depuis les lourdeurs molles des pâtes cuites, du gruyère et du hollande, jusqu'aux pointes alcalines de l'olivet. Il y avait des ronflements sourds du cantal, du chester, des fromages de chèvres, pareils à un chant large de basse, sur lesquels se détachaient, en notes piquées, les petites fumées brusques des neufchatel, des troyes et des mont-d'or. Puis les odeurs s'effarient, roulaient les unes sur les autres, s'épaississaient des bouffées du port-salut, du limbourg, du géromé, du marolles, du livarot, du pont-l'évêque, peu à peu confondues, épanouies en une seule explosion de puanteurs. Cela s'épandait, se soutenait, au milieu du vibration général, n'ayant plus de parfums distincts, d'un vertige continu de nausée et d'une force terrible d'asphyxie. Cependant il semblait que c'étaient les paroles mauvaises de Madame Lecœur et M^{lle} Sajet qui puaient si fort. » Nous avons raison de soutenir plus haut que Zola est capable d'approfondir les questions ; en voilà une qu'il possède entièrement. Que ne met-il à distinguer les idées le soin qu'il apporte à distinguer les fromages !

enfin, ces énumérations, ces descriptions qui se prolongent, se succèdent, se pressent, se multiplient sans mesure : épaisse et ténébreuse forêt, où nous ne tardons pas à nous perdre, et au milieu de laquelle l'homme, — l'homme des bois, vraiment, tel que l'imaginent les naturalistes, avec ses instincts et ses passions sauvages, — est souvent oublié, ou devient, comme le reste, un prétexte dont se sert l'écrivain pour se livrer à de vains exercices de virtuosité. — Et le lecteur, que devient-il à son tour ? Sans cesse arrêté dans sa marche, distrait dans son attention et blessé dans ses préférences, il s'impatiente et s'échappe pour ne plus revenir.

Des tableaux que l'on présente tour à tour sans qu'on prenne guère la peine de les relier dans une action commune où l'intérêt naisse du jeu des passions humaines, du conflit des sentiments qui se disputent une âme, voilà même ce que quelques naturalistes proposent à notre admiration, mais sans pouvoir la conquérir. Les derniers insuccès des œuvres dramatiques de Ed. de Goncourt ont prouvé que le public sait parfois faire bonne justice de ces prétentions. Déjà il les avait condamnées quand il avait accueilli avec indifférence le singulier *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert : énumération laborieuse de toutes les niaiseries, de toutes les banalités, de toutes les platitudes, propres à rendre souverainement ennuyés les héros d'un roman, et surtout ennuyeux le roman lui-même. Il est vrai que l'auteur nous dit qu'il a voulu, en l'écrivant, produire une impression de lassitude. Oh alors, très-bien ! Il a réussi ; et beaucoup au delà de ce qu'il espérait : peut-être toutefois, autrement qu'il ne le désirait.

N'est-il pas de Flaubert aussi le mot fameux qui est tout un programme pour plusieurs naturalistes et

beaucoup de décadents : « Ce que l'on dit n'est rien, la façon dont on le dit est tout. *De la forme naît l'idée* » Donc, de belles expressions retentissantes, pleines d'éclat, ou douces, harmonieuses, cela suffit : l'esprit doit être satisfait, si l'oreille est satisfaite. — Mais l'idée ? — L'idée se dégagera peut-être de cette musique ; et si elle la précède, elle n'aura pour rôle que d'être « comme une patère à accrocher des sonorités. »

La préoccupation matérielle chez Flaubert est si vive, qu'il tient, et c'est là le dernier raffinement de l'art matérialiste, à s'adresser aux yeux mêmes ; « J'ai la pensée, écrit-il, quand je fais un roman de rendre une coloration, une nuance. Par exemple, dans *Salammbô*, je veux faire quelque chose couleur pourpre. Dans *M^{me} Bovary*, je n'ai eu que l'idée de rendre un ton, cette couleur de moisissure de l'existence des cloportes ».

Tel est ce en face de quoi se plaçait un des pères du naturalisme, en composant ses livres, pour activer et régler son inspiration. Si les mêmes soucis hantent le cerveau de ses successeurs, on se demande, sans trop oser y réfléchir, dans quel recoin de sa villa de Médan et au milieu de quoi Zola s'est placé lorsqu'il a écrit *la Terre*.

N'insistons pas. Mais n'est-il pas vrai que l'on constate dans ces théories une indigne répudiation de l'esprit et que voilà bien la bête humaine. Il n'y avait plus que le mot à prononcer, la chose était acceptée, reconnue, proclamée. Nous ne sommes que cela, avec cette circonstance aggravante, qu'ayant des sens moins subtils et moins exercés, par conséquent des impressions moins vives que n'en ont d'autres êtres animés, étant moins agréablement émus, par exemple, à la lecture de *Salammbô* — cela est certain — que la plupart d'entre

eux ne le sont à la vue d'un chiffon écarlaté agité par le vent, nous ne leur faisons guère honneur et nous n'avons droit parmi eux qu'à un rang très subalterne (1).

Ne nous étonnons plus après cela que Zola professe pour ses complices en humanité un mépris sans égal. Les mots de crétin, de ramolli, d'idiot, de brute, reviennent à chaque instant dans ses articles de critique : « Si je vaux quelque chose aujourd'hui, nous confie-t-il, c'est que je suis seul et que je hais. Je hais les gens nuls et impuissants, ils me gênent. Ils ont brûlé mon sang et brisé mes nerfs. Je ne sais rien de plus irritant que ces brutes qui se dandinent sur leurs deux pieds, comme des oies, avec leurs yeux ronds et leur bouche béante. La grande route en est pleine, la foule est faite de sots qui vous arrêtent au passage pour vous baver leur médiocrité à la face. Je n'ai pu faire deux pas dans la vie, sans rencontrer trois imbéciles, et c'est pourquoi je suis triste (2) » On le serait à moins. Aussi, oubliant nos rancunes et évitant de le contredire, puisqu'un observateur comme lui doit connaître ceux qu'il voit le plus, compatissons nous à son malheur, à son malheur tout-à-fait exceptionnel, car il est le seul à ne se trouver qu'au milieu d'imbéciles. Oui, vraiment, nous le plai-

(1) Si M. Zola, a négligé de dire quel est le rang de l'homme parmi les animaux, d'autres, experts en classifications, ont comblé cette regrettable lacune. Dernièrement un auteur, du nom de Ch. Richard a donné pour titre à un de ses livres : *Les Reptiles humains*. C'est dans cet ouvrage qu'après s'être contenté, gracieusement, de mettre un point d'interrogation sur la page qu'il avait réservée aux femmes honnêtes, il cite comme types de ce qu'il y a de pire dans l'humanité, les mouchards, les usuriers, les courtisans, les bookmakers, et.... les académiciens.

(2) *Mes haines*, p. 2.

gnons de vivre dans une société que, malgré nos défiances, nous ne savions pas aussi peu estimable. Mais, qu'il nous permette de le lui dire, par charité, ou, si ce mot le blesse, par altruisme, — comme il voudra — ce malheur ne pourrait-il pas l'éviter en partie si, renonçant à d'hyperboliques et monotones éloges dont, nous le concevons, un homme de sa valeur doit être dégoûté, il variait davantage ses relations et s'entourerait moins exclusivement de ses amis et admirateurs... les naturalistes ?

II

Injurieux à l'égard de l'intelligence, Zola et ses disciples auront-ils plus de respect pour la volonté humaine ? Nous ne devons pas nous y attendre. En effet, ils lui refusent ce dont nous tirons le mérite et l'honneur de nos actes : la liberté.

Le maître tient à nous dire qu'il adhère entièrement au système appelé le déterminisme. L'homme, croit-il, n'agit pas avec délibération et choix, il cède nécessairement aux diverses causes physiologiques qui déterminent ses actes. L'atavisme surtout exerce sur sa conduite une influence considérable ; de là ce titre expressif : *Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second empire*. « Physiologiquement, les Rougon-Macquart sont la lente succession des accidents nerveux et sanguins qui se déclarent dans une race, à la suite d'une première lésion organique » (1). Aussi

(1) Ici M. Zola applique à outrance, selon son habitude, les théories nouvelles émises par quelques savants sur la criminalité, théories d'ailleurs contredites par bien des faits et exagérant la violence de dispositions qu'il est toujours au pouvoir de la volonté de combattre et de modifier. — Lombroso et Sergi sont loin d'être d'accord.

tous ces Rougon-Macquart sont-ils de simples brutes, — le mot n'effraie pas Zola — qui n'obéissent qu'à leurs instincts. L'un est né avec l'instinct du vol, il deviendra infailliblement un voleur. Un autre tient de ses ancêtres l'instinct du meurtre, il tuera, il trouvera comme Jacques Lantier un plaisir indicible à sentir le doux enfoncement de la lame dans les chairs, et à voir le jaillissement du sang. Impossible à lui, d'ailleurs, de résister à la hantise d'un meurtre dont il a entendu le récit. Ce meurtre « toujours il renaissait identique envahissant, affolant. Le couteau entrait dans la gorge d'un choc sourd, le corps avait trois longues secousses, la vie s'en allait en un flot de sang tiède, un flot rouge qu'il croyait sentir lui couler sur les mains. Vingt fois, trente fois, le couteau rentra, le corps s'agita. Cela devenait énorme, l'étouffait, débordait, *faisait éclater la nuit*. Oh ! donner un coup de couteau pareil, contenter ce lointain désir, savoir ce qu'on éprouve, goûter cette minute où l'on vit d'avantage que dans toute une existence !... Et la terreur de ses mains les lui fit enfoncer davantage sous son corps, car il les sentait bien qui s'agitaient révoltées, plus fortes que son vouloir. Est-ce qu'elles allaient cesser de lui appartenir ? Des mains qui lui viendraient d'un autre, des mains léguées par quelque ancêtre, au temps où l'homme dans les bois étranglait les bêtes. » (1) Il en est de même pour toutes les passions, elles se développent inévitablement et font explosion à leur heure. C'est infaillible. Et si les savants avaient mieux étudié le cerveau humain, la connaissance de ses divers ressorts leur permettrait de calculer à quelle minute un crime doit se produire,

(1) La Bête humaine.

comme ils annoncent avec précision le moment où une bombe éclatera.

Fantaisie que ces théories ! Car enfin, la méthode d'observation, tant prônée par les naturalistes, méritait-elle leur confiance, ce que nous sommes loin de constater, il ne faut pas en exagérer ou en diminuer la valeur, selon les besoins de la cause dont on désire le succès. Personne ne doit donc la récuser quand, en la suivant, nous sommes amenés à nous dire libres, et par le sentiment intime que nous avons de notre liberté, et par l'examen analytique des différents actes qui en constituent l'exercice, et par le fait universellement reconnu de la responsabilité qui en est la conséquence.

Qu'on oppose à cette vérité des objections difficiles à résoudre, peu importe. Des difficultés, il y en a partout, nous ne savons le tout de rien. Nions-nous le monde physique, parce que nous ignorons la nature des premiers éléments qui constituent les corps ? Du reste, quelles que soient les objections qu'on nous adresse, elles ne nous inquiètent pas, car il y a une chose que nous connaissons avec certitude, oui, sans éprouver à ce sujet aucun doute, c'est qu'aux sollicitations dont nous sommes l'objet, d'où qu'elles viennent, et quelque puissantes qu'on les suppose, nous pouvons opposer une résistance victorieuse ; et souvent nous l'opposons.

Tu trembles, ô ma carcasse, disait un illustre capitaine, en entendant les premières décharges de la bataille, tu tremblerais bien plus si tu savais où je te conduirai tout à l'heure. — Quel beau mot que celui-là surtout quand le valeureux combattant devait faire ce qu'il disait ! Eh bien, cette parole sublime de l'héroïsme, plus belle à elle seule que toutes les phrases de Zola, si fortement et si magnifiquement qu'il sache parfois

les construire, cette parole dont, pour notre honneur, ses calomnies ne détruiront jamais le prestige, et qui retentit avec un glorieux éclat au-dessus du bruit tumultueux des honteuses passions qu'il décrit, nous tous aussi, tant que nous sommes, nous avons maintes fois à la prononcer, et nous la prononçons. Nous la prononçons, lorsque écoutant la voix de la conscience nous résistons à nos tendances mauvaises dont la puissance est redoutable, nous ne le savons que trop, moindre tontefois que celle de notre volonté. Nous la prononçons, lorsque, obéissant au devoir et à notre cœur, nous plaçons le bien général avant nos intérêts propres, nous nous oublions pour le bonheur d'un autre, nous préférons la souffrance à notre plaisir et, malgré nos répugnances ou nos effrois, nous n'hésitons pas à nous dévouer au succès d'une noble cause. à la défendre avec vaillance, et, s'il le faut, à nous sacrifier pour elle.

Certainement nous ne nions pas que la volonté, comme l'intelligence, n'ait ses maladies, et nous savons que le moral subit en nous, quelquefois profondément, l'influence du physique. Les récents travaux de Fechner de Wundt, de Ribot etc, nous ont valu sur ce point de nouvelles remarques, très subtiles et très curieuses, dont malheureusement on tire des conclusions excessives. Tout cela nous est utile à connaître pour mieux établir les degrés de responsabilité, mais ne compromet pas, tant que la raison reste saine, la responsabilité elle même ; ce qui est heureux, car sans responsabilité, pas de vie morale.

A la vérité, les naturalistes ne s'effraient pas de cette conséquence. On les toucherait davantage peut être, en leur rappelant que, sans liberté, ils ne seraient que de

pures machines, des machines littéraires, sans droit à aucun éloge, à aucun honneur, pas plus que l'orgue modeste que nous entendons dans nos rues nous moudre des airs populaires. Avec des différences toutefois. Celui-ci donne plusieurs airs : il y en a de gais parmi les graves ou les tristes ; celles-là n'en ont jamais qu'un, épouvantablement lugubre. On peut facilement réparer le second quand un de ses ressorts se fausse ou se brise, quand il est détraqué ; il faut y renoncer, hélas ! ou a peu près, s'il s'agit des premières. Pourquoi ? parce que chez elles ce je ne sais quoi, que l'humanité entière, à part quelques individus, appelle la volonté libre, oppose à tous les efforts une résistance invincible. Zola qui se réclame si souvent de la philosophie n'a sans doute pas encore eu le temps d'envisager ce côté moins glorieux de la théorie des matérialistes pour laquelle il professe, avec une ingénuité et une confiance trop rares chez lui, des sentiments si vifs de foi et d'admiration. Nous ne croyons pas du reste qu'il suppose universelle cette absence de liberté, attribuée à ses personnages alors bien exceptionnels, nullement humains ; et nous doutons, en tout cas, qu'on soit jamais le bienvenu auprès de lui, en contestant de cette manière, ou d'une autre, le mérite qu'il s'attribue bruyamment, nous l'avons dit plus haut, et non sans un profond mépris pour la sottise des autres. — Quant à ce qui concerne la vie morale, les naturalistes n'en ont cure. L'âme n'est plus pour eux ce qu'un ancien appelait noblement : la suprême directrice de la vie de l'homme, *dux atque imperator vitæ mortalium animus*, ils la réduisent au rang d'esclave, ou plutôt ils la suppriment. « L'auteur, écrit Zola dans la préface d'un de ses romans, a voulu étudier des tempéraments et non des caractères, il a

choisi des personnages souverainement dominés par leurs nerfs et leur sang, dépourvus du libre arbitre, entraînés à chaque instant de leur vie par les fatalités de leur choix. Ce sont des brutes humaines, rien de plus. L'âme est parfaitement absente, j'en conviens aisément, puisque je l'ai voulu (1) ». Il n'y a pour ces êtres ni bien ni mal, il n'y a que des appétits satisfaits ou que l'on s'efforce de satisfaire. Alors, au lieu de cette lutte entre la passion et la conscience dont on disait dans l'antiquité qu'elle était un spectacle digne des dieux, lutte où nous succombons souvent, car nous sommes faibles, mais où, du moins, par cela seul que nous la soutenons, nous rendons hommage à la beauté de la vertu; au lieu de cette lutte, grande et émouvante, grâce à laquelle on éprouve une pitié sympathique pour le vaincu lui-même, on ne surprend que les froids et affreux calculs du criminel qui combine son forfait et en prépare l'exécution, rien autre chose.

Rien non plus ensuite que le dépit de n'avoir pas réussi ou la joie du succès.

Or voilà peut-être, dans l'œuvre de Zola, l'invention la plus attristante, la plus horrible, la plus injurieuse pour l'humanité. Ses coupables éprouvent des regrets, ils ne conçoivent jamais de repentir. Et pourtant, le repentir, ce sentiment essentiellement humain, n'est-ce pas la réparation faite à la loi morale après qu'on l'a violée, l'effort de vertu qui relève l'homme après ses chutes et lui rend peu à peu sa paix avec sa dignité? Il y a dans celui qui se repent, dans ses hontes et ses fiertés, dans son ardeur à détruire les dernières traces du mal et à opérer le glorieux renouvellement de son être, il y a

(1) Préface de Thérèse Raquin. Aussi Claretie a-t-il appelé ces romans : « une coulée de chair »

dans toute son activité un caractère touchant, plein de grâce et de grandeur, de noblesse et de charme, qui lui assure notre respect avec notre affection. — Mais autant nous avons d'attrait pour lui, autant nous nous écartons, étonnés, écœurés, irrités, du coupable qui vit tranquille dans son déshonneur. Ce n'est pas là un homme. La brute seule ne se repent pas. A-t-elle dévoré un être faible et inoffensif, elle se repose et digère dans une pleine quiétude. Les personnages de Zola, après leurs forfaits, gardent de même une paix une sérénité inaltérables. Chez eux pas le moindre signe d'un remords, pas la moindre manifestation de honte et de trouble. Ils ont réussi, ils sont tranquilles, il ne leur reste plus qu'à jouir, à l'abri des gendarmes, du fruit de leur travail, ou du plaisir d'avoir si bien opéré. Devant le cadavre de celle qu'il vient d'assassiner : « la loque humaine, le pantin cassé, la chiffie molle qu'un coup de couteau fait d'une créature, » Jacques Lantier va-t-il s'émouvoir ? Oui, mais voici comment : « Il s'étonna, il entendait un reniflement de bête, grognement de sanglier, rugissement de lion, et il se tranquillisa, c'était lui qui soufflait. Enfin ! Enfin il s'était donc contenté, il avait tué ! oui, il avait fait ça ! Une joie effrénée, une jouissance énorme le soulevait, dans les pleines satisfactions de l'éternel désir. Il en éprouvait une surprise d'orgueil, un grandissement de sa souveraineté » Un train qui passe — il en passe constamment, et on en est assourdi, dans tout ce récit, — ébranle le plancher et secoue en même temps le meurtrier dont les sentiments on plutôt dont les sensations changent, et qui s'en va, non saisi de remords mais de dégoût, comme après une orgie, « gorgé, repu, ivre de l'effroyable vin du crime ».

Oh ! les êtres ignobles !

Voilà Lantier, voilà les autres coupables. Or qu'est-ce que cela, sinon encore une fois la bête humaine, telle que l'imaginent toujours les naturalistes, la bête humaine, mais pas l'homme ? Non, car l'homme, après un crime, n'a pas, quand il est sain d'esprit (1), une pareille impassibilité. Là comme ailleurs les naturalistes ont méconnu la réalité ; cette réalité que Shakspeare, dans *Macbeth* nous a montrée si vivante et que des naturalistes russes Tolstoï, Dostoïevski, (pas très plaisants non plus, ceux là, mais vrais davantage) nous ont représentée dans leurs criminels, dans ces coupables travaillés par les remords à ce point qu'ils éprouvent parfois un besoin presque irrésistible de parler de leurs forfaits, au risque de se trahir eux-mêmes. — Voilà l'homme, tel qu'il est, tel qu'il lui est beau d'être, tel qu'il est bon qu'il soit.

Donc observation incomplète que celle de Zola, et, ajoutons le, théories subversives que les siennes.

Je sais bien que ce qu'il appelle sa philosophie ne lui est pas propre. L'ancienne morale, comme l'on dit, a de nombreux adversaires, dont les négations s'atténuent plus ou moins dans d'habiles réserves, dont le dédain se dérobe aussi avec plus ou moins de prudence ou de courtoisie sous les manifestations du respect. Toutefois ces adversaires n'exercent pas immédiatement leur fâcheuse influence. Le peuple n'a que de faibles échos des systèmes qui se discutent dans les écoles de philosophie ; il s'y intéresse peu tant qu'on les lui présente sous une forme didactique. Mais si on les lui

(1) Plusieurs de ceux qui paraissent impassibles feignent de l'être, ou ne le sont pas au degré où ils le paraissent.

offre dans une œuvre littéraire où la forme corrige ce que le fond a de rebutant, où l'imagination donne de l'attrait aux idées, il adhérera à ces doctrines de toute la force de l'intérêt qu'on aura éveillé en lui et des passions qu'on y aura soulevées.

Quels effets redoutables doivent alors produire dans la société par leurs ouvrages les naturalistes ! Comment ! Ils croient ne pas faire une œuvre mauvaise, quand ils habituent leurs lecteurs à la pensée qu'il n'y a plus ni bien ni mal, que la jouissance matérielle est le but principal de la vie, que tous nos appétits sont sacrés, que le succès légitime nos entreprises, que la révolte ne s'appelle sédition qu'en cas d'insuccès : toutes choses qui se disent, qui se répètent, qui s'agrémentent de belles phrases, dans chacun des livres de Zola ! Certes si jamais ces théories venaient à prévaloir, de quels malheurs ne seraient-elles pas la cause ? On en jugerait à l'immoralité que développerait sans mesure le déchaînement des passions désormais sans frein. On en jugerait aux secousses qui se produiraient dans un pays où les appétits exaspérés se livreraient avec acharnement à la lutte suprême pour le plaisir. On en jugerait aussi à la vivacité des dégoûts, des tristesses, des découragements dont seraient remplis les cœurs. Car c'est là encore un des résultats du matérialisme. Détruisant partout la beauté qui vient de l'âme, il inspire de la répugnance jusque pour les objets à l'égard desquels il a excité les convoitises. Supprimant l'idée de justice il laisse l'opprimé sans espoir, l'être souffrant sans consolation, et semble n'avoir avivé insidieusement les désirs des déshérités du monde que pour mieux leur faire sentir, dans la stérilité de leurs efforts et l'amertume de leurs déceptions, le

malheur de leurs disgrâces ; que pour arriver, au grand dommage de la société qu'effraient les colères, à leur rendre moins supportable leur sort : les privations et les souffrances auxquelles ils sont condamnés.

Responsabilité très-grave assumée par nos naturalistes dans leur participation à l'œuvre la plus antisociale et la moins démocratique que l'on puisse accomplir. Et cela très-gratuitement, car il n'y a aucun rapport nécessaire entre les principes essentiels de leur système littéraire et les théories philosophiques dont il leur plaît de se réclamer. À la vérité cela pose un écrivain, aux yeux d'un certain public, que de se donner comme un profond penseur ; et, semblable à tous ceux qui ont une haute estime pour les savants, nous avons écouté Zola avec recueillement la première fois que nous lui avons entendu dire : « Nous autres naturalistes, hommes de science ». Certes, Zola a raison d'estimer la science, et de vouloir en assurer le prestige à ses œuvres ; mais encore faut-il que quelque réalité, surtout quand il s'agit de réalistes, réponde à des ambitions ou à des prétentions si complaisamment entretenues et si bruyamment proclamées. D'ailleurs, ces procédés puérils, cette mise en scène convient peu à ceux qui professent tant d'horreur pour la convention. Eh ! qu'ils fassent du naturalisme, tant qu'ils veulent : ils ont bien raison, si leur tempérament littéraire les y porte. Qu'ils recherchent avant tout la réalité, qu'ils la serrent de près, qu'ils la décrivent avec exactitude, et se défendent des moindres impressions personnelles, cela les regarde, et nous n'aurions qu'à applaudir Zola, s'il s'était borné à réagir contre les excès du romantisme. Aussi n'est-ce pas le naturalisme que nous combattons, mais son naturalisme à lui, son prétendu naturalisme,

mais cette recherche inquiète qui le rend précieux et dilettante dans son genre, dilettante dans le mauvais ton, le dévergondage et la grossièreté. Les véristes italiens, les réalistes espagnols, anglais etc. publient nombre d'œuvres fortement conçues, scrupuleusement étudiées et nullement répréhensibles. La variété est chose excellente. A côté des livres élégants et parfumés de M. O. Feuillet, nous avons besoin d'en trouver d'autres d'un caractère plus mâle et plus vrai. De même, après la fatigue causée par la lecture, quelquefois laborieuse, d'un roman psychologique, on se délasse d'une manière aussi fructueuse qu'agréable, grâce à de charmants récits, comme *le Tour du monde en quatre-vingts jours*, *Michel Strogoff*, etc, inspirés à notre collègue, si justement renommé, par une imagination d'une richesse, d'une fécondité vraiment merveilles et inépuisables. Tous les genres sont bons, quand ils piquent notre intérêt sans manquer à aucune convenance, et, selon nos dispositions, ils peuvent nous être utiles tour à tour. Alors pourquoi notre école dite naturaliste s'égare-t-elle dans des voies où le sentiment de notre dignité non moins que notre amour du réel nous empêche de la suivre ? Pourquoi ne respecte-t-elle rien en nous, pas plus notre sensibilité, nous allons le voir en dernier lieu, que notre intelligence et notre volonté ?

III

Une négation en détermine une autre. On ne blesse pas au vif les sentiments du vrai et du bien, sans être amené ensuite à porter de graves atteintes au sentiment esthétique, l'un des plus nobles parmi ceux qui

relèvent de la sensibilité. En effet, les naturalistes le traitent sans ménagement.

Ne parlez à Zola, ni d'un beau typique « idée contraire à la liberté fatale des manifestations humaines » ; ni du goût « drôlerie inventée par les philosophes pour la plus grande hilarité des artistes » ; ni de l'idéal, mensonge pernicieux, car « nous serons d'autant plus honnêtes et plus heureux que la science l'aura réduit davantage » ; « ni des règles de l'art, l'art étant seulement « un produit humain, une sécrétion humaine » et subissant alors les mêmes changements que le corps et ses sécrétions ; ni de maîtres, ni d'écoles : Nous sommes en pleine anarchie, et chacun de nous est un rebelle qui pense pour lui, qui crée et se bat pour lui » (1).

C'était il y a vingt-cinq ans, il est vrai, que Zola écrivait ces derniers mots, alors qu'on pouvait le croire élève de Balzac, ou de Flaubert et des frères Goncourt. Peut-être, depuis qu'il a des disciples, s'est-il habitué à l'idée qu'aujourd'hui, exceptionnellement, certain écrivain tout à fait supérieur aux autres s'impose à tous comme maître. On le croirait à l'entendre dogmatiser d'un ton si tranchant et lancer ses terribles anathèmes. Hors de son école, pas d'art, pas d'intelligence, pas de style, rien. Et attaquer cette école dans la personne du chef, ou même se montrer tiède dans l'admiration et les hommages, cela excite en lui une violente colère. Ne va-t-il pas, nous confie-t-il dans un article de critique, jusqu'à éprouver parfois de telles indignations contre ses adversaires qu'il se sent pris du désir de se jeter sur eux et de les étrangler !

Avions nous tort de soutenir tout à l'heure que les

(1) V. *Mes Haines*, p. 7 et le Chapitre : M. Taine, artiste. etc.

ouvrages de Zola sont dangereux, puisqu'ils entretiennent de tels sentiments de férocité chez leur auteur, né bon, il le prétend, mais, nous le concluons de ses aveux, que sa littérature déprave. Heureusement que, sans doute, ces accès sont intermittents. Despréaux n'est cruel qu'en vers, disait M^{me} de Sévigné. En tout cas, il suffit à Zola, le meilleur des hommes dans la vie intime, on le dit et nous aimons à le croire, de tenir sa plume de critique, pour que sa fureur s'allume, et qu'il s'en prenne à tout et à tous, et jusques à lui-même : « Je pleure de rage sur mes manuscrits, affirme-t-il, et je me traite d'idiot vingt fois par matinée ». En s'appelant ainsi il exagère certainement. D'un autre côté il nous rassure, en nous permettant de croire que ses grandes colères contre nous n'ont pas plus d'importance que son indignation contre lui, indignation ressentie, à la vérité, le matin, mais, nous le savons, compensée largement le reste du jour par des retours si nombreux et si spontanés d'admiration personnelle, par une satisfaction intime dont nous constatons en chacun de ses articles de critique le riche épanouissement.

Au moins son ardeur d'intransigeant prouve-t-elle que la croyance à l'absolu nous domine plus qu'il ne le reconnaît, et se manifeste dans la violence même avec laquelle on la combat chez les autres ; car enfin, si l'art est entièrement libre, de quel droit le réduit-il à ne reproduire que la réalité, et au nom de quel principe blâme-t-il ceux qui le conçoivent ou le pratiquent autrement ?

Si l'art est entièrement libre, tout ce qui plaît est beau ; et toute œuvre est belle, puisque toute œuvre plaît toujours et beaucoup à quelqu'un... à celui qui l'a

faite. Théorie consolante pour les littérateurs ou les artistes malheureux, mais dont l'application soulèverait la colère, trop facilement excitée, de l'auteur de *Mes Haines*, si jamais on osait comparer à son talent celui de G. Ohnet, par exemple, dont les livres pourtant comptent autant d'acheteurs que les siens.

Ce n'est pas la seule contradiction que l'on rencontre chez Zola. Quoiqu'il dise, il ne copie pas la nature. Il a lui aussi son idéal. Il choisit lui aussi. Il choisit dans l'humanité les laideurs de toute sorte, il recherche les monstruosité, il collectionne les horreurs, il recueille soigneusement les turpitudes, il ramasse partout ce qu'il y a de repoussant et de nauséabond.

Voilà toujours la bête humaine, en qui il s'acharne à éteindre tout rayon d'idéal, à flétrir toute beauté. Y trouve-t-il un reste de bien, on dirait qu'il s'en offense et qu'il plaide les circonstances atténuantes ; il excuse ces quelques qualités en les attribuant à une faiblesse d'esprit, et il s'empresse de les déshonorer en les mettant au service de quelque sottise ou de quelque passion criminelle.

Dans son dernier volume où il a tenu à dépasser Ponson du Terrail et Gaboriau, on compte vingt-trois morts, trente et un blessés ; et, par une attention délicate de l'auteur qui croit nous avoir mis en goût, nous avons en finissant la consolation de savoir qu'un horrible accident de chemin de fer va se produire. On ferme le livre sous cette douce impression.

Oh ! ne voyagez pas sur la ligne de Paris au Havre. Il n'y a là que des coquins de la pire espèce, ne cherchant qu'à se duper, à s'exploiter, à s'entr'égorgér. Pas un homme de bien. Partout des détraqués, des fauves altérés de sang et de luxure. Un être pourtant, fait

exception, un seul. Aussi comme Zola l'admire ! Il trouve pour le décrire des délicatesses exquises, des enthousiasmes débordant en un jet continu d'expressions lyriques ou attendries. Il en contemple avec ravissement les belles formes, la souplesse. Il lui prête une âme vaillante, ardente au devoir, douce et docile. Il chante ses glorieux exploits sur un ton épique. Il l'aime tant qu'il ne découvre en lui ni vice ni défaillance ; et, quand il assiste à son dernier jour, il sort de l'impassibilité chère aux réalistes et son âme s'émeut au spectacle de cette catastrophe. Enfin il estime donc quelque chose ? Oui... Une locomotive ! car il s'agit ici d'une locomotive ! de la Lison, cette machine modèle qui accapare les qualités dont reste dépourvu, entièrement dépourvu, tout le personnel de la compagnie.

C'est comme cela, paraît-il, sur la ligne de Paris au Havre.

Si vous en doutez, je ne vous dirai pas : Allons y voir. Ce n'est pas nécessaire. Prenez seulement un indicateur des chemins de fer, et vous constaterez quelle est la passion de Zola pour l'exactitude. Pas un train n'est oublié ; il signale jusqu'aux heures de départ et d'arrivée, malgré le profond ennui que ces indications très-inutiles causent au lecteur. Il ne néglige pas même les moindres trains de voyageurs, en dépit des répugnances que de misérables colis humains doivent lui inspirer. Rien ne lui paraît superflu. D'ailleurs ce goût du menu détail est conforme à l'esthétique des naturalistes. Ils ont pour cette recherche une patience qui leur manque à la plupart en tout le reste, et que n'ont guère leurs plus patients lecteurs. C'est peut-être de cette manière qu'ils croient mériter la réputation, très-désirée par eux, d'hommes de science. A tort, pensons nous.

On ne fait pas preuve de science par cela seul qu'on parle sans cesse et avec emphase de méthodes nouvelles dont on se dit l'initiateur et à l'aide desquelles on va régénérer un art jusque-là digne de mépris ; on ne fait preuve, ainsi, que d'injustice et de puérile prétention. On ne rend pas scientifique une œuvre, parce qu'on y affecte un soin méticuleux d'exactitude matérielle (1), en y laissant sentir moins le mouvement des hommes et des choses que l'effort pour en donner une reproduction parfaite ; on s'expose à ne la rendre que froide et ennuyeuse. On n'est pas savant parce qu'on surcharge un récit de termes techniques, parce que dans une description de machine on n'oublie pas les moindres pièces, ni dans la célèbre symphonie, dont nous avons parlé plus haut, la moindre sorte de fromage : toutes choses facilement connues après une heure de lecture dans un manuel quelconque ; non, on n'est pas savant pour énumérer tout cela, on n'en devient que lourd, et, si on y attache de l'importance, que fat et déplaisant.

C'est chez les imitateurs maladroits de Zola que s'accusent surtout ces défauts. Le maître les rachète parfois par des tableaux d'une large facture, vigoureusement brossés, et — malgré le manque de netteté

Dans la Revue bleue du 22 mars 1890, M. Aug. Filon fait du reste à ce sujet une remarque dont nous avons nous même pu constater la justesse. Toutes les fois, dit-il, que je me suis adressé à des spécialistes « ils m'ont toujours avoué qu'ils trouvaient Zola faible sur tous les points qui les touchaient particulièrement. Mais, ajoutaient-ils, comme le matin était fort sur les autres questions ! De sorte que les ingénieurs admiraient sa politique, les politiciens le trouvaient sans rival dans la peinture d'une mine ou la description d'une ferme. Je prévois que ses connaissances en matière d'aiguillage et de plaques tournantes, vont éblouir les militaires et les diplomates. »

dans le dessein, de la pesanteur dans le faire, une monotone uniformité de ton et des empâtements de couleur — remarquables par le caractère grandiose de l'ensemble, disons même, pour qui les regarde à distance, d'une puissance de relief, d'une force d'expression et d'une intensité de vie qui les rendent saisissants.

On cite nombre de ses descriptions, compromises hélas ! par un répugnant voisinage, qui séduisent ou impressionnent, et augmentent notre regret de voir un homme de cette envergure, capable d'atteindre aux cimes de l'art véritable, un homme bien élevé, paraît-il, très-correct dans sa vie privée, s'abattre dans des bas fonds, et y chercher les endroits les plus dégoûtants pour s'y souiller à plaisir (1). Quelle admiration n'aurait-on pas aussi pour la magie avec laquelle il anime des choses matérielles, la Lison dans *la Bête humaine*, le champ du père Fouan dans *la Terre*, la cathédrale dans

(1) Ce n'est pas que le style de M. Zola ne soit très-critiqué. M. J. Lemaître relève dans les ouvrages du maître ; « des fautes assez choquantes et particulièrement cruelles pour les gens de forte éducation universitaire, des impropriétés, des disparates étranges, des incorrections et surtout une outrance continuelle : jamais de nuances point de finesse » *Les Contemporains*. 1^{re} série. « J'estime, dit trop sévèrement Schérer, que sa manière d'écrire est le plus souvent louche, obscure, incorrecte. Il porte cette marque infaillible de l'écrivain banal, qui ne voit pas clair dans sa propre phrase. On peut caractériser sa tentative d'un seul mot : l'effort d'un illettré pour abaisser la littérature, jusqu'à lui. » *Le Temps*. Novembre 1879. Paul de Saint Victor, à son tour, l'appelle : « écrivain sans aucune originalité, né disciple, foncièrement élève, rapin de Balzac qu'il parodie, de M. Flaubert et de Goncourt, qu'il caricature cruellement, esprit attelé, quoiqu'il rue dans son attelage, et qui croit creuser des sillons en défonçant des ornières. » Voir aussi, Ch. Morice *La Littérature de toute à l'heure*. p. 167.

le Rêve, le puits du Voreux dans *Germinal*, etc, si on ne craignait d'y découvrir le procédé ironique d'un art qui se joue des croyances spiritualistes. Mais ne soyons pas si défiants, et voyons y seulement une manifestation, très-belle en pareil cas et très-heureuse, d'un vieux romantisme dont Zola s'accuse avec honte de conserver en lui quelque reste. Oh ! quelque reste ! c'est trop peu dire, car quel romantique que celui qui a décrit, de la manière qu'on sait, le féérique *Paradou*, qui recherche sans cesse ce qui est outré, gigantesque, démesuré, qui cultive avec passion l'hyperbole, et retire leur âme aux hommes pour la prêter aux choses, Décidément Zola n'est pas assez documenté sur lui-même, et ne se connaît pas à fond : ignorance coupable et fâcheuse chez un réaliste.

Il serait plus fâcheux encore qu'il voulût en imposer aux autres. Nous aimons donc à le croire suffisamment sincère, même quand, accusé de multiplier à dessein les peintures dangereuses, il s'indigne et s'emporte — c'est son habitude — et parle avec ardeur de la pureté de ses intentions : il tient encore à celle-là !...

Et pourtant on sait que dans presque tous ses livres, il y a beaucoup de tableaux licencieux, à ce point que d'immondes ouvrages, ceux des Dubut de Laforest, des Maizeroy, des C. Mendès et autres malfaiteurs littéraires qui répandent partout dans le peuple leurs produits vénéneux, bénéficient malheureusement pour le public, de l'indulgence dont il est l'objet. Les naturalistes, disait un jour Barbey d'Aurevilly, sont entrés dans les écuries d'Augias, mais cela a été... pour en remettre. Depuis des années déjà, ils s'acharnent, comme leur chef, à cet ignoble travail : ils en remettent le plus possible. Or, la plupart d'entre eux étant beau-

coup moins encore que Zola retenus par un reste de sentiment, comment dirai-je ? .. des inconvenances, et croyant prouver leur puissance à force d'audace, être créateurs à force de raffinements pervers, et avoir du génie à force de cynisme, ils en arrivent, après les Huysmans, les Céard, les Hennique et autres, bien vite dépassés, à un degré effrayant de débauche littéraire. Hélas ! On ne peut douter de la triste influence qu'ils exercent ; peu à peu le niveau moral s'abaisse. Aujourd'hui les ouvrages tout à fait sains paraissent fades, et des personnes lisent sans gêne, cela à leur grand détriment, des livres qui, il y a quelques années, auraient excité leur répugnance, et dont elles auraient rougi de parler.

Oui, on s'habitue à tout. Actuellement des ignominies s'étalent sur la scène (1), et y sont supportées, goûtées, applaudies, sans même avoir, nous dit Sarcey à propos d'une pièce de Métenier, « ce feu d'idéal qui rend l'ordure supportable aux esprits blasés (2) ». Et savez-

(1) Depuis une quinzaine d'années, écrit M. Jules Lemaitre, il y a eu comme une recrudescence d'une certaine espèce de tentations et d'obsessions. Je ne crois pas qu'à aucune époque de notre histoire les aventures de ce qu'on appelle le sixième sens aient tenu une si énorme place dans notre littérature. *Impressions de théâtre*, 4^e série p. 330.

(2) V. *le Temps* du 3 juin 1889. Sarcey ajoute ! « Il n'y a pas là dedans ombre de mérite d'aucune sorte. Ça n'éveille pas même la bête. Et dire qu'un millier de personnes ont attendu jusqu'à une heure du matin pour le plaisir d'entendre une actrice jeter en pleine scène le mot dont se qualifient entre elles, les femmes de mauvaise vie. Voilà une curiosité bien bête ! Enfin, c'est comme ça ! et il paraît que c'est une rénovation de l'art. » H. Fouquier, peu sévère en général, pense de même. V. *Figaro*, 20 juin 1888.

V. aussi, Emile Faguet : *Notes sur le théâtre contemporain*. p. 159 et Petit de Julleville ; *Le théâtre en France*, p. 431.

vous comment le même critique — pas un prude, pourtant, Sarcey, — appelle le théâtre libre, (théâtre des naturalistes, où sont représentées ces horreurs et « où l'on vient pour être scandalisé ») il l'appelle : « *les Porcherons de la littérature dramatique* ». Si Sainte Beuve vivait encore, lui qui après avoir lu Balzac déclarait sentir le besoin de se laver les mains, à quelles fumigations ne voudrait-il pas se soumettre après avoir lu nos naturalistes !

Et il aurait raison. On se salit nécessairement, on court du danger, à de pareils contacts (1); à tout le moins, on y émousse sa sensibilité, on y perd le sentiment du beau et la pureté du goût.

Aussi avec quelle satisfaction ne voit-on pas un écrivain remarquable par la fougue et la violence de ses invectives, protester contre les livres pernicioeux « dont nous sommes envahis »; contre « ces idéalisations continuelles de la débauche qui la montrent provoquante, toute puissante dans une apothéose de jouissance et de luxe »; contre « les spéculateurs de l'obscénité moderne qui vivent du vice enguirlandé, qui battent monnaie avec l'hypocrisie de notre âge, et dont, qu'ils soient en haut ou en bas, la besogne empoisonnée descend quand même à une immoralité finale ». Mais c'est bien pensé et bien dit, tout cela. Comme ces coups, vigoureusement assénés, tombent juste sur les auteurs pornographes ! Et qui parle avec cette verve et cette autorité ? — Qui ? Zola, l'auteur de *la Terre* et de *la Bête humaine*. — Comment ! Il est changé ? — Du

(1) Ne peut-on pas appliquer aux romans de Zola, ce mot tiré de l'un d'eux : « La mouche, envolée de l'ordure des faubourgs, apportant le ferment des pourritures sociales, avait empoisonné ces hommes rien qu'à se poser sur eux »

tout. Il s'exprimait ainsi il y a quelques années. — Alors il avait en vue les œuvres les plus faisandées de ses disciples ? — Non, il écrivait cela, comme l'indiquent plusieurs de ses épithètes, soigneusement choisies, contre les romanciers spiritualistes, et leurs « ouvrages orduriers » où l'on ne voit pas assez « la bête dans la créature » (1) en d'autres termes, où l'on remue la boue des bas-fonds de la nature humaine sans en remettre.

Quant aux orduriers matérialistes, qui eux, tout entiers à leur belle besogne, en apprécient le succès et la qualité à la quantité de ce qu'ils réussissent à accumuler, ils échappent à ces critiques.

D'abord, répètent-ils en chœur, ils exercent dans la société une mission. Laquelle ? Nous n'avons jamais réussi à le comprendre ; c'est leur secret. Et puis, affirme Zola, « nos analyses ne sauraient être obscènes du moment où elles apportent un document ». Nous avouons humblement ne pas comprendre davantage. Que Bourget et Barrès de l'école psychologique croient utile de nous révéler dans l'âme humaine les moindres ressorts de notre activité, nous regrettons sans doute que plusieurs de leurs principes et de leurs procédés les rapprochent beaucoup trop des naturalistes et les rendent également dangereux ; mais encore nous comprenons cette prétention de leur part. Elle nous paraît incompréhensible de la part de Zola, ce physiologiste qui ne voit dans nos actions que le résultat fatal de notre constitution physique et des circonstances extérieures, qui se borne à « fouiller au fond du cadavre humain, ou bien « à représenter le

(1) C'est dans le même article qu'il parle du prix trop élevé des romans spiritualistes. Que les siens se vendent très-cher ; nous le souhaitons, s'ils sont lus par moins de personnes.

débordement des appétits, le large soulèvement de notre âge qui se rue aux jouissances ».

Du reste, si les naturalistes jugent profitable à la morale et à leur pays d'exécuter ce qu'ils prétendent être d'utiles photographies, de précieux moulages, difficiles à exécuter, (1) qu'ils rassemblent ces curieux spécimens en un endroit interdit au public, comme le musée Dupuytren, et où les gens du métier les étudieront à loisir. Quand, par hasard, d'autres personnes y pénétreront, au moins, à la vue des misères que l'on saura exceptionnelles, elles seront amenées à concevoir de l'horreur pour le vice et ses suites, mais non pas à mépriser l'homme. — Mieux encore : puisque c'est la science qu'ils disent vouloir servir, qu'ils fassent de la science, au lieu de faire des romans, qu'ils résument leurs découvertes psychologiques en un procès-verbal qu'ils publieront. — Oh ! il ne sera pas long, et on n'aura pas besoin d'en tirer beaucoup d'exemplaires. — Alors, à peu de frais, leur dette de patriotisme sera acquittée, leur conscience sera en repos..., et celle des autres moins troublée.

Certes on a été surpris d'apprendre que l'auteur de *Nana* briguait un fauteuil à l'académie, mais que penser de lui, lorsqu'il se croit digne du prix Montyon ?

Après que Zola et ses amis auront renoncé ainsi au bénéfice de leurs milliers de volumes, on n'aura

(1) Ils se trompent, dit un écrivain très tolérant, « rien n'est facile à faire comme un roman, selon la formule naturaliste, et toutes les médiocrités s'y sont jetées. Par exemple, on a tôt pataugé en pleine pornographie. Il n'y a plus alors ni talent, ni observation, il n'y a que de la boue. Or cette boue n'est pas légère aux chefs de l'école, ils en sont responsables, car c'est délibérément qu'ils ont abaissé et restreint l'horizon ». Ch. Morice. *La littérature de tout à l'heure*, p. 155

certes plus le droit de sourire, lorsqu'ils parleront de leur amour pour la science et se poseront en apôtres généreux et désintéressés. Ils y gagneront en honneur. Et nous, de notre côté, nous y gagnerons de pouvoir parcourir le vaste champ de notre littérature sans être préoccupés sans cesse de nous éloigner de ces immondices qui sont déposés ça et là le long de notre route, de ces spectacles honteux qui souillent l'imagination. de ces scènes de violence qui nous épouvantent, de ces étalages d'infirmités qui nous attristent, de ces expansions impudentes de la vie matérielle qui, si elles sont parfois une réalité chez l'homme, ne sont *la réalité* que dans le monde animal, où elles se produisent sans contrainte. Nous ne verrons pas toutes ces choses, en un mot, que c'est le fait de l'humanité, et dans l'humanité de notre civilisation, et dans notre civilisation du bon goût et du savoir vivre les plus élémentaires, d'éviter ou de reléguer dans le secret, par égard pour la délicatesse de nos sentiments, ou même par égard pour la susceptibilité de nos sens que tant de malpropres soulèvent de dégoût (1).

De fait, les naturalistes ne cèdent-ils qu'au désir d'exprimer la réalité, lorsqu'ils entrent dans les détails de la débauche, et ne comptent-ils pas, pour émouvoir le public, sur l'attrait du scandale ou de la licence ? Zola

(1) Voici comment cinq des disciples de Zola, Guiches, Paul Marguerite, L. Descaves, Rosny, et Bonnetain ont apprécié *la Terre* : « Non seulement l'observation est superficielle, les trucs démodés, la narration commune et dépourvue de caractéristiques, mais la note ordurière est exacerbée encore, descendue à des saletés si basses que, par instants, on se croirait devant un recueil de scatologie. Le maître est descendu au fond de l'immondice ». « M. Zola, écrit Claretie, change en boue tout ce qu'il manie. Une odeur de bestialité se dégage de toutes ses œuvres, ses livres sentent la boue. »

parle quelque part de gens qui ont « l'affolement de l'ordure. » Souhaitons qu'il n'ait jamais voulu, de propos délibéré, employer, pour réussir, des moyens inavouables, ni satisfaire les mauvais instincts qu'il sait être en nous, en chacun de nous, et que développent rapidement et démesurément nos moindres indulgences pour eux. Mais s'il prenait la peine de réfléchir, pendant quelques instants, à ce que recherchent et apprécient dans son œuvre la plupart de ses lecteurs, à ce qui lui en attire un plus grand nombre, aux effets que doit produire sur eux cette lecture ; alors, à moins de méconnaître entièrement les faits, et d'ignorer entièrement la nature humaine, ce que nous ne croyons possible à ce degré chez personne et surtout chez lui, il se sentirait blessé au vif dans son honneur, il protesterait contre les empressements qu'excitent ses livres, et n'hésiterait pas à renoncer au métier de corrupteur. Un homme quelque peu honnête et intelligent agirait de la sorte. Or nous aimons à croire qu'il est honnête, et nous savons qu'il est très-intelligent. Qu'il relise donc les pages enthousiastes que son admirateur Paul Alexis lui a consacrées, elles lui serviront à se rappeler ce que nous avons appris sans étonnement. Le volume de début : *Contes à Ninon*, très-vanté par les critiques, mit dix ans à se vendre à mille exemplaires. *La confession de Claude* valut à l'auteur le nom « d'égoutier littéraire » et... beaucoup de lecteurs, dont le nombre augmenta dès lors proportionnellement aux crudités pornographiques qu'on osa leur offrir (1). Voilà des faits qu'il convient de rappeler

(1) Maxime Gaucher a raconté agréablement dans la *Revue Bleue* cette anecdote que nous rappelons à titre de curiosité : Zola encore

à Zola et aux siens pour leur inspirer une honte salutaire, et les détourner des préférences qu'ils éprouvent ; car il s'agit ici de préférences.

Oh ! disait un jour à un jeune artiste le maître qui le regardait travailler, vous aimez, vous ! — Et qui vous l'indique ? — Je le vois à la manière dont vous dessinez. — Eh bien, nous, nous pouvons dire aussi à nos naturalistes : Vous vous prétendez indifférents ? Vous vous trompez ; vous aimez. Oui, nous le voyons à la manière dont vous décrivez. Vous aimez ces grossièretés, que vous êtes portés à redire sans cesse. Vous aimez ces choses malpropres et incongrues, indécentes et fétides qui semblent vous fasciner, tant vous tenez fixé sur elles votre regard. Vous aimez ces monstruosité disséminés dans la nature, et que vous vous empressez de rapprocher. Vous aimez ces mauvais instincts, qui donnent lieu à mille crimes dont vous exagérez encore la noirceur. Vous aimez ces lubricités, que vous détaillez avec un soin si minutieux, ces débauches, que vous

enfant avait une grande difficulté à articuler les consonnes. Ainsi au lieu de sauteisson, il disait *tautillon*. Un jour, pourtant, à quatre ans et demi, dans un mouvement de colère, il prononça parfaitement le nom de certain animal de basse-cour qu'il est inutile de désigner. Le père fut si ravi qu'il donna cent sous à l'enfant. « Cela n'est-il pas curieux, ajoute malicieusement Gaucher, que le premier mot qu'il prononce avec netteté soit un mot réaliste, un gros mot, un mot gras, et que ce mot lui rapporte immédiatement. Evidemment, cette pièce de cinq francs, gagnée d'un seul mot, Zola se l'est un jour rappelée, au temps où les choses décentes qu'il écrivait ne faisaient pas venir un centime à sa caisse. Une révélation, ce souvenir se réveillant brusquement ! Et alors il se sera écrié : « Eh bien, au fait, et les mots à cent sous ! » Alors, de même qu'en son jeune âge, ils lui ont porté bonheur. Comme tout, dans l'intervalle, avait renchéri, on les lui a payés dix francs, aujourd'hui, vingt ou trente, que sais-je enfin, tout ce qu'il veut. »

racontez avec tant de complaisance. Vous aimez ces dépravations de tout genre, dont vous êtes trop préoccupés pour qu'elles ne vous paraissent pas séduisantes ; vous les aimez au point de n'avoir de regard que pour cela et de négliger le reste (1). Voilà pourquoi vous ne nous peignez que des vicieux et des monomanes, des hommes plus ou moins malades, mais pas l'homme, que vous diminuez, que vous tronquez, que vous travestissez, que vous avilissez autant que cela est possible, que vous mutilez et calomniez. Et quand ensuite vous nous dites avec ce que nous souhaitons être de la candeur : « Nous enseignons la science amère de la vie, nous donnons la haute leçon du réel » nous avons peine à croire que vous parliez sérieusement. En tout cas, nous protestons de toutes nos forces, car la vie n'est pas si horrible que vous le prétendez, ni la réalité aussi repoussante, ni l'homme aussi pervers (2). Ce n'est pas la bestialité qui fait le fond de la nature humaine. Sans doute, ce que vous appelez *la bête* est en nous, nous ne le savons que trop, et il n'est pas besoin de vos révélations pour la connaître, ni de vos efforts pour la réveiller ; mais en nous aussi, quoique vous prétendiez, on trouve autre chose. De même qu'au dessus de la matière il y a l'esprit, qu'au dessus des instincts il y a la conscience,

(1) « Au fond écrit Zola, toute décomposition m'intéresse ». *Le naturalisme au théâtre*, p. 65. Ailleurs, il parle du bel abrutissement de gens vivant dans leur graisse et dans leur digestion, riant d'un rire épais. *Mes Haines*, p. 204.

(2) Dans Zola, écrit M. J. Lemaitre à propos de Pot-Bouille, « les conventions surabondent. Pas une figure qui ne soit hyberbolique dans l'ignominie ou dans la platitude. Les moindres détails ont été choisis sous l'empire d'une idée unique et tenace, qui est d'avilir la nature humaine. » *Les Contemporains*, 1^{re} série.

au-dessus du réel il y a l'idéal, ce radieux idéal que, par votre obstination à mettre sous nos yeux des spectacles écœurants, vous nous rendez plus nécessaire et dont, après les troubles causés en nous par vos cauchemars, nous apprécions davantage la pure et éternelle beauté.

Ayant essayé de montrer à quel point les naturalistes blessent en nous le sentiment du beau, nous aurions voulu rappeler aussi, pour compléter ce qui se rapporte à la sensibilité, ce qu'ils font du sentiment de l'affection, et comment le réduisant à n'être qu'un instinct ou un état pathologique, ils réussissent à dépasser, en fait de sécheresse de cœur, ce que nous offre l'Albert Sorel de leur grand ancêtre Stendhal, et, pour le reste, les théories de Chamfort. A part quelques études où par fantaisie, ils sont infidèles à leurs principes et changent leurs procédés, ils ne nous donnent rien que de glacial au point de vue du sentiment vrai, rien que de honteux au point de vue de la dignité humaine. Mais laissons ces questions. D'abord il faut nous borner. Et puis ce nouveau sujet, non moins épineux qu'intéressant, exige, pour être traité avec convenance, trop de délicatesse pour que nous ayons la présomption de nous croire capable d'en parler comme il le mérite.

Est-il nécessaire de répéter en terminant que nous ne méconnaissons pas l'habileté littéraire de Zola, ce laborieux ouvrier de la phrase, si surprenant, parfois, de vigueur et de dextérité, cet artiste plein de souffle et d'audace qui s'impatiente des liens mêmes qu'ils .

s'impose, et les brise souvent pour s'élancer dans des régions où nous aimerions à le suivre, à l'admirer dans l'exercice légitime de ses grandes et belles facultés, mais d'où il revient trop vite à ce dont Diogène lui-même se serait écarté avec dégoût ? Quoique n'ayant pas, vu la nature morale de notre étude, à louer en lui l'écrivain, nous tenons à rappeler que nous ne sommes pas de ceux dont il dit : « Se doutent-ils que nous passons des journées sur une page ? que nous nous tuons, à vouloir la perfection du style ? Et ils ne nous sentent pas, et ils nous nient, c'est ce qui m'enrage. (Il enrage toujours.) Tous des pions, rien que des pions. »

Certainement, s'il nous avait entendu ce soir, il n'aurait pas manqué, et pour beaucoup de motifs, de nous lancer ces derniers traits, devant lesquels du reste nous n'aurions pas reculé ; mais il nous eût reproché à tort de ne pas apprécier en lui le littérateur. Il est vrai que nous restons assez froids, quand, après nous avoir fait un crime de ne pas nous tuer comme lui, il ajoute par indulgence et esprit de concession : « Enfermez-vous, écrivez une œuvre, tâchez d'y mettre votre sang, rendez-vous très-malades, et nous causerons de style ensuite. » Mon Dieu, la recette de Zola, pour arriver à la perfection du style, bien qu'excellente sans doute, ne nous tente pas : si le bon style est à ce prix, nous nous résignons à n'avoir que celui « d'un académicien de province ».

Félicitons nous toutefois de ce qu'il vient de nous apprendre. Ah ! on sait maintenant pourquoi les naturalistes ont des conceptions si bizarres, des inventions si horribles : ils sont malades !... Nous nous doutions que c'était une influence de ce genre, qui déterminait

en eux quelque trouble. Au moins faut-il se réjouir de ce que leur mal est guérissable.

Eh ! leur dirons nous à notre tour, soignez-vous donc. D'abord que n'écrivez vous moins : vous vous en trouveriez mieux, et nous aussi. Ensuite, que n'écrivez vous autrement, peu avec votre sang, plus avec votre âme. Enfin, que n'écrivez-vous sur d'autres sujets, moins irritants. Sortez du cercle trop restreint où vous vivez. Entrez en rapport avec d'honnêtes gens, comme nous en rencontrons souvent, croyez le ; et essayez de nous les peindre. Rassurez-vous, ils ont leurs défauts, leurs faiblesses, leurs infirmités. Il y a donc lieu de compter sur toute sorte de défaillances de leur part. Vous nous les décrivez, si vous le voulez, pour votre propre satisfaction ; pour la nôtre, vous décrierez leurs vertus, car il en est toujours d'admirables dans le monde. Alors, vous aurez fait, outre une excellente cure, que nous vous souhaitons de tout notre cœur, du naturalisme, non pas de ce naturalisme fantaisiste, qui devient faux à force de matérialiser et de rabaisser, comme était faux le romantisme à force d'idéaliser et d'exalter, mais du vrai naturalisme, décent et sincère : ce que désirent de tout leur cœur aussi, ceux qui tiennent à garder, avec le respect d'eux-mêmes, l'amour du beau, du bien, et de la vérité.

Γνωθι Σεαυτὸν !

LECTURE PAR M. BADOUREAU

(Séance du 25 Avril 1890).

Ce conseil, donné par Socrate à ses élèves il y a plus de vingt siècles, était en même temps une sorte de défi jeté aux philosophes de l'univers. Si j'avais la suprême audace de le relever fièrement et de vous dire : *Voilà ce que nous sommes !* vous auriez, Messieurs, amplement le droit de me taxer d'outrecuidance. Mon ambition n'est pas si grande. Comme c'est le devoir de tout homme, j'ai longuement réfléchi sur ce grave problème, et je vous demande la permission de vous soumettre humblement le résultat de mes méditations, en remerciant d'avance ceux d'entre vous qui voudraient bien ensuite rectifier quelques unes des erreurs que j'aurai énoncées, soit relativement au corps de l'homme soit au sujet de son âme. Que vos critiques me soient adressées au point de vue du prêtre ou du médecin, du magistrat ou du philosophe, du savant ou de l'historien, elles seront accueillies de ma part avec une égale reconnaissance.

Il y a trois ans, en entrant pour la première fois dans le sein de notre Assemblée, j'ai prononcé un discours sur les *différents objets de l'activité intellectuelle de l'homme*. En 1888 j'ai jeté devant vous un *coup d'œil sur les sciences* (1). Enfin, l'année dernière, me confinant de plus en plus, j'ai publié un *exposé de l'état actuel des sciences expérimentales* (2).

(1) Revue Scientifique 14 juillet 1888.

(2) Les Sciences expérimentales. (Librairie Quantin).

La *physiologie* et la *psychologie*, dont je vais vous entretenir pendant quelques instants, ont été plus ou moins effleurées dans ces divers travaux. Je ne vais vous dire aujourd'hui presque rien de nouveau, mais seulement grouper en un tout ce qui répond d'une façon plus ou moins exacte et plus ou moins complète à la question du philosophe d'Athènes. Je ne vous dirai rien du problème de la fin de l'homme, et pourtant dans mon discours de nombreuses phrases seront très vagues et même douteuses en raison de l'état d'ignorance où nous sommes encore à l'heure actuelle.

Avant de vous dépeindre les personnages que nous sommes et les rôles que nous jouons, je dois naturellement vous rappeler, en quelques mots, comment *me paraît* installé le décor devant lequel nous nous mouvons.

Je suis porté à croire que l'univers est infini, mais comme notre vue armée des plus forts télescopes s'arrête à une centaine de millions de milliards de kilomètres (10^{10} mètres), je n'ai pas la prétention de juger l'ensemble de l'univers sur le *minuscule échantillon* que nous en connaissons : les lois auxquelles l'Océan est soumis diffèrent de celles qui regissent une goutte d'eau.

La partie de l'univers que nous voyons est entièrement remplie de *particules d'électricité* (1) qui exercent les unes sur les autres à distance et instantanément des forces dont la grandeur et la direction dépendent selon

(1) Le mot *éther* que l'on emploie généralement dans ce sens est un synonyme inutile, et même nuisible à cause de l'amphibologie à laquelle il se prête : je le laisse à la chimie.

la formule de Clausius, de la distance des particules et des mouvements dont elles sont animées.

L'électricité interstellaire vibre, et ses vibrations se transmettent de proche en proche par un phénomène d'induction, comme l'a observé récemment M. Hertz (1), l'éminent physicien allemand à qui l'Académie des Sciences de Paris a décerné cet hiver le grand prix de physique fondé par L. La Caze. La théorie de J. C. Maxwell sur la propagation de la lumière se trouve donc vérifiée.

Un certain nombre de particules d'électricité groupées en forme d'anneau et animées d'un mouvement tourbillonnant restent perpétuellement unies les unes aux autres, en vertu du théorème de M. Helmholtz. Elles constituent un *atome* de matière dont la masse, mesurée par leur nombre, est constante. Un atome est doué d'un plus ou moins grand nombre d'*atomicités*, c'est-à-dire de *facultés d'union*, sur la nature desquelles la chimie n'est pas fixée. On connaît actuellement 77 espèces différentes d'atomes, caractérisées par leur masse et par leur nombre d'atomicités. Les atomes dont la masse est la plus petite sont ceux d'*hydrogène* (2).

Cette remarque explique, dans une certaine mesure, l'erreur dans laquelle divers chimistes sont tombés pendant la première moitié de ce siècle en considérant l'hydrogène comme la matière universelle, comme le

(1) Voy. Revue Scientifique du 11 mai 1889.

(2) Cette masse, qui sert d'unité pour mesurer celles des autres atomes, est probablement comprise entre un centisextillionigramme ($\frac{1 \text{ gr}}{10^{22}}$) et un centiseptillionigramme ($\frac{1 \text{ gr}}{10^{26}}$), mais il est difficile de mesurer exactement d'aussi petites quantités.

célèbre $\sigma\psi\tau\theta\pi\alpha\chi$ si âprement recherché par les alchimistes.

Des atomes qui se réunissent en satisfaisant deux à deux toutes leurs atomicités constituent une *molécule*.

Deux atomes de matière exercent l'un sur l'autre des forces qui sont égales et dirigées en sens inverse suivant la droite qui joint leurs centres de gravité. Leur grandeur est une fonction des masses et de la distance des deux atomes.

Une sphère décrite autour du centre de gravité d'un atome ou d'une molécule comme centre, avec un rayon égal à la distance à laquelle la force, exercée par l'atome ou la molécule sur un atome ou une molécule identique, cesse d'être appréciable, constitue par définition (1) la *sphère d'activité* de l'atome ou de la molécule. Quand deux molécules sont en dehors de leurs sphères d'activité réciproque, elles exercent l'une sur l'autre une attraction très faible, mais sensiblement proportionnelle au produit de leurs masses divisé par le carré de leur distance.

Des molécules semblables placées dans le voisinage l'une de l'autre constituent un *corps* qui peut présenter l'un des quatre états types suivants ou un état intermédiaire entre eux. Les molécules des *ultragaz* ne passent jamais dans leur sphère d'activité réciproque, celles des *gaz* y passent très souvent mais y restent un temps très court, celles des *liquides* y restent constamment en glissant les unes sur les autres, et celles des *solides* y restent constamment en étant immobiles. Ces quatre états de la matière ont été décrits en grand détail dans mon livre sur les *sciences expérimentales*.

(1) Il n'est pas inutile de remarquer combien cette définition est vague.

Des corps groupés entre eux, presque jusqu'au contact, par l'attraction qu'ils exercent les uns sur les autres constituent un astre.

Des astres groupés entre eux par leur attraction réciproque forment un *système stellaire*.

L'ensemble des systèmes stellaires connus de nous est notre *univers*, qui fait peut-être lui même partie.... mais arrêtons nous : la lumière nous fait défaut.

En résumé nous avons la série croissante : particule d'électricité, atome de matière, molécule de matière, corps, astre, système stellaire, univers, etc. etc.

L'astre qui a pour nous le plus grand intérêt, en dépit de ses dimensions restreintes est notre *Terre*. Sa masse n'est que de six cents sextillions de kilogrammes (6.10^{26} grammes). Elle a sensiblement la forme d'une sphère de sept mille kilomètres de rayon.

C'est une goutte de fer carburé liquide entourée successivement de couches minces, et même discontinues, présentant la composition chimique approximative et l'état physique suivant :

- 1° Silicates de fer d'alumine et de chaux liquides.
- 2° Les mêmes solides.
- 3° Carbonate de chaux solide.
- 4° Eau liquide.
- 5° Eau solide.
- 6° Azote et oxygène gazeux.

La quatrième couche et la sixième sont peuplées par une quantité innombrable d'êtres animés, constitués par des réunions de cellules élémentaires. Une *cellule* est formée d'une *enveloppe* généralement solide, conte-

nant un *protoplasma* liquide, au sein duquel est un *noyau* solide. Les forces qui s'exercent entre les molécules d'une cellule développent ou absorbent une quantité plus ou moins grande de travail. Dans le premier cas, la *force vitale* (1) qui anime la cellule, son *âme* ou son *principe psychique* dispose d'une certaine quantité de travail positif qu'elle applique à son gré en se mouvant elle même, ou en déplaçant les objets qui l'environnent. *Elle est entièrement libre de se déterminer, même sans autre motif que son caprice.*

Un certain nombre de cellules qui se groupent constituent un *être animé* par l'ensemble des âmes des cellules.

Normalement, une cellule nouvelle provient toujours du fractionnement d'une autre cellule. Les êtres inférieurs dérivent de même du fractionnement d'êtres semblables à eux. La *fécondation* qui accompagne ce dédoublement chez les êtres supérieurs est une fusion complète entre une cellule mâle automobile et une cellule femelle. Ces deux cellules sont émises par un seul et même être dans le cas des hermaphrodites et par deux êtres distincts à peu près semblables entre eux, sauf quant aux organes qui émettent les cellules génitales, dans le cas des êtres sexués. La fertilité réciproque habituelle est le signe de l'identité d'espèce de deux individus de sexe différent ; la fertilité habituelle avec un même être caractérise l'identité d'espèce de deux individus du même sexe.

(1) Remarquons en passant combien ce mot est impropre. Le même vocable s'applique ainsi à trois entités absolument dissemblables : la force proprement dite, la force vive ou travail, et la force vitale ou l'âme.

Les hommes sont les douze cents millions d'êtres animés les plus parfaits qui existent actuellement sur notre terre. Ils constituent une espèce admirablement tranchée. Quelques personnes ont prétendu pouvoir conclure de l'examen d'une gravure connue sous le nom de « *la femme au renne* » exécutée à l'époque des pierres taillées les plus récentes et trouvée à Laugerie Basse (Dordogne) que les accouplements de l'homme et des animaux supérieurs étaient alors dans les mœurs. Quoiqu'il en soit, de nombreux objets conservés à Pompéi sous les cendres du Vésuve prouvent qu'ils étaient très fréquents dans l'empire romain. Aujourd'hui ils sont devenus fort rares, du moins parmi les nations civilisées. Non seulement ils constituent des actes regardés comme monstrueux, mais ils sont toujours complètement stériles. Il arrive fréquemment que de grands singes violent des femmes, mais dans ce cas les spermatozoïdes siemens passent inertes à côté des ovules humains.

Aujourd'hui le corps des hommes se distingue de celui des singes anthropomorphes par les caractères suivants à peu près constants dans son espèce : la configuration du crâne et de la face, la structure et les dimensions du cerveau, la forme de la colonne vertébrale, la station habituellement verticale, la dimension réduite des membres antérieurs, l'impossibilité pour le pouce des membres postérieurs de s'opposer aux autres doigts, la denture complète sans intervalle pour recevoir les canines opposées, la forme de l'oreille, la largeur de la mâchoire, etc.



Il me paraît probable (1) que jadis les hommes et les anthropomorphes se ressemblaient plus qu'aujourd'hui, qu'alors leurs accouplements étaient habituellement féconds en mulets stériles, et qu'à une époque encore plus reculée, ces produits étaient eux-mêmes féconds soit entre eux soit avec les hommes soit avec les singes anthropomorphes.

Quelques personnes ont cru il y a quelques années que certaines traces, attribuées à l'industrie humaine dans le terrain miocène, appartenaient en réalité au *dryopithecus*, anthropomorphe très voisin de l'homme qui a eu récemment encore les honneurs d'une savante discussion à l'Académie des Sciences (2). Pourquoi lui ou un de ses semblables ne serait-il pas notre aïeul ? Si Huxley « avait à choisir ses ancêtres entre un singe perfectible et un homme qui emploie son esprit à se moquer de la recherche de la vérité, il préférerait le singe.... » Charmante boutade que je contresigne de tout cœur, sans croire aucunement rabaisser l'homme en élevant presque jusqu'à lui les animaux !

La notion que j'ai de l'homme est moins flatteuse pour sa vanité que le dogme religieux et la fiction poétique, qui le représentent comme une créature à l'image de Dieu, possédant seule une âme (3), et pro-

(1) Cette hypothèse est loin d'être universellement admise. Certains savants croient au contraire que les anthropomorphes fossiles différaient plus de nos ancêtres que les anthropomorphes actuels ne diffèrent de nous-mêmes.

(2) 24 février 1890. MM. Albert Gaudry et Milne Edwards.

(3) On a même reproché à la religion chrétienne d'avoir contesté aux femmes le privilège d'avoir une âme. Cette accusation repose exclusivement, d'après M. l'abbé Gorini, sur les deux faits suivants : St Grégoire de Tours rapporte qu'un concile provincial tenu à Macon

fitant de l'univers matériel, des végétaux et des animaux-machines, créés uniquement pour son usage personnel. Elle ne manque pas de grandeur, mais cela m'importe peu, pourvu qu'elle ait quelque justesse.

J'affirme hautement que chacun de nous possède une âme immatérielle, mais je ne connais pas plus sa nature que celle de quoi que ce soit : la métaphysique seule, ce « roman de l'esprit », prétend discerner la quintessence de tout.

Un atome de matière est peut-être formé, comme je vous l'ai dit, de particules électriques, mais que sont ces particules elles-mêmes ? Si une particule électrique était abandonnée à elle-même dans l'univers, et si on rapportait sa position à celles d'autres particules abandonnées également à elles-mêmes, son mouvement serait perpétuellement rectiligne et uniforme. En fait, le mouvement de toute particule est curviligne parce qu'elle est soumise à des forces, émanant des autres particules, mais de quelle essence sont ces forces elles-mêmes ? Si l'on considère un astre dans l'univers, un grain de sable dans la mer, une poussière dans l'atmosphère, ou une plume au vent, son mouvement est absolument déterminé, en vertu des lois de la mécanique, par les forces extérieures : le hasard est, vous le savez Messieurs, l'ensemble des causes dont le détail et la loi nous échappent. Quand il s'agit d'un être

en 585 a discuté, au point de vue philologique, si le mot « homme » devait comprendre indistinctement les hommes et les femmes, et un pamphlet, colporté à la fin du xvi^e siècle par Acidalius, a allégué que les femmes n'avaient pas d'âme. M. Gorini ajoute même que cet écrit a été condamné par le pape Alexandre VII en 1651, ce qui me paraît difficile à admettre puisque son pontificat n'a commencé qu'en 1655.

animé, on ne peut plus prévoir à priori exactement le chemin qu'il suivra, et que modifiera dans une certaine mesure un facteur libre ; je l'appelle l'âme, mais quelle est sa substance ?

L'univers est constitué par des *particules d'électricité*, des *forces* et des *âmes* : trois sortes d'entités *également mystérieuses*, dont la science connaît seulement quelques propriétés.

Si l'existence de l'âme est pour moi une hypothèse scientifique presque incontestable, il n'en est pas de même de son *immortalité* affirmée par la religion, dans le domaine de laquelle les statuts même de l'Académie m'interdiraient d'entrer, si j'en avais jamais la fantaisie.

Les aptitudes naturelles des enfants résultent peut-être du souvenir incomplètement effacé d'une existence antérieure, et la mort n'est peut-être qu'une sorte de sommeil plus profond que le sommeil nocturne : il n'est pas impossible qu'une âme existe avant d'être conçue, et continue à exister après la mort, mais ces questions me paraissent sortir du domaine de la science.

Je me hâte d'y rentrer pour vous décrire les principaux caractères de l'homme que je vais d'abord considérer à l'état adulte.

Il comprend plusieurs trillions de cellules qui atteignent dans leur complet développement une dimension comprise entre 7 à 8 μ (globules rouges de sang) et 100 à 200 μ (ovules) (1). Ces cellules se partagent les rôles comme les individus dont l'ensemble constitue une *velette*, une *porpité*, une *physalie*, etc, très justement

(1) Le micron μ est le millième du millimètre.

assimilées par M. de Lacaze Duthiers à des sociétés coopératives (1). La physiologie étudie le rôle de toutes ces cellules, et je vais me borner à vous indiquer celui des principales.

Considéré dans son ensemble, l'homme est un animal à peu près symétrique par rapport à un plan diamétral, et doué de deux paires de membres et d'un canal digestif muni de deux orifices. Il introduit dans ce canal, par l'orifice supérieur, des fragments divers de végétaux et d'animaux, et les dissout partiellement pour les transporter dans son sang, et reconstituer ses différents organes. Sa *graisse*, principalement composée d'oléine, de palmitine et de stéarine, dont les molécules sont formées de carbone, d'hydrogène et d'oxygène brûle aux dépens de l'oxygène de l'air et se transforme en acide carbonique et en eau. Ses *muscles* composés de fibrine, dont la molécule est formée de carbone, d'hydrogène, d'azote, d'oxygène et de soufre, brûlent également et se transforment en acide carbonique, en eau, en urée, en acide urique etc. Ses os intérieurs sur lesquels s'insèrent ses muscles sont principalement composés d'osséine analogue à la fibrine, de phosphate et de carbonate de chaux. On trouve des *nucéïnes* c'est-à-dire des matières insolubles dans les acides et formées de carbone, d'hydrogène, d'azote, de phosphore, de soufre et d'oxygène dans divers organes de l'homme parmi lesquels nous pouvons citer les suivants : le *cerveau*, organe où semblent se concentrer les diverses facultés de son âme, le *sang* qui circule dans son corps ainsi que nous l'avons dit plus haut, le *sperme* liquide émis par les individus du sexe mâle et conte-

(1) Le monde de la mer (Revue scientifique 11 août 1888).

nant les cellules reproductrices mâles, le *lait* liquide émis par les individus du sexe femelle pendant quelque temps après la naissance de leurs enfants et destiné à les nourrir, etc. Le rôle que remplissent les nucléines contenues dans ces divers organes n'est pas encore exactement connu.

Les combustions qui s'opèrent constamment dans tout le corps de l'homme sont des réactions exothermiques, qui l'entretiennent à une température sensiblement constante dans l'état de santé, de 40° dans le sang, 37° sous l'aisselle, 35° à la main et 32° au pied, et qui lui permettent d'employer à son gré en moyenne 27 millions de megergs par jour (1).

Quand un travail positif est produit par un muscle déterminé, ce muscle est contracté et se brûle plus rapidement. Il a été mis dans cet état par un courant venu du cerveau le long d'un nerf. Un courant nerveux est assimilable d'après M. Du Bois Reymond à un courant électrique dont la vitesse serait inférieure à 30 mètres par seconde. Une partie du travail positif produit par l'homme est employée par lui aux fonctions animales sans qu'il en ait conscience. L'homme a besoin de dormir chaque jour, ou à peu près chaque jour, pendant plusieurs heures, durant lesquelles sa volonté cesse complètement de se manifester, ce qui ne l'empêche pas d'ailleurs de continuer à développer du travail positif.

L'homme en faisant vibrer ses cordes vocales, et en déformant sa bouche émet des sons d'un timbre varié, au moyen desquels il exprime conventionnellement sa pensée. Malheureusement ceux-là seuls de ses sem

(1) 280,000 kilogrammètres.

blables, qui ont appris la langue qu'il parle, peuvent le comprendre. Arrivera-t-on à constituer un jour une langue comprise de l'universalité des hommes ? L'humanité se partage en trois ou quatre cents groupes parlant chacun une langue différente. Ces langues sont monosyllabiques, agglutinatives ou à flexion, et elles comprennent chacune plusieurs idiomes distincts. Chaque mot dans les langues monosyllabiques, chaque syllabe dans les autres, comprend des explosions de très courte durée et des sons qui peuvent se prolonger sans variation pendant un temps beaucoup plus long (voyelles, sifflantes, nasales et liquides).

Le langage humain est beaucoup plus compliqué que le langage rudimentaire des animaux supérieurs, mais il me paraît incontestable qu'il en provient par trans-formisme.

L'écriture est une image visible conventionnelle de la parole. Les diverses langues ont un signe pour chaque mot, pour chaque syllabe ou pour chaque son élémentaire.

L'écriture a conservé dans chaque partie de la terre le souvenir des événements notables qui s'y sont produits depuis son invention et même un peu antérieurement. La reconstitution posthume des anciennes langues de l'Égypte et de l'Assyrie est une des merveilles de l'esprit humain. Il n'a pas encore pu déchiffrer les inscriptions trouvées en Étrurie. L'histoire officielle et complète de la Chine remonte à la 61^e année du règne de Hoang-Ti soit à 4,527 ans. L'histoire du peuple juif comprend 56 siècles, dont les 22 premiers il est vrai sont remplis par des traditions contestables, et celle du peuple égyptien,

écrite sur ses monuments, paraît remonter jusqu'à 69 siècles.

Les hommes se transmettent leur pensée par la parole, par l'écriture et par l'imprimerie, imaginée il y a moins de cinq siècles pour remplacer l'écriture. C'est pourquoi l'on peut dire que l'homme est un *animal perfectible*.

Il peut employer les megergs, dont il dispose, à marcher sur la surface solide de la terre ou à nager dans l'eau qui la recouvre. Quand il marche, ses pieds reposent de temps en temps sur le sol, et y exercent un frottement. La déformation de ses jambes par la tension ou la distension de ses muscles le fait avancer. Quand il nage, il pèse à peu près autant que l'eau qu'il déplace, l'eau qui l'entoure exerce sur lui des pressions qui équilibrent à peu près son poids, et il se meut dans tous les sens au moyen de la déformation de ses quatre membres. L'homme peut également déplacer les objets qui l'environnent et les travailler à sa guise.

Il faut que je vous dise un mot de ses sens pour la satisfaction desquels il agit généralement. D'une manière générale, on peut dire qu'ils sont impressionnés par le mouvement de la matière et de l'électricité qui les environnent. Ils peuvent être hyperesthésiés par la maladie ou par l'hypnotisme, sur lequel nous reviendrons tout à l'heure. On peut les anesthésier par l'action de diverses substances ou d'un courant électrique, par des phénomènes sensibles très violents ou par l'action de l'hypnotisme en concentrant l'attention d'un autre sens sur un point déterminé. Les Aïssaouas, qui se sont montrés à l'Exposition universelle de 1889, anesthésiaient leurs sens par des mouvements violents de la

tête, qui emplissaient de sang leur cerveau, et par des inhalations de substances diverses.

Dans l'état normal, l'homme connaît la forme des corps par le toucher et par la vue, leur poids et leur température par le toucher, leur couleur par la vue, leur saveur par le goût, leur odeur par l'olfaction (1); l'ouïe lui fait connaître les sons transmis par l'air ou par l'eau, son toucher est impressionné par l'électricité.

De nombreux savants ont étudié le phénomène de la sensation (2). La théorie suivante est due à M. Antoine Cros. Quant un sens de l'homme est affecté, l'impression se transmet à son cerveau par le canal des nerfs, elle passe successivement en se transformant par les centres sensoriels périphériques (notamment les ganglions gris des couches optiques), puis dans les centres sensoriels internes (cellules corticales) qui en conservent la trace à la façon d'un appareil enregistreur.

Cette impression physique donne naissance au phénomène psychique d'une sensation agréable ou désagréable. Comment s'opère cette transformation? C'est un des plus difficiles problèmes que soulève l'étude de l'homme : il paraît même actuellement tout à fait insoluble. Quand les nerfs ou les centres sensoriels périphériques sont excités accidentellement, l'homme

(1) Le goût et l'odorat résultent de l'action chimique exercée par les liquides dans la bouche et par le gaz dans le nez.

(2) Luys (recherches sur le système nerveux cérébrospinal 1865), Ritti (théorie physiologique de l'hallucination 1874), Edouard Fournié (physiologie du système nerveux cérébrospinal 1872), Charles Cros (la théorie mécanique des impressions visuelles au delà de la rétine — synthèse médicale 1879-80), Antoine Cros (les fonctions supérieures du système nerveux 1875) etc.

perçoit une sensation artificielle, « voit, par exemple, trente six chandelles ».

La sensation souvenir à son siège dans une cellule corticale. Elle s'efface à la longue par le temps. Quand elle s'accroît accidentellement, elle peut, par un courant inverse exciter les centres périphériques et produire le rêve ou l'hallucination. Il est digne de remarque que des aveugles et des sourds peuvent avoir des hallucinations de la vue et de l'ouïe.

La mémoire de l'homme conserve le souvenir des sensations reçues du monde extérieur ou formées dans son cerveau, sa volonté et son imagination réveillent et modifient ses sensations-souvenirs, son intelligence détermine d'après cela les actes qu'il doit de préférence accomplir, et sa volonté les produit. *Sensibilité, mémoire, intelligence, imagination et volonté* sont à la fois des facultés de l'âme et du système nerveux : la psychologie et la neurologie ont chacune le devoir de les étudier à son point de vue.

Par parenthèse, je ne saurais affirmer avec trop d'énergie que ces diverses facultés, loin d'être spéciales à l'homme, comme il l'a cru longtemps dans son ridicule orgueil, sont communes à tous les êtres animés (1). Mais elles ont dans chacun d'eux un développement plus ou moins considérable.

Je reviens à l'homme, et je constate que pour se procurer des sensations agréables et surtout pour s'en épargner de désagréables, il se livre à des industries très variées :

(1) Voir l'*analyse élémentaire de l'univers* de Hirn. Voir également de nombreux articles de la *Revue scientifique* démontrant l'intelligence des animaux.

1° Production du feu c'est-à-dire d'une réaction exothermique fournissant à la fois de la force vive calorifique et de la lumière.

2° Extraction du sein de la terre de divers minéraux solides ou liquides.

3° Culture de végétaux.

4° Élevage d'animaux.

5° Transformation des minerais en métaux.

6° Préparation d'aliments, de combustibles, d'engrais pour l'agriculture, etc.

7° Fabrication d'instruments dont la matière première principale est actuellement le fer.

8° Confection de vêtements en peaux d'animaux et en matières végétales ou animales filées et tissées, et de bijoux en métaux précieux, en diamant et en pierres précieuses.

9° Construction d'habitations.

10° Transport rapide à la surface de la terre ou de la mer.

En outre, aujourd'hui l'homme a le légitime orgueil de pouvoir se diriger, presque comme il l'entend, à travers l'atmosphère par le ballon de M. Renard, ou au sein de la mer par les bateaux de MM. Nordenfelt, Zédé, etc.

Les hommes sont les seuls êtres vivants qui exercent, dans leur ensemble, toutes ces industries, mais aucune d'elles n'est, je crois, le privilège absolument exclusif de leur espèce.

En général l'homme est entièrement libre de ses actions. Cependant, dans la *catalepsie*, la *léthargie* et le

somnambulisme, il obéit d'une façon à peu près absolue à la volonté de l'hypnotiseur, et cette volonté peut se manifester jusqu'à un an et peut-être plus après le réveil de l'hypnotisé. La volonté de l'hypnotiseur se transmet par l'intermédiaire des sens, plus ou moins hyperesthésiés de l'hypnotisé, mais je ne crois pas qu'on ait encore *indiscutablement* constaté que cette transmission pût se passer absolument de leur concours.

Une personne hypnotisée croit éprouver les sensations que lui suggère son hypnotiseur.

L'éducation des enfants et la domestication des animaux me paraissent être de même des exemples de la substitution de la volonté d'un être fort à celle d'un être faible.

Je dois vous citer également les étranges phénomènes suivants que pour ma part j'explique par l'hypnotisme des expérimentateurs ou des observateurs :

1° M. Crookes admet que l'homme est doué d'une *force psychique* au moyen de laquelle il peut, sans toucher un corps solide, faire varier son poids, et dont la mise en œuvre produit sur lui un épuisement correspondant (1).

2° M. de Rochas croit que l'organisme humain peut repousser la terre par une force spéciale et qu'un homme peut dans certains cas flotter dans l'air (2).

3° Les spirites affirment que l'âme humaine est immortelle, et prétendent hypnotiser l'âme de personnes

(1) Nouvelles expériences sur la force psychique.

(2) La Lévitacion (Revue Scientifique 1885).

mortes et lui faire accomplir du travail positif au moyen d'une force spéciale dont elle disposerait même après la mort (1).

Mais je me hâte de laisser de côté toutes ces « forces spéciales », tous ces phénomènes douteux et au moins exceptionnels, et de revenir à l'homme considéré dans les conditions normales. Il travaille librement et produit un objet qui est sa *propriété* et qui fait partie de sa *fortune*. Il a le droit de l'échanger, de le donner ou de le léguer après sa mort ; mais il arrive souvent qu'un autre homme le lui ravit violemment. Alors, mais seulement alors, on peut dire avec Proudhon que « la propriété, c'est le vol. »

Les hommes ont, par l'atavisme, les deux notions du bien et du beau ; l'éducation les développe singulièrement.

La *morale* étudie la notion du *bien*, le droit se conforme à la morale et protège les intérêts particuliers de tous les hommes en limitant celui de chacun. La *vertu* consiste dans le sacrifice volontaire de l'intérêt particulier à l'intérêt d'autrui, mais la vertu est rare, souvent *la force prime le droit*, et certains hommes commettent des crimes en sacrifiant l'intérêt d'autrui à leur intérêt particulier.

L'examen de la notion du beau constitue l'*esthétique*. Vous vous rappelez, Messieurs, le brillant discours prononcé le 19 décembre 1887 sur « l'Art et le goût » par M. l'Abbé Francqueville. Pour ma part, je suis encore sous le charme de sa parole, et néanmoins je ne suis pas tout à fait d'accord avec lui : je crois que le

(1) Analyse des choses, de Paul Gibier.

beau a seulement une existence subjective et dépend surtout de la race, de l'âge et de l'éducation de l'observateur. Quoiqu'il en soit, que cet idéal soit unique ou multiple, sa recherche et sa contemplation sont l'objet des lettres et des arts. Les *lettres* le trouvent dans la parole, la *musique* dans les sons, l'*architecture*, la *sculpture*, la *peinture* dans les objets visibles.

L'homme est, d'après la définition d'Aristote, un *animal sociable*. Il recherche la société de ses semblables pour échanger avec eux le produit de son travail par le commerce, et ses pensées par la parole et par l'écriture. Il forme des *familles* stables composées, parmi les populations monoandres et monogames, du père, de la mère et des enfants. Les membres d'une même famille associent tous leurs intérêts. Les *peuples* sont des groupes d'êtres humains, habitant dans une même partie de la terre, formant entre eux des familles et parlant la même langue. Le peuple français, bien qu'ayant comme ancêtres des Hyperboréens, des Eskualdanacs, des Celtes, des Phéniciens, des Grecs, des Latins, des Francs, des Wisigoths, des Burgondes, des Normands, des Juifs, des Bohémiens (1) etc. sans parler des Carthaginois, des Huns, des Arabes et des divers Aryas qui ont traversé à certaines époques le sol de son pays, est formé d'individus qui, considérés deux à deux sont tous cousins au 30° ou 40° degré au plus. Les *nations* sont des groupes artificiels d'êtres humains obéissant à un même chef et mettant en commun une partie de leurs intérêts. Il serait désirable que chaque nation fût constituée par

(1) L'origine des peuples errants désignés sous les noms de bohémiens, gitanos, tziganes, gypsies etc. est probablement l'Inde ou l'Arabie.

un seul peuple pris intégralement, et que l'obéissance au chef fût librement consentie par tous les hommes de la nation.

Le *patriotisme* consiste pour chaque homme à sacrifier ses propres intérêts à ceux de ses concitoyens. Dès les temps les plus reculés, les nations voisines ont lutté entre elles et les plus fortes ont ravi aux plus faibles la fortune, la liberté et même la vie. Ainsi que m'a fait l'honneur de me l'écrire M. Cartailhac, l'éminent anthropologiste, à qui j'ai soumis le présent travail, il ne faut pas trop médire de la guerre, car c'est à elle « que nous devons tout ce qui fait notre supériorité croissante, et le jour où la lutte pour la vie cessera, les jours de gloire et de bonheur seront comptés ».

Actuellement les nations les plus civilisées forment une ligue pour la suppression de l'esclavage, partout où se retrouve encore ce reste de la barbarie.

Ne vous semble-t-il pas, comme à moi, entendre un souverain du pays noir, élevé à Paris, répondre en ces termes à son Eminence le cardinal Lavigerie, qui dirige la croisade antiesclavagiste ?

« Monseigneur, je vous remercie des conseils de votre charité chrétienne, mais croyez-moi, ceux qui paraissent vous suivre vous poussent en réalité dans la voie de leur intérêt. Que votre Grandeur veuille bien conserver les trésors de sa sollicitude pour les peuples Aryâs, qui en ont un plus pressant besoin que nous. Nous n'avons pas des armées de quatre millions d'hommes, ni des canons lançant à vingt kilomètres de distance, sans faire de fumée indiscrete, des obus de quarante-deux centimètres de diamètre. Parfois, il est vrai nous prenons quelques pauvres diables, qui n'ont pas hélas ! le moyen de nous payer cinq milliards de rançon, nous les vendons à un prix modéré, et je vous assure, Monseigneur, qu'ils ont souvent la bonne fortune d'être plus heureux, sous leur maître, que ne le sont les

prolétaires de vos pays soi-disant civilisés, et que, s'ils ne votent pas, ils ont presque tous les jours, comme dit La Fontaine, bon souper, bon gîte et..... »

Ah ! Assez, Monsieur le Nègre ! Cessez, je vous prie vos paradoxes et vos plaisanteries d'un goût douteux. Somme toute, j'aime mieux être un citoyen français que d'être votre esclave. Parmi nous, l'industrie se développe puissamment sous la chaude et vivifiante haleine des sciences, et sauf quelques rares exceptions, les familles sont stables et unies, le travail, la propriété sont respectés, les crimes sont punis. Tel est l'homme adulte à l'état de santé et de civilisation.

Au début de son existence, un homme ne ressemble à rien moins qu'à ce qu'il est appelé à devenir.

L'*ovule* est d'abord une cellule attachée à l'*ovaire* de la mère ; il s'en détache quand il est mur, entraîne avec lui une partie du corps et de l'âme de la mère, et descend dans l'*oviducte*. Le *spermatozoïde* est d'abord une cellule attachée au *testicule* du père ; il s'en détache quand il est mûr, entraîne avec lui une partie du corps et de l'âme du père, et se rend dans la *vésicule spermatique*. Il est ensuite projeté dans l'oviducte de la mère où il rencontre l'ovule, et où il se fond avec lui enveloppe à enveloppe, protoplasma à protoplasma et noyau à noyau.

Remarquons en passant que quand Richepin se déclare

..... « fils du hasard qui lança
un spermatozoïde aveugle dans l'ovaire »

c'est pis qu'un « blasphème » qu'il commet : c'est une

erreur physiologique, car l'ovaire n'est pas le lieu de la fécondation. L'accomplissement de l'acte générateur s'accompagne d'une jouissance, mais on ne devrait coïter que pour reproduire, de même qu'il ne faudrait manger et boire que pour se soutenir.

Le nouvel homme qui vient de se former n'est donc rien de plus qu'une cellule issue du corps et de l'âme du père et de la mère. Il descend dans l'oviducte, et commence à se fragmenter. En arrivant dans l'*uterus*, il se soude avec lui par l'intermédiaire du *placenta*, à travers lequel le sang de la mère se filtre pour le nourrir. Il y subit de nombreuses transformations analogues à celles des têtards et des chenilles qui deviennent des grenouilles et des papillons, et il y revêt successivement des formes diverses qui rappellent probablement ses ancêtres antérieurs à l'établissement de l'espèce humaine. Enfin, il se détache de l'*uterus*, et vient au jour en entraînant avec lui, sous le nom de *caduque* une partie de la membrane muqueuse de cette cavité.

Il me semble qu'il y aurait un grand intérêt à ce que les notions relatives à la génération fussent plus répandues, même chez les femmes, qu'elles ne le sont actuellement, car l'ignorance est une des causes de la production des enfants faibles ou malades. Il me paraît que ces connaissances seraient parfaitement compatibles avec la chasteté et même avec la pudeur de la femme.

Le jeune enfant se repaît pendant quelque temps du *lait* secreté par sa mère, et enfin il devient omnivore. Ses parents veillent à ce qu'il observe rigoureusement les lois de l'hygiène et lui apprennent tour à tour à manger et à marcher, à parler et à penser, à travailler

et à souffrir. La nourriture par le sang et par le lait, les soins médicaux, l'éducation et l'instruction sont les compléments de la génération, et les bases de la piété filiale et de l'affection paternelle.

Pendant le cours de son existence, un homme est perpétuellement exposé aux maladies les plus diverses. Les médecins modernes admettent généralement que, sauf l'usure du corps de l'homme, la plupart des maladies, sinon toutes, proviennent soit de l'introduction dans l'organisme de *microbes*, êtres animés microscopiques qu'on a trouvés ou qu'on trouvera probablement dans tous les virus, soit de l'intoxication par les *ptomaïnes*, alcaloïdes produits par les microbes, soit de l'autointoxication par les *leucomaïnes* alcaloïdes produits par la matière même des cellules de l'homme. Une maladie quelconque agit par répercussion sur l'âme, mais on appelle *mentales* certaines maladies du cerveau qui s'accompagnent d'altérations particulièrement notables de la sensibilité, de la mémoire, de l'intelligence, de l'imagination ou de la volonté. Vous avez tous présent à la mémoire le discours de réception dans lequel M. le docteur Froment vous a décrit d'une façon si poignante ces terribles maladies. Les maladies corporelles ou mentales arrivent à la longue à déterminer la mort. A partir de ce moment l'âme humaine ne se décèle plus au savant. Les cadavres communiquent leur substance à d'autres animaux, ou bien ils rendent cette substance à la terre et à l'atmosphère en subissant une oxydation lente dans les cimetières ou une oxydation rapide dans des appareils crématoires.

Depuis tantôt vingt siècles, nous accumulons nos

cadavres dans des cimetières, et le chef de l'Eglise catholique vient encore de prescrire à ses fidèles de ne pas déroger à cette habitude. Cette mode absurde, outre qu'elle a l'inconvénient fort grave de conserver la vie aux microbes, retire de la circulation, comme Elie de Beaumont l'a remarqué, près de deux kilogrammes de phosphate de chaux par tête. Et c'est en partie de là que vient la nécessité d'exploiter des gisements, qui comme celui de Beauval, rendront au sol arable le phosphate de chaux, absolument nécessaire à la végétation.

Je vous souhaite, Messieurs, de boire à cette source féconde de richesse de notre département, en commençant par trouver dans vos propriétés les mignons échantillons d'*aster pilula*, les corps ovoïdes d'*ananchytes*, les valves d'*ostrea semiplana*, les rostrés carrés de *belemnitella*, les dents acérées et si gracieuses de forme de *corax falcatus*, d'*otodus latus*, d'*oxyrhina raphiodon*.... (Pardon, j'ai beau chasser l'ingénieur des mines, il revient au galop). Je vous souhaite surtout de trouver les dragées minuscules de phosphate de chaux qui accompagnent généralement ces divers fossiles : vous avez largement mérité du ciel cette récompense pour l'attention que vous avez bien voulu me prêter !

BADOUREAU.



Quelques Réflexions

A PROPOS DES

JUSTICES DE PAIX

LECTURE PAR M. A. DECAIEU, Juge de Paix à Amiens

(Séance du 27 Juin 1890).

L'auteur de ces réflexions a essayé de mettre à profit les enseignements puisés dans une pratique de plus de quinze années, tant comme *juge de paix rural* que comme *juge de paix urbain*. (Il ne faut pas oublier ces appellations, peu usitées, je le sais; nous en aurons besoin, tout à l'heure).

Je vais parler des réformes projetées à cette heure, lesquelles ne constituent qu'une partie d'un projet bien autrement considérable comprenant le code de procédure tout entier.

Je ne vous ferai pas l'histoire des améliorations successives apportées par le législateur, depuis cent ans, à l'institution des justices de paix. Ceux qui désirent les connaître jusqu'en 1881 peuvent consulter à cet effet le discours de rentrée prononcé cette année-là, devant la Cour d'Amiens, par M. Charmeil, alors avocat-général, discours où se trouve un lumineux exposé de ces modifications.

Depuis lors, les projets ont continué de se succéder : Députés et Ministres, parmi lesquels l'honorable M. Goblet, ont essayé de les faire aboutir, mais sans aucun résultat. — Je ne veux parler à présent que du dernier de ces projets et du rapport déposé le 2 février 1888 sur le bureau de la Chambre, par M. Labussière.

La Commission dont M. Labussière fut le rapporteur a augmenté encore la compétence et les attributions des juges de paix. Un exemple suffira pour caractériser l'esprit de ces changements.

Le gouvernement, au lieu de 100 et 200 fr. qui sont les chiffres actuels, avait porté à 150 fr. en dernier ressort et à 1,500 fr. à charge d'appel la compétence ; et la commission propose les chiffres de 300 fr. et de 1,500 fr. De plus, elle attribue la connaissance des affaires commerciales inférieures à 300 fr. aux juges de paix, lesquels, à présent, ne peuvent connaître d'aucune de ces affaires, si mince en soit l'importance.

Avant de vous énoncer quelques principes qui sont applicables dans la circonstance, en examinant s'il en a été tenu compte dans les nouveaux projets et dans quelle mesure, je dois vous signaler une situation dont toujours ont négligé de parler ceux qui ont eu à s'occuper de la matière. Ils semblent l'avoir complètement ignorée ! tous ayant indiqué les juges de paix comme une corporation composée d'individus semblables, revêtus d'un caractère uniforme.

C'est à peu près, pardonnez-moi cette comparaison, comme si un dictionnaire, à l'article *Bateau*, faisait suivre le mot de cette définition : — les bateaux sont des instruments qui vont sur l'eau. — Le lecteur, après

avoir consulté le livre, continuerait à ignorer que certains de ces instruments sont faits pour aller sur l'eau douce, d'autres sur l'eau salée, qu'il y a des bateaux à voiles et des bateaux à vapeur, que beaucoup sont construits en bois, certains autres en fer, etc.....

Or, le *genre* juge de paix se divise en *deux espèces* auxquelles je donne les noms que j'ai indiqués plus haut, étant entendu que le nom de *juge urbain* est réservé exclusivement au juge de paix placé dans une ville où siège un tribunal de première instance, et par conséquent où se trouvent un Président et un Procureur de la République ainsi qu'un Juge d'instruction, sans compter les commissaires de police. Voilà ce qui n'est pas connu, et ce qui a besoin absolument d'être dit.

Les juges ruraux en effet, qui sont les plus nombreux de beaucoup, outre les fonctions dévolues aux *juges urbains* dont ils sont chargés, en ont une quantité d'autres dont je vais essayer de vous donner une idée, sans avoir la prétention d'être complet. Ces fonctions multiples leur donnent un caractère qui participe à la fois de ceux que l'on rencontre chez le Préfet de police à Paris et chez les commissaires de police, ainsi que chez les autres magistrats que j'ai désignés tout-à-l'heure.

Comme le Président du tribunal, il légalise les signatures ; comme le commissaire de police, il accompagne les agents des contributions en quête de tabac ; il accompagne aussi les agents du fisc et tous ceux qui veulent obtenir l'exécution d'un jugement. Aucun n'a le droit d'agir qu'avec le juge de paix ou le commissaire de police. Le maire également peut être requis ; c'est vrai, mais c'est impraticable en fait : les maires — à l'unanimité — refusant un concours qui les désignerait

à la vengeance de leurs voisins, à l'animadversion de leurs amis. Le concours du juge de paix est donc le seul efficace ; seul il est chargé de requérir le serrurier quand une porte s'obstine à demeurer fermée.

En cas de flagrant délit, après un avis rapide au Parquet, il court sur les lieux, souvent fort éloignés de sa demeure ; et, avec le greffier, il procède aux premières constatations qui sont toujours les plus importantes ; il prescrit les mesures urgentes, il met en mouvement la gendarmerie pour arrêter les coupables, il interroge ceux-ci, ou ceux qui sont soupçonnés, en dressant procès-verbal de toutes ses opérations.

Ce n'est pas tout encore.

Qu'une valise bourrée de titres soit volée, dans un pays quelconque en France, ou une marmotte de voyageur contenant des montres, le signalement du coupable, les numéros des montres et les numéros des titres, sont envoyés aux juges d'instruction ou aux Procureurs de la République siégeant dans la région où l'on a lieu de croire le coupable réfugié ou le produit du vol caché, et des instructions sont données à ces magistrats pour arriver à l'arrestation du coupable. Ils doivent surtout agir près des bijoutiers ou horlogers, banquiers et escompteurs de leur région, pour empêcher la cession des valeurs ou des montres et bijoux. Cette mission est confiée au Procureur de la République, là où il y a un Procureur ; là où il n'y en a pas, c'est le juge rural qui en est chargé.

Le moyen serait simple, pour débarrasser les juges ruraux de cette besogne spéciale qui constitue la partie la plus considérable de leurs travaux ; il suffirait de créer un commissaire de police dans chacun des cantons qui

en sont dépourvus. Ce commissaire, outre les nombreux services dont il pourrait être chargé, serait le correspondant des Procureurs et des Juges d'instruction de France et procéderait, au lieu du juge de paix, en cas de flagrant délit.

Alors, sans plus de difficulté pour le juge rural que pour l'urbain, la compétence pourrait être augmentée, et, malgré le léger surcroît de travail que ce changement leur procurerait, dans les campagnes comme dans les villes, le nombre des juges de paix pourrait être diminué. On peut entrevoir à présent, comment, sans trop grêver le budget, il serait possible de créer des commissaires de police là où il font défaut et de relever le traitement des juges de paix là où il est trop minime.

Je compte, du reste, traiter ce point spécial à la fin de mon travail.

Que l'on me permette, auparavant, d'aborder, pour n'avoir plus à m'en occuper, une objection que je n'aurais pas soupçonnée, si la commission ne l'avait signalée comme lui ayant été opposée. — Si ces réformes sont adoptées, a-t-on dit, il y aura des tribunaux déjà peu occupés, qui ne le seront plus assez.

Si cela se produit, dirons-nous avec la commission, les justiciables devront y applaudir. Les fonctions ne sont pas établies pour les fonctionnaires ; les agents doivent disparaître si leur service n'est plus nécessaire ; l'employé n'existe pas là où il n'y a pas d'emploi, le magistrat, là où il n'y a point de litige. Ces vérités sont évidentes.

Enfin, je terminerai par quelques considérations relatives au traitement des juges de paix.

Bien des plaisanteries se sont produites à propos du traitement des magistrats. Parmi ces plaisanteries, beaucoup sont spirituelles, quelques-unes sont excellentes parce qu'elles contiennent une portion de vérité. Elles sont connues de tous, et mon intention n'est pas de les répéter ici.

Je veux néanmoins produire à cette heure une invention fort plaisante qui me semble pouvoir être ici fournie en guise d'apologue applicable à la matière qui nous occupe, en même temps qu'elle trouve place dans une quantité d'autres circonstances. — (C'est, vous le savez, le caractère essentiel des apologues).

Une société musicale allant donner un concert dans un pays voisin se trouva, une fois sur les lieux, privée de son cymbalier atteint par une indisposition.

Un jeune homme du pays s'étant offert gracieusement pour tenir l'emploi, on crût le mal réparé. Mais, à peine le morceau commencé, voilà notre apprenti qui se met à heurter ses deux cymbales, paraissant n'avoir d'autre but que de faire le plus de bruit possible.

Mais tapez donc en mesure ! s'écrie le chef d'orchestre avec un luxe d'expression que je ne reproduirai pas.

« Tiens ! répond le cymbalier improvisé, puisque je ne suis pas payé ! »

Il avait dit un mot profond, ce cymbalier.

Il est universellement admis que les services gratuits coûtent plus cher que les autres ; et cette vérité fréquemment observée lorsqu'il s'agit de travaux demandés par un particulier se trouve encore mieux confirmée lorsqu'il s'agit de services publics.

Pour ce motif, dans l'intérêt bien entendu de l'Etat, il est indispensable que l'on relève le traitement des juges de paix, des juges de paix ruraux surtout.

L'un des nôtres (M. Daussy) à qui j'avais soumis ces réflexions et dont la compétence en la matière ne saurait faire doute pour personne, allait bien plus loin que moi dans ce sens. Il disait que le juge rural, obligé à de fréquents déplacements, devrait avoir sa voiture, comme le médecin de campagne. Et cette opinion, il la formulait de la façon suivante que je lui demande la permission d'emprunter, — il me serait difficile de mieux finir, — *Il ne faut pas, disait-il, que le juge de paix soit éclaboussé par l'huissier !*

ÉTUDE

Sur la Simulation des maladies mentales

LECTURE FAITE PAR M. FROMENT,

Médecin inspecteur des Aliénés

aux Séances des 24 Octobre et 26 Décembre 1890

. Ubi prava stultitia
Hic est summa insania

La simulation c'est l'art d'altérer la vérité ou plutôt de donner au mensonge les apparences de la vérité.

Son but est d'obtenir un résultat qui profite au simulateur, ou qui nuise à autrui.

Simuler une maladie, c'est accomplir un certain nombre d'actes dont l'ensemble peut faire croire à un état pathologique qui n'existe pas.

Pour faire l'historique complet de la simulation il faudrait remonter au temps des traditions et des légendes, en admettant que la race humaine en ait seule le monopole, ce qui n'est pas, ainsi que l'observation des animaux le démontre.

Même dans la simulation des maladies nous possédons de nombreux et remarquables exemples dont les derniers sont les héros, et qui sait si cet art n'a pas existé chez eux avant même l'apparition de l'homme sur la terre.

M. Lacassagne a cité des cas authentiques de tromperie et de simulation chez certains animaux, et nos officiers de cavalerie pourraient nous dire qu'il n'est pas absolument rare de constater que des chevaux feignent de boiter pour être dispensés de l'exercice.

Dans le parc de Chellingam plusieurs taureaux sauvages s'y disputaient la suprématie. Un jour on vit deux des plus jeunes attaquer d'un commun accord le vieux Chef, le renverser et le laisser pour mort sur le terrain, si bien que les gardiens le crurent mortellement atteint.

Quelques jours après l'un des deux vainqueurs s'approcha seul du petit bois où était tombée la victime ; celle-ci qui pour couvrir sa vengeance s'était bien gardée de donner signe de vie, sortit du bois et tua en peu de temps son jeune adversaire.

Lombroso cite aussi un chimpanzé qui, malade, avait été nourri avec des gâteaux ; le fin matois quoique parfaitement rétabli faisait souvent semblant de tousser pour se procurer les mêmes friandises.

Du singe nous pouvons passer à l'homme, l'écart n'est pas énorme pour l'anatomiste et il est encore moindre si nous considérons l'homme dans sa première enfance, c'est-à-dire avant son développement intellectuel complet.

Chez les enfants les exemples de simulation des maladies sont très nombreux.

Qui de nous pourrait affirmer qu'il n'a jamais feint l'existence d'un rhume, d'un mal de gorge ou d'une migraine, dans l'espoir de prolonger d'une heure ou deux son séjour dans un lit bien chaud, alors qu'il gelait au dehors, ou pour éviter la honte d'un pensum qui serait inévitablement infligé pour leçons non sues (*style universitaire*).

Avec quel luxe de mise en scène nous avons joué ce rôle ! baissant les paupières pour qu'on ne puisse lire dans nos yeux la confusion que nous ressentions à la vue des alarmes d'une mère trop crédule. Par contre quelle joie maligne et difficile à réprimer s'emparait de nous lorsque le médecin de la famille trompé par l'agitation que nous causait la crainte d'être démasqué, déclarait, fébriles, les mouvements tumultueux de notre petit cœur de sournois. Hélas ! il faut tout dire, cette joie était parfois bien éphémère, l'administration d'une purgation nauséabonde suivie de celle de fades tisanes ingurgitées sous les yeux vigilants de nos parents, nous rendait véritablement malades, et vengeait la vérité offensée ! Nous maudissions alors ce médecin ignorant qui avait tant de peine à nous faire montrer la langue et auquel cependant nous la tirions avec prodigalité pendant qu'il rédigeait sa terrible ordonnance.

Si la simulation des maladies est si fréquente chez l'enfant, c'est qu'inspirer la pitié est souvent la seule ressource du plus faible.

C'est ainsi que le plus ancien fait de simulation connue eut une femme pour héroïne ; Rachel poursuivie et atteinte par Laban, cacha sous sa robe les idoles de

son père et pour qu'elle ne lui fussent pas enlevées, elle simula une paralysie subite des jambes. *Genèse* (cap. XXI) 1 volume 19.

Tous les auteurs ont cité la simulation de Sixte Quint qui, avant son élection, portait les signes d'une caducité précoce, et à peine élu pape, se redressa, jeta son bâton, et lui, qui auparavant avait peine à parler sans tousser, entonna un *Te Deum* d'une voix si forte et si éclatante que les vitres de la chapelle en tremblèrent.

Le mobile qui jadis poussait les courtisans de Louis XIV à simuler la fistule est assurément moins noble, mais s'il montre à quel degré de bassesse peut descendre un flatteur pour plaire à son maître, il montre aussi que rien n'arrête le simulateur qui veut arriver à ses fins.

Les premiers médecins et chirurgiens qui s'occupèrent spécialement de décrire les faits de simulation des maladies furent Galien et Ambroise Paré. ensuite Zacchias en 1628.

Chez les Allemands, Frédéric Hoffman (de morbis fictis), Luther (de œgroto mendace), enfin Vogel, Baldingen, Neumann, Schneider, etc.

En Angleterre, Gavin. (Traité complet de la simulation 1843).

En Italie, Gattandi, Tomassi.

En France, Percy et Laurent, en 1821 Larrey, Coch en 1824, Fallot en 1829, Begin en 1835.

Presque tous ces travaux ont eu pour but de dévoiler les ruses employées pour échapper au service militaire.

En 1811, la Thèse de Marc sur l'Epilepsie simulée, l'article Déception du Dictionnaire en 28 volumes, la

Thèse de Degousée en 1829 (Strasbourg), de Goutt en 1844 (Paris), en 1866 Armand Laurent, *De la folie simulée*, ont fourni des matériaux importants :

Enfin en l'année 1880 Derblich (Vienne) fit paraître une brochure pour servir à la révision des soldats ; ajoutons à cela quelques travaux d'Ollivier (d'Angers), de Tardieu, de Legrand du Saulle et de M. Max Simon qui traitent cette question plus ou moins incidemment et nous aurons notre bilan bibliographique presque complet.

Classification des simulations de Maladies

Il ne s'agit pas ici de classification de maladies simulées car toutes ont été imitées ou peuvent l'être.

Il me faudrait donc entreprendre l'énumération de tous les symptômes de chaque maladie et joindre à chacun d'eux une description des moyens plus ou moins habiles employés par le simulateur pour les reproduire, noter la forme spéciale de chaque phénomène morbide, le moment de sa naissance, son groupement naturel avec les autres, etc. Un pareil travail serait immense et resterait incomplet, on peut s'en convaincre aisément en réfléchissant que le simulateur peut ne pas se borner à l'imitation d'une maladie, qu'il peut en simuler deux ou plus évoluant ensemble ou à tour de rôle, que la maladie qu'il simule peut être mal connue, etc.

Cependant des essais ont été faits dans cette voie, leur nombre considérable et leur peu de succès en a démontré l'inanité.

Parmi les auteurs de ces essais, notons :

Dehaussy-Robecourt qui les divise en 4 classes.

1° Maladies simulées par narration de symptômes ou alléguées.

2° Maladies exagérées.

3° Maladies provoquées.

4° Maladies réelles déterminées par des causes qu'on avait voulu faire servir à la simulation.

Moncheaux-Beaupré a simplifié cette classification, et l'a réduite à trois classes :

1° Maladies simulées dépendant de la volonté.

2° Maladies simulées par des moyens artificiels sans lésions d'organes ou de fonctions.

3° Maladies simulées par des moyens artificiels ayant déterminé des lésions d'organes ou de fonctions.

Boisseau les divise en deux classes seulement :

1° Maladies simulées proprement dites ou complètes.

2° Maladies simulées par provocations ou partielles.

Les premières sont : imitées, alléguées, provoquées.

Les secondes sont : exagérées, aggravées, entretenues.

Zacchias s'appuyant sur la présence ou l'absence de lésions a divisé la simulation en simulation latente et en simulation ouverte.

Toutes ces classifications sont mauvaises, car le simulateur peut dans la même journée alléguer une maladie puis l'imiter. Il pourra y rattacher les symptômes d'autres maladies préexistantes ou non, il pourra aussi provoquer ou exagérer ces symptômes, tout cela

selon son intérêt ou le sentiment qui le porte à agir ainsi, de telle sorte qu'en peu de temps sa maladie simulée sera d'abord alléguée puis provoquée et enfin exagérée, que de partielle elle deviendra complète, qu'enfin après avoir été sans lésions d'organes elle pourra en comporter d'artificiellement obtenues. Ceci nous démontre l'impossibilité d'arriver à un bon classement des maladies simulées et nous amène tout naturellement à classer le simulateur. Les classifications de Silvaticus et de Marc semblent se rapprocher de ma classification ; en s'attaquant à la cause de la simulation ils sont bien près de l'identifier avec le simulateur lui-même.

Jean-Baptiste Silvaticus rangeait les causes de la simulation sous trois chefs principaux :

1° La Crainte.

2° La Honte.

3° L'Intérêt.

Marc, lui, simplifiait par trop en n'en reconnaissant que deux :

1° L'Incivisme.

2° L'Immoralité.

Un dernier argument contre les classifications des maladies dissimulées :

Où placerait-on les maladies simulées de bonne foi ? Grossesses dites nerveuses, tumeurs abdominales, etc., apanage des névropathes même sans hystérie ; où classer les maladies dont certaines personnes se croient atteintes par suggestion naturelle et sans qu'on ait recours à l'hypnotisation ou à la suggestion magnétique ?

Croire qu'on a une maladie, en énumérer les symptômes, imaginaires, mais qu'on croit ressentir, chercher à convaincre les incrédules, se soumettre d'avance à un traitement et même à une opération grave pour s'en guérir, c'est bien là une simulation de bonne foi que des faits sérieux tels que ceux relatés par M. le Docteur Terrillon viennent confirmer. Voici une de ces observations sur la simulation d'une tumeur abdominale.

Une jeune fille de dix-huit ans, présentait depuis quelques mois toutes les apparences d'une tumeur abdominale. Développement du ventre, sensation de pesanteur, digestions difficiles, constipation opiniâtre, la menstruation restant régulière. Examinée par des hommes expérimentés, le diagnostic fut pour les uns, tumeur ovarique certaine, pour d'autres, la tumeur restait douteuse. L'abdomen avait absolument la forme qu'il présente lorsqu'il est occupé par un Kyste de l'ovaire. A la palpation on sentait une tumeur arrondie, non bosselée, rénitente. A la percussion, matité inférieure assez nette, moins évidente en haut ; les autres explorations ne donnaient aucune indication ni pour ni contre l'existence d'un Kyste.

La malade placée debout, la tumeur paraissait plus nette, bref l'exploration méthodique conduisait à cette conclusion :

Kyste ovarique occupant l'abdomen au-dessus du bassin, mais difficile à limiter à cause de la tension des parois abdominales, et de l'épaisseur du pannicule adipeux.

La matité indécise et l'absence de sensation de flot empêchaient de rien affirmer.

En présence de ces doutes, M. Terrillon résolut d'examiner la malade pendant la résolution anesthésique. Le ventre s'affaissa, la tumeur s'évanouit ! On réveilla la malade et aussitôt la tumeur se reproduisit !

La suggestion avec ou sans l'hypnotisme a produit des simulateurs, mais bien mieux, la lecture de certains faits peut agir par suggestion sur l'esprit d'un individu quelconque.

Les faits divers des journaux, qui si souvent racontent les drames de la vie, peuvent frapper certaines imaginations vives, principalement celle de l'enfant et le pousser à des actes tels que celui de ce garçon qui accusa un saltimbanque de l'avoir jeté à l'eau.

Il vivait dans une boutique de journaux et faisait sa nourriture habituelle des relations de crimes ; son imagination perversie lui fit entrevoir un rôle flattant sa vanité et ses lectures lui suggérèrent les épisodes de sa narration mensongère, qui fixés dans sa mémoire, devinrent pour lui acte de foi. Qui ne sait au reste que les enfants racontent avoir vu des choses étranges qui ont frappé leur esprit pendant les rêves de la nuit et qu'ils se rendent difficilement aux raisons qu'on leur objecte pour leur démontrer leur illusion. Les sujets qui obéissent à une suggestion étrangère et même à une auto-suggestion sont tous des névropathes mais il ne s'ensuit pas qu'ils soient de mauvaïse foi. Le docteur Routh à la suite d'un certain nombre de procès, dont l'un est très récent, s'est occupé de la conduite que les médecins auraient à tenir à l'égard des femmes qui après avoir demandé un examen médical, dénonçaient à la justice leur médecin en l'accusant de tentatives criminelles.

Lui aussi les considère comme des névropathes agissant sous une impulsion pathologique, et voici l'une de ses conclusions : (n'oublions pas que c'est un Anglais qui parle et que la galanterie d'Outre-Manche n'est pas sœur de la nôtre).

« Elles sont indubitablement les plus effrontées menteuses de la création, et toujours *convaincues de la vérité* de ce qu'elles avancent ! »

Toutes ces observations auront je pense suffisamment démontré la nécessité d'une nouvelle classification qui ne comprendra pas des groupes de maladies mais divisera les simulateurs en deux classes :

- 1° Les simulateurs conscients.
- 2° Les simulateurs inconscients.

Des Simulateurs Conscients

Les motifs ou mobiles de la simulation consciente se trouvent tous dans les passions humaines ; quand au mode d'exécution, il est ordinairement en rapport avec le caractère du simulateur et le but qu'il se propose d'atteindre.

Cette classe se composera naturellement de deux groupes.

Le premier groupe sera formé par les simulateurs voulant obtenir un profit de leur simulation.

Le deuxième groupe par les simulateurs tendant à nuire à autrui.

C'est dans le premier groupe que nous trouverons :

- 1° — Les simulateurs de maladies tendant à exciter

la pitié ; ils choisiront des infirmités diverses, Plaies œdèmes, Maladies nerveuses, Chorée, Épilepsie, etc.

2° Les simulateurs de maladies tendant à éluder les devoirs que la société impose à tous ses membres par les lois qu'elle a édictées ; ceux-là choisiront :

Parmi les affections du système nerveux, l'Épilepsie la Chorée, les Spasmes, les Vertiges, les Convulsions, les Contractures des membres, les Tremblements et la Paralysie.

Parmi les affections cutanées :

L'alopécie, la Teigne, le Psoriasis, la Fétidité de la sueur.

Dans les maladies des organes des sens et de leurs annexes :

La Myopie, la Presbytie, l'Amblyopie, l'Amaurose, l'Héméralopie, la Pseudochromatopsie, la Blépharite, la Paralysie de la paupière supérieure, la Surdité, la Surdi-mutité, l'Otorrhée, les Polypes des fosses nasales, l'Epistaxis, l'Ozène, etc.

Dans les affections générales :

La Glycosurie, l'Ictère, les Fièvres intermittentes, la Dyspepsie.

Dans les maladies plus ou moins locales, celles que le génie du simulateur saura appliquer à son cas particulier : l'ongle incarné, la claudication, la chute du rectum, l'incontinence d'urine, l'Asthme, les Varices, l'Hémoptysie, les Palpitations, les mutilations, etc.

3° Enfin la folie sous toutes ses formes sera la maladie de prédilection du criminel simulateur et comme son dernier refuge contre la repression de ses crimes.

Jusqu'en 1870, le vulgaire paraissait croire qu'un fou était toujours violent, furieux, sans mémoire et déraisonnant sur tout indistinctement ; aussi, les traités de médecine légale ne contenaient-ils que de rares exemples de simulation et paraissaient trouver que la cautérisation au fer rouge suffisait pour faire renoncer le sujet à sa comédie ; nous dirons plus loin ce que nous pensons de ce moyen barbare et d'autres encore employés il y a peu de temps.

Les connaissances du public profane en aliénation mentale sont aujourd'hui plus étendues et certains symptômes grâce à la vulgarisation des journaux et des romans peuvent être imitées jusqu'à faire, pour plusieurs jours, naître le doute dans l'esprit des aliénistes. — Mais à cause même de cette instruction forcément incomplète, le simulateur ne pourra jamais imiter une maladie mentale type, d'un autre côté, les affections mentales n'ayant guère une marche cyclique immuable, au contraire pouvant se succéder, se compliquer, s'enchevêtrer même, il est impossible d'établir une comparaison fructueuse entre l'ensemble d'une maladie simulée et l'ensemble de cette maladie telle qu'elle est décrite dans les livres classiques. — Aussi force nous est de prendre le simulateur, d'indiquer quel il est, et quel genre de folie il sera incité à imiter, selon son intérêt ou les circonstances précédant l'éclosion de sa simulation, ensuite de choisir dans les maladies qu'il tente d'imiter certains symptômes d'observation facile et de les décrire en insistant sur ceux qu'il est difficile ou impossible de reproduire.

C'est donc dans le premier groupe de simulateurs que nous trouverons ceux qui vont faire l'objet spécial de cette étude.

De la Folie Simulée.

Les hommes réunis en société ont su s'imposer des devoirs pour faciliter la vie commune et aussi pour se défendre contre les agglomérations voisines qui pourraient tendre à leur destruction.

Ces lois, ces devoirs ne sont pas toujours pratiqués et connus par la masse entière d'un peuple, un grand nombre d'individus y ont échappé et nous ne devons pas être trop étonnés en constatant la tendance au retour à l'état primitif, tendance qui se développe au milieu même des nations les plus civilisées, et produit les nombreux révoltés contre les lois sociales.

Ils ne redeviennent à l'état barbare qu'en donnant libre cours à leurs passions mais ils savent profiter de la civilisation qui les entoure pour perfectionner leur outillage de malfaiteurs, pour l'attaque et pour la défense.

Des esprits méchants diront peut-être que si comme dernière défense pour leur vie menacée par la justice humaine ils vont jusqu'à simuler la folie, c'est que l'aliénation mentale est si étrange dans ses manifestations et si peu connue même de la majorité des médecins, qu'ils ont plus de chance d'être renvoyés comme irresponsables que d'être dévoilés comme simulateurs.

Ce n'est pas là au moins, la raison qu'invoquent ceux qui sont chargés de les défendre ; c'est sur une idée plus élevée et généralement répandue que les avocats s'appuient : l'homme ne peut pas croire que son semblable, puisse dépasser en cruauté les fauves les

plus féroces et jouir en même temps de l'intégrité de sa raison. Horace n'a-t-il pas bien exprimé ce sentiment dans une de ses satires ou il dit :

Qui species alias veri, sceleris que tumultu,
Permixtas capiet, commotus habibitur, atque.
Stultitiane erret, nihilum distabit, an ira.

« Celui qui se laisse emporter loin du vrai par les idées du crime, est hors de son sens, et doit passer pour un fou, soit qu'il se trompe, soit qu'il soit en colère ».

Le médecin qui est à la fois physiologiste et psychologue saura bien faire la distinction nécessaire entre le criminel vrai, jouissant de l'intégrité de son entendement, et celui qu'une impulsion pathologique a conduit loin du vrai par les idées du crime.

Maintenant que nous savons que les simulateurs de la folie sont ceux qui veulent se soustraire aux devoirs que nous imposent les lois, ou aux peines qu'elle peuvent prononcer contre eux, nous verrons que le genre de folie simulée sera presque toujours en rapport avec le but à atteindre.

Celui qui voudra se faire dispenser du service militaire choisira l'imbécilité, l'idiotie, ou une folie douce, triste, car il ne veut pas être enfermé dans une maison d'aliénés.

Le voleur simulera la manie du vol (Kleptomanie).

L'inculpé d'attentat à la pudeur se fera passer pour un épileptique. Le criminel qui aura attenté à la vie de son semblable simulera la folie furieuse ou le délire des persécutions ou la folie impulsive. Celui-là ne craint pas la séquestration dans un asile, il s'agit pour lui de sauver sa tête, et il compte bien plus tard s'évader de

sa prison de fous. Quelques-uns simuleront la stupeur ou s'efforceront d'imiter les malades qu'ils auront pu observer auparavant, rendant souvent bien difficile la tâche de l'expert chargé de faire luire la vérité.

Un pareil examen nécessite d'abord la connaissance parfaite de toutes les formes de l'aliénation mentale ; mais il exige encore une méthode qui permette de n'oublier aucune des données du problème et de conclure avec une certitude, que les nombreux faits résultant de cette observation méthodique, feront éclater aux yeux de tous, magistrats et jurés.

Un individu soupçonné de simuler la folie doit être examiné non seulement dans son état présent, mais dans son passé. On doit se rendre compte des tares héréditaires qu'il peut avoir, des maladies passées, de la valeur de son intelligence antérieure, de l'éducation et de l'instruction qu'il a reçues. Si l'expert procède à cette étude et aux enquêtes diverses qui doivent la compléter, sans guide, il risque fort de ne pouvoir, s'il parvient à se former une conviction, la faire partager par ceux qui ont fait appel à sa science.

L'examen de l'aliéniste comprendra neuf points principaux que nous étudierons successivement, ce sont :

- 1° -- L'hérédité,
- 2° — Les antécédents pathologiques et psychiques,
- 3° — L'intérêt au crime et à la simulation.
- 4° — L'époque du début de la maladie,
- 5° — L'état physique extérieur,
- 6° — Les troubles organiques,
- 7° — L'état intellectuel et moral.
- 8° — Les écrits, dessins,
- 9° — L'examen indirect.

1° Héritéité.

Il est d'une importance extrême d'être exactement renseigné sur tout ce qui concerne les ascendants de celui qu'on suppose aliéné ou qu'on soupçonne de simuler la folie. L'énorme proportion des maladies mentales dont la cause principale est la prédisposition acquise par l'héritéité suffirait seule pour nous faire comprendre que nos recherches bien conduites nous apporteront pour plus de la moitié des individus à examiner, les éléments nécessaires pour confirmer notre diagnostic. Disons d'abord que personne ne nie que l'aliéné engendre l'aliéné; la prédominance héritéitaire, dit Monsieur Baillarger, est du côté maternel.

Nous admettons aussi l'influence héritéitaire sur les enfants conçus dans la première période de la paralysie générale. Outre ces cas d'héritage direct, il est prouvé que l'*héritéité collatérale* doit être soigneusement relevée; la proportion des aliénés par transmission indirecte étant suivant Griesinger du sixième des aliénés.

L'aliénation d'un seul des ascendants donne l'*héritéitaire simple*, qui sera souvent un original, un déséquilibré ou un aliéné atteint de folie morale (moral insanity).

L'aliénation de plusieurs ascendants produit l'*héritéitaire multiple* ou le dégénéré qui sera impuissant à dompter les obsessions et les impulsions que son imagination dérégulée créera, aidée par le mauvais équilibre des fonctions de son système nerveux.

L'aliénation mentale confirmée n'est pas chez les

ascendants le seul facteur de la folie héréditaire, nous aurons à considérer chez eux, les cérébropathies et les maladies nerveuses qui peuvent transmettre une prédisposition à l'aliénation; telles sont: l'hystérie et l'épilepsie qui outre l'hérédité similaire atteignant 40 % donnent l'hérédité par transformation.

Remarquons cependant que selon M. Dagonet « ces deux maladies n'entrent que pour une faible part dans le chiffre des causes qui viennent déterminer, chez les enfants, une prédisposition à la folie ».

En dehors de l'aliénation mentale, nous examinerons encore si les parents étaient alcooliques.

L'alcoolisme, dit M. Théophile Roussel, est le principal facteur du crime. Ce n'est pas seulement parce qu'il commet des excès de boissons alcooliques que le buveur devient criminel, c'est aussi parce qu'il a été engendré par un alcoolique et même quelquefois par un simple buveur. Nous retrouvons alors la division précédente un peu modifiée, l'héréditaire simple et le multiple.

Le premier, fils de buveur, sera simplement un *pré-disposé*, le second, fils d'alcoolique, un *dégénéré*. Le premier aura souvent un simple penchant à boire, et s'il devient un impulsif, c'est qu'il aura longtemps cédé à son penchant jusqu'à devenir un alcoolique. L'alcool sera donc pour lui la cause déterminante en agissant comme appoint. Chez le second, la tare héréditaire sera plus visible.

Le premier pourra instantanément commettre un crime, mais avant cet acte criminel, il n'aura jamais paru être sous l'empire d'un trouble mental quelconque. C'est parmi les névropathes de son espèce que l'alcool joue

le rôle d'appoint et qu'on trouvera ces malheureux dont l'ivresse ordinaire semble la seule excuse ; aussi seront ils souvent condamnés, subiront-ils parfois leur peine, jusqu'au jour où la lypemanie, les tentatives de suicide, amèneront leur séquestration dans une maison d'aliénés.

Le second, fils d'alcoolique, s'il ne meurt pas de méningite dès le premier mois de sa vie, si il n'est ni hydrocéphale, ni idiot, ni imbécile, ni épileptique, apparaîtra comme un original, un déséquilibré ; il ne pourra pas supporter les excès alcooliques ; cette incapacité pourra servir de pierre de touche et le faire classer parmi les cerveaux invalides, avec disposition très grande à l'aliénation mentale. Cette aliénation en quelque sorte à l'état latent, venant à éclater sera comme chez le premier, caractérisée par des idées mélancoliques, hypochondriaques et de suicide, mais surtout et plus fréquemment par des impulsions qui mèneront au crime.

Lorsque la tare héréditaire multiple consistera dans l'alcoolisme de quelques-uns des ascendants, ajouté à la débilité ou à l'aliénation mentale de quelques autres de ces ascendants, nous aurons alors très souvent une précocité curieuse dans les impulsions.

L. P..., garçon de dix-neuf ans, fut poursuivi pour vol et tentative de meurtre ; à trois ans, il volait des fruits, des poissons au marché où il accompagnait les domestiques, et enfin de l'argent. Son père était alcoolique, sa mère débauchée et son grand-père s'était suicidé (1).

Dans une famille où la mère était très intelligente

(1) Lombroso. Observation II.

mais hystérique, le père également intelligent mais d'humeur bizarre, où enfin un oncle était aliéné, Lombroso observa les quatre fils :

Le premier fut d'une honorabilité parfaite, le second se tua après avoir commis un meurtre, le troisième d'abord voleur dans son enfance, fut depuis très sûr dans les affaires de commerce, le quatrième enfin, rachitique, au front fuyant, fut jusqu'à seize ans possédé de la passion du vol.

L'alcool agit aussi comme appoint chez les héréditaires qui n'ont parmi leurs ascendants que quelques aliénés sans alcooliques. Lorsque ces héréditaires commettent des excès de boisson dit le Dr Legrain, l'aliénation qui était latente éclate d'une manière prépondérante et avant le délire spécial de l'alcoolisé.

En terminant ce chapitre de l'hérédité, je dois mettre l'expert en garde contre une erreur facile à commettre, c'est d'oublier de préciser chez l'ascendant, l'époque du développement de la maladie qui doit faire considérer ses enfants comme des prédisposés et des dégénérés, des héréditaires en un mot.

Je choisis l'alcoolisme, par exemple, ils se peut qu'un individu fils de père ivrogne ait été conçu avant même que le père eut des habitudes d'ivrognerie d'où lui viendrait alors cette soi-disant tare originelle.

Dans les recherches touchant l'hérédité directe, il faudra donc tenir compte de cette circonstance et j'ajouterai qu'il sera toujours prudent de s'appuyer plus sur l'hérédité du côté maternel que sur l'hérédité paternelle, car si l'homme n'est pas infallible, la femme ne l'est pas d'avantage.

2° Antécédents.

La recherche des antécédents se fera en se plaçant successivement au point de vue pathologique et au point de vue psychologique.

ANTÉCÉDENTS PATHOLOGIQUES.

L'enquête devra établir si le sujet a été ou non atteint par la fièvre typhoïde, le rhumatisme articulaire, la syphilis, l'épilepsie franche ou larvée, l'hystérie, la chorée et les maladies aiguës ou chroniques qui peuvent créer une opportunité morbide, un nouveau terrain, une transformation de tempérament, suivant l'expression du D^r Legrain, enfin s'il n'existe pas une aptitude particulière aux manifestations nerveuses. M. Charpentier (1) « a remarqué chez un certain nombre de prévenus et de condamnés, une forme spéciale de mélancolie, postérieure au délit, sans rapport avec lui et liée intimement à la crainte des effets de la condamnation. Elle n'apparaît pas en général chez les vieux criminels, mais chez des sujets d'une conduite habituellement régulière et à propos d'une première prévention pour des faits délictueux de faible importance, tels que outrages aux mœurs, abus de confiance », etc. « Ces accidents, dit-il, se développent sur un terrain névropathique, chez des personnes qui présentent des maux de tête habituels, une impressionnabilité excessive et ont eu des convulsions pendant leur enfance ».

Ces individus pour lesquels on ne peut pas toujours constater une tare héréditaire, ont une forme particu-

(1) Société Médico-psychologique.

lière de mélancolie que M. Charpentier considère comme un mélange de sincérité et de mensonge : « à l'examen ils sont timides, craintifs et inquiets ; ils répondent difficilement aux questions qu'on leur pose, semblent ne pas les comprendre et affectent des mouvements d'impatience quand on les interroge sur la cause de leur prévention. Ils se plaignent d'être accusés d'un délit qu'ils n'ont pas commis ou n'en comprennent pas la portée ; ils ont donc une atténuation de sens moral, un certain degré de confusion intellectuelle, à laquelle se surajoutent quelquefois des idées mystiques et de suicide. Ces dernières nécessitent alors leur séquestration et dès lors ces sujets cherchent à tirer parti de leur état de mélancolie ; ils l'exagèrent dans l'espoir d'en bénéficier, et présentent une atténuation de leur symptômes dès qu'on paraît compatir à leur situation et qu'on leur fait entrevoir une ordonnance de non-lieu ».

Les mélancoliques signalés par M. Charpentier et chez lesquels on trouve les convulsions comme antécédents pathologiques, ont aussi des antécédents psychiques, ce sont des cerveaux invalides, ils n'ont commis un délit ou un crime que par un enchaînement fatal de circonstances, par faiblesse de caractère ; ils n'ont pas pu résister à leurs penchants mauvais. Bref, c'est après que le délit ou le crime a été commis qu'ils en entrevoient les conséquences, et leur raison déjà vacillante n'y résiste pas. Ce qui domine chez eux, c'est la honte, c'est elle qui les pousse tout d'abord au suicide, puis, l'accès de mélancolie étant de courte durée, ils songent que l'asile d'aliénés est moins déshonorant que la prison ; mais si leur simulation cesse avec la crainte du châtiment, il n'en restent pas moins des êtres dont le cerveau est défectueux.

M. Charpentier, après avoir affirmé que la séquestration n'exerce sur eux aucune influence moralisatrice, ajoute : « Une fois guéris, ils n'éprouvent d'autres sentiments que la satisfaction d'avoirs trompé les médecins ; ils deviennent des maniaques raisonnants ».

La vivacité avec laquelle la douleur physique est ressentie par certains névropathes, peut tout aussi bien que la douleur morale engendrer la folie ; celle-ci peut se déclarer brusquement, après un traumatisme comme dans l'observation présentée par M. Ferré à la Société de Biologie de Paris (séance du 23 avril 1887).

La femme qui fut l'objet de cette lecture eût un accès de folie à la suite d'une fracture de jambe : son accès guéri, elle contracta pendant sa convalescence une paralysie radicale causée par la compression de ses béquilles : enfin, à la suite de l'avulsion d'une dent, elle fut prise de spasmes nerveux qui mirent sa vie en danger.

L'existence de l'alcoolisme sera soigneusement recherchée, car la période d'incubation du délire alcoolique rend le prédisposé par hérédité ou dégénérescence acquise ou succédant à des affections aiguës ou chroniques, enclin à commettre des crimes dont la cause délirante n'est pas toujours très visible ; c'est dans cette période d'incubation qu'on voit s'éveiller des perversions morales, restées jusque là latentes : certains malades volent, mettent le feu, etc. On assiste à un véritable dévergondage de l'instinctivité (1).

Dans les antécédents pathologiques il faudra encore noter si le sujet n'est pas morphinomane ou s'il n'abuse

(1) *Annales Médico-Psychologiques* 1875, (Cullère).

pas de l'opium ; l'usage prolongé et exagéré de ces substances pouvant déterminer des accès d'excitation générale avec idées et actes érotiques, ainsi que des hallucinations, causes d'impulsions.

L'intoxication saturnine s'accompagne aussi quelquefois d'hallucinations, enfin il faut se souvenir que chez les ouvriers qui travaillent le caoutchouc, le sulfure de carbone peut déterminer une maladie dont quelques symptômes pourraient faire croire à l'apparition prochaine d'une paralysie générale (diminution de la mémoire, idées de richesse, érotomanie).

ANTÉCÉDENTS PSYCHIQUES.

C'est la vie même du malade ou du soi-disant malade qu'il faudra scruter, savoir s'il n'a pas montré certaines bizarreries de caractère, une émotivité exagérée, quels étaient ses penchants, ses passions ; quelle éducation il a pu recevoir, quel degré d'instruction, s'il doit être classé dans les individus à développement organo-psychique complet, ou défectueux.

Cette division du D^r Schule sera très utile pour comparer l'affection mentale dont certains symptômes varieront suivant qu'ils émaneront d'un cerveau valide ou d'un cerveau invalide.

C'est ainsi que chez ce dernier l'affection sera moins intellectuelle ; je prends pour exemple la manie.

Le maniaque à cerveau valide présentera une association dans les idées, que le maniaque à cerveau invalide n'aura pas.

Cette association sera logique chez le premier, alors que le dernier ne recherchera que des assonnances de mots, le premier aura des mouvements intentionnels,

le second n'aura que des contractions musculaires sans but ; la cause même de la maladie en général sera différente. Pour le premier on trouvera une cause morale ayant déterminé l'affection mentale ; au contraire, pour le second, cette cause sera presque toujours un trouble organique.

Parmi les individus qui dès leur arrestation ou même peu après leur crime, simulent la folie, il en est qui réussissent à cacher complètement leur identité, et par cela même rendent vaines toutes les recherches sur leur hérédité et leurs antécédents ; pour ceux-là il reste encore bien des moyens que nous allons énumérer pour arriver à la démonstration de leur imposture. Mais je dois auparavant toucher quelques mots des idiots ou des imbéciles, qui exagèrent leur imbécilité ou même contrefont la folie.

Les imbéciles, à propos de leur manière d'agir, entendent souvent dire : « Ce n'est pas sa faute, on ne peut pas lui en vouloir, il n'est pas responsable ». Ils en déduisent qu'ils peuvent commettre une action qu'eux-mêmes trouvent coupable et qu'on ne les en punira pas parce que, comme ils l'ont entendu répéter, ils ne sont pas responsables. Si contre leurs prévisions on les emprisonne pour un délit ou un crime, ils accentuent leur naiserie, dissimulent le peu d'intelligence et d'instruction qu'ils possèdent, pour éviter la responsabilité et le châtimement qu'ils entrevoient ; mais le raisonnement étant rudimentaire chez eux, l'instinct prédominant, les uns nieront tout malgré l'évidence, malgré les premiers aveux ; d'autres pleureront, resteront muets ; quelques-uns même sembleront atteints de mélancolie stupide et en présenteront parfois les symptô-

mes, mais inhabiles à feindre, ils se laisseront facilement surprendre, et de nouveau avoueront les faits en abandonnant leur attitude et leur simulation, justifiant ainsi l'opinion du D^r Billod : « La ruse, dit-il, est un phénomène instinctif que l'on rencontre chez les animaux ; mais l'on voit bien que les moyens employés ne sauraient partir du raisonnement des faits. Chez l'imbécile, où la vie instinctive l'emporte de beaucoup sur la vie intellectuelle, cette ruse n'est pas moins une impulsion naturelle, mais il y manque la circonspection ou l'addition d'un raisonnement suffisamment approprié aux différentes circonstances ».

OBSERVATION DE B... — B..., Pierre, âgé de 19 ans, né à Paris le 27 janvier 1871, est le troisième fils d'un ouvrier mort en 1871 d'une pneumonie. Sa mère vit et deux sœurs aînées aussi, toutes trois bien portantes et et sans tare apparente.

Pendant ses premières années, B..., à plusieurs reprises, fut atteint de convulsions ; à l'âge de neuf ans, il contracta une fièvre typhoïde avec accidents cérébraux graves, dont il guérit ; mais il eût à partir de cette convalescence un caractère si difficile et si méchant, que sa famille le plaça à l'Asile de Vaucluse comme imbécile. Vers l'âge de 15 ans il s'évada de Vaucluse, fut repris, transféré à Bicêtres où le D^r Charpentier le classa comme imbécile aux instincts vicieux. On tenta vainement de lui faire apprendre des travaux de jardinage et dans l'apprentissage d'ouvrier cordonnier on ne fut pas plus heureux. A la suite d'une nouvelle tentative d'évasion qui échoua, et malgré son caractère violent, sa mère, émue de pitié, le réclama, promettant de le surveiller. B... se répandit en menaces de mort contre sa mère et

une de ses sœurs habitant sous le même toit ; ses violences continuelles ne connurent bientôt plus de bornes. Enfin, après avoir terrifié les pauvres femmes, il partit un jour, sans argent avec un inconnu qui se rendait en Belgique. Arrivé a Amiens, abandonné par son compagnon, il fut arrêté comme vagabond et se rua sur l'agent qui voulait l'emmenner. B... sait un peu lire et assez bien compter, il signe son nom, mais là se borne toute son instruction. Il a toujours refusé d'apprendre et prétend qu'il était maltraité par les infirmiers de Bicêtre ; que le médecin l'envoyait toujours à la douche et à la sûreté, à cause de ses violences contre ceux qui l'approchaient ; il ne regrette pas d'être allé à la sûreté ; là du moins, dit-il, on ne me fait pas travailler. Tout en protestant qu'il n'est pas fou, il promet de tuer l'agent qui l'a arrêté parce que, dit-il, il m'a f..... du phosphore dans le cachot du poste et m'en envoie encore dans le dortoir de la prison ; il prétend voir sur les murs ceux qui lui jettent du phosphore. Lorsque je lui fais remarquer que cette insinuation n'a pas le sens commun, que sans doute il répète ce qu'il a entendu dire par un aliéné halluciné de Bicêtre, qu'il est inutile de jouer au plus fin avec moi, le dépit se lit sur sa figure qui s'injecte de sang ; on voit qu'il fait tous ses efforts pour réprimer une violente colère ; il me dit que je suis complice de tout ce qu'on lui fait. Cependant il s'adoucit en m'entendant déclarer qu'il n'est guère possible qu'il jouisse de l'intégrité de sa raison. La physionomie de B... reflète bien son état moral, et il est facile d'y lire toutes ses impressions. Mécontent de tout, il dit : « On me laisse crever de faim ici » à la prison. Dénudé de sens moral, il ne peut s'élever à la compréhension de la nécessité des lois sociales et toute

entrave lui semble persécution personnelle. Il veut sa liberté d'action, aller en Belgique chercher une fortune ; quand à expliquer comment, il ne peut plus répondre. A une première audience du Tribunal correctionnel, sa tenue, sa colère, l'égarement de ses traits et les déchirures qu'il fit à ses vêtements, firent surseoir à son jugement et je fus requis d'examiner son état mental.

B... est atteint d'imbécilité acquise. Rendu non guéri et même non amélioré à sa mère, il devait avec ses instincts vicieux échouer forcément à la police correctionnelle tout au moins. Il n'est pas absolument responsable de ses actes, mais n'est pas atteint du délire de persécutions qu'il a grossièrement essayé d'imiter... A peine B... fut-il transféré à l'Hôtel-Dieu, qu'il abandonna ses idées soi-disant délirantes et fut enchanté d'être bien couché, bien nourri sans travailler. Lorsque je lui parlai du phosphore qu'on lui jetait, il se contenta de sourire ironiquement.

3° L'intérêt

1° A la simulation ;

2° Au crime ou délit s'il en existe.

L'intérêt du simulateur est variable suivant les circonstances particulières où il est placé et la valeur du profit qu'il compte tirer de sa simulation. Aussi, comme nous l'avons déjà dit, les efforts qu'il fera pour soutenir son rôle, seront à la hauteur du but à atteindre. Si c'est d'un criminel qu'il s'agit, il faudra examiner l'intérêt qu'il pouvait avoir à commettre son crime et comparer son action à celle que commettrait un véritable aliéné atteint de la maladie que le premier simule.

Chez l'épileptique atteint de folie après l'accès du

mal comital, l'impulsion est soudaine ; pris d'une fureur subite, il tuera pour tuer, un homme, un chien, tout ce qui se présentera à lui sans autre mobile que d'assouvir sa passion de destruction.

L'idiot tuera pour un motif futile, puéril ou même sans prétexte ; comme les crimes de l'imbécile, ses actes seront accompagnés de circonstances spéciales marquées au coin de l'atrocité, de la stupidité et de l'insouciance ; si c'est l'instinct génésique qui le pousse il s'adressera de préférence à des enfants ou à n'importe quelle femme, quelque soit son âge ; l'alcoolisé lui, n'a aucun plan préconçu, il est la victime d'hallucinations et tue pour se défendre contre ceux qu'il transforme en agresseurs.

Le monomaniaque et le lypemaniaque calculent au contraire et souvent avec une extraordinaire lucidité les moyens d'exécution de leurs projets dont la source est dans leur délire partiel (aliénés persécuteurs).

L'aliéné atteint de folie raisonnante ou de folie impulsive a souvent lutté contre l'idée qui l'obsédait, puis instantanément, sans réflexion, il agit, poussé par un irrésistible besoin de céder à cette obsession. Mais avant cet acte il a donné des signes non équivoques de dérangement intellectuel ou bien ces signes suivront immédiatement.

Les circonstances diverses se rattachant au crime ou délit pourront donc en dévoilant le mobile auquel l'auteur obéissait et l'intérêt qu'il avait à sa perpétration, servir à lever les doutes de l'expert.

Nous avons dit que l'aliéné atteint de la folie impulsive avait, avant le crime commis, donné des preuves de bizarrerie d'esprit et même de dérangement intellectuel ou que ces signes suivraient immédiatement. il

est pourtant des impulsifs qui n'ont jamais laissé apercevoir le désordre de leur esprit, qui sont entraînés à commettre un acte délictueux ou criminel, sous l'influence d'une sorte de manie transitoire avec délire partiel impulsif ou hallucination obsédante ; ces aliénés sont presque toujours des héréditaires et l'absence d'intérêt personnel à leurs actes criminels est typique.

En 1887, j'eus à examiner l'état mental de J..., accusé d'assassinat sur deux personnes, J..., âgé de vingt ans, fils naturel non reconnu, n'a reçu qu'une éducation très sommaire ; accusé de vol et protégé par son père supposé, il a bénéficié d'une ordonnance de non lieu basée sur un état d'idiotisme que sa contenance paraissait confirmer.

Fort de ce fait qu'il croyait la justice impuissante à le punir, il assassine deux personnes vivant seules, mais il bouleverse la maison pour y trouver l'argent qu'il y croyait caché et emporte tout ce qu'il peut trouver, porte-monnaie, timbres-poste, maigre butin, du reste.

Ce double crime, sans le fait de l'intérêt qu'il avait à le commettre, ressemble par la férocity qu'il a déployée aux crimes des idiots, mais il en diffère surtout par l'intérêt qu'il avait à le commettre (besoin d'argent) et par la préméditation et l'intelligence avec laquelle il a été consommé.

J... a été condamné à mort, sa peine fut commuée en celle des travaux forcés.

L'intérêt au crime, le mobile qui fait agir le criminel, voilà la première question que chacun se pose lorsqu'on apprend qu'un individu est accusé de meurtre, d'incendie, etc., et il est rare de voir l'instruction se contenter des aveux d'un accusé comme dans l'affaire Delmet Gédéon, l'incendiaire de l'Oise. Aussi le Pré-

sident de la Cour d'assises ne fit pas difficulté d'admettre les conclusions du défenseur qui demandait un examen médical en montrant que les incendies avaient été allumés sans idées de vengeance ou de haine et sans aucun mobile, au détriment même de personnes amies. Le 8 mai 1883 la cour chargea donc MM. Motet, Bourgeois et Bergeron, d'examiner l'accusé et de rédiger un rapport dont voici les conclusions (1). « Delmet Gédéon, est atteint d'épilepsie vertigineuse, les vertiges sont suivis chez lui d'accès de délire impulsif, de courte durée, pendant lesquels il est irrésistiblement poussé à incendier. Le délire impulsif consécutif aux vertiges comitiaux, est d'ordinaire transitoire ; il s'épuise vite, et quand il est tombé il ne laisse pas de traces appréciables. On a peine à croire qu'un désordre mental aussi considérable puisse n'avoir qu'une durée aussi éphémère. Rien cependant n'est plus vrai, plus conforme à l'observation de tous les jours. Le vertige qui le précède peut lui-même se réduire à un étourdissement d'une seconde, à un simple spasme de muscles de la face ; c'est un éclair qui passe, après lui l'ouragan se déchaîne, terrible, dévastateur, et quelques heures après tout est rentré dans l'ordre. Delmet n'est pas une exception ; mais il présente un côté particulièrement intéressant, tout personnel, que nous avons tenu à mettre en lumière. Chez lui le délire reste hallucinatoire, quand il n'a pas bu, il devient impulsif sous l'influence de l'excitation alcoolique. En cela encore Delmet rentre dans les types classiques : c'est un grand malade dont l'avenir est plein de menaces, si l'on n'y prend garde ».

(1) L'encéphale, *Journal des Maladies mentales et nerveuses*, (1883).

« Pour nous, cet homme n'est pas responsable de ses actes. »

Delmet acquitté, fut placé dans une maison de santé.

4^e Époque du début de la maladie

On ne connaît pas de cas de simulation de la folie éclatant avant l'acte délictueux ou criminel, ou au moment même de son accomplissement.

On ne connaît guère de folie simulée ayant débuté avant l'accusation ; la seule observation de ce genre est citée dans les *Annales d'hygiène* et de *Médecine légale*, année 1842, observation dans laquelle on paraît avoir méconnu l'état d'hystérie du jeune homme qui en est le héros. Celui-ci ayant commis un certain nombre de vols, parvint à faire condamner à sa place une jeune fille qui fut envoyée pour trois ans dans une maison de correction ; cependant les vols continuant, appelé comme témoin, il se crut compromis et pour détourner les soupçons, il simula des extases et du délire. Mais s'il n'était pas l'accusé, il comprenait que d'un instant à l'autre, il allait le devenir.

Le simulateur ne prend ordinairement ce rôle qu'après avoir épuisé les autres ressources que son imagination peut lui offrir. Aussi celui qui se voit poussé dans ses derniers retranchements, le criminel particulièrement, entre-t-il souvent dans une colère furieuse qui lui suggère l'idée de contrefaire la folie et lui permet en même temps de donner issue à des sentiments violents depuis longtemps comprimés.

D'autres, au contraire, comme accablés par la gravité de leur position, demeurent stupides, anéantis et con-

tinuent à garder un silence obstiné auquel ils joindront les apparences d'une indifférence jouée avec perfection, allant jusqu'à l'abrutissement, le refus des aliments et l'oubli de tous soins corporels. Il est donc très important de préciser au moment où commence la simulation, l'état de l'esprit du sujet, et surtout d'établir si la maladie a été précédée de symptômes connus sous le nom de prodromes et qui manquent si rarement dans l'aliénation mentale.

5° Etat physique extérieur.

Les yeux, dit-on, reflètent les sentiments de l'âme et la physionomie de l'aliéné suffit souvent pour indiquer de quelle maladie mentale il est atteint. Cela est vrai en général et le simulateur ne pourra pas toujours mettre d'accord la contraction de ses traits avec le genre de folie qu'il imite.

Il ne pourra conserver sans accélération très notable des battements de son cœur, le masque coloré et les yeux brillants du maniaque; il n'aura pas la vigueur de ce dernier, dont le sens musculaire est porté au plus haut point d'énergie. S'il imite, au contraire, le lype-maniaque, il n'en aura pas la circulation insuffisante, il ne pourra pas en avoir la frigidité avec l'aspect, celui des mains surtout, si caractéristique. Enfin il ne pourra pas acquérir l'odeur repoussante de l'haleine de tout aliéné vrai, odeur spéciale que les aliénistes connaissent trop. L'attitude seule d'un simulateur peut éclairer sur sa supercherie; il est bien difficile à celui-ci de la mettre en harmonie avec la forme de folie imitée. Si, par certaines extravagances, dit M. Dagonet, ils peuvent laisser un instant l'esprit de l'observateur dans le

doute, ils arrivent difficilement à imiter l'attitude spéciale des malades véritablement atteints d'aliénation.

Notons cependant que dans la conformation physique du criminel endurci, il y a assez de ressemblance avec celle de l'aliéné, ils ont souvent de l'asymétrie du crâne, et de la face, comme les aliénés; leurs organes présentent aussi les traces d'habitudes vicieuses, si leur corps est indélébilement marqué par des tatouages, on retrouve ceux-ci chez les aliénés, quoique un peu moins fréquemment; il faudra donc dans quelques cas particuliers, redoubler de vigilance dans l'observation et s'appuyer sur les autres signes, particulièrement sur les troubles organiques dont nous parlons plus loin.

Il est des cas, et celui d'Al., que nous citons au chapitre de l'Idiotie en est un, où la physionomie, l'aspect général du simulateur, joints à certaines difformités physiques et à des maladies de certains organes des sens, viennent porter le doute dans l'esprit de l'aliéniste.

Le nommé T... Joseph, âgé de 26 ans, accusé d'incendie, était atteint d'un bégaiement tellement prononcé, qu'à la Cour d'Assises il fut impossible de le comprendre et que ses contorsions firent qu'on le renvoya pour être examiné par Messieurs les Docteurs Bourgeois de Beauvais, Schill de Clermont, et par moi-même. — T... est le septième fils, sur huit, d'un père ivrogne, ayant terminé sa vie par le suicide; mais ses frères et sœurs n'ont aucune infirmité ni signes de dégénérescence, sauf un seul, aveugle à la suite d'ophtalmie des nouveaux-nés. Battu par ses parents quand il ne rapportait ni aumône, ni objet volé, il a reçu une éducation déplorable, une instruction nulle; enfermé dans une maison de correction dès l'âge de 12 ans, son bégaiement empêcha de lui apprendre à lire.

Sorti de cette maison il fut employé à des travaux de ferme assez simples et peu payés ; il vivait néanmoins et n'avait que peu de penchant à boire. Renvoyé par son patron, il promit de se venger et incendia une grange appartenant à celui qui l'avait chassé.

T... est de petite taille, 1^m40, figure ouverte, yeux vifs et paraissant intelligents, aucun des vices de conformation de l'idiot ; mais lorsqu'il veut parler, il souffle bruyamment, chassant l'air par le nez et à plusieurs reprises, et les paroles sortent rapides, exprimées en un patois déjà peu intelligible, s'arrêtant au milieu d'une phrase pour recommencer ce manège et se faisant mieux comprendre par signes que par l'articulation si défectueuse de ses paroles.

Chez T... l'instinctivité est toute puissante, les facultés supérieures n'ont qu'un développement rudimentaire, mais il n'en a pas moins constitué un système de défense.

Il n'a pas eu de fièvre typhoïde, ni aucune maladie et n'est pas onaniste. Enfin, rien dans l'examen n'a pu faire croire qu'il soit atteint d'aliénation mentale, si ce n'est son aspect extérieur lorsqu'il parle.

Déclaré par nous responsable, mais à responsabilité limitée par le peu de développement de ses facultés intellectuelles d'ordre supérieur, il a été condamné.

6° Troubles organiques.

Les troubles organiques manquent rarement dans les vésanies. On peut les diviser en troubles généraux ou en troubles spéciaux.

Troubles généraux.

Le début d'une affection mentale est souvent marqué

par un embarras gastrique ; pendant le cours de la maladie mentale on remarque que le fonctionnement des organes digestifs n'est plus normal ; que les aliénés s'alimentent normalement ou, ce qui est plus fréquent, qu'ils mangent avec voracité ou refusent de s'alimenter, ils ont presque toujours une constipation opiniâtre et leur haleine a une odeur caractéristique.

Les sécrétions cutanées sont communément diminuées ou supprimées, alors la peau prend une teinte terreuse, jaunâtre, elle se dessèche et contribue à augmenter l'odeur repoussante qu'exalent ces malades et que l'absence de soins corporels ne suffit pas à imiter.

Les autres sécrétions ne présentent rien de particulièrement remarquable, sauf la menstruation qui est ordinairement supprimée.

Le rythme respiratoire est ralenti surtout chez le mélancolique ou l'aliéné atteint de stupeur, l'hématose est imparfaite et détermine, outre l'anémie, des troubles partiels tels que des œdèmes, *tumeurs* sanguines, purpura.

Les troubles de la sensibilité sont fréquents, beaucoup d'aliénés sont insensibles au froid, à la chaleur et même à la douleur (surtout les idiots). N'oublions pas à ce propos que les criminels possèdent aussi à un très haut degré cette insensibilité qui n'est quelquefois qu'apparente, mais qui rend inutile l'application des procédés dont j'ai déjà parlé : pointes de feu, électrisations, etc.

La sensibilité peut au contraire être exaltée. C'est ainsi qu'on observe surtout dans la manie des névralgies atrocement douloureuses, des douleurs erratiques qui font que les malades semblent subir tous les supplices imaginables.

La surexcitation cérébrale peut en outre être cause

d'insomnies, elle fait fuir le sommeil surtout la nuit, et quand le malade s'assoupit un instant, ce sommeil est agité par des cauchemars effrayants. (Voir l'examen indirect).

Les troubles de la motilité sont caractérisés par la puissance de contraction musculaire (manie) ou par la paralysie (paralysie générale), ou seulement l'affaiblissement (démence).

Troubles spéciaux.

Les maladies bien caractérisées de l'estomac, du foie et des intestins se voient concurremment avec un état de mélancolie dépressive, spécialement les troubles digestifs (dyspepsie, catarrhe stomacal et intestinal, selles fétides fréquentes, lienterie).

Des spasmes du pharynx peuvent par leur apparition, fortifier le malade dans son refus d'aliments.

Les troubles de la motilité de l'iris affectant la contraction ou la dilatation des pupilles sont fréquents et ne s'observeront jamais chez le simulateur, qui ne peut disposer des agents pharmaceutiques qui pourraient l'aider à les obtenir. Cependant le maniaque, le mélancolique et surtout le paralytique général en présentent presque toujours :

- La diminution de la sensibilité, du tact et le tremblement des mains chez l'alcoolique,

- L'absence des reflexes chez le paralytique,

- Les palpitations, les vertiges, la cephalalgie, précèdent souvent l'explosion d'une maladie mentale.

La diminution de la sensibilité du tact ne sera pas accusée par le soi-disant alcoolique qui, au contraire, saura imiter le tremblement des mains.

La présence constatée des reflexes tendineux écartera l'idée d'une paralysie générale simulée, avec stupidité ; au contraire, l'embarras de la parole est un des premiers signes de cette maladie, il précède de peu le tremblement fibrillaire.

Des tics, des spasmes convulsifs des muscles de la face, affectent les maniaques et leur répétition toujours identique les distinguera des grimaces des simulateurs.

Les vertiges, les palpitations, la céphalalgie précèdent l'éclosion de la folie impulsive qui peut n'avoir d'autre cause que la puerpéralité.

Les accès d'épilepsie francs ou larvés, précèdent ou suivent de près la folie impulsive.

Le rhumatisme, spécialement le rhumatisme articulaire, est quelquefois suivi de lypémanie surtout dépressive ou de folie impulsive monomanie du suicide).

7° Etat intellectuel et moral ou troublées psychiques.

C'est seulement après une observation préalable de quelque durée, dit M. Max-Simon, et quand il sera muni de tous les renseignements qu'il aura pu recueillir, que le médecin pourra procéder avec quelque fruit à l'interrogatoire d'un aliéné soupçonné de simulation.

Les moyens de finesse vulgaire ne relèvent pas des procédés de la science, ils ne sont pas dignes du rôle de médecin aliéniste : énoncer devant le sujet qu'on est étonné de ne pas voir se produire tel ou tel symptôme, et triompher de ce que, dans les vingt-quatre heures, ces symptômes sont apparus, c'est d'abord s'exposer à ce qu'une coïncidence fortuite vienne fausser le jugement à porter ; ensuite les moyens scientifiques de

découvrir la fraude sont assez nombreux et assez précis pour qu'on laisse de côté cette façon d'agir.

On ne saurait trop s'élever aussi contre l'emploi de la douleur, brûlures au fer rouge, électrisation, douches prolongées et autres moyens barbares que la civilisation réprouve.

Enfin, si quelques médecins se sont crus autorisés à user du chloroforme et autres anesthésiques pour surprendre le secret des simulateurs, on doit, avec Tardieu et Max-Simon, proclamer que de pareils moyens doivent être bannis de la pratique du médecin légiste, en considérant qu'on expose la vie du sujet sans même avoir la certitude de réussir.

C'est surtout en les interrogeant qu'on jugera de leur état mental réel.

A part les aliénistes, il est peu de personnes qui sachent qu'un aliéné atteint de délire aigu, surtout dans la manie, pourra pour quelques instants ressaisir sa lucidité pour répondre brièvement à quelques questions.

Le simulateur, lui qui presque toujours contrefait la folie pour éviter des questions qu'il considère comme dangereuses, redoublera ses clameurs et ne paraîtra pas entendre son interlocuteur ; ou bien s'il craint de se trahir par une intempérance de langage, il tombe bientôt dans le mutisme ou la surdimutité.

On doit néanmoins, sans en tenir compte, continuer d'interroger le malade, que sa physionomie peut trahir et dont souvent le pouls, observé pendant qu'on l'interroge, peut varier suivant l'impression que lui produisent les paroles du médecin.

Je ferai cependant remarquer que chez le criminel les émotions sont rares, qu'il est difficile de les faire naître

et que presque jamais elles ne se traduisent par la rougeur de la face.

Si le simulateur répond au contraire à quelques questions, on cherchera à connaître l'état de sa mémoire en s'inspirant des travaux du D^r Baret.

La mémoire est conservée dans la mélancolie anxieuse, persiste dans la lypémanie avec dépression, est affaiblie dans la démence, conservée et même exaltée dans la manie, la folie circulaire, le délire des persécutions, elle est aussi brillante dans les folies lucides.

8° Les écrits, dessins, etc.

Le simulateur n'écrit pas, il dessine encore moins. Chez l'aliéné véritable, les lettres ou écrits n'apportent pas toujours un contingent important à la somme des renseignements nécessaires au diagnostic. Certains écrits sont même quelquefois remarquables par l'élévation des idées et pourraient faire douter que leur auteur fût aliéné, si l'on ne savait combien certains délires partiels laissent les facultés intellectuelles libres de s'exercer sur des sujets qui n'ont aucun rapport avec l'objet de ce délire ; néanmoins les lettres d'aliénés offrent en général des particularités intéressantes.

La fuite des idées se traduit sur le papier par la hâte avec laquelle les mots sont tracés, par l'oubli de quelques lettres, par des phrases inachevées ou complétées par des points chez le persécuté.

Le mégalomane est intarrissable et abuse des lettres majuscules, tandis que le lypemaniaque écrira à peine quelques mots. Les persécutés n'écrivent pas ou tombent dans l'excès contraire ; leurs lettres sont des volu-

mes, ils reproduiront plusieurs fois des réflexions spéciales, soulignées ou suivies de points d'exclamation ou encore de dessins explicatifs.

Les dessins des déments et leurs écrits montrent leur faiblesse intellectuelle et l'incohérence de leurs idées. Les paralytiques se décèlent par une forme graphique incomplète et irrégulière.

Si les simulateurs n'écrivent et ne dessinent pas, on peut quelquefois se procurer leurs écrits ou leurs dessins antérieurs à l'explosion de la vésanie, qui seront examinés utilement ; ils viendront démontrer si leur folie a ou n'a pas eu de prodromes.

On pourra y rencontrer quelques signes intéressants à d'autres titres, tels que le tremblement des lettres, indiquant l'alcoolisme, ou bien l'allure décidée indiquant l'énergie morale. On se souviendra que souvent les criminels agrémentent leurs lettres d'hiéroglyphes, habitude que Lombroso compare au penchant des sauvages à peindre la pensée avec les figures ; il les dénomme même des hiéroglyphes atavistiques.

Ces hiéroglyphes sont une sorte de langue presque universelle chez les criminels et que l'aliéné non criminel, avant sa folie ne connaît pas et par conséquent n'aura pu employer.

Les figures annexées aux écrits des aliénés sont toujours originales et répètent l'expression écrite de leur pensée, loin comme le criminel, de vouloir la dissimuler.

9° Examen indirect.

Pour compléter l'observation méthodique à laquelle on a soumis l'aliéné soupçonné de simulation, il reste

encore l'examen indirect ; il peut être confié à des personnes étrangères à la médecine, mais qui, par leurs relations avec le soi-disant malade, peuvent fournir un certain nombre de faits qu'ils ont observés et qui, sans avoir une valeur scientifique absolue, ont un grand poids auprès des magistrats et surtout des jurés, s'il s'agit d'une affaire criminelle.

Les experts ne doivent pas dédaigner de livrer au Tribunal ces observations, quoique sans leur secours leur opinion soit fixée. C'est donc comme preuve adjutive que nous admettons l'examen par un tiers, fait à l'insu du malade, et surtout parce que le simulateur est plus frappé de ce genre de preuve et renonce alors souvent à son rôle lorsqu'il se sent percé à jour.

Malgré la volonté et l'énergie que déploient certains simulateurs, il est bien rare qu'à un moment donné, lorsqu'ils se croient sûrs de n'être pas épiés, ils ne laissent pas se reposer leur cerveau surmené par la tension de l'esprit, à ce point qu'eux-mêmes se sentent menacés de tomber véritablement dans cette démence qu'ils feignent.

On peut aussi de cette façon recueillir des indications précieuses tirées des rêves que les simulateurs peuvent faire pendant les nuits où ils reposent, lorsqu'ils laissent échapper quelques phrases.

On sait que les rêves chez les aliénés offrent de tous points les mêmes éléments intellectuels que ceux-ci possèdent à l'état de veille. (Lelut).

L'examen indirect doit donc être confié à des personnes intelligentes et incapables de mentir.

Je n'ai pas ici à faire un traité des maladies mentales le plus ordinairement simulées, mais je toucherai quelques mots de certains symptômes de ces maladies, que

les simulateurs ne connaissent généralement pas ou qu'ils connaissent trop superficiellement pour les bien imiter.

Les maladies mentales qui sont le plus souvent simulées sont par ordre de fréquence :

- 1° La Folie épileptique.
- 2° L'idiotie.
- 3° La Manie.
- 4° La Démence.
- 5° La Stupidité.
- 6° Quelques monomanies, en particulier la kleptomanie.
- 7° La Lypémanie.
- 8° La Folie alcoolique.
- 9° La Folie hystérique.

Folie épileptique

Des manifestations psychiques anormales peuvent être causées par l'épilepsie, elles peuvent résulter aussi bien de simples vertiges que d'un accès incomplet et d'une grande crise, ces manifestations peuvent même précéder ces accès.

Il est donc aisé de concevoir que si des accidents épileptiques entraînent dans certains cas l'irresponsabilité du criminel, celui-ci cherchera à simuler une maladie assez fréquente pour qu'il ait pu en observer certains symptômes, et dont la courte durée n'exige pas une tension d'esprit aussi prolongée que les simulations des autres maladies mentales. Le simulateur sait que presque toujours il ne reste chez l'épileptique atteint de folie impulsive que des traces confuses des faits accomplis

sous l'influence de l'imminence de l'accès ou après sa terminaison, donc point d'explications à donner, il se retranche derrière son « je ne sais pas ».

L'épilepsie sera donc la véritable maladie de choix pour lui, et de fait il ne peut en choisir une plus embarrassante pour l'expert, surtout s'il simule les simples absences ou les vertiges de courte durée. Heureusement, c'est la grande crise qu'il imite de préférence, craignant que les autres passent inaperçues, car il ne veut pas, lui-même, appeler l'attention sur ces dernières pour ne pas éveiller les soupçons. Les simulateurs que j'ai observés commençaient par accuser de la migraine, ils vomissaient leurs aliments, puis tout à coup la crise se produisait, mais jamais devant moi.

L'examen d'un épileptique soupçonné de simulation peut avoir lieu : 1° pendant l'accès ; 2° après l'accès et plus ou moins immédiatement.

Pour l'examen pendant l'accès, nous dirons avec Legrand du Saulle, Voisin et Falret, que : « Si il y a dans l'épilepsie convulsive des symptômes qu'il est possible et même facile d'imiter, il en est d'autres pour lesquels l'imitation est complètement impossible ».

Symptômes impossibles à imiter pendant l'accès

1° Dans l'épilepsie vraie, le sujet pâlit subitement au moment de la chute.

2° Il tombe presque toujours en avant ou sur le côté, après avoir poussé un cri, sans chercher à se garantir la tête.

3° La pupille est dilatée et insensible à l'action de la lumière.

4° Le pouls présente des caractères particuliers auxquels nous consacrerons un chapitre spécial.

1° Pâleur subite.

Le simulateur ne peut imiter cette pâleur subite bientôt remplacée par la rougeur des téguments de la face et dès le début de son accès, il a la figure congestionnée par les efforts qu'il fait pour retenir sa respiration.

2° Il tombe presque toujours en arrière ou sur le côté, en étendant les mains pour se garantir la tête pendant sa chute.

3° Il ne pourra imiter la dilatation et l'insensibilité de la pupille s'il n'a à sa disposition aucun des médicaments produisant ces effets.

Symptômes pendant l'accès, peu ou non connus du simulateur et pouvant dévoiler la simulation

Si le simulateur sait que le pouce convulsé est dans la paume de la main caché par les autres doigts, il ignore que quand on obtient, en déployant une certaine force, le redressement de ce pouce, celui-ci conserve sa nouvelle position, aussi le simulateur le replie-t-il immédiatement.

Presque toujours les secousses convulsives prédominent d'un côté du corps dans l'attaque vraie. Le simulateur agite indistinctement les deux bras et les deux jambes. Dans les efforts que le simulateur fait pour imiter la respiration stertoreuse, il peut être pris d'un accès de toux qui le trahit.

Je citerai, pour ne rien oublier, un moyen proposé

par Eskridge (1). « Se placer derrière le sujet soupçonné de simulation et *presser fortement* avec l'extrémité du pouce, sur le nerf sus-orbitaire de chaque côté ; si le malade n'a pas perdu toute connaissance, il ne peut supporter la douleur, cherche à se débarrasser de la pression de l'opérateur, et l'attaque s'arrête.

Symptômes en dehors de l'accès

1° Etat du pouls.

2° Ecchymoses. — Pigmentation.

3° Obtusion des sens.

4° Abolition des reflexes.

5° Etat intellectuel anormal.

1° Nous donnons plus loin l'état du pouls avant, pendant et après l'accès.

2° Après les grandes attaques on voit se produire à la face une multitude de petites tâches rouges, sorte de piqueté ecchymotique, signalée par le D^r Voisin comme constituant un des meilleurs signes pour reconnaître si une attaque a été simulée ou non, car il est impossible de les produire volontairement. D'après M. Ch Féré, on voit souvent chez les épileptiques des anomalies de pigmentation de la peau, plaques de nigratie ou de vitiligo. Le pityriasis versicolor est très fréquent.

3° Pour n'être pas très marqués, les signes d'obtusions se portant sur les sens et principalement sur le tact, peuvent servir au diagnostic. Chez l'épileptique vrai, on a observé que cette obtusion est plus marquée à gauche. (Voisin).

(1) New-York Med. Jourin. — (Ce moyen a été déjà proposé en Allemagne). (Note de l'auteur).

Les épileptiques sont fréquemment atteints d'une anesthésie latérale plus fréquente à droite (Ch. Feré). Comme les hystériques, les épileptiques présentent assez souvent un rétrécissement du champ visuel et une diminution de l'acuité de la vue, ils sont aussi très fréquemment affectés de daltonisme (dyschromatopsie) ou même d'achromatopsie.

4° Les reflexes rotuliens sont ou abolis ou exagérés. Leur abolition complète s'observe quelquefois immédiatement après l'accès.

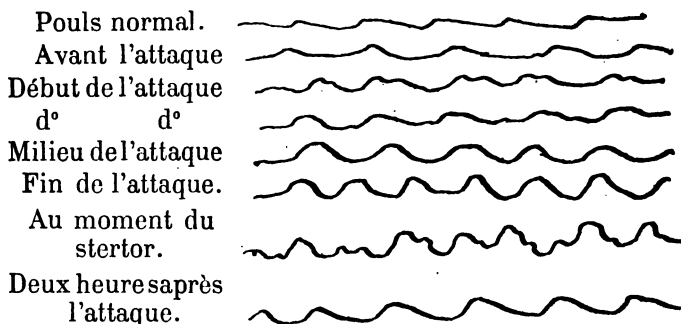
5° Dans l'ordre psychique on notera l'émotivité, l'irritabilité, qui est un phénomène commun avec les criminels et éclate soudain sous la forme de colères violentes, pour des motifs puérils. Enfin une indolence et une paresse habituelles auxquelles succèdera tout à coup une activité excessive.

Examen sphymographique

Cet examen peut être fait après les grandes crises, pendant un temps qui varie de une demi-heure à plusieurs heures selon l'intensité de l'accès.

Le dirotisme du pouls avait déjà été signalé par Legrand du Saulle, comme un signe des plus accusés et que les efforts violents du simulateur ne pouvaient amener.

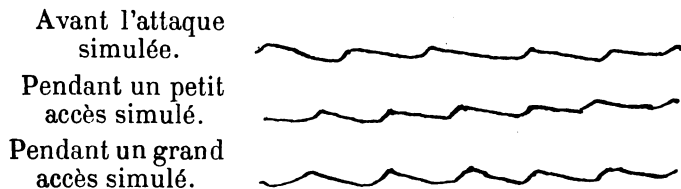
L'étude du pouls présente des particularités décelées par le sphymographe et que je vais, d'après le D^r A. Voisin, décrire succinctement.



Ces tracés montrent que la courbe du pouls de l'épileptique pendant l'attaque est caractérisée par une convexité supérieure hémisphérique et la hauteur perpendiculaire trois à quatre fois plus grande qu'avant l'attaque.

Ces caractères du pouls sont les mêmes pour les simples vertiges et pour les grandes crises convulsives.

Je joins ici trois tracés pris chez un simulateur qui avait échappé au service militaire, puis avait été placé à Bicêtre comme épileptique, et enfin dans un autre asile où il avoua qu'il simulait l'épilepsie.



Avec le D^r Voisin, je conclus que ces tracés démontrent suffisamment combien les caractères du pouls des épileptiques vrais diffèrent de ceux qu'on observe chez le simulateur, qu'ils permettent de découvrir la fraude avec une précision scientifique et une certitude d'autant plus grande, qu'il n'est pas nécessaire d'assister aux accès pour établir son diagnostic.

Monsieur Ch. Féré dans son magnifique traité des Epilepsies et des Epileptiques, annonce qu'il a reproduit pour les contrôler les expériences sphygmographiques de M. A. Voisin. Ses conclusions, je dois le dire, sont défavorables en ce sens qu'elles tendent à prouver qu'on s'illusionne en croyant tenir un moyen certain de découvrir la simulation.

M. Ch. Féré se fonde sur ce fait que les courbes arrondies et élevées des tracés sphygmographiques obtenus pendant les accès d'épilepsie vraie peuvent être reproduites chez les sujets sains sous l'influence de l'exercice musculaire des membres supérieurs ; si, dit-il, le docteur A. Voisin n'a pas observé ces courbes c'est qu'il se contentait de faire courir les sujets en observation et que pendant la course les muscles des bras et avant-bras ne se contractent pas. Il en conclut que l'exagération de la hauteur du tracé, le dirotisme et le polycrotisme même ne seraient plus pathogromoniques de l'accès d'épilepsie.

Qu'il me soit permis de faire observer que la courbe particulière aux épileptiques n'est quelquefois pas obtenue même par un simulateur comme le prouve l'expérience de M. Voisin (1), que ce tracé chez les épileptiques vrais est le même après un vertige qu'après une grande crise et que cependant les vertiges ne s'accompagnent guère de contractions musculaires des bras ou du moins elles sont partielles et fibrillaires quand elles existent et par conséquent incapables de donner une tension artérielle assez considérable pour modifier le tracé normal.

Enfin que la durée de la tension artérielle artificiel-

(1) Leçons cliniques sur les maladies mentales et nerveuses par A. Voisin, page 611.

lement obtenue par des contractions musculaires des membres supérieurs est très courte et ne se prolonge jamais comme après un vertige ou un grand accès. Monsieur Féré dit textuellement « cette modification de tension artérielle ne peut guère avoir une origine cardiaque, puisqu'elle ne se produit pas quand le même effort a été fait avec le membre du côté opposé ; » il semble probable qu'elle tient à l'état des petits vaisseaux des muscles dont la contraction s'accompagne d'une augmentation de tension qui cesse ou se modifie après que la contraction a cessé.

Ainsi se trouvent minées les espérances des simulateurs qui simulent les simples vertiges ou les petits accès nocturnes accusés simplement par l'incontinence d'urine voulue, les vomissements, les hémorrhagies nasales, provoquées, et enfin l'abattement général si souvent obtenu par les manœuvres de l'onanisme.

L'imitation de l'épilepsie n'est pas toujours le fait de gens sains de corps, les épileptiques guéris ou à accès éloignés, principalement ceux qui ont bénéficié d'un *non lieu* s'appuyant sur leur état d'épileptiques savent aussi dans certains cas, avoir recours à la simulation de nouveaux accès c'est alors que le sphymographe sera d'un grand secours, mais s'ils se bornent à rappeler qu'ils sont des épileptiques officiellement reconnus, pour savoir s'ils ont agi effectivement sous l'influence de la folie épileptique il faudra examiner dans quelles circonstances le délit ou le crime a été commis, quel intérêt l'accusé avait à le commettre, enfin faire l'historique complet physique et moral du sujet, qui seul permettra d'apprécier son degré de responsabilité et la véracité de ses allégations.

Chacun sait que l'épileptique criminel commet son crime instantanément mais que celui-ci a toujours été précédé d'un état particulier de l'intellect, que ses idées ont présenté une certaine confusion et son intelligence un trouble marqué, que souvent il y a eu de la propension au vagabondage ou des impulsions subites, des colères sans motifs, de l'amnésie, des migraines, souvent des hallucinations et qu'enfin ces violences sont sans motifs, sans intérêt.

Cependant il ne faut pas oublier que parfois un simple vertige ou un léger accès peut pousser l'épileptique à commettre une action qui semble être accomplie sous l'influence des passions qu'il nourrit, alors même qu'il semble jouir de sa raison, et qu'alors le mal comitial joue le rôle de la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

Ces circonstances rendent bien difficile le diagnostic, et seuls les antécédents physiques et intellectuels pourront éclairer l'expert.

Il jugera si le sujet a possédé assez de volonté et de liberté morale, avant, pendant et après l'accomplissement du crime, pour qu'il puisse l'avoir commis sans être sous l'influence de la folie épileptique, il notera le nombre et la durée des accès convulsifs antérieurs, ainsi que les accès de délire qui les ont suivis, dont la forme sera l'objet d'une étude spéciale.

On se rappellera que les accès de délire accompagnés d'impulsions sont beaucoup plus fréquents immédiatement avant et après les attaques que dans leurs intervalles.

Il ne faudra pas oublier que les alcooliques peuvent avoir des accès d'épilepsie déterminés par un nouvel excès de boissons et que ces accès deviennent très rares

sans l'appoint de l'alcool. J'ai observé en 1878 un curieux exemple de ce fait. Le nommé B..., âgé de 39 ans, employé au chemin de fer du Nord, marié depuis dix-huit ans, était depuis huit ans atteint du délire alcoolique et chaque excès déterminait chez lui des vertiges et des pertes de connaissance de peu de temps, mais suivies d'hallucinations déterminant des actes violents. L'épilepsie était de date ancienne, puisque quinze jours après son mariage il eut une grande crise pendant laquelle il se fit une blessure à la cuisse avec un couteau qui lui servait à éplucher des pommes de terre.

Quelquefois ses accès d'épilepsie sont francs, alors il se jette en bas de son train en marche (il est conducteur de train), va droit devant lui pendant vingt-deux heures, couche dans un village et rejoint sa ligne ferrée à une station quelconque (1877).

Ou bien ses accès se compliquent de délire alcoolique, il voit des rats et entend des voix qui le menacent de mort, cela dure de quelques heures à quelques jours, il sent « que sa tête travaille ». Il se plaint alors de migraine, puis tout à coup, il saute par une fenêtre et court droit devant lui pour fuir ses hallucinations terrifiantes. La durée des symptômes prodromiques est de trois à quinze jours puis vient l'accès et l'impulsion.

Pendant les intervalles de ses crises, il éprouve quelque-fois un léger délire des persécutions ; mais habituellement il jouit de toute sa raison. Accusé de meurtre sur la personne de sa femme, meurtre dont il n'a point de souvenir, de même que des actes qu'il commet après ses crises, il fut sur mon rapport, considéré comme irresponsable et enfermé dans une maison d'aliénés.

Avant de terminer le chapitre de l'épilepsie, je dirai quelques mots de l'aura. Si je n'ai pas commencé par l'histoire de ce phénomène qui précède les crises convulsives, les attaques du mal comitial grandes et petites, c'est que l'aura manque souvent et qu'il s'ensuit que l'importance de son observation diminue ; de plus elle n'est pas toujours la même et change suivant les circonstances.

Une aura est un phénomène de début de l'accès.

Les auras sont physiques ou psychiques.

Les auras physiques sont motrices, sensitives et sensorielles, elles se divisent en phénomènes visibles et en phénomènes accusés, les premiers consistent en tremblements, spasmes, secousses, se passant généralement dans les membres en agitant certains muscles, consistant quelque fois en mouvements automatiques, en hémorrhagies, particulièrement les épistaxis, pâleur ou rougeur de la face par constriction ou dilatation des capillaires, battements de cœur, la contraction des mâchoires, grincement des dents, oppression avec respiration sifflante. Les phénomènes physiques accusés, sont les vertiges, les douleurs de la tête, des membres, de l'estomac, les sensations visuelles, les engourdissements, le prurit, les sensations thermiques qui semblent monter le long des membres et du thorax comme un souffle, une vapeur d'où le nom d'aura, les bourdonnements d'oreilles, les douleurs périorbitaires, les sensations olfactives, odeurs éthérées ou infectes, de pourriture, le malaise général.

Les auras psychiques sont moins rapprochées du début de l'accès et persistent souvent après, elles se divisent en phénomènes d'excitation ou de dépression.

Parmi les premiers nous verrons souvent l'augmen-

tation des facultés affectives, une sorte d'expansion ressemblant assez à celle des hystériques à la fin de leurs crises, ou bien le développement d'une violente colère. Quelquefois les malades montreront pendant plusieurs heures une lucidité d'esprit extraordinaire, une véritable et considérable augmentation de leurs facultés intellectuelles. D'autres éprouveront une sorte de vision retraçant tout ou partie des événements principaux de leur vie, comme les mourants, les noyés particulièrement.

Les seconds, auras psychiques, dépressives, consisteront en un chagrin profond ou des terreurs, les unes sans motif, d'autres motivées par le souvenir d'accidents antérieurs ou mêmes de rêves, particulièrement de cauchemars, ces derniers cas ont été fréquemment observés par Yugling Jackson. Enfin l'attaque pourra s'annoncer par un doute métaphysique relatif à l'existence de Dieu, ainsi que M. Féré en rapporte un exemple que je relaterai plus loin en le complétant.

Si l'on peut assister au phénomène de l'aura physique, on pourra constater au moyen du sphygmomètre de Bloch l'augmentation de pression dans la radiale ; d'après M. Féré cette augmentation peut être de 150 à 250 grammes.

L'aura peut être unilatérale ou bilatérale. La première indiquera souvent l'épilepsie partielle ; la seconde amènera indifféremment la chute en avant ou en arrière mais rarement sur le côté comme avec l'aura unilatérale.

Les auras psychiques sont plus particulièrement l'apanage des épileptiques chez lesquels la folie impulsive se développe soit avant, soit après l'accès. Leur impulsion quand elle est homicide est souvent aussi la

terminaison des pensées obsédantes qui les hantent avant la crise et qui persistent après l'accès : heureusement, elle se modifient souvent à ce moment.

Les auras psychiques s'accompagnent souvent d'hallucination de la vue qu'on peut comparer quand elle est toujours la même à une aura visuelle surajoutée à l'aura psychique : ainsi un malade de M. Goweis voyait subitement et invariablement devant lui une vieille femme vêtue de brun qui lui offrait quelque chose ayant l'odeur de la fève du Tonkin. Les hallucinations de l'ouïe sont plus fréquentes. Le malade entend des sifflets, un bruit de chaînes, des cascades, ou bien on l'injurie.

Un autre malade de M. Beevor croyait voir une petite femme noire qui marchait rapidement dans une cuisine. Peyroux raconte qu'un épileptique avant l'attaque craignait d'être écrasé par un char arrivant sur lui à fond de train et dans lequel se trouvait un petit homme coiffé d'un bonnet rouge. Lorsque ces hallucinations se prolongent après l'attaque elles sont causes de l'impulsion : et leur rapport avec les actes commis est indéniable. En résumé, la constatation d'aura psychique pourra, surtout si elle s'accompagne d'hallucinations être une preuve que la folie impulsive a existé réellement chez un épileptique accusé d'un crime ; cette constatation sera encore plus probante si l'acte criminel commis est en rapport direct avec l'aura psychique hallucinatoire, (observation Chamb...)

On sait que les phénomènes de l'épilepsie se compliquent fréquemment d'un état d'hystérie très facilement reconnaissable.

J'ai dit plus haut que comme les hystériques, les épileptiques présentent souvent un rétrécissement du

champ visuel, de la dischromatopsie ou même de l'achromatopsie.

Ils accusent quelquefois aussi la sensation d'un globe ou d'une boule analogue à la boule hystérique, et de même que la compression chez l'hystérique peut faire avorter l'accès, de même chez l'épileptique la compression de la partie du corps où siège l'aura, peut empêcher l'accès d'éclater. Il faut ajouter que comme les hystériques ils ont une grande propension au mensonge. Sous le bénéfice de cette restriction je vous livre l'observation de Chamb... Épileptique vrai et simulateur à son heure.

Dans son observation on trouvera tout à la fois les mensonges des hystériques, la simulation des vertiges épileptiques, l'épilepsie vraie, grands et petits accès avec une aura psychique, ayant une influence réelle sur l'impulsion post paroxystique.

Chamb... Jules-Pierre, né en 1860, fils d'un père mal équilibré et sans autre tare héréditaire connue, accusé en 1871 de vol d'une couverture de laine aux Prussiens, acquitté comme ayant agi sans discernement, fut enfermé à onze ans à la maison de correction de Loos. C'est dans cette maison qu'il contracta des habitudes d'onanisme. Sorti de Loos, il revient à Amiens à l'âge de dix-huit ans, il avait déjà éprouvé quelques accès de mal comitial ; à vingt-un ans, il négligea de se présenter au conseil de révision, et fut en conséquence incorporé sans examen au 3^e chasseurs d'Afrique à Batna ; deux mois après, il était réformé à Constantine pour cause d'épilepsie (à M. Féré il a dit, un an après !). Successivement tailleur, lithographe et peintre décorateur, il avait voué une haine sans bornes à la société et surtout au président du tribunal qui l'avait fait enfer-

mer. Le 20 mai 1883, il eut un accès d'épilepsie pendant qu'il travaillait comme peintre, il tenait en ce moment à la main un outil de son métier à lame pointue longue et plate ressemblant assez à un couteau de grande dimension. Vêtu d'une grande blouse blanche sur laquelle s'épalaient de nombreuses et larges taches de sang venant d'une hémorrhagie nasale, il se dirigea vers le Palais de Justice dont il était éloigné de 400 mètres environ.

Le hasard le fit entrer dans la 1^{re} chambre. La vue de cet homme, couvert de sang, les traits convulsés et les yeux hagards, brandissant une arme terrible, fit d'abord fuir tout le monde, mais la première émotion passée, on se mit à sa recherche.

Pendant ce temps, Chamb... s'installait dans le fauteuil présidentiel et s'emparait de la plume. Une large feuille de papier blanc se trouva sous sa main, il en profita pour écrire son jugement. D'une écriture tremblée avec des lettres énormes et grossièrement assemblées, telles qu'un enfant de quatre ans pourrait le faire, il formula sa sentence. Je condamne à mort le Président, le Président à mort. Il n'eut pas le temps d'en écrire davantage. Saisi par deux gendarmes accompagnés de M. le Procureur de la République, il fut, après une lutte assez courte, appréhendé au corps et conduit au poste, non sans avoir distribué force horions.

D'une force peu commune, Chamb... à peine incarcéré, brisa ses menottes d'acier et maltraita gravement les gardiens de la prison. Enfermé dans un cachot solide, il en démolit la porte en chêne bardée de fer. Plus tard il descella avec ses ongles les briques de ce cachot et les lança par le soupirail dans la cour des détenus. Au sortir de son cachot, il s'empara d'un bâton

et battit un prisonnier qui avait contribué à éteindre un commencement d'incendie dans le chauffoir. Il faut bien s'occuper, répondait-il, quand on lui reprochait ces faits de violence. Jamais on ne put constater chez lui une grande crise, mais il accusait de fréquents vertiges nocturnes. Plus tard, il prétendit que son exaltation venait de l'idée obsédante de sa réhabilitation qui déterminait le grand accès, mais il n'accusait rien de semblable pour ses simples vertiges qui arrivaient juste à point pour le faire prendre en pitié et nous faire demander pour lui un peu de relâchement dans la sévérité de la règle de la prison. Néanmoins, après un examen approfondi de son état, je le reconnus non responsable. Chamb... fut transféré à l'Hôtel-Dieu, le 7 juin 1883, là, il sut conquérir le cœur d'un administrateur facile à attendrir, il se livra exclusivement à son goût pour le dessin, et finit par se faire considérer comme inoffensif et presque comme une victime. A peine l'eut-on mis en liberté, en sortant de l'Hôtel-Dieu même, il insulta en pleine rue un officier récemment revenu du Tonkin, et c'est grâce à l'intervention d'un agent qu'il dut de ne pas payer de sa vie son agression brutale.

MM. Padieu et Peulevé furent commis avec moi pour un nouvel examen pour lequel il fut de nouveau réintégré à la prison. Transféré le 23 juillet à l'Hôtel-Dieu et de là à Clermont, dans l'asile de M. Labitte, rien ne put dompter son caractère violent, ni les cellules doublées de tôle épaisse qu'il mit en pièces, ni les bains de 12 heures au moins, ni les douches froides, ni les camisoles de force qu'il déchirait comme de l'amadou. On essaya de la douceur et on le laissa dans la cour avec

les autres aliénés ; il s'empara d'une hachette et démolit un mur de clôture. On le vit faire sans oser intervenir, tant sa force et son air farouche avaient intimidé tous les spectateurs, malades et gardiens ; il put ainsi s'enfuir dans la campagne. Poursuivi par un gardien à cheval, qui eut l'intelligence de le suivre sans l'atteindre trop vite, il se fatigua de cette course désordonnée, et à bout de respiration, jeta son arme et cria qu'il se rendait ; il fut réintégré et pendant plusieurs mois n'eût pas une seule crise. On le mit bientôt en liberté, heureux de se débarrasser d'un pensionnaire qui coûtait cent fois plus par les dégâts qu'il faisait, que le Département ne payait pour lui, et que le docteur Labitte considérait comme un simple simulateur.

Le 22 mars 1886 il se fit condamner à 4 mois de prison pour violences envers les agents. Enfermé à la maison de correction, il eut de terribles colères, voulant faire partager à ses co-détenus ses opinions politiques. Il démolit complètement la porte du cachot où on l'enferma, eut crises sur crises, enfin fut transféré à l'Hôtel-Dieu dont il avait conservé un bon souvenir, et de là à Lommelet, où son exaltation et les brutalités qu'il exerçait sur les gardiens et les autres aliénés, exigeant une prompte répression, on l'entrava avec des anneaux de fer aux chevilles, reliés par une forte barre de même métal. Son caractère s'adoucit et quelques mois après, il fut remis en liberté.

Le 9 octobre 1886 il menaçait les passants de son revolver. Il fut encore condamné à 15 jours de prison pour voies de fait et menaces de mort, l'interdiction du séjour à Amiens fut insérée dans le jugement du Tribunal.

Le 17 décembre 1886, à peine sorti de prison, il fût repris et condamné pour infraction à cette interdiction de séjour.

Le 14 février 1887, nouvelle condamnation à 6 semaines de prison, pour le même motif.

Le 30 mai 1887, nouvelle condamnation à 2 mois, même motif.

Le 13 septembre, dernière condamnation à Amiens, toujours pour le même motif, 3 mois de prison. Transféré à la Maison de correction il eût crises sur crises, fit le simulacre d'une tentative de suicide par suspension et termina son temps à l'Hôtel-Dieu.

Chamb..., épileptique à grands accès rares, à fréquents vertiges nocturnes, est bien un épileptique aliéné dans toute la force du terme, c'est en même temps un simulateur. Jamais, pendant qu'il était à Amiens, il n'eût d'auras physiques ou psychiques pour ses accès vertigineux. L'idée de sa réhabilitation provoquait bien une excitation cérébrale, mais l'accès convulsif ne suivait pas. Seul le paroxysme suivi d'impulsion homicide a été précédé de cette idée de réhabilitation, idée qui a continué à s'imposer à lui après la crise. Pour ses vertiges, principalement les vertiges nocturnes, il nous a avoué à plusieurs reprises que la véritable cause était sa passion de l'onanisme. Enfin, il faut noter que ce paroxysme suivi d'impulsion homicide contre le magistrat qui l'a envoyé en correction, a été précédé d'une grande contrariété d'amour.

D'un caractère inégal, plus souvent sombre qu'ouvert, soupçonneux, hypocrite, violent ou enfantinement doux, il s'est nourri l'esprit des articles politiques des journaux avancés, des conversations d'un père déséquilibré et des discours de certaines réunions publiques, soci-

alistes, anarchistes, athées, etc. C'est surtout un illuminé. Ses condamnations l'ayant tout à coup décidé à se rendre à Toulouse, il partit. A Paris il fut pris d'un accès sur la voie publique, conduit à Sainte-Anne, puis à Bicêtre, le 7 avril 1888, dans le service de M. Ch. Féré auquel je laisse la parole :

Malgré 6 grammes de bromure de potassium par jour, ses attaques convulsives sont devenues beaucoup plus fréquentes, il en a en moyenne dix par mois. Annoncées par un doute pénible (il se demande si Dieu existe,) il ressent une angoisse, et est sûr qu'un paroxysme va se produire. Revenu à lui, il a un moment pénible parce qu'il se souvient que pendant l'accès il croyait fermement à l'existence de Dieu, tandis que l'accès fini, la foi n'est plus aussi sincère. Ses accès débutent par un cri sourd, il se renverse en arrière, a des secousses dans les membres, tourne la tête de droite à gauche et de gauche à droite, reste très pâle pendant toute la durée de l'attaque, qui est d'une minute $1/2$ environ. Il revient à lui lentement et reste hébété pendant deux heures. Quand il reprend connaissance il se frotte les mains d'une manière automatique, souvent pendant fort longtemps. C'est du reste un mouvement machinal qu'il fait souvent en dehors de ses accès.

En dehors de ses accès et de ses étourdissements, Chamb... a des accès d'excitation, dans lesquels il cherche querelle à tout le monde, frappe, brise, déchire ses vêtements.

D'autres fois, il reste sombre et taciturne pendant des jours, parle de suicide et fait des tentatives d'évasion absurdes. Il est monté un jour sur le toit d'un des bâtiments de l'hospice, s'y est installé et a refusé de descendre pendant plusieurs heures, les plombiers ont dû

intervenir pour le faire rentrer. Une autre fois, ayant été enfermé à la sûreté à cause de ses menaces et des voies de fait auxquelles il se livrait, il monta une chaise au haut d'un grillage élevé, fixa la chaise avec des lanières faites avec ses vêtements déchirés, et s'installa à califourchon sur ce perchoir, où il resta plus de douze heures sans manger.

Idiotie.

De l'idiotie congénitale nous ne parlerons pas car l'histoire des antécédents du sujet et les renseignements sur les tares héréditaires suffiraient pour nous édifier.

L'idiotie acquise dans le jeune âge par suite de méningite, de fièvre typhoïde nous sera aussi démontrée par les antécédents ; ce n'est que lorsque ces renseignements manqueront, ce qui est rare, qu'il pourra y avoir doute.

L'étude de la conformation de la tête, de ses anomalies et de celles de la face, son asymétrie, la profondeur de la voûte palatine et son étroitesse, le prognathisme fréquent, les anomalies des organes génitaux, etc., nous fera distinguer la première de la seconde.

L'idiotie acquise.

Après une période de développement intellectuel complet.

Quant à l'idiotie ainsi acquise, elle ne devrait pas être choisie par les simulateurs qui n'ignorent pas qu'elle ne débute jamais subitement sans une cause telle qu'un traumatisme déterminant une méningo-encépha-

lite ou une maladie comme la fièvre typhoïde avec accidents cérébraux, etc.

Cependant parmi les prisonniers et dans les maisons d'arrêt on trouve non seulement des simulateurs mais même des professeurs de cette simulation. A..., qui en mai 1889 tua à coups de révolver ses deux sœurs âgées de 14 et de 15 ans, et cela par jalousie des préférences qu'on avait pour elles, apprit d'un co-détenu à simuler l'idiotie. Le professeur fut même acquitté par le tribunal correctionnel de Rodez comme idiot.

A..., imita si bien son modèle que, servi par son physique (il avait la figure imberbe à 19 ans, le front et le menton fuyants, il était borgne et son œil gauche présentait un glaucome accentué) il réussit à se faire mettre en observation à l'asile d'aliénés de Rodez dont il s'échappa après quelques semaines.

Le mutisme accompagne souvent la simulation de l'idiotie.

Ce mutisme est ou absolu c'est à dire que le simulateur n'a pas l'air de comprendre et même quelquefois d'entendre les questions qu'on lui pose, ou bien il, n'existe que pour la parole articulée et les réponses sont des monosyllabes, hou, hou, heu, heu, etc.

C'est justement cela qui différencie le véritable idiot de l'imbécile.

L'idiot qui ne prononce que des sons inarticulés est atteint du plus haut degré de l'idiotisme, or le mutisme idiotique n'a sa raison d'être que dans l'absence des idées ou dans une lésion cérébrale. Cet idiot-là est incapable de prendre une résolution et ne ressent ni la douleur, ni le plaisir, ni l'amour, ni la haine, il est onaniste éhonté, ou sans désir, gâteux le plus souvent ;

Il est souvent paralytique, épileptique, scrofuleux, il

laisse pendre la lèvre inférieure épaisse et renversée en dehors. Presque tous les idiots au dernier degré bavent, ils mangent avec voracité, leurs fonctions cutanées se font mal, ils ont une chaleur animale au-dessous de la moyenne et la circulation se faisant mal et lentement ils ont les mains et les pieds violacés et froids, malgré la température élevée de l'été.

Tous ces signes ne peuvent être parfaitement imités, cependant en 1883 un jeune conscrit simula si bien l'idiotie qu'on dut l'examiner pendant plus de deux mois avant de le convaincre de simulation ; il fut ensuite envoyé aux compagnies de discipline.

Le 4 Février 1887, je fus désigné pour examiner l'état mental du nommé R... inculpé de vols. R... âgé de 22 ans, né en Prusse, son père est mort, pas de renseignements sur son état de santé antérieur ni sur la maladie qui l'a enlevé, la mère de R... âgée de 50 ans vit encore, deux frères et deux sœurs sont vivants bien portants. R... a abandonné sa famille pour ne pas servir son pays, il sait lire, écrire et calculer, passe même pour très intelligent. Depuis deux mois il a pris des habitudes d'ivrognerie, buvant en moyenne un litre d'eau-de-vie par jour. Pendant les premiers jours de son incarcération, il n'a présenté aucun phénomène morbide. Un soir dans le dortoir on apprit qu'un des prisonniers après un examen médical avait été transféré dans une maison de santé, ce fait ne fut pas perdu pour R... Dès le lendemain matin il adopta une attitude singulière, fermant à demi les paupières et stéréotypant sur sa face l'air le plus niais qu'il put lui donner, il commença à balancer la tête de gauche à droite et réciproquement d'un mouvement lent mais continu. Il répondit d'abord quelques mots à mes questions, puis prenant le col de

mon habit et hochant la tête avec satisfaction il dit « col bien fait, beau ! » au bout d'une demi-heure se lassant il ne répondit plus que par quelques *id* qu'on lui arrachait de plus en plus difficilement. Après quoi il rechercha les coins les plus obscurs des pièces où il se trouvait et en s'y blottissant il regardait d'un air craintif les personnes présentes ou un objet imaginaire. Dès le second jour de cette soi-disant maladie, R... devint complètement muet ; le front plissé, les sourcils rapprochés à se rejoindre il ne regarda plus personne, refusant même de tourner les yeux du côté de sa maîtresse, détenue aussi, et avec laquelle il fut confronté. Peu à peu il négligea sa tenue, refusa pendant quarante-huit heures les aliments qu'on lui offrait, fit même une tentative pour manger ses excréments, mais à peine eut-il porté ceux-ci à sa bouche qu'il les rejeta et ne recommença plus.

Récapitulons :

1° Hérité, rien à constater.

2° Antécédents, sauf deux mois d'ivrognerie, rien non plus ne vient justifier un début si brusque d'idiotie acquise.

3° Epoque du début de la maladie. La maladie a débuté huit jours après son arrestation et le lendemain du jour où il fut parlé, au dortoir des détenus, de l'acquittement d'un *aliéné* accusé de vol.

4° L'intérêt à la simulation s'explique tout naturellement par l'annonce de cet acquittement d'un co-détenu. L'intérêt au vol (absence du dossier).

5° Etat physique extérieur. Rien ne rappelle l'idiot que son air niais qui disparaît ainsi que la contraction des muscles de la face, lorsqu'il se croit seul. Conformation physique normale.

6° Troubles organiques. — Point de fièvre, ni de ralentissement du pouls qui reste normal, point de constipation, ni diarrhée, pas d'insomnies, sommeil tranquille, pas de lésions vaso-motrices. Bon appétit, sauf pendant ses 48 heures de jeûne ; il engraisse.

7° Etat intellectuel et moral. Intelligent, il garde une certaine pudeur, n'est pas onaniste et consent à se plier à la règle de l'infirmerie au bout de huit jours ; il pleure abondamment à la suite d'un reproche qu'on lui fait d'avoir volé la portion d'un autre détenu (inoffensif).

8° Ecrits, dessins. — Néant.

9° Examen indirect. Pendant qu'on le surveille ostensiblement il garde son attitude et l'expression du visage, mais ne les conserve plus s'il se croit certain de ne plus être observé. — (Condamné) a renoncé à sa comédie.

Manie aigüe.

Presque tous les simulateurs d'une folie dans laquelle on reconnaît les principaux signes de la manie aigüe y sont incités au cours d'une grande colère ; ils sont pris alors d'une rage folle en voyant que leur culpabilité s'affirme de jour en jour par des preuves de plus en plus convaincantes et dès ce moment l'idée de simuler la folie furieuse les hante si bien, que quelquefois ils continuent leur *colère* par des *incohérences* simulées et des *propos extravagants* auxquels ils joignent des actes désordonnés en apparence et que leur excitation première rend faciles à accomplir. Certes, la manie aigüe est très souvent précédée de symptômes *d'embarras gastrique* qu'ils n'ont pas eu, mais il suffit que ces pro-

drômes n'existent pas toujours, pour rechercher d'autres preuves de la simulation.

Ces preuves abondent et pour ne parler que des plus flagrantes nous dirons qu'il est impossible au simulateur d'imiter l'*insomnie* opiniâtre des maniaques pendant l'état aigu. Ils ne peuvent pas non plus imiter la *constipation* qui chez les véritables aliénés atteints de manie aiguë supprime les garde-robes pendant 8, 15 et 20 jours.

Un des symptômes principaux de la manie aiguë est la *fuite des idées*. Celles-ci se forment avec une telle rapidité, que la parole n'a pas le temps nécessaire pour exprimer une première pensée que déjà une seconde s'est formée dans les cellules psychiques. La phrase première reste donc inachevée pour faire place à l'expression parlée de la seconde qui elle-même sera tronquée par une troisième.

Il n'y a pas pour cela incohérence ou plutôt l'incohérence n'est qu'apparente et si chaque phrase était terminée en pourrait comprendre qu'elle exprime une pensée complète sinon raisonnable, il en est de même pour les mouvements : un mouvement un geste volontairement commencé sous l'influence d'une idée, est interrompu pour en ébaucher un autre, résultat d'une seconde idée, et ainsi de suite ; on a alors une série de mouvements qui paraissent désordonnés par ce qu'ils n'ont pas le temps d'être complétés.

Le simulateur au contraire, suit en général un cer-order d'idées qui sont exprimées complètement par paroles et par gestes, ou bien il prononce des mots et profère des cris dont aucun ne paraît être le début de l'expression d'une pensée, et qui ne font ressortir que sa volonté d'être incompris, il ajoute des mots à des

mots, sans même rechercher l'assonance comme les aliénés atteints de manie grave.

OBSERVATION DE R... SIMULATEUR. — Le 21 octobre 1852 le nommé R... fut envoyé à l'asile de Mareville par le tribunal de Nancy pour être soumis à l'observation de Morel.

Voici l'interrogatoire de R... recueilli par le docteur Laurent : (Etude médico-légale de la simulation de la folie, 1866).

On demande à R..., son âge.

Il répond : Il y a bien 5 kilomètres d'ici à Nancy.

D. De quel pays êtes-vous ?

R. Est-ce que vous voulez m'assassiner aussi vous.

D. Quel état avez-vous ?

R. Oh ça ! vous connaissez ma bonne amie... oui je suis marié... Eh bien non, je ne suis pas marié.

Le même aliéniste, Morel chargé d'examiner à Rouen en 1856 le nommé Derozier, simulateur obtient les réponses suivantes :

D. Quel âge avez vous.

R. 245 francs 35 centimes.

D. Y a-t-il longtemps que vous avez la tête dérangée ?

R. Des chats, toujours des chats.

D. Avez vous une famille, des frères, des sœurs des enfants ?

R. J'en ai fourni beaucoup de coupons, des bas de soie, j'avais une fabrique, 35 millions. Chapoteau m'a volé tout cela.

Toutes ces réponses où perce l'intention de dire quelques phrases n'ayant aucun rapport avec l'interrogation et où cependant l'idée est complète, ne ressemblent guère aux réponses des aliénés même agités, dont on tire presque toujours des renseignements véridiques

quoique souvent écourtés, par une idée délirante qui finit par prédominer,

La *manie transitoire* qui consiste en une subite impulsion qui rend instantanément fou et fou dangereux un individu paraissant jusqu'alors sain d'esprit, exige en matière de médecine légale une attention particulière, elle peut se manifester à la suite d'une émotion vive, d'un excès d'alcool ou d'une insolation ; elle est quand il y a impulsion presque toujours le résultat d'une hallucination, mais malgré l'opinion de Lesderdorff, je pense qu'elle doit rentrer dans l'*épilepsie larvée*.

Démence à son début.

Le faible d'esprit ou l'imbécile a dans tous les actes de sa vie le cachet spécial à son affection, et sera reconnu facilement par ses antécédents. Mais la démence simulée est plus difficile à démontrer. Cependant les principaux symptômes que nous allons énumérer et la marche de la maladie suffiront pour reconnaître la simulation, car presque aucun simulateur ne les connaît, et il en est qu'il est impossible d'imiter. La démence a une marche croissante caractéristique, lente ou rapide, elle se révèle par la tendance au sommeil à tout moment, la voracité extrême du sujet, sa négligence pour les soins corporels. Presque toujours secondaire la démence est la terminaison des autres formes de folie dont elle présente encore quelques symptômes quoique moins caractérisés, elle peut être compliquée d'hallucinations et de toutes les idées fixes de l'aliénation à laquelle elle a succédé. Elle survient encore chez les épileptiques à grands accès se renouvelant fréquemment, enfin elle peut se compliquer

aussi de paralysie (Démence paralytique). La démence peut être primitive, celle-ci est très rarement complète d'emblée, elle est presque toujours partielle à son début, envahissant petit à petit et souvent une à une les différentes facultés de l'intelligence ; cette perte successive et progressive de l'entendement empêchera de la confondre avec la stupidité.

Le dément est incohérent dans son langage, par inertie et faiblesse intellectuelle, ses idées semblent vagues, incomplètes, sans enchainement à cause de la difficulté de la conception et du défaut de mémoire qui fait qu'au milieu d'une phrase il s'arrête, reste silencieux ayant oublié les mots qu'il vient de prononcer, son cerveau ne gardant pas trace de la pensée dont il n'a pas eu le temps de compléter la traduction parlée.

Les gestes des déments sont aussi suffisamment caractéristiques, un geste ébauché ou complet est souvent répété avec une régularité persistante et n'est suspendu que par le sommeil.

La démence se montre surtout chez les adultes de plus de 40 ans.

Nous avons dit que la démence peut être primitive et aigüe, et qu'elle se complique quelquefois de stupeur (stupeur organique du docteur H. Schüle).

Cette stupeur dans la démence primitive aigüe s'accompagne des symptômes de l'irritation cérébrale, bavardages confus, actes incohérents ou hébétude.

Les troubles vaso-moteurs sont caractérisés par l'accélération du pouls, l'élévation de la température 39° au moins, mains froides bleuâtres, face congestionnée, conjonctives injectées, pupilles dilatées, souvent iné-

gales, anesthésie de la peau variable, céphalée, vomissements, puis diminution des réflexes tendineux, troubles trophiques locaux et généraux.

L'analyse des urines fait constater une diminution de l'urée et des chlorures (en tenant compte de l'alimentation). Les positions les plus inconfortables sont conservées sans fatigue apparente ; à mesure que le pouls diminue de fréquence, le malade devient de plus en plus passif, regard vitreux, alternatives de contraction et de flaccidité musculaire.

Stupidité.

C'est la stupeur que les simulateurs imitent le plus souvent en voulant imiter l'idiotie ou la démence et il n'y a rien d'étonnant à cela, puisque Pinel lui-même l'avait tout d'abord confondue avec l'idiotisme acquis.

La stupidité se produit quelquefois brusquement par suite d'une violente émotion. Le regard fixe est sans expression, point de paroles, point de gestes démonstratifs. L'immobilité est automatique, une indifférence absolue pour toute espèce d'aliments, voilà le portrait qu'en fait Pinel et c'est bien ainsi que les simulateurs débutent.

Dagonet cite une observation d'Esquirol décrivant un malade atteint de stupidité et dit : « On le voyait la tête penchée, les yeux fixés et ternes, une insensibilité complète pour les objets extérieurs, il reste à la place où on le met, on est obligé de l'habiller, une mucosité abondante s'écoule de la bouche et du nez, l'émission de l'urine est involontaire.

« Il refuse de prendre des aliments, serre les dents si on veut le faire boire.

« Il garde un silence absolu que rien ne peut vaincre. »

Voilà le vrai stupide celui que beaucoup imitent au moins partiellement.

Si l'état d'inertie qui est ici si bien décrit se prolonge plus d'une semaine, la respiration se ralentit et l'hématose est insuffisante, de là refroidissement et œdème des pieds et des mains, quelquefois même des paupières.

Les simulateurs ne poussent pas l'imitation à ce point.

Si la stupeur a été précédée d'accès de manie, de lypémanie, ceux-ci se reproduiront après que l'accès de stupeur aura cessé. Si cette stupeur provient d'une paralysie générale à sa première période, les signes caractéristiques de la paralysie générale se montreront bientôt.

La stupidité qui provient d'alcoolisme s'accompagne d'hallucinations ;

On y retrouve les traces des troubles de la sensibilité générale dans l'alcoolisme.

La stupeur est aussi déterminée par les attaques d'épilepsie ; sa durée est toujours assez courte si les accès sont rares. — Elle s'accompagne d'actes automatiques et accomplis sans but apparent ou réel.

Dans la (stupidité) stupeur qui survient chez le paralytique général l'inégalité des pupilles, la congestion de la face et l'amaigrissement rapide, sont des signes certains.

Dans la stupeur provenant de l'alcoolisme il y a des hallucinations, de la céphalalgie, du tremblement et des contractions spasmodiques des muscles des membres et de la face.

Les phénomènes morbides secondaires sont des

œdèmes ou infiltrations séreuses, de la rétraction et une contracture quelquefois définitive des muscles des membres par suite des positions vicieuses ou les aliénés se maintiennent avec entêtement.

Il faut pour simuler la stupidité une volonté de fer, une tenacité que bien peu possèdent et toujours la prolongation de l'observation du simulateur amènera la cessation de la simulation par la lassitude ou tout au moins la disparition des principaux symptômes, le simulateur conservera tout au plus un mutisme obstiné comme Gillard dont voici l'observation si intéressante relatée par Monsieur le docteur Camuset.

RAPPORT MÉDICO-LÉGAL SUR LE NOMMÉ GILLARD.

Je soussigné docteur Louis Camuset, médecin en chef à l'Asile public d'aliénés de Clermont (Oise) etc... Après avoir prêté serment, j'ai visité à plusieurs reprises et à des heures différentes Gillard à la maison d'arrêt de Clermont, j'ai pris ensuite connaissance du dossier de cet inculpé, après quoi j'ai rédigé le rapport suivant :

I.

Résumé de l'histoire de Gillard depuis son arrestation.

Gillard est accusé d'assassinat, de viol et de vol.

Il aurait tué à l'aide de complices une jeune fille à Doullens, et ensuite, il l'aurait violée.

Arrêté bientôt, il fut d'abord très correct dans sa tenue, et dans ses interrogatoires, il répondait toujours convenablement. Il semblait parfaitement raisonnable,

puis brusquement il changea complètement d'allures, il devint du jour au lendemain, agité, furieux agressif. Il se calmait un peu la nuit, mais il recommençait à manifester sa fureur dès le matin. Il mangeait quand même régulièrement ; il lui arriva cependant quelquefois de laisser intacts ses aliments.

Au milieu de ses crises de fureur, je ne trouve nulle part, dans les notes du gardien de la maison d'arrêt de Doullens où il était alors, qu'il se soit jamais plaint de rien. Il n'a à aucun moment manifesté d'idées de persécution. Il n'a pas davantage manifesté d'idées de grandeur. Il n'a jamais enfin émis au dehors une idée délirante quelconque. Il ne présentait que de la fureur.

Après quelques jours, nouveau changement : Gillard ne répond plus : Il s'enferme dans un mutisme dont il ne sort que par intervalles, la nuit, pour jeter de grands cris.

Enfin le mutisme devient absolu, et à partir du 3 novembre 1886, il ne profère plus une seule parole.

D'abord il souriait un peu quand on lui parlait, il avait l'air de comprendre, mais sa physionomie finit par devenir impassible.

C'est dans cet état qu'il est amené à Clermont.

II.

Examen de Gillard à Clermont.

Gillard est un homme de 35 à 40 ans, fort et bien constitué. Il ne présente aucun signe physique de dégénérescence : Crâne normal, face régulière, oreilles

bien conformées, pas de strabisme, organes génitaux régulièrement développés : Les organes internes semblent tous sains.

Toutes les fois qu'allant visiter Gillard dans sa cellule, je l'ai trouvé debout, il avait la même attitude. Il se tenait légèrement incliné en avant, la tête baissée, les genoux un peu fléchis, les membres supérieurs pendants, mais en demi flexion, les mains assez rapprochées l'une de l'autre. Quand j'entrais dans la cellule avec le gardien, il ne se détournait pas, mais, en l'examinant attentivement, je m'apercevais qu'il glissait ses regards de mon côté.

Quand il était couché au moment de ma visite, il se tenait tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre à moitié replié sur lui même. Il conservait enfin dans le decubitus couché la même attitude que dans la station debout.

La figure est pleine, sans expression, elle n'est ni pâle ni congestionnée. Les yeux sont baissés, quand on relève la tête de façon à voir la figure bien en face on constate que les yeux sont vifs, que le regard est bien vivant, et que les pupilles se contractent normalement, sous l'influence de la lumière. Il n'y a pas d'inégalité pupillaire, quand les deux yeux sont également éclairés. La langue n'est pas animée de petits mouvements fibrillaires, les lèvres non plus.

La sensibilité générale est difficile à examiner, le sujet ne réagissant pas objectivement. Si on pique avec une épingle la peau, si peu qu'on appuie, Gillard a un petit mouvement brusque, mais il le réprime aussitôt. Sur le dos des mains et aux avant bras, une légère piqûre amène une goutte de sang.

Quant à la sensibilité spéciale : la vue est bonne, Gillard prend ce qu'on lui offre, quand c'est un objet

qui lui plaît. Il n'hésite pas dans ces mouvements intentionnels. L'ouïe est conservée. Quand Gillard ne se sent pas observé, il se tourne du côté de la personne qui lui parle. Quand au contraire, il sait qu'on l'étudie, il ne manifeste rien. Si tout près de lui on frappe les mains bruyamment l'une contre l'autre, il ne bouge pas.

Pour ce qui est des mouvements volontaires, Gillard étant entravé ne peut marcher qu'à petits pas, mais quand on l'excite un peu, on le fait aller où l'on veut. Il s'approche de la fenêtre, va s'asseoir sur son banc, etc...

Ordinairement il s'habille seul, et il se met le soir au lit sans que les gardiens soient obligés d'intervenir.

On peut lui prendre un bras, l'étendre, lui donner la position qu'on veut, Gillard n'oppose qu'une faible résistance, mais aussitôt qu'on ne soutient plus le membre, il le remet dans sa position favorite, c'est-à-dire qu'il le laisse retomber à demi fléchi.

Le sujet ne présente pas de troubles circulatoires périphériques, les mains ont une température normale et ne sont pas cyanosées, les pieds ne sont également pas cyanosés. Les lèvres sont rosées, j'ai déjà dit que la peau de la face avait une coloration physiologique.

La bouche est fermée et ne laisse pas échapper la salive. La nutrition se fait bien, l'appétit est soutenu, les digestions sont bonnes. L'embonpoint est ordinaire. J'ai trouvé cependant à ma dernière visite que Gillard maigrissait un peu. Il mange ce qu'on lui donne, mais il refuse obstinément de se servir d'une cuiller. Il mange avec ses doigts les aliments solides, et il boit, les autres à même le verre dans lequel ils lui sont servis.

Il ne souille ni son lit ni ses vêtements ; Il rend ses

déjections dans son baquet. Une nuit pourtant il a uriné au lit. La veille je lui avais dit que les fous en stupeur étaient malpropres et qu'ils gâtaient au lit.

Le sommeil est bon : Gillard ronfle souvent la nuit. Je n'ai pas pu le surprendre pendant son sommeil. J'ai tenté une fois à dix heures et demie du soir de le réveiller en sursaut, espérant que dans les premiers instants du réveil, il laisserait échapper quelques mots, mais il m'avait entendu venir et je l'ai trouvé sur son lit dans sa posture ordinaire.

Il ne faut pas oublier que ce qui domine la scène réelle ou simulée, c'est le mutisme absolu.

Le gardien en chef de la maison d'arrêt à mon instigation a pénétré dans la cellule de Gillard, au milieu de la nuit, alors que ce dernier dormait véritablement et qu'il ronflait bruyamment. Il s'est réveillé a reconnu son visiteur, n'a proféré aucune parole et a repris sa posture habituelle.

Depuis cette expérience, on a remarqué que Gillard ne ronflait presque plus la nuit, qu'il ne dormait plus que d'un sommeil agité, et qu'il faisait souvent du bruit en bougeant sur son lit ou même en se levant.

Je dois noter ici une particularité importante. Je peux m'approcher de Gillard, lui relever la tête, soulever du doigt ses paupières abaissées, le piquer même avec une épingle, il ne manifeste pas d'émotion, il reste passif. Une seule fois, alors qu'explorant la sensibilité et l'état de la circulation périphérique, j'enfonçais une épingle dans la peau de l'avant-bras, il a brusquement relevé la tête et m'a regardé avec des yeux brillants et menaçants, mais cette manifestation objective de la colère n'a duré qu'un instant.

Au contraire pour peu qu'un gardien de la prison le

tracasse, soit pour lui redresser la tête, soit pour lui ouvrir la bouche (afin que je puisse voir la langue) il donne des signes évidents d'une forte irritation. Il fait quelques pas dans la direction du gardien, il le regarde bien en face et lui envoie de petits jets de salive, accompagnant cet acte de mouvement expiratoires brusques et bruyants à la façon des chats en colère. Il semble prêt à s'élancer sur lui.

III.

Les troubles physiques et psychiques présentés par Gillard, considérés dans leur ensemble, ne répondent à aucune entité pathologique connue. Le phénomène le plus remarquable qu'on observe chez lui, *la stupeur*, s'écarte sous beaucoup de rapports de la stupeur vraie fréquente chez les aliénés.

L'observation attentive de Gillard m'a conduit à douter de la réalité des phénomènes pathologiques qu'il présentait.

A quelle entité morbide pourrait bien en effet appartenir l'ensemble des symptômes physiques et mentaux présentés par le sujet ? A aucune.

C'est ce que je vais tâcher de démontrer.

Résumons ce qui vient d'être dit de l'histoire de Gillard : Nous voyons un homme en pleine santé physique et psychique pris brusquement d'un accès d'aliénation mentale, avec fureur, actes agressifs, etc...

Cet état de surexcitation persiste pendant quelque temps avec des exacerbations nocturnes, puis brusquement encore la scène change.

Le malade tombe dans une dépression profonde, il ne parle plus et semble plongé dans la stupeur. Cette stupeur qui a débuté il y a quatre mois, persiste encore aujourd'hui.

C'est là une forme clinique qui n'est pas rare en pratique. De tels accidents vesaniques peuvent :

Ou constituer un accès vulgaire de folie aiguë.

Ou marquer le début d'une paralysie générale.

Ou constituer une période d'exaspération d'un délire chronique.

Ou être la manifestation d'une lésion encéphalique plus ou moins localisée.

Ou enfin se rattacher à l'hystérie.

L'analyse des documents commémoratifs, et des faits actuels prouve que le cas présenté par Gillard ne peut rentrer dans aucune des catégories que je viens d'énumérer.

1° Accès de folie aiguë commençant par de la manie et se continuant par de la mélancolie stupide.

Les cas de ce genre sont assez fréquents, mais ils diffèrent de celui de Gillard. D'abord il n'y a eu chez notre sujet aucun prodrome. C'est tout à coup, qu'il s'est agité; la veille il était raisonnant, tranquille, il ne souffrait pas. Le plus ordinairement le début de ces sortes d'accès ne sont pas aussi brusques.

Ensuite, pendant la période d'agitation, Gillard criait, injurait, il frappait les cloisons de sa cellule, il se jetait sur les gardiens, mais il ne manifestait pas d'idées délirantes, il ne semblait pas être halluciné. Il ne commettait aucune erreur de personnalité. Il n'a jamais donné à supposer qu'il entendait des injures, ni qu'il voyait des êtres menaçants autour de lui.

Il était simplement furieux et ne s'en prenait qu'à ses gardiens.

Ce n'est pas ainsi que les choses se passent ordinairement. Les aliénés maniaques ne ressemblent pas absolument à des gens furieux.

Les deux anomalies que je viens de signaler ne sont pas cependant très caractéristiques, et si elles existaient seules, il serait peut-être imprudent de conclure, mais ce qui est bien plus important, c'est ce fait que la stupeur qui succède à la manie, n'a pas du tout la forme clinique offerte par Gillard au début. L'aliéné qui après avoir été maniaque, devient brusquement stupide ne passe pas par cette phase notée chez Gillard, phase *d'ironie* pour ainsi dire, pendant laquelle il répondait par des sourires aux paroles plaisantes ou encourageantes qu'on lui adressait, prouvant ainsi que non seulement il en saisissait le sens exact, mais encore qu'il se rendait parfaitement compte de l'intention bienveillante ou ironique des personnes qui les prononçaient. Je ne crois pas qu'on ait jamais observé une semblable particularité chez les vrais aliénés. Le maniaque qui tombe en stupeur arrive à ce dernier état par une sorte de fatigue, par un épuisement cérébral, et il n'est pas capable de saisir l'intention cachée sous les paroles qu'on lui adresse.

Gillard ne répond donc pas au type clinique envisagé.

2° La paralysie générale débute parfois d'une façon insidieuse, la scène s'ouvre par de la manie bientôt remplacée par de la stupeur.

Mais Gillard se montrait très intelligent jusqu'au moment où il est devenu furieux, jamais on n'avait observé de défaillance dans sa mémoire. Or quelle que soit la soudaineté de l'invasion de la paralysie

générale dans certains cas. il est bien rare qu'on ne remarque pas quelques troubles préalables dans le fonctionnement cérébral.

En plus aujourd'hui, quatre à cinq mois après l'invasion, le sujet ne présente pas de signe physique de paralysie générale, ni inégalité pupillaire, ni tremblement fibrillaire de la langue et des lèvres.

Enfin et surtout les paralytiques qui débutent par des stupeurs sont en stupeur réelle. Ce symptôme stupeur n'a chez eux rien de particulier. Or notre sujet ne présente pas les signes d'une véritable stupeur, comme je le démontrerai tout à l'heure.

3° Un délire ancien partiel, avec hallucinations s'accompagne parfois de stupeur à un certain moment de son cours. Serait-ce le cas de Gillard ?

Evidemment non, puisque ce sujet n'était pas délirant avant de s'agiter. Il s'est montré très intelligent pendant tous ses premiers interrogatoires et jamais il n'a donné à supposer qu'il fut en proie à une idée délirante quelconque.

4° Une autre supposition aussi peu probable est celle d'une lésion cérébrale, ayant pour expression symptomatique la stupeur et l'aphasie.

Il est inutile de s'y arrêter. Il n'existe chez Gillard aucune paralysie localisée et si ce sujet était réellement aphasique, son attitude serait toute différente de ce qu'elle est. Il chercherait à se faire comprendre et au besoin il mimerait les réponses qu'il ne pourrait articuler.

5° Je ne parlerai que pour mémoire de la stupeur et de l'aphasie de nature hystérique. Il est certain que ce n'est pas le cas de Gillard qui n'a jamais depuis qu'on l'observe, présenté de symptômes d'hystérie, ni troubles

sensitifs ni convulsions. Et du reste les hystériques en stupeur et en aphasie se conduisent tout différemment.

Je crois devoir établir que les troubles morbides dans leur ensemble présentés par Gillard ne se rattachent à aucun type clinique connu.

Ce qui est au moins aussi important au point de vue du problème que je cherche à résoudre, c'est que l'état actuel de Gillard, sa stupeur, s'écarte en bien des points de la stupeur réelle des aliénés.

La stupeur ou stupidité est le plus haut degré de la dépression. On sait aujourd'hui qu'il y a deux sortes de stupidité, dans l'une les facultés mentales sont plus ou moins profondément obnubilées, le malade ne pense pour ainsi dire pas, dans l'autre, au contraire, le malade est en proie à des hallucinations pénibles qui le terrifient, mais dans les deux cas, l'attitude de l'aliéné est la même et elle est absolument caractéristique.

A un examen rapide, Gillard présente bien cette attitude des stupides, mais quand on étudie le sujet avec soin, on s'aperçoit qu'il n'y a qu'une ressemblance superficielle, entre son état et l'état de stupidité vraie.

Les stupides restent absolument indifférents à ce qui se passe autour d'eux. Gillard regarde en dessous le visiteur qui lui arrive.

Les stupides sont passifs, ils n'ont aucune spontanéité, Gillard va s'asseoir pour manger, il s'habille seul, etc...

Il arrive que dans la vraie stupeur, le malade réagisse un peu contre les excitations qui le fatiguent, mais jamais il ne fait un choix entre les auteurs de ces excitations.

Pour Gillard quand un médecin lui ouvre la bouche, lui soulève les paupières, le pique etc... il demeure impassible. Quand c'est un gardien de la prison qui se

livre sur lui à ces sortes de manœuvres, il le regarde avec colère, lui crachote à la figure et fait mine de s'élancer sur lui.

Un stupide, surtout quand la maladie est ancienne, et c'est le cas ici, a des troubles de la circulation qu'il est impossible de simuler. Il a les extrémités froides et cyanosées, son pouls est lent, ses lèvres sont violettes ses yeux atones : Gillard lui a les mains à la température normale et d'une coloration ordinaire, ses lèvres sont roses, ses yeux brillants, son pouls normal.

Dans la stupeur, pour peu qu'elle soit un peu ancienne, les malades ne mangent pas ; il faut les nourrir à la sonde, ils sont « sitiophobes ». Gillard mange régulièrement, ses déjections sont bonnes. A la vérité il ne veut pas se servir de sa cuiller, mais justement, jamais un stupide n'a de ces sortes de caprices. Si la stupeur est profonde, il est impossible de le nourrir autrement qu'à la sonde œsophagienne. Si elle est légère, on peut en l'incitant, en lui présentant les aliments à la bouche le faire manger à peu près ; mais encore une fois, jamais il ne manifeste de préférence pour un mode quelconque de prendre des aliments.

Souvent les stupides ont de la sialorrhée, leur salive s'écoule continuellement, leurs vêtements en sont imprégnés : Chez Gillard la sécrétion salivaire est normale.

Il m'est arrivé de présenter une pincée de tabac au sujet, il l'a prise avec les lèvres, et l'a machée.

Chose qu'un stupide ne ferait jamais.

Enfin dans la stupeur accentuée et ancienne les malades sont toujours gâteux. Gillard ne l'a jamais été.

Toutes ces considérations font bien voir que le sujet n'est pas réellement en stupeur.

IV.

Conclusions.

De tout ce qui précède, il résulte que Gillard simule la folie.

Il s'imagine peut-être « faire l'idiot » ; en réalité qu'il le veuille ou que la chose soit le résultat du hasard, il simule la stupeur.

Il fait preuve d'une force de volonté remarquable depuis quatre mois, il n'a pas varié dans sa ligne de conduite et la contention d'esprit qu'il simpose doit lui être excessivement pénible, Gillard est un homme d'une énergie extraordinaire.

Les cas de simulation prolongée de la folie ne sont pas très rares dans la science. Des individus ont simulé la folie pendant des années entières sans un instant de défaillance.

On a prétendu que cette simulation prolongée pouvait produire à la longue une folie réelle. Cette opinion n'est étayée que sur des cas fort rares. Il faut cependant en tenir compte, car ils sont bien établis, et il ne serait pas impossible que Gillard s'il persiste dans sa détermination ne devienne par la suite réellement aliéné.

Ce sujet a assez de force de volonté pour ne reculer devant aucun effort, pour continuer à jouer son rôle.

Ainsi, ici, à la maison d'arrêt, dès qu'il s'est aperçu qu'on cherchait à le réveiller la nuit, il s'est imposé de lutter de son mieux contre le sommeil ; il n'a plus ronflé, il n'a plus dormi que d'un sommeil interrompu, et agité.

En résumé donc :

- 1° Gillard me paraît simuler la folie,
- 2° Il se pourrait, quoique la chose fut peu probable, que Gillard, persistant dans sa simulation devint réellement aliéné par la suite.

Clermont, 12 mars 1887.

Cette dernière conclusion nécessita un second renvoi de Gillard et à Monsieur le docteur Camuset on adjoignit Messieurs Brouardel et Motet. — Gillard de nouveau déclaré simulateur fut réintégré à la prison d'Amiens où j'eus le loisir de l'examiner. De même qu'à Clermont où il avait mis à profit ce qu'il avait entendu dire : à savoir qu'il devrait être gâteux, pour le devenir presque aussitôt ; de même rentré à Amiens il voulut simuler l'aphasie, cherchant à se faire comprendre par la mimique ainsi que Monsieur Camuset avait déclaré que le ferait un malade réellement aphasique. Il évitait ainsi les défaillances de volonté qui à la longue l'auraient forcé de renoncer à sa comédie. Gillard reconnu coupable a été condamné à la peine de mort et gracié par Monsieur le Président de la République Grévy.

La stupidité débutant brusquement chez un individu ne paraissant avoir antérieurement aucun symptôme d'une affection mentale offre des symptômes qu'on ne peut imiter.

En m'en tenant à la description d'Esquirol il me

paraît difficile d'avoir à volonté une sécrétion de la muqueuse nasale très abondante. Le refus des aliments solides et des boissons ne peut non plus s'imiter longtemps ;

Enfin l'abaissement de la température prise sous l'aisselle, les mains froides et visqueuses, les œdèmes des extrémités et des paupières ne pourraient être obtenus par les simulateurs.

Quant aux autres formes de stupidité survenant dans le cours de vésanies ou de maladies du système nerveux : Epilepsie, Chorée, Hystérie ou résultant de l'alcoolisme ou d'autres intoxications, chacune de ces formes conserve, outre les symptômes ordinaires de la stupidité, la marque particulière de la maladie qui l'a engendrée ; on pourra ainsi reconnaître si il y a concordance lors de l'apparition des symptômes secondaires avec ceux de la maladie primitive.

La manie du vol ou kleptomanie.

La manie du vol est une complication de beaucoup de vésanies. C'est ainsi que le dément vole sans savoir pourquoi, comme l'imbécile et le paralytique général dans sa première période ; ou par suite d'impulsion comme l'épileptique qui lui se souvient rarement de l'action commise inconsciemment ; l'hystérique vole et cet acte impulsif se produit presque toujours au moment de la menstruation, une fois le vol accompli l'objet volé est abandonné, mis de côté, sans y penser davantage. (Max Simon).

La femme enceinte, aussi vole par accès de folie impulsive transitoire ; il faudra donc rechercher si l'individu examiné ne présente aucun des symptômes de ces

différents états qui viendraient expliquer ces actes, et le rendre irresponsable.

M. H. Dagonet en signalant la propension au vol des paralytiques généraux la caractérise ainsi :

Ces vols ont lieu pendant la période d'incubation, ils sont ordinairement de médiocre importance et souvent accomplis avec une maladresse qui doit éveiller l'attention sur l'état de leur auteur.

MM. Lelut et Dagonet ont observé de nombreux et curieux exemples de paralytiques condamnés pour vol et dont la maladie avait été méconnue.

Les travaux de Bouchut (1) avaient pourtant dès 1860 décrit l'état de nervosisme des gens atteints de ce genre de folie impulsive. « Ces malades, disait-il, possèdent sauf en un point (l'impulsion au vol), toute la lucidité de leur esprit, mais ils sont alternativement dans un état de dépression ou d'exaltation morale, accompagné de souffrances physiques partielles ou générales qui caractérisent leur état maladif. »

Forme particulière de la folie impulsive, ce genre d'aliénation mentale n'est simulé que par les voleurs pris en flagrant délit : Ils spécialisent presque toujours leurs vols en prison, en cherchant à leur donner une ressemblance aussi parfaite que possible avec ceux dont ils sont accusés.

C'est ainsi qu'un employé de chemin de fer pris sur le fait volant des comestibles, s'efforça pendant sa prison préventive de dérober à ses co-détenus et au cantinier, toutes les substances alimentaires qu'il pouvait s'approprier : doué d'un grand appétit il mangeait d'abord ce qu'il pouvait voler et jetait aux latrines ce

(1) De l'Etat nerveux ou nervosisme. 1860. Paris. (Bouchut).

qu'il ne pouvait absorber. Reconnu simulateur il ne persista pas dans sa comédie et fut condamné. (Observation personnelle).

Aucun simulateur de la manie du vol ne paraît lutter contre son soi-disant penchant tandis que l'aliéné monomane avant de céder à son impulsion cherche souvent à s'y soustraire, car l'impulsion n'est pas toujours subite et quelquefois il en triomphe. Le vol accompli ne lui profite que bien rarement, il vole pour voler et non par le désir d'utiliser l'objet volé. Enfin il accomplit son acte seul et jamais n'y associe qui que ce soit.

Néanmoins après avoir examiné les motifs du ou des vols qui ont amené l'intervention de la justice, il sera bon de soumettre le soi-disant kleptomane à un examen sérieux physique et moral en recherchant les symptômes des maladies déjà indiquées au commencement de ce chapitre s'accompagnant d'impulsions et spécialement de la folie épileptique et de la folie hystérique.

Voici un exemple de manie du vol chez une épileptique observée en 1886, (observation personnelle.)

La femme G... âgée de 39 ans, journalière a été abandonnée par son mari et son fils âgé de 18 ans à cause de la négligence qu'elle mettait dans la tenue du ménage et la faiblesse de son état mental. — Depuis longtemps elle entendait des voix qui lui disaient : prends ceci ou cela. « C'est surtout, dit elle, quand je suis chez des marchands et jamais je ne les avais écoutées ; mais la dernière fois c'était si peu de chose que je l'ai pris. » (C'était une 1½ livre de beurre).

Aucune tare héréditaire, mémoire bien conservée, parole un peu hésitante.

Elle regrette en pleurant l'abandon de son mari et de son fils, se plaint de maux d'estomac dit que parfois sa

tête travaille et qu'elle est obligée de répondre à des espions (hallucinations nocturnes). La femme G... n'est pas alcoolique mais interrompt quelquefois ses réponses pendant une 1½ minute, pousse un grand soupir et reprend sa phrase pour la terminer.

Observée la nuit on remarque qu'elle se lève, s'habille et tente infructueusement d'aller à la garde robe. Ce qui la fait lever, c'est qu'elle urine au lit presque chaque nuit « qu'alors elle aperçoit des figures inconnues et qu'elle a la tête et le corps agités ». « Ça serait-il que j'aurais l'étoile noire; ça rend le sang nerveux » dit-elle.

Diagnostic : vertiges diurnes et petits accès d'épilepsie nocturnes fréquemment répétés et ayant amené un affaiblissement considérable de l'intelligence.

(Non responsable) a été sequestrée à l'asile de Saint-Venant.

Folie hystérique.

Ce genre d'aliénation est plus fréquent chez la femme que chez l'homme. Lorsque l'hystérie s'accompagne de délire on dit qu'il y a folie hystérique. Le délire est presque toujours limité et impulsif; les femmes hystériques sont atteintes d'érotisme, de dipsomanie dans le délire maniaque, si la forme lypemaniaque prédomine c'est le délire des persécutions, les idées de suicide qui la caractérisent.

Leurs impulsions sont quelquefois accompagnées ou produites par des hallucinations et sont homicides, alors l'aliéné est généralement hystéro-épileptique. — Les hystériques kleptomanes volent tout ce qu'elle peuvent voler ou bien tout ce qui est en rapport avec le ou les

organes dont l'activité semble exagérée. L'inconscience de ces faits étant admise et ayant été ratifiée par des jugements ou décisions des magistrats instructeurs, on comprend que les voleuses surtout, ont intérêt à simuler la folie hystérique mais le délire hystérique est toujours accompagné non seulement de troubles du moral mais encore de désordres de la sensibilité physique et des vasomoteurs, véritablement pathognomoniques.

L'hystérie simple a toujours précédé le délire ou celui-ci n'éclate qu'avec l'accès.

Dans la folie hystérique vraie on peut remarquer une notable différence de température, telle que celle prise à l'occiput peut dépasser de 1 à 4 degrés celle prise dans l'aisselle.

Le pouls est ordinairement petit et très fréquent, le Docteur A. Voisin note le refroidissement notable de la main qu'il attribue aux spasmes des artères.

Les suffocations, la constriction épigastrique et laryngée, la respiration haletante, les sanglots, les douleurs épigastriques et abdominales brusques, pleurs et rires sans motifs, avec les troubles énumérés plus haut et la mobilité incessante, le dévergondage des paroles et des actes sont le cachet de l'hystérie et sont toujours perçus dans les folies hystériques subaigues et chroniques ; dans la folie hystérique aigue on peut encore reconnaître ces symptômes quelque soit le genre spécial du délire.

Mélancolie.

Deux types principaux se rencontrent chez les criminels simulateurs de la Mélancolie.

Les premiers dès le moment de leur arrestation sont comme atterrés par cet événement ; ils voient immédiatement qu'ils ne pourront nier leur crime, les preuves étant accablantes. Ceux-là des le début, conservent une attitude de dépression qu'ils accentuent ensuite, l'idée de la simulation leur est pour ainsi dire fournie par leur état de dépression primitive.

Les seconds au contraire ont lutté à l'instruction avec vigueur ; c'est quand ils voient que la conviction de leur crime est acquise, que leurs dénégations, et systèmes de défense croulent, qu'ils sont pris d'une colère furieuse avec gestes désordonnés, paroles injurieuses, cris et lutte qui fait dire aux témoins de la scène qu'ils deviennent fous. Cela suffit souvent pour leur suggérer l'idée de la simulation ils continuent leur comédie violente mais bientôt lassés et fatigués ils tombent dans un morne silence et paraissent passer de l'agitation maniaque dans une phase de lypémanie dépressive ou anxieuse.

Cette première période d'agitation ne comporte cependant presque jamais les actes violents de l'aliéné mélancolique qui récrimine, se lamente, blasphème, s'arrache les cheveux, déchire ses vêtements, etc. Le simulateur n'est violent que contre ses gardiens ou les objets qui garnissent sa cellule.

Dans la seconde période, mélancolie passive, il se rapproche davantage du lypémanique, il devient muet ou sourd, paraît insensible aux faits extérieurs, il reste inerte et stupide, refuse les aliments qu'on lui présente, marmotte quelques paroles à voix basse se cache la tête entre les genoux, s'il est couché il la couvre de ses couvertures ; quelquefois il semble devenir gâteux, contracte les muscles de ses membres repliés et ne les

laisse pas déplier, parfois il pleure abondamment. Mais ces symptômes tout en faisant partie du cortège de ceux qui accompagnent la mélancolie s'en distinguent par bien des points et spécialement par leur courte durée.

Le mutisme peut durer très longtemps ainsi que la surdité et l'apparence d'inertie et de stupidité, mais le refus des aliments ne se prolonge pas au delà de 48 heures, jamais il n'est besoin d'employer la sonde œsophagienne.

La contraction musculaire n'est que passagère et non permanente, elle est générale chez le simulateur au moment de l'examen tandis que chez l'aliéné elle atteint principalement les muscles fléchisseurs des membres.

Le simulateur n'offre pas non plus cette contracture des muscles du visage si commune chez le mélancolique. La fatigue de la simulation amène un sommeil que les véritables aliénés cherchent en vain; ces derniers après la contraction musculaire présentent sous l'influence de l'anémie pernicieuse déterminée par leur mauvaise nutrition une flaccidité des chairs qu'on ne peut imiter.

Enfin le pouls du simulateur n'est ni petit ni dur (artères contractées des mélancoliques) et sa température n'est pas comme chez le malade vrai inférieure à la température normale.

Ces *deux derniers* symptômes m'ont plus d'une fois permis de convaincre de fraude des simulateurs assez habiles. Enfin jamais le simulateur ne fera une ou plusieurs tentatives de suicide, il est même très rare qu'il pense à simuler des erreurs des sens telles que l'hallucination ou l'illusion, quoique celles-ci soient un

des symptômes les plus fréquents de la mélancolie type.

L'onanisme étant le vice ordinaire des criminels et pouvant déterminer un accès de mélancolie, il est nécessaire de s'enquérir des habitudes du sujet soupçonné de tromperie, mais l'accès mélancolique offre alors une forme particulière qui presque toujours est la forme hypochondriaque. Les vrais malades accusent des douleurs principalement des névralgies de tous les organes indistinctement, mais plus souvent des organes génitaux, puis viennent les vertiges, palpitations et les troubles vaso-moteurs. Les autres formes de la mélancolie des onanistes sont une monomanie religieuse démonomaniacale (Lypemanie anxieuse).

Ces différentes formes inconnues des simulateurs ne sont jamais simulées.

Folie alcoolique.

La folie alcoolique est très rarement simulée. Chacun sait que les véritables alcooliques aliénés cherchent à cacher leur maladie. Si, dit le D^r A. Voisin, leurs excès ou délits les amènent devant les tribunaux, ils essaient avec grande ténacité de donner le change, inventent les histoires les plus compliquées pour dérouter, faire croire à leur innocence ou à l'intégrité de leur raison. Seuls auront recours à cette simulation ceux qui y seront incités par d'autres personnes et pourront s'appuyer sur quelques antécédents d'ivrognerie les ayant fait considérer à tort comme atteints de folie.

En voici un exemple :

Le nommé M... Louis, Alfred, Stanislas, âgé de 34 ans ouvrier carrier est accusé de faux.

D'une éducation ordinaire il a accompli son service militaire sans qu'aucune remarque particulière fût faite sur son état mental. Marié il établit sa femme débitante de boissons et continua son état de carrier. Ne vivant pas chez lui où il ne rentrait que pour manger et se reposer, il n'a fait que peu d'excès alcooliques, il a eu une fille bien conformée et bien portante il y a 9 ans. Ses affaires commerciales marchant mal il emprunta de l'argent puis se fit à lui-même des reçus de ces prêts son prêteur étant décédé.

Après son arrestation sa famille produisit un certificat d'un médecin du pays concluant à un ramollissement progressif du cerveau, acheminement certain vers la démence.

Soumis à l'examen des D^{rs} Motet, Bourgeois et au mien, il nous déclara qu'il avait actuellement de fréquentes migraines, qu'il avait eu il y a plusieurs mois deux accès de délire avec hallucination et cris incohérents, il montra enfin qu'il était atteint de tremblement des membres supérieurs.

Rien à noter chez ses ascendants sauf un cousin du côté maternel qui a été sequestré dans une maison d'aliénés et y est mort.

M... ne présente aucun vice de conformation ; sa constitution est robuste, il a bon appétit mais prétend qu'il dort peu, sa mémoire est bonne, son niveau intellectuel ordinaire, il a conscience de ses actes passés et présents il ne renonce pas à soutenir le système de défense qu'il a échafaudé, et cherche même à exagérer l'importance des accidents cérébraux qu'il dit avoir éprouvés.

Il n'y a pas trace chez lui de paralysie générale, les réflexes sont conservés, les pupilles égales se contrac-

tant bien à la lumière, pas de signes de tabes, ni sucre ni albumine dans les urines.

M... a été convaincu de simulation.

La folie alcoolique peut affecter par ordre de fréquence des formes différentes, généralement c'est 1° la forme mélancolique avec idées de persécution et de suicide, 2° l'agitation maniaque avec idées d'orgueil, de contentement de soi-même, 3° La stupidité; l'alcoolisme peut enfin faire éclater la pseudo-paralysie générale c'est-à-dire la réunion de certains symptômes de la paralysie générale comme : l'amnésie, des troubles dans le langage articulé, du tremblement des lèvres, enfin des idées de grandeur, de richesse et de contentement de soi-même, mais on trouvera toujours chez ces malades des habitudes anciennes d'alcoolisme, ou ils auront déjà eu des accès de delirium tremens.

En terminant il nous semble utile de tracer en quelques lignes la conduite de l'expert chargé de l'examen de l'état mental d'un individu soupçonné de simulation.

1° Il ne devra tenir aucun compte des opinions exprimées autour de lui par ceux qui ont été en rapport avec le sujet et qui seront intéressés plus ou moins directement à ce que ses conclusions soient de telle ou telle nature, le résultat de ses observations doit être seulement scientifique.

Il ne devra donc avoir recours qu'à son expérience des maladies mentales et à l'observation méthodique selon les règles tracées plus haut.

2° Il ne devra en aucune manière s'autoriser de certaines méthodes que des traités de médecine légale encore assez récents indiquent comme ayant été appliquées et que l'humanité et le respect de la liberté de la défense réprouvent.

Telles sont la cautérisation transcurrente, les électrisations, l'éthérisation, l'ivresse provoquée et les manœuvres de l'hypnotisme. Enfin il évitera de tendre des pièges comme ceux que signale Max Simon et cela par respect pour lui-même et par crainte d'en tirer des conclusions certaines en apparences, mais qu'une coïncidence fortuite peut aussi amener alors même qu'il n'y aurait pas simulation.

L'expert à qui incombe la grave responsabilité d'affirmer si un inculpé est atteint d'aliénation ou s'il *simule* ne peut être assimilé à l'expert ordinaire appelé à dire si le fait commis l'a été sous l'influence de l'aliénation ou non. Il doit non seulement déclarer si l'état mental actuel est réel ou simulé mais malgré la simulation prouvée il doit encore scruter les faits antérieurs, rechercher quels troubles ont existé dans la vie du sujet, s'informer de toutes les circonstances se rattachant au fait incriminé pour en déduire l'état mental antérieur qui n'est pas nécessairement toujours normal par cela seul que l'accusé aura en prison simulé un genre de folie quelconque.

Les épileptiques ont bien une tendance dans certaines circonstances à simuler des accès de mal comitial ;

Le déséquilibré, le fou moral peut bien aussi simuler la folie et cependant il se peut que malgré la découverte de sa supercherie il ne doive pas être déclaré complètement responsable du fait pour lequel il cherche à échapper à la Justice.

Si l'expert, je le répète, ne doit dans toute autre circonstance baser ses conclusions que sur des constatations personnelles, indépendamment de son opinion particulière résultant de l'ensemble du procès (dépositions de témoins, dossier judiciaire, etc...),

en raison des circonstances qui peuvent faire que le simulateur d'un genre de folie peut être atteint de folie morale ou avoir éprouvé un trouble mental antérieur plus ou moins transitoire, il devra réunir tous les renseignements qu'il pourra recueillir pour en déduire non seulement l'état mental actuel mais celui existant au moment de l'acte criminel, si néanmoins dans cette difficile et délicate tâche il ne parvient pas à se former une conviction ou à la démontrer scientifiquement, il ne devra pas hésiter un seul instant à s'adjoindre un confrère que ses recherches spéciales désigneront et qui apportera souvent par son autorité et sa notoriété scientifique, un appui moral, qui rassurera sa conscience troublée par la grave responsabilité qui pèse sur lui.



Séance publique du 19 janvier 1891.

Clôture de l'année 1890.

DE LA

PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE

Discours par M. GUSTAVE DUBOIS, Directeur.

L'histoire de la Propriété Littéraire ne provoque pas seulement la curiosité des auteurs, l'étude des Philosophes ou des Jurisconsultes. Les origines de cette Propriété, son caractère, les questions d'ordre divers que soulève sa législation peuvent en dehors de l'intérêt doctrinal ou professionnel solliciter l'attention des esprits non indifférents à la fortune des lettres.

L'acte de naissance de la Propriété Littéraire remonte à peine au delà de ce siècle. La loi civile en la constituant lui octroya une charte où les considérations de l'utilité générale ont effacé les principes fondamentaux du droit privé. Dans la création ou la retouche de ce code spécial, sous les Républiques ou les Monarchies, l'homme de lettres a-t-il négligé d'écrire sa volonté testamentaire, ses enfants ne recueillent point les fruits de son travail, sa veuve renverse à leur encontre l'ordre de la transmission des Biens, elle même disparaissant, les héritiers n'obtiennent qu'une jouissance de patrimoine réduite à quelques années.

Quelle est la cause de cette dérogation à nos lois sur la propriété et les successions ?

A cette question je n'ai ni la prétention, ni l'espérance de fournir ici la réponse qui conviendrait ; ses longues proportions ne découvriraient sans doute que sa longue

insuffisance, et votre patience ne serait point indemnisée; je viens simplement offrir à vos oreilles bienveillantes quelques observations d'un vieil ami de la barre concernant la Propriété Littéraire et l'influence de sa législation sur les droits de la Femme dans la succession maritale.

La Révolution de 89 a reconnu la Propriété Littéraire et légalisé ses titres; on ne peut en effet revêtir du nom de propriété le privilège qui auparavant permettait aux libraires d'imprimer des œuvres dont les auteurs étaient pour la plupart rémunérés surtout par les faveurs princières; L'assemblée législative de 1791 déclare que les ouvrages des auteurs morts depuis 5 ans sont une propriété publique, un décret de 93 étend à 10 ans la jouissance de leurs héritiers. Viennent les lois du Code Napoléon sur la propriété et les successions, elles laissent les gens de lettres soumis à la législation antérieure. Leur descendance est plus favorablement traitée par un décret impérial de 1810. Il porte à 20 ans la garantie de la Propriété Littéraire entre les mains des enfants; dérisoire compensation des servitudes imposées à leurs Pères! Napoléon réservait ses présents à la veuve de l'écrivain; dans le code dont il fut l'inspirateur, il semble que la femme veuve ait été oubliée; ce n'est qu'en l'absence d'un collatéral du 12^e degré qu'elle est admise à la succession maritale.

De cette sorte d'exhérédation le décret de 1810 relève la veuve de l'écrivain seule; les portes de la succession littéraire s'ouvrent devant elle, la femme d'un auteur est héritière de ses œuvres; les enfants n'exercent qu'après elle leur droit de propriété vicinale.

Qu'est-ce donc que cette Propriété Littéraire. tout

d'abord législativement considérée comme une propriété publique, pour laquelle est créé un régime la privant des franchises et des immunités du droit commun ?

Les assemblées parlementaires qui depuis 1824 se sont succédé en notre pays ont tour-à-tour, étudié la nature, recherché l'essence de la Propriété Littéraire afin de découvrir la règle qui devait la gouverner ; malgré la qualification de publique à elle imposée par une sorte d'expropriation préventive, aucune loi n'a appliqué à la Propriété Littéraire ce principe primordial inscrit dans nos codes : Nul ne peut être contraint de céder sa propriété si ce n'est pour cause d'utilité publique et moyennant indemnité. Bien plus, la question dominante qui a constamment divisé les esprits dans des débats solennels a été de savoir si l'homme de lettres était propriétaire de ses œuvres, ou si la création du livre ne conférait à l'auteur qu'un droit incomplet dénué d'un des caractères de la propriété c'est-à-dire la perpétuité.

A l'examen de cette question les philosophes, les jurisconsultes, les économistes, les auteurs eux-mêmes ont apporté le contingent de leurs lumières, et ont à l'envi fait retentir la tribune des hauts accents de l'éloquence française, mais au milieu de superbes tournois la solution est demeurée dans l'arène. Le combat oratoire repris à diverses époques a cessé sans que le triomphe ou la défaite de la perpétuité ait été consacré par un texte législatif, sans que le Parlement ait répondu à cette interrogation. Le droit de l'auteur sur son œuvre est-il un droit de propriété, ou n'est-il qu'un droit de jouissance temporaire ? Dans l'impuissance de s'entendre sur les revendications supérieures de l'intérêt social et les sacrifices qu'il pourrait

demander aux auteurs, les partisans de la perpétuité comme ses adversaires ont déclaré laisser la question pendante ; même, sous la réserve des opinions contraires, et pour donner à toutes une satisfaction transactionnelle on prétendit qu'il était indifférent que le titre de la loi portât la désignation de Propriété Littéraire ou de Droits de l'Auteur, que ce n'était là qu'une querelle de mots puisque (ce sont les termes employés) il s'agissait simplement de la justice ou de la rémunération due aux Gens de Lettres. Cependant si la solution du débat n'apparaît pas dans un texte, elle se dénonce avec une telle transparence dans la réglementation législative que sans encourir le reproche de témérité, l'on peut dire aujourd'hui que la propriété perpétuelle a été vaincue en la personne des auteurs, et que la sollicitude de l'intérêt général a triomphé des protestations du droit privé.

Ainsi, à l'encontre de l'homme des champs laissant aux siens telle qu'elle résidait en lui la propriété de la terre où il répandit la fécondité de ses sueurs, l'homme de lettres ne transmet que la jouissance passagère du livre qu'il a créé. De ces dispositions de la loi la raison serait que l'œuvre littéraire par elle-même et dans son essence est impuissante à fonder une propriété véritable. La littérature suivant nombre d'esprits n'est que l'agrégation ou la résultante des idées qui depuis l'antiquité vivent au milieu du monde ; l'accumulation de ces idées constitue le fonds commun de l'humanité pensante, le patrimoine de tous ; sur ce fonds travaillent les écrivains, mais ils ne créent autre chose que des formes ou des combinaisons dans le domaine de la pensée. Était-ce déjà le même sentiment qui dictait à Labruyère les lignes suivantes : « Tout est

dit, et l'on vient trop tard depuis plus de 7000 ans qu'il y a des hommes et qui pensent, l'on ne fait que glâner après les anciens et les habiles d'entre les modernes »

Quelle que soit d'ailleurs, a-t-on dit, la nouveauté des formes apparues, on ne saurait reconnaître les caractères de la propriété ordinaire dans l'œuvre dont l'auteur se dessaisit lui-même pour en jouir, c'est-à-dire en la divulguant, en la publiant. On ajoute : à l'inverse de la propriété dérivant du droit naturel, d'où naît la perpétuité du droit, la Propriété Littéraire est une création de la loi positive, du droit civil, et comme telle, soumise aux restrictions que le législateur lui a imposées.

Mais au point de vue de la perpétuité du droit, qu'importe, a-t-il été répondu, que la Propriété Littéraire reçoive la consécration du droit civil, qu'elle soit le résultat d'une occupation dans les idées, dans les choses de la pensée ? S'appliquant à une telle occupation, l'intelligence de l'homme en transforme l'objet, et cette transformation, fruit de son travail, constitue la souveraineté de l'auteur sur la chose devenue son œuvre : cette chose, autrement dit son livre, il le publie, mais de quoi la publication le dessaisit-elle ? de quoi le public devient-il propriétaire ? uniquement de l'exemplaire qu'il achète, dont il jouit en le lisant, en en apprenant le contenu si bon lui semble, mais le public n'a pas acheté, l'auteur ne lui a pas vendu l'œuvre elle-même, le livre, le droit de l'éditer, de reproduire l'exemplaire, le droit de publication.

Eh quoi ! des origines de la propriété la plus noble n'est-elle donc le travail ? et le plus noble des travaux ne laisserait pas à l'homme de lettres l'intacte propriété de ses œuvres en lui et en ses héritiers ! mais c'est là

au contraire la propriété par excellence, la propriété personnelle, et pour ainsi parler la plus intime ; de cette vérité Buffon a trouvé la formule légendaire : le style, c'est l'homme ; oui le livre de l'écrivain, c'est l'écrivain lui-même, son être immatériel, son souffle animant encore les pages qui tracées par la main de Pascal ou de Bossuet, continuent à jamais leur personne sous le regard admiratif des générations successives. Les Portalis, les Dupin ont proclamé l'œuvre intellectuelle une propriété par nature ; le mot de propriété disent-ils, ne peut s'appliquer d'une manière plus juste et plus légitime qu'aux droits conquis par l'intelligence.

Le plus grand des orateurs parmi nos poètes a jeté sur les droits de la Propriété Littéraire les magnificences de sa parole, la Muse a donné des ailes à sa pensée, et planant sur les élévations de son procès, voici comment l'illustre avocat des écrivains les défendait en la personne de Lamartine à la barre de la Chambre des Députés de 1841 :

« L'honorable M. Lestiboudois vous disait hier dans une éclatante image qui a vivement frappé mon intelligence, et que je vous prie d'écouter encore ; il vous disait : la pensée est à l'humanité tout entière, elle n'est pas à l'homme qui la découvre ; et pour le prouver, son image la voici :

« L'humanité creuse sans cesse les faits, les choses, les idées ; arrive un homme plus laborieux ou seulement plus heureusement doué par Dieu et par la nature que les autres ; cet homme, il donne le dernier coup de sonde, et la vérité et les idées jaillissent sur la terre. »

« Eh bien oui, Messieurs, cela est beau, et cela est beau parce que cela est vrai ; oui, il est vrai que certains hommes investis d'avance de cet immense patrimoine suc-

cessif d'idées, de philosophie, de travail de leurs devanciers arrivent et découvrent à un jour donné l'idée qui avait été cachée à tous jusque là. Il est vrai que cet homme n'est que la représentation incarnée, personifiée des efforts, des idées, des tendances, des instincts qui l'ont devancé, mais quand cet homme a donné le dernier coup de sonde, quand la vérité, pour me servir de la même image, a enfin jailli sous sa main, à qui appartient cette vérité ? au monde sans doute. J'ai été le premier, et mes collègues l'attesteront, à solliciter de toutes les forces de ma conviction, une loi d'expropriation publique pour l'usage de la pensée, afin que cette vérité qui jaillit sous la main d'un homme, que ce fleuve qui jaillit sous la sonde n'appartint pas exclusivement à l'homme qui l'a découvert, afin qu'on ne pût pas indéfiniment mettre le sceau d'une propriété privée sur la bouche du fleuve qui doit couler pour tous. Mais à qui le canal, à qui la découverte, à qui le livre ? évidemment, justement, moralement, à celui qui a creusé le lit, pour répandre la source à ses semblables, à celui qui a proféré l'idée, qui a écrit le livre, qui a découvert la vérité cachée ; voilà la vérité ; et voilà la justice. Je passe aux objections principales : Oui, dit-on, que la Société jouisse, mais elle a collaboré aussi, elle doit pouvoir revendiquer sa part. Eh ! Messieurs, qui songe à la lui contester ? Nous ne voulons pas dépouiller tous pour investir un seul, mais nous ne voulons pas qu'un seul soit dépouillé sans profit pour tous. La société est créatrice autant que le philosophe, que l'écrivain, dites-vous ! Ceux qui affirment si légèrement ainsi que c'est la société de leur temps qui les a faits et accueillis, ils ont oublié que toute grande idée est au contraire un combat avec la Société, une révolution, un martyre

souvent. Où sont donc ces grands livres, ces ouvrages de génie qui ont été salués dès leur apparition par le génie de la société qui les avait conçus et qui les reconnaissait ? Ou sont-ils ? Demandez à tous les grands hommes qui ont eu la gloire et le malheur de devancer leur temps, et on n'est grand qu'à ce prix ; demandez le à Socrate buvant la cigüe ! demandez aux précurseurs de toutes les vérités mourant sur les bûchers ou sur les croix ! demandez à Colomb repoussé comme insensé pour avoir découvert un monde dans sa pensée avant de l'avoir vu de ses yeux ! demandez à Galilée dans son cachot, puni pour avoir résolu le problème du monde, et contraint par la torture à apostasier l'évidence ; demandez leur si c'est leur temps, si c'est la société de leur époque qui a fait leurs découvertes ! Ils vous répondent par leurs persécutions et par leurs membres déchirés dans les tortures. » « Prétendre que la Société est copropriétaire des vérités qu'elle tue, ou des œuvres du génie qu'elle persécute, c'est, permettez moi de vous le dire, ajouter la dérision à l'ingratitude. De telles maximes ne sont plus de ce temps. Non, cela n'est pas vrai. Le caractère du génie est précisément de marcher si loin en avant de son siècle qu'il n'en est pas reconnu, ou bien de lui apporter des vérités si hostiles à ses préjugés qu'elle les persécute et les tue pour que ces vérités ne troublent pas son repos. » Savez-vous ce qui est vrai dans les assertions de M. Renouard ? c'est qu'en effet la Société accueille ce qui lui ressemble, ou ce qui la flatte, et repousse ce qui la trouble même en l'éclairant, eh bien ! en refusant un avenir aux grands livres et en bornant le temps de la propriété, vous favorisez les livres et les auteurs médiocres, et le génie, et ce courage plus grand que le génie

des hommes qui apportent des vérités qu'on reconnaît longtemps après eux, ceux là vous les mettez hors la loi ! Ils seront reconnus, rémunérés quand ils ne seront plus, et quand leur propriété dont vivra le monde sera périmée pour leur veuve et leurs enfants. »

Si la discussion interrompue n'a pas permis de connaître l'accueil législatif réservé à cet hommage du poète orateur, plus tard le Parlement demeurera insensible à son souvenir ; il ne voit dans la propriété de l'auteur qu'une propriété temporaire, le danger de la confiscation du livre l'emporte sur toutes autres considérations. Il a craint que la suite des générations n'entraînant avec la dispersion des héritiers l'impossibilité de leur entente pour éditer à nouveau le livre tombé en leurs mains. Une loi de 1854 ne fait qu'augmenter la durée de leur jouissance étendue à 30 ans ; en 1866 les débats de 1839 et 1841 reprennent il est vrai leur solennité, mais la Propriété Littéraire n'en reçoit que des avantages indirects : les droits de la veuve et des héritiers enfermés tous dans un délai uniforme de 50 ans à dater du décès de l'auteur, la jouissance des héritiers aléatoirement subordonnée à l'existence plus ou moins prolongée de la veuve, voilà la modification principale apportée par la loi de 1866 dans le régime de la Propriété Littéraire ; je me trompe Le mot même de Propriété ne figure plus dans ce dernier monument législatif qui porte à son fronton : Loi sur les droits des héritiers et des ayant cause des auteurs.

C'en est donc fait ! la traversée législative ne laisse à l'écrivain qu'une propriété viagère, à sa veuve, à ses enfants une jouissance quinquagénaire que les longs jours de la première peuvent rendre nulle pour les seconds ; et suivant les lois du droit commun, ces

mêmes enfants recueillaient *toute* la succession, la veuve comme héritière n'avait droit *à rien*.

Le législateur de 1803 a été moins humain envers la veuve que ses aïeux dans le lointain des âges ; les constitutions de Justinien avaient tempéré les rigueurs de la loi Romaine envers la femme pauvre et sans dot ; elles l'avaient mise sur la même ligne que les enfants issus de son mariage. Nos coutumes elles-mêmes accordaient à la veuve sous forme de douaire une part dans les biens du mari. Nous la nation chevaleresque nous lui refusons tout ; pour justifier ses prescriptions le législateur Français a dit : le conjoint survivant, quelque soit le lien qui l'unissait avec le défunt, appartient à une famille étrangère. Cela est-il vrai ? Nul doute, la femme est née d'une famille étrangère, mais par le mariage n'est-elle pas devenue la source d'une autre famille entre les membres de laquelle le lien des époux forme lui-même le lien consanguin, et la créatrice de cette famille, la femme des entrailles de laquelle elle est sortie, la mère ne vient pas en concurrence avec ses enfants à la succession de son époux ! que dis-je ? reléguée dans le rang d'une irrégulière ayant droit, elle se voit préférer le parent le plus éloigné, souvent un inconnu pour le mari lui-même. Ah ! combien Françaises les réflexions de M. Edouard Laboulaye dans son mémoire couronné par l'Académie des sciences morales et politiques.

« Il est souverainement juste, dit-il, qu'une femme qui a passé les plus belles années de sa vie à partager les plaisirs et les peines d'un époux ait une portion de la succession. La part dans la communauté ne suffit pas, car la communauté peut être nulle ou malheureuse par mille causes diverses ; il faut à la femme une part dans

l'héritage du mari, car cet héritage a été le sien tant qu'a duré le mariage, et la loi ne doit pas détruire au profit d'étrangers une aussi légitime possession ; si notre succession est un testament présumé, à qui Bon Dieu ! laisserons-nous plutôt notre fortune qu'à celle qui nous a aimé pendant notre vie, qui a travaillé et souffert avec nous, qui nous a fermé les yeux, et qui après nous, aimera seule comme nous l'eussions fait, ces orphelins qu'il nous faut abandonner ! Dans une législation bien faite, la femme doit partager avec les enfants, car dans l'ordre présumé des affections son titre vaut le leur ; elle doit passer avant les collatéraux, car elle leur est mille fois préférable, du jour où l'on met de côté ce reste d'idées aristocratiques qui veulent immobiliser les biens dans les familles. »

La rigueur du Code Napoléon, Napoléon lui-même dans l'équitable exercice de sa souveraineté voulut en conjurer les effets au regard de la veuve de l'écrivain ; en cette année 1810, où la parole était avec des réserves jalouses rendue aux avocats, où moins heureux les gens de lettres voyaient réglementer jusqu'à la pensée elle-même, Napoléon garantit à leurs veuves la propriété de la succession littéraire. Quel octroi d'un plus juste secours à une femme traitreusement surprise par la Destinée ! Lentement parvenue à une position sur laquelle le travail versait enfin sa rémunération pécuniaire, soudain la mort du mari la jette dans les vicissitudes de la gêne, en proie aux besoins de la vie. Ni héritière, ni légataire, vainement pour elle désormais à l'édition épuisée succédera l'édition nouvelle réclamée par la faveur publique ; la propriété littéraire passe en d'autres mains ; ainsi prononcerait la loi des successions ; cette femme est-elle donc étrangère à la

naissance du bien être conjugal ? De ce que sa maternité n'apparaît point dans la procréation intellectuelle, suit-il que l'œuvre maritale doive uniquement le jour à l'étude solitaire de celui qui l'a signée ? Voici l'épouse seule dans sa douleur ; remontons de quelques années le cours du temps et des choses. Un écrivain, ayant pour dot son avenir, a obtenu la main d'une jeune fille riche de l'éducation reçue ; cherchant dans ses premiers produits le parcimonieux aliment de l'association, il a laborieusement lutté, soutenu par la compagne des jours et des nuits, n'apportait-elle son animation silencieuse aux travaux de l'auteur aimé ? avec l'ineffable délicatesse que recèlent les vertus ménagères ne l'affranchissait-elle des troublantes préoccupations de la vie matérielle ? Le soir à l'heure du sommeil je la vois encore assise à son côté ; lui penché sur la page où les ratures attestent l'ingratitude de l'effort tant de fois repris ; errant dans les nuées de ses conceptions, sous le poids d'une lassitude infructueuse il semble attendre du voisinage le rafraîchissement de sa pensée, la découverte de l'expression ; au regard interrogateur du mari anxieux hésitant, elle-même est plus anxieuse et plus hésitante encore, mais bientôt secourue par l'intuition du cœur elle trouve la réponse refusée aux sollicitations de l'esprit, et sa consultation improvisée est un coup de lumière pour l'auteur dont elle est devenue l'Egérie sans le savoir ; eh bien ! c'est à cette femme que le Code enlevait sa part dans l'héritage du mari ; le décret de 1810 la lui restitue dans la dignité du veuvage, insolite générosité du Maître pour celles dont les époux furent si durement menés par lui ! hommage indirect du souverain au prestige des lettres dans leur pays d'élection.

Ecrivain de haute lignée, Napoléon sans nul doute les tenait en honneur, mais n'éprouvait pour leurs disciples qu'une médiocre sympathie : dans les esprits qui les cultivent pour elles-mêmes il voyait non sans raison autant de frondeurs préparés du régime incarné en sa personne ; quelque fût leur sexe, ils élevaient en lui des ombrages variant au gré de leur supériorité insoumise ; Telles Madame de Staël, Madame Récamier dont la royauté reconnue par les penseurs indépendants a relevé les lettres de l'alanguissement où les eût tenues le sevrage officiel des effluves de la liberté.

Madame Récamier avait soumis le Premier Consul aux attraites demeurés célèbres par les adorations plus ou moins volontairement platoniques dont ils furent l'objet. Ce désintéressement charnel sans autre avenir fit retraite devant les désirs impériaux. D'ailleurs le salon de Madame Récamier s'était ouvert devant les grands lettrés, ces fiers publicistes que l'Empereur disqualifiait sous l'appellation dédaigneuse d'idéologues ; la plupart accueillis par Madame de Staël dans le château de l'exil jouissaient ainsi tour à tour sur les bords de la Seine ou du lac Léman de l'hospitalité Française utilement offerte au commerce de la pensée. Les avances intellectuelles de Madame de Stael n'étaient point parvenues à fléchir le génie qu'irritait une imagination indépendante. Ayant un jour dans l'essor d'une coquetterie orgueilleuse, demandé à Bonaparte, quelle était suivant lui, la première des femmes de France, Madame de Staël essuya la brutalité de cette riposte : celle qui fait le plus d'enfants. Beaucoup en effet étaient alors nécessaires s'il apprenaient à mourir. La femme qui partageant la couche impériale n'en fit pas, pour parler le même langage, ne tarda pas à

connaître ce que coutait cette mystérieuse impuissance, le congé de sa personne corrigea la nature.

Sourd aux appels de la sensibilité, Napoléon offrait peu d'ouverture aux inspirations de la tendresse, la lumière du cœur n'envoyait pas ses bienfaisantes clartés à ce génie de la force : dans toutes les manifestations de son activité morale le commandement est la note exclusive de l'ordre du jour ; que le silence soit gardé dans les rangs, il lui suffit ; l'obéissance qu'il exige des hommes en politique, par voie de délégation il l'impose aux femmes dans le gouvernement domestique ; le code qui porte son nom ne confère-t-il pas au mari le pouvoir absolu, ne constitue-t-il pas pour la femme l'infériorité civile dont nos lois portent la surabondante empreinte ?

Quel est le langage du premier Consul dans la discussion au Conseil d'Etat des droits et des devoirs respectifs des époux : Il y a une chose qui n'est pas français, dit-il, c'est qu'une femme puisse faire ce qu'il lui plaît ; un mari doit avoir un empire absolu sur les actions de sa femme, il a le droit de lui dire : Madame, vous ne sortirez pas, Madame, vous n'irez pas à la comédie, Madame, vous ne verrez pas telle ou telle personne, c'est-à-dire, Madame, vous m'appartiendrez corps et âme.

Pour les femmes quelle excitation au mariage dans cette déclaration de principes ! les tendres amorces, les caressantes promesses en ce programme de la vie commune ! Il est pourtant celui que le code s'est approprié ; la thèse du Premier Consul a passé victorieuse dans nos lois ; c'est un sceptre qu'elles remettent à l'époux, sans toutefois lui ordonner de s'en servir ; trêve à ces réflexions, leur portée purement académique ne dût-elle franchir les murs de cette enceinte !

Les femmes des écrivains ne seraient point d'ailleurs les porte-voix écoutés de la plainte de leur sexe; refroidie à jamais la main qui tenait le sceptre du ménage et la plume qui le faisait vivre, elles ne sauraient oublier que le promoteur de la souveraineté légale du mari manifesta pour la veuve de l'homme de lettres l'exceptionnelle sollicitude consacrée par le dictateur de 1810; le décret ne vise il est vrai que les femmes d'auteurs, mais en ouvrant la brèche à leur profit exclusif il a préparé à longue échéance le rang de toutes les veuves sans distinction dans l'appel des ayant droit à la succession maritale. Un augure éclatant est apparu dans l'élaboration de la loi de 1866. La source du beau langage répandit sur la discussion l'inaltérable pureté de ses ondes; Jules Favre se fit entendre, signalant la disparate du projet en face du droit commun, il demandait pourquoi la veuve de l'auteur obtenait seule le privilège de succéder à son mari, et au nom des innombrables exhérédées il appelait la réforme de nos lois. La cause des lettres, la protection des veuves en les mains de Jules Favre! Au service de pareilles clientes qu'elles intarissables effusions! Quel thème aux harmonieuses variations, aux modulations enchanteresses du plus rare instrumentiste de la parole humaine! Elles soumirent les rebelles. Devant la piété de tels vœux la Chambre entière se rallia à la générosité de leur expression. Elle ne pouvait faire plus; privée du droit d'initiative pour la présentation des lois, elle adressait au gouvernement la respectueuse et solennelle sommation de permettre la réparation de l'erreur commise en l'an III. Aujourd'hui le Parlement a d'autres franchises, une loi en préparation nous indique l'usage qu'il veut en faire; il est à la veille d'accorder

au conjoint survivant la jouissance usufruituaire du quart ou de la moitié des biens suivant la qualité des héritiers qu'il rencontre ; mais sous la libérale impulsion des temps, il ira plus avant dans la voie tracée par les Chambres du second empire, et le jour doit venir où la femme primera l'ayant droit inconnu du 12^e degré et prendra une part en propriété dans la succession de son époux.

Jusqu'en 1866 la Législation uniquement préoccupée de la veuve de l'écrivain gardait le silence sur l'hérédité de l'épouse auteur elle même, les écrivains ne se rencontraient-ils donc que dans l'un des deux sexes ? Les femmes auteurs n'existaient-elles pas ? La loi de 1866 comble cette lacune, elle confère à l'époux survivant, mari ou femme, des droits égaux à l'avoir littéraire du prédécédé.

Depuis plusieurs siècles en effet la littérature virile, et la littérature féminine avaient une vie propre respectivement accrue par les représentants de chacune d'elles ; issue d'un berceau différent la seconde s'était parfois élevée au niveau de la première ; cependant sauf quelques exceptions offertes notamment par Mesdames de Lafayette et de Motteville, le livre, les ouvrages proprement dits ne se montrent point à l'aurore de la littérature féminine ; la conversation, l'entretien épistolaire marquent avec éclat les premiers pas des femmes dans cet empire des lettres où elles exerceront l'influence des qualités de sentiment inhérentes à leur sexe.

Madame de Sévigné écrivant notre langue à une date où les règles en étaient à peine fixées, soumet au lecteur les grâces étincelantes qui trouvent leurs seules rivales sous la plume du Philosophe de Ferney. Chez celles venant à sa suite, l'élévation de la pensée, la vé-

rité naïve de l'expression font oublier certaine inexpérience du style, et si quelques unes après la sœur du Grand Condé, succombent dans l'enivrement des actions qu'elles inspirent, la dignité de leur âme demeure sauve et sous l'escorte hâtive des désillusions, elles demandent au Cloître le linceul des charmes complices de leurs défaillances ; la noblesse du caractère est le trait distinctif des femmes lettrées du grand siècle, aussi bien l'origine de leur prépondérance dans la formation des écrivains de cette époque : l'histoire atteste l'empressement des premiers d'entre eux à visiter l'hôtel de Rambouillet, les encouragements, je ne veux pas dire les leçons qu'ils y prenaient.

Différente les Epistolières qui décorent le siècle suivant : au milieu d'elles comment ne pas arrêter le regard sur Madame du Deffand incarnation d'une société préludant par les démonstrations de l'esprit au culte de la raison pure, guettant le bonheur aux chemins du plaisir sous l'ironique invocation des paroles de l'apôtre : Aimez et faites ce qu'il vous plaira ; de ce nouvel évangile, de ses célébrations intimes Ninon de Lenclos fut le brillant précurseur, et la fervente Marquise résumait ainsi la doctrine de sa devancière : c'est le cœur qui vit, tout le reste n'est que formes : vainement dans une de ses invitations à la visiter, écrit-elle à d'Alembert : je vous apprendrai peut-être à supporter les hommes et vous m'apprendrez à m'en passer. Se passer des hommes ! ne plus mesurer son esprit au leur, était une entreprise supérieure à sa nature. D'Alembert pas plus qu'aucun autre n'eût pu lui faire la leçon. La science des philosophes n'est pas ce qui la captive ; le démon qui l'entraîne, c'est l'esprit qui vit en eux ; jusque dans les œuvres créées par l'observation

du génie c'est l'esprit qu'elle prétend honorer ; n'appelle-t-elle pas Montesquieu l'auteur de l'esprit sur les lois !

Indicible agrément à la suivre en la variété des demeures où tendrement elle abrite les ennuis de son scepticisme, la finesse de ses moqueries, environnée d'une cour que ne disséminait ni l'âge, ni même la cécité de la souveraine ; un juge dont nul ne contesterait la compétence nous en dit la raison ; elle avait l'esprit encore plus beau que les yeux.

Plus tard quelle est cette femme au regard embrasé ? la flamme de son patriotisme s'échappe dans un style Cornélien ; elle dicte une missive où les aspirations nationales se confondent dans la pensée du salut du Roi ; celui qui la transcrit est son calme et honnête époux, il se croit le Ministre de Louis XVI, il est en réalité le secrétaire de Madame Roland ; saluons la passagère habitante de notre cité, saluons la distribuant ses ardeurs aux tribuns de la Gironde ; eux aussi amants de la Liberté dont l'idéal prenait sur leurs lèvres l'éclat des lettres qui les avaient nourris.

Près de notre temps où chercher la profondeur de l'imagination sinon en Madame de Staël, où trouver une science plus solide unie aux deux arts si différents, écrire et parler ?

Une femme cependant nous est apparue supérieure par l'abondance et l'étendue des conceptions, la force et le coloris du style ; Narratrice sans égale des ivresses de la passion, des secousses meurtrières de cette maîtresse du logis ; alliant aux thèses philosophiques les grâces de la poésie, aux nouveautés socialistes les hardiesses romantiques, mais non pas les dégradations innées ou les abaissements héréditaires confinant aux instincts de la Bête humaine. De la furie des tempêtes soulevées

en l'âme de Lœlia et de ses compagnes, de la tourmente où sombrèrent leurs captifs Georges Sand s'est reposée sous les ombrages champêtres dans la peinture lors inconnue des mœurs de la vie rustique. Elle a de ses tableaux transporté la fraîcheur au théâtre où l'animation scénique leur prête des aspects plus séduisants encore.

A peine sortie de l'adolescence une de ses contemporaines mérite le nom de dixième muse, mais aux sphères de la poésie hantées par la jeune fille, préférant des zones moins éthérées, Madame de Girardin apporte au roman les caresses d'une philosophie sereine qu'attristent seuls les désenchantements du cœur ; aux trésors de notre littérature dramatique elle ajoute ces scènes touchantes où le croisement ingénieux des péripéties enfante simultanément la peur et la joie, et confond les larmes du chagrin dans le rire qui les saisit au passage.

A l'exemple de Sophie Gay sa mère, héritière de ses talents et de sa beauté, Madame de Girardin recevait une génération demeurée dans les deux sexes au dessus de la nôtre, et maintenait la vogue de réunions substituant à l'appret des élégances antérieures les échanges spontanés de l'esprit dans ses plus vrais délassements.

Aussi bien chez des imitatrices autorisées, se tenaient les assises du gouvernement que ne touchent point les défenses de la loi salique. La politique en franchissant à peine le seuil n'avait pas la puissance de troubler l'entente ménagée par la république des lettres à la division des partis élevés en son sein.

Aujourd'hui l'art si français de la conversation semble porter le deuil des diminutions de sa plus légitime parure. L'étoile des femmes a pâli dans les assemblées où elles réglaient le ton du langage, semant sur

l'entretien les grâces qui en tempèrent le sérieux, ou mieux encore en font chérir la futilité. Serait-ce qu'oublieuses des leçons du maître montrant à leurs ancêtres l'écueil ouvert sous les pas des savantes ou des précieuses, elles seraient retombées dans les travers de Belise ou de Madelon ? Naïve interrogation empreinte d'anachronisme ; depuis longtemps affranchie des traditions solennelles, la conversation des salons a délaissé la haute tenue dont l'excès avait égaré des pédantes raffinées en leur ignorance ; cédant au mouvement qui entraîne toutes choses, elle a familièrement assoupli, et si je puis ainsi dire, démocratisé ses allures, exposée sans doute à d'autres périls, mais non plus à ceux qui lui étaient autrefois si magistralement signalés.

Quelles que soient d'ailleurs les causes du déclin, leur étude hors de mon sujet, au-dessus de ma compétence appellerait l'effort d'un écrivain de race.

Mais si dans les salons est moins remplie la place qu'assignent aux femmes des facultés propres, la publicité des lettres reçoit de leur fidèle coopération un aliment quotidien, et l'expansion de leur tribut offre à la réciprocité légale de la succession Littéraire un vaste champ d'application. La diffusion de l'instruction secondaire en reculera vraisemblablement les limites ; heureuse à titre nouveau la création des lycées de jeunes filles, si plus tard les élèves aux vertus indispensables joignent un apport qui après avoir été la noble assistance du ménage, réserverait au mari survivant les produits d'une fécondité posthume. Plus étendu encore dans un prochain avenir peut-être l'exercice de la loi de 1866 sous les auspices d'une transformation dans la condition sociale des femmes.

Trop riche de promesses pour les tenir toutes au

moins sans le concours du temps la révolution de 89 annonçait l'égalité civile des deux sexes, mais proclamer ce principe était plus facile que l'introduire dans les Lois ; les femmes ont eu le loisir de s'en apercevoir. A leur résignation séculaire succède aujourd'hui l'impatience fiévreuse de certaines novatrices, leurs manifestations nous éclairent sur le sens par elles attribué à ce grand mot, à cette plus grande chose : égalité civile. Ne les voyons-nous pas se présenter à l'entrée des carrières demeurées jusqu'ici le monopole du sexe soi-disant le plus fort ? elles frappent aux portes de la Faculté de médecine, et la constatation universitaire de leur aptitude confère à plusieurs le diplôme de doctoresse. De l'art de guérir au livre qui en propage l'enseignement le chemin est facile à entrevoir sinon à pratiquer, et l'auteur féminin d'ouvrages de médecine n'est point une rêverie que la fin du siècle ne puisse traduire sous l'hermine du professeur. Aussi la robe de l'avocat, et justement, il en a peur, excite leur convoitise, mais après la vaillante soutenance des épreuves qui nous autorisent à la revêtir, elles rencontrent dans la magistrature une résistance au droit de la porter ; l'accès de la Barre leur est refusé ; le sera-t-il toujours ? en former ici le vœu ressemblerait à une impiété. Si le jour doit luire pour elles où sera levé l'interdit, les femmes sauront tromper les longueurs de l'attente, elles plaideront par écrit leur droit à l'exercice des professions libérales ; cependant, qu'elles y songent ! le gain du procès en les conduisant hors les voies de la nature, ne les inviterait-il pas à l'abjuration des qualités distinctives de sentiment, force incommutable de leur sexe, charme éternellement vainqueur du nôtre ?

L A

JOURNÉE D'UN JOURNALISTE AMÉRICAIN

EN 2890

Les hommes de ce ^{xxix}e siècle vivent au milieu d'une féerie continuelle, sans avoir l'air de s'en douter. Blasés sur les merveilles, ils restent froids devant celles que le progrès leur apporte chaque jour. Avec plus de justice, ils apprécieraient comme ils le méritent les raffinements de notre civilisation. En la comparant au passé ils se rendraient compte du chemin parcouru. Combien leur apparaîtraient plus admirables les cités modernes aux voies larges de cent mètres, aux maisons hautes de trois cents, à la température toujours égale, au ciel sillonné par des milliers d'aéro-cars et d'aéro-omnibus. Auprès de ces villes, dont la population atteint parfois jusqu'à dix millions d'habitants, qu'étaient ces villages, ces hameaux d'il y a mille ans, ces Paris, ces Londres, ces Berlins, ces New-Yorks, bourgades mal aérées et boueuses, où circulaient des caisses cahotantes, traînées par des chevaux, — oui ! des chevaux ! c'est à ne pas le croire ! S'ils se souvenaient du défectueux fonctionnement des paquebots et des chemins de fer, de leurs collisions fréquentes, de leur lenteur aussi, quel prix les voyageurs n'attacheraient-ils pas aux aéro-trains,

et surtout à ces tubes pneumatiques, jetés à travers les océans, et dans lesquels on les transporte avec une vitesse de 1,500 kilomètres à l'heure? Enfin ne jouirait-on mieux du téléphone et du téléphote, en se rappelant les anciens appareils de Morse et de Hugues, si insuffisants pour la transmission rapide des dépêches ?

Chose étrange ! Ces surprenantes transformations reposent sur des principes parfaitement connus que nos aïeux avaient peut-être trop négligés. En effet, la chaleur, la vapeur, l'électricité, sont aussi vieilles que l'homme. A la fin du xix^e siècle, les savants n'affirmaient-ils pas déjà que la seule différence entre les forces physiques et chimiques réside dans un mode de vibration, propre à chacune d'elles, des particules éthériques?

Puisqu'on avait fait ce pas énorme de reconnaître la parenté de toutes ces forces, il est vraiment inconcevable qu'il ait fallu un temps si long pour arriver à déterminer chacun des modes de vibration qui les différencient. Il est extraordinaire, surtout, que le moyen de les reproduire directement l'une sans l'autre, ait été découvert tout récemment.

C'est cependant ainsi que les choses se sont passées, et c'est seulement en 1790, il y a cent ans, que le célèbre Oswald Nyery est parvenu.

Un véritable bienfaiteur de l'humanité, ce grand homme ! Sa trouvaille de génie fut la mère de toutes les autres. Une pléiade d'inventeurs en naquit, aboutissant à notre extraordinaire James Jackson. C'est à ce dernier que nous devons les nouveaux accumulateurs qui condensent, les uns la force contenue dans les rayons solaires, les autres, l'électricité emmagasinée au sein de notre globe, ceux-là, enfin, l'énergie provenant d'une source quelconque, chutes d'eau, vents, rivières et fleu-

ves, etc. C'est de lui que nous vient également le transformateur qui, puisant la force vive dans les accumulateurs sous forme de chaleur, de lumière, d'électricité, de puissance mécanique, la rend à l'espace, après en avoir obtenu le travail désiré.

Oui ! c'est du jour où ces deux instruments furent imaginés que date véritablement le progrès. Leurs applications ne se comptent plus. En atténuant les rigueurs de l'hiver par la restitution du trop plein des chaleurs estivales, ils sont venus puissamment en aide à l'agriculture. En fournissant la force motrice aux appareils de navigation aérienne, ils ont permis au commerce de prendre un magnifique essor. C'est à eux que l'on doit la production incessante de l'électricité sans piles ni machines, la lumière sans combustion ni incandescence, et enfin cette intarissable source de travail, qui a centuplé la production industrielle.

*
* *

Eh bien ! l'ensemble de ces merveilles, nous allons le rencontrer dans un hôtel incomparable, — l'hôtel du *Earth-Herald*, récemment inauguré dans la 16823^e avenue d'Universal-City, la capitale actuelle des Etats-Unis des deux Amériques.

Si le fondateur du *New-York Herald*, Gordon Benett, renaissait aujourd'hui, que dirait-il, en voyant ce palais de marbre et d'or, qui appartient à son illustre petit-fils, Francis Benett ? Vingt-cinq générations se sont succédé, et le *New-York Herald* s'est maintenu dans cette remarquable famille des Benett. Il y a deux cents ans, lorsque le gouvernement de l'Union fut transféré de Washington à Universal-City, le journal suivit le

gouvernement, — à moins que ce ne soit le gouvernement qui ait suivi le journal, — et il prit pour titre : *Earth-Herald*.

Et que l'on ne s'imagine pas qu'il ait périclité sous l'administration de Francis Benett. Non ! Son nouveau directeur allait au contraire lui inculquer une puissance et une vitalité sans égales, en inaugurant le journalisme téléphonique.

On connaît ce système, rendu pratique par l'incroyable diffusion du téléphone. Chaque matin, au lieu d'être imprimé comme dans les temps antiques, le *Earth-Herald* est « parlé » : C'est dans une rapide conversation avec un reporter, un homme politique ou un savant, que les abonnés apprennent ce qui peut les intéresser. Quant aux acheteurs au numéro, on le sait, pour quelques cents, ils prennent connaissance de l'exemplaire du jour dans d'innombrables cabinets phonographiques.

Cette innovation de Francis Benett galvanisa le vieux journal. En quelques mois, sa clientèle se chiffrà par quatre-vingt-cinq millions d'abonnés, et la fortune du directeur s'éleva progressivement à trente milliards, de beaucoup dépassés aujourd'hui. Grâce à cette fortune, Francis Benett a pu bâtir son nouvel hôtel, — colossale construction à quatre façades, mesurant chacune trois kilomètres, et dont le toit s'abrite sous le glorieux pavillon soixante-quinze fois étoilé de la Confédération.

A cette heure, Francis Benett, roi des journalistes, serait le roi des deux Amériques, si les Américains pouvaient jamais accepter la personnalité d'un souverain quelconque. Vous en doutez ? Mais les plénipotentiaires de toutes les nations et nos ministres eux-mêmes se pressent à sa porte, mendiant ses conseils, quêteant son

approbation, implorant l'appui de son tout puissant organe. Comptez les savants qu'il encourage, les artistes qu'il entretient, les inventeurs qu'il subventionne. Royauté fatigante que la sienne, travail sans repos, et, bien certainement, un homme d'autrefois n'aurait pu résister à un tel labeur quotidien. Très heureusement, les hommes d'aujourd'hui sont de constitution plus robuste, grâce aux progrès de l'hygiène et de la gymnastique, qui de trente-sept ans a fait monter à cinquante-huit la moyenne de la vie humaine, — grâce aussi à la préparation des aliments scientifiques, en attendant la prochaine découverte de l'air nutritif, qui permettra de se nourrir.... rien qu'en respirant.

Et maintenant, s'il vous plaît de connaître tout ce que comporte la journée d'un directeur du *Earth-Herald*, prenez la peine de le suivre dans ses multiples occupations, — aujourd'hui même, ce 25 juillet de la présente année 2890.

*
* *

Francis Benett, ce matin là, s'est réveillé d'assez maussade humeur. Depuis huit jours, sa femme était en France. Il se trouvait donc un peu seul. Le croirait-on ? Depuis dix ans qu'ils sont mariés, c'était la première fois que Mrs. Edith Benett, la *professional beauty*, faisait une si longue absence. D'ordinaire, deux ou trois jours suffisaient à ses fréquents voyages en Europe, et plus particulièrement à Paris, où elle allait acheter ses chapeaux.

Le premier soin de Francis Benett fut donc de mettre en action son phonotéléphote, dont les fils aboutissaient à l'hôtel qu'il possédait aux Champs-Élysées.

Le téléphone, complété par le téléphote, encore une conquête de notre époque. Si, depuis tant d'années, on transmet la parole par les courants électriques, c'est d'hier seulement que l'on peut aussi transmettre l'image. Précieuse découverte, dont Francis Benett, ce matin-là, ne fut pas le dernier à bénir l'inventeur, lorsqu'il aperçut sa femme, reproduite dans un miroir téléphotique, malgré l'énorme distance qui l'en séparait.

Douce vision ! Un peu fatiguée du bal ou du théâtre de la veille, Mrs. Benett est encore au lit. Bien qu'il soit près de midi là bas, elle dort, sa tête charmante enfouie sous les dentelles de l'oreiller.

Mais la voilà qui s'agite, ses lèvres tremblent... Elle rêve sans doute ? Oui ! elle rêve... Un nom s'échappe de sa bouche : « Francis... mon cher Francis !... »

Son nom, prononcé par cette douce voix, a donné à l'humeur de Francis Benett un tour plus heureux, et, ne voulant pas réveiller la jolie dormeuse, il saute rapidement hors de son lit, et pénètre dans son habilleuse mécanique.

Deux minutes après, sans qu'il eut recouru à l'aide d'un valet de chambre, la machine le déposait, lavé, coiffé, chaussé, vêtu et boutonné du haut en bas sur le seuil de ses bureaux. La tournée quotidienne allait commencer.

Ce fut dans la salle des romanciers-feuilletonnistes que Francis Benett pénétra tout d'abord.

Très vaste, cette salle, surmontée d'une large coupole translucide. Dans un coin divers appareils téléphoniques par lesquels les cent littérateurs du *Earth-Herald* racontent cent chapitres de cent romans au public enfiévré.

Avisant un des feuilletonnistes qui prenait cinq minutes de repos :

« Très bien, mon cher, lui dit Francis Benett, très bien, votre dernier chapitre. La scène où la jeune villageoise aborde avec son galant quelques problèmes de philosophie transcendante, est d'une très fine observation. On n'a jamais mieux peint les mœurs champêtres. Continuez, mon cher Archipald, bon courage. Dix mille abonnés nouveaux depuis hier, grâce à vous !

— M. John Last, reprit-il en se tournant vers un autre de ses collaborateurs, je suis moins satisfait de vous. Ça n'est pas vécu, votre roman ! Vous courez trop vite au but. Eh bien et les procédés documentaires ? Il faut disséquer ! Ce n'est pas avec une plume qu'on écrit de notre temps, c'est avec un bistouri. Chaque action dans la vie réelle est la résultante de pensées fugitives et successives, qu'il faut dénombrer avec soin, pour créer un être vivant. Et quoi de plus facile en se servant de l'hypnotisme électrique, qui dédouble l'homme et dégage sa personnalité. Regardez-vous vivre, mon cher John Last ! Imitiez votre confrère que je complimentais tout à l'heure. Faites-vous hypnotiser... Hein ? Vous le faites, dites-vous ?... Pas assez alors, pas assez ! »

Cette petite leçon donnée, Francis Benett poursuit son inspection et pénètre dans la salle du reportage. Ses quinze cents reporters, placés alors devant un égal nombre de téléphones, communiquaient aux abonnés les nouvelles reçues pendant la nuit des quatre coins du monde. L'organisation de cet incomparable service a été souvent décrite. Outre son téléphone, chaque reporter a devant lui une série de commutateurs, permettant d'établir la communication avec telle ou telle ligne téléphotique. Les abonnés ont donc non seulement le récit, mais la vue des événements. Quand il s'agit d'un

« fait-divers » déjà passé au moment où on le raconte, l'appareil en transmet les phrases principales, obtenues par la photographie intensive.

Francis Benett interpelle un des dix reporters astronomiques, attachés à ce service, qui s'accroîtra avec les nouvelles découvertes opérées dans le monde stellaire.

« Eh bien, Cash, qu'avez-vous reçu ?..

— Des phototélégrammes de Mercure, de Vénus et de Mars, monsieur.

— Intéressant, ce dernier ?..

— Oui ! une révolution dans le Central-Empire, au profit des démocrates libéraux contre les républicains conservateurs.

— Comme chez nous, alors. — Et de Jupiter ?..

— Rien encore ! Nous n'arrivons pas à comprendre les signaux des Joviens. Peut-être les nôtres ne leur parviennent-ils pas ?

— Cela vous regarde, et je vous en rend responsable monsieur Cash ! » répondit Francis Benett, qui, fort mécontent, gagna la salle de rédaction scientifique.

Penchés sur leurs compteurs, trente savants s'y absorbaient dans des équations du quatre-vingt-quinzième degré. Quelques-uns se jouaient même au milieu des formules de l'infini algébrique et de l'espace à vingt-quatre dimensions, comme un élève d'élémentaires avec les quatre règles de l'arithmétique.

Francis Benett tomba parmi eux à la façon d'une bombe.

« Eh bien, Messieurs, que me dit-on ? Aucune réponse de Jupiter ?.. Ce sera donc toujours la même chose ! Voyons, Corley, depuis vingt ans que vous potassez cette planète, il me semble...

— Que voulez-vous, Monsieur, répondit le savant

interpellé, notre optique laisse encore beaucoup à désirer, et, même avec nos télescopes de trois kilomètres...

— Vous entendez, Peer, interrompit Francis Benett, en s'adressant au voisin de Corley, l'optique laisse à désirer !.. C'est votre spécialité, cela, mon cher ! Mettez des lunettes, que diable ! mettez des lunettes ! »

Puis, revenant à Corley :

« Mais à défaut de Jupiter, obtenons-nous au moins un résultat du côté de la lune ?..

— Pas davantage, monsieur Benett !

— Ah ! cette fois, vous n'accuserez pas l'optique. La lune est six cents fois moins éloignée que Mars, avec lequel, cependant, notre service de correspondance est régulièrement établi. Ce ne sont pas les télescopes qui manquent...

— Non, mais ce sont les habitants, répondit Corley avec un fin sourire de savant truffé d'X.

— Vous osez affirmer que la Lune est inhabitée ?

— Du moins, monsieur Benett, sur la face qu'elle nous présente. Qui sait si de l'autre côté...

— Eh bien, Corley, il y a un moyen très simple de s'en assurer...

— Et lequel ?...

— C'est de retourner la Lune ! »

Et, ce jour-là, les savants de l'usine Benett piochèrent les moyens mécaniques, qui devaient amener le retournement de notre satellite.

Du reste Francis Benett avait lieu d'être satisfait. L'un des astronomes du *Earth-Herald* venait de déterminer les éléments de la nouvelle planète Gandini. C'est à seize cent millions, trois cent quarante-huit mille, deux cent quatre-vingt-quatre kilomètres et demi, que cette planète décrit son orbite autour du soleil, et

pour l'accomplir il lui faut deux cent soixante-douze ans, cent quatre-vingt-quatorze jours, douze heures, quarante-trois minutes, neuf secondes et huit-dixièmes de seconde.

Francis Benett fut enchanté de cette précision.

« Bien ! s'écria-t-il, hâtez-vous d'en informer le service de reportage. Vous savez qu'elle passion le public apporte à ces questions astronomiques. Je tiens à ce que la nouvelle paraisse dans le numéro d'aujourd'hui. »

Avant de quitter la salle des reporters, Francis Benett poussa une pointe vers le groupe spécial des interviewers, et s'adressant à celui qui était chargé des personnages célèbres :

« Vous avez interviewé le président Wilcox ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur Benett, et je publie dans la colonne des informations que c'est décidément une dilatation de l'estomac dont il souffre, et qu'il se livre aux lavages tubiques les plus consciencieux.

— Parfait. Et cette affaire de l'assassin Chapman ?... Avez-vous interviewé les jurés qui doivent siéger aux Assises ?

— Oui, et tous sont d'accord sur la culpabilité, de telle sorte que l'affaire ne sera même pas renvoyée devant eux. L'accusé sera exécuté avant d'avoir été condamné...

— Exécuté... électriquement ?...

— Électriquement, monsieur Benett, et sans douleur... à ce qu'on suppose, parce qu'on n'est pas encore fixé sur ce détail. »

La salle adjacente, vaste galerie longue d'un demi-kilomètre, était consacrée à la publicité, et l'on imagine aisément ce que doit être la publicité d'un journal tel

que *Earth-Herald*. Elle rapporte en moyenne trois millions de dollars par jour. Grâce à un ingénieux système, d'ailleurs, une partie de cette publicité se propage sous une forme absolument nouvelle, due à un brevet acheté au prix de trois dollars à un pauvre diable qui est mort de faim. Ce sont d'immenses affiches, réfléchies par les nuages, et dont la dimension est telle que l'on peut les apercevoir d'une contrée tout entière.

De cette galerie, mille projecteurs étaient sans cesse occupés à envoyer aux nues, qui les reproduisaient en couleur, ces annonces démesurées.

Mais, ce jour-là, lorsque Francis Benett entra dans la salle de publicité, il vit que les mécaniciens se croisaient les bras auprès de leurs projecteurs inactifs. Il s'informe... Pour toute réponse, on lui montre le ciel d'un bleu pur.

« Oui !... du beau temps, murmure-t-il, et pas de publicité aérienne possible ! Que faire ? S'il ne s'agissait que de pluie, on pourrait la produire ! Mais ce n'est pas de la pluie, ce sont des nuages qu'il nous faudrait !..

— Oui... de beaux nuages bien blancs, répondit le mécanicien-chef.

— Eh bien ! monsieur Samuel Mark, vous vous adresserez à la rédaction scientifique, service météorologique. Vous lui direz de ma part qu'elle s'occupe activement de la question des nuages artificiels. On ne peut vraiment pas rester ainsi à la merci du beau temps. »

*
* *

Après avoir achevé l'inspection des diverses branches du journal, Francis Benett passa au salon de réception,

où l'attendaient les ambassadeurs et ministres plénipotentiaires, accrédités près du gouvernement américain. Ces messieurs venaient chercher les conseils du tout puissant directeur. Au moment où Francis Benett entra dans ce salon, on y discutait avec une certaine vivacité.

« Que Votre Excellence me pardonne, disait l'ambassadeur de France à l'ambassadeur de Russie, mais je ne vois rien à changer à la carte de l'Europe. Le Nord aux Slaves, soit ! Mais le Midi aux latins : Notre commune frontière du Rhin me paraît excellente. D'ailleurs, sachez-le bien, mon gouvernement résistera à toute entreprise qui serait faite contre nos préfectures de Rome, de Madrid et de Vienne.

— Bien parlé ! dit Francis Benett, en intervenant dans le débat. Comment, monsieur l'ambassadeur de Russie, vous n'êtes pas satisfait de votre vaste empire, qui des bords du Rhin s'étend jusqu'aux frontières de la Chine, un empire dont l'Océan glacial, l'Atlantique, la mer Noire, le Bosphore, l'Océan indien, baignent l'immense littoral ? Et puis, à quoi bon des menaces ? La guerre est-elle possible avec les inventions modernes, ces obus asphyxiants qu'on envoie à des distances de cent kilomètres, ces étincelles électriques, longues de vingt lieues, qui peuvent anéantir d'un seul coup tout un corps d'armée, ces projectiles que l'on charge avec les microbes de la peste du choléra, de la fièvre jaune, et qui détruiraient toute une nation en quelques heures ?

— Nous le savons, monsieur Benett, répondit l'ambassadeur de Russie. Mais fait-on ce que l'on veut ?.. Poussés nous-mêmes par les Chinois sur notre frontière

orientale, il nous faut bien coûte que coûte, tenter quelque effort vers l'ouest...

— N'est-ce que cela, monsieur, répliqua Francis Benett d'un ton protecteur. Eh bien ! puisque la prolifération chinoise est un danger pour le monde, nous péserons sur le Fils du ciel. Il faudra bien qu'il impose à ses sujets un maximum de natalité qu'ils ne pourront dépasser sous peine de mort. Cela fera compensation.

— Et vous, monsieur, dit le directeur du *Earth Herald*, en s'adressant au consul d'Angleterre, que puis-je pour votre service?...

— Beaucoup, monsieur Benett, répondit ce personnage en s'inclinant humblement. Il suffirait que votre journal voulût bien entamer une campagne en notre faveur...

— Et à quel propos?...

— Tout simplement pour protester contre l'annexion de la Grande-Bretagne aux Etats-Unis...

— Tout simplement ! s'écria Francis Benett, en haussant les épaules. Une annexion vieille de cent cinquante ans déjà ! Mais messieurs les Anglais ne se résigneront donc jamais à ce que, par un juste retour des choses d'ici-bas, leur pays soit devenu colonie américaine ? C'est de la folie pure. Comment votre gouvernement a-t-il pu croire que j'entamerais cette antipatriotique campagne...

— Monsieur Benett, la doctrine de Munro, c'est toute l'Amérique aux Américains, vous le savez, rien que l'Amérique, et non pas...

— Mais l'Angleterre n'est qu'une de nos colonies, monsieur, l'une des plus belles, j'en conviens, et ne comptez pas que nous consentions jamais à la rendre.

— Vous refusez?..

— Je refuse, et si vous insistiez, nous ferions naître un *casus belli* rien que sur l'interview de l'un de nos reporters !

— C'est donc la fin ! murmura le consul accablé. Le Royaume-Uni, le Canada et la Nouvelle-Bretagne sont aux Américains, les Indes sont aux Russes, l'Australie et la Nouvelle-Zélande sont à elles-mêmes ! De tout ce qui fut autrefois l'Angleterre, que nous reste-t-il ?... Plus rien !

— Plus rien, monsieur ! riposta Francis Benett. Eh bien, et Gibraltar ? »

* * *

Midi sonnait en ce moment. Le directeur du *Earth-Herald*, terminant l'audience d'un geste, quitta le salon, s'assit sur un fauteuil roulant et gagna en quelques minutes sa salle à manger, située à un kilomètre de là, à l'extrémité de l'hôtel.

La table est dressée. Francis Benett y prend place. A portée de sa main est disposée une série de robinets, et, devant lui, s'arrondit la glace d'un phonotéléphote, sur laquelle apparaît la salle à manger de son hôtel de Paris. Malgré la différence d'heures, M. et Mrs. Benett se sont entendus pour faire leur repas en même temps. Rien de plus charmant comme de déjeuner ainsi en tête-à-tête à mille lieues de distance, de se voir, de se parler au moyen des appareils phonotéléphotiques.

Mais, en ce moment, la salle de Paris est vide.

« Edith se sera mise en retard, se dit Francis Benett Oh ! l'exactitude des femmes ! Tout progresse, excepté cela ... »

Et, en faisant cette trop juste réflexion, il tourne un des robinets.

Comme tous les gens à leur aise de notre époque, Francis Benett, renonçant à la cuisine domestique, est un des abonnés de la grande *Société d'alimentation à domicile*. Cette Société distribue par un réseau de tubes pneumatiques des mets de mille espèces. Ce système est couteux, sans doute, mais la cuisine est meilleure, et il a cet avantage qu'il supprime la race horripilante des cordons-bleus des deux sexes.

Francis Benett déjeuna donc seul, non sans quelque regret, et il achevait son café, lorsque Mrs. Benett, rentrant chez elle, apparut dans la glace du téléphote.

« Et d'où viens-tu donc, ma chère Edith ? demanda Francis Benett.

— Tiens ! répondit Mrs. Benett, tu as fini ?.. Je suis donc en retard ?.. D'où je viens ?.. Mais de chez mon modiste !.. Il y a, cette année, des chapeaux ravissants ! Ce ne sont même plus des chapeaux... ce sont des dômes, des coupoles !... Je me serai un peu oubliée ...

— Un peu, ma chère, si bien que voilà mon déjeuner fini...

— Eh bien, va, mon ami... va à tes occupations, répondit Mrs. Benett. J'ai encore une visite à faire chez mon couturier-modeleur. »

Et ce couturier n'était rien moins que le célèbre Wormspire, celui qui a si judicieusement proclamé ce principe : La femme n'est qu'une question de formes.

Francis Benett baisa la joue de Mrs. Benett sur la glace du téléphote, et se dirigea vers la fenêtre, où l'attendait son aéro-car.

« Où va monsieur ? demanda l'aéro-coachman.

— Voyons, j'ai le temps, répondit Francis Benett.

Conduisez-moi à mes fabriques d'accumulateurs du Niagara. »

L'aéro-car, machine admirable, fondée sur le principe du plus lourd que l'air, s'élança à travers l'espace avec une vitesse de six cents kilomètres à l'heure. Au-dessous de lui défilaient les villes et leurs trottoirs mouvants qui transportaient les passants le long des rues, les campagnes recouvertes comme d'une immense toile d'araignée du réseau des fils électriques

En une demi-heure, Francis Benett eut atteint sa fabrique du Niagara, dans laquelle, après avoir utilisé la force des cataractes à produire de l'énergie, il la vend ou la loue aux consommateurs. Puis, sa visite achevée, il revint par Philadelphie, Boston et New-York à Universal-City, où son aéro-car le déposa vers cinq heures.

*
* *

Il y avait foule dans la salle d'attente du *Earth-Herald*. On guettait le retour de Francis Benett pour l'audience quotidienne qu'il accorde aux solliciteurs. C'étaient des inventeurs quémandant des capitaux, des brasseurs d'affaires proposant des opérations, toutes excellentes à les entendre. Parmi ces propositions diverses, il faut faire un choix, rejeter les mauvaises, examiner les douteuses, accueillir les bonnes.

Francis Benett eut rapidement expédié ceux qui n'apportaient que des idées inutiles ou impraticables. L'un ne prétendait-il pas faire revivre la peinture, cet art tombé en telle désuétude que l'*Angelus* de Millet venait d'être vendu quinze francs, et cela grâce aux progrès de la photographie en couleur, inventée à la fin du xix^e siècle, par le Japonais Aruziswa-Riochi-Nichome-San-

jukamboz-Kio-Baski-Kù, dont le nom est devenu si facilement populaire. L'autre n'avait-il pas trouvé le bacille primogène, qui devait rendre l'homme immortel, après avoir été introduit dans l'organisme humain sous forme de bouillon bacillaire ? Celui-ci, un chimiste pratique, ne venait-il pas de découvrir un nouveau corps simple, le *Nihilium*, dont le kilogramme ne coûtait que trois millions de dollars ? Celui-là, un médecin audacieux, n'affirmait-il pas que si les gens mouraient encore, du moins, ils mouraient guéris ? Et cet autre, plus audacieux, ne prétendait-il pas qu'il possédait un spécifique contre le rhume de cerveau ?..

Tous ces rêveurs furent promptement éconduits.

Quelques autres reçurent meilleur accueil, et, d'abord, un jeune homme, dont le vaste front annonçait la vive intelligence.

« Monsieur, dit-il, si autrefois on comptait soixante-quinze corps simples, ce nombre est réduit à trois adjourd'hui, vous le savez ?

— Parfaitement, répondit Francis Benett.

— Eh bien, monsieur, je suis sur le point de ramener ces trois à un seul. Si l'argent ne me manque pas, dans quelques semaines, j'aurai réussi.

— Et alors ?..

— Alors, monsieur, j'aurai tout bonnement déterminé l'absolu..

— Et la conséquence de cette découverte ?...

— Ce sera la création facile de toute matière, pierre, bois, métal, fibrine...

— Prétendriez-vous donc parvenir à fabriquer une créature humaine ?...

— Entièrement... Il n'y manquera que l'âme ...

— Que cela ! répondit ironiquement Francis Benett.

qui attacha cependant ce jeune chimiste à la rédaction scientifique du journal.

Un second inventeur, se basant sur de vieilles expériences qui dataient du ^{xix}^e siècle, et souvent renouvelées depuis, avait l'idée de déplacer une ville entière d'un seul bloc. Il s'agissait, en l'espèce de la ville de Staaf, située à une quinzaine de milles de la mer, et qu'on transformerait en station balnéaire, après l'avoir amenée sur rails jusqu'au littoral. D'où une énorme plus-value pour les terrains bâtis et à bâtir.

Francis Benett, séduit par ce projet, consentit à se mettre de moitié dans l'affaire.

« Vous savez, monsieur, lui dit un troisième postulant, que, grâce à nos accumulateurs et transformateurs solaires et terrestres, nous avons pu égaliser les saisons. Transformons en chaleur une part de l'énergie dont nous disposons, et envoyons cette chaleur aux contrées polaires dont elle fondra les glaces...

— Laissez-moi vos plans, répondit Francis Benett, et revenez dans huit jours. »

Enfin, un quatrième savant apportait la nouvelle que l'une des questions qui passionnaient le monde entier, allait recevoir sa solution ce soir même.

On sait qu'il y a un siècle, une hardie expérience avait attiré l'attention publique sur le docteur Nathaniel Faithburn. Partisan convaincu de l'hibernation humaine, c'est-à-dire de la possibilité de suspendre les fonctions vitales, puis de les faire renaître après un certain temps, il s'était décidé à expérimenter sur lui-même l'excellence de sa méthode. Après avoir, par testament olographe, indiqué les opérations propres à le ramener à la vie dans cent ans jour pour jour, il s'était soumis à un froid de 172 degrés ; réduit alors à l'état de momie,

le docteur Faithburn avait été enfermé dans un tombeau pour la période convenue.

Or, c'était précisément, ce jour-ci, 25 juillet 2890, que le délai expirait, et l'on venait offrir à Francis Benett de procéder dans l'une des salles du *Earth-Herald* à la résurrection si impatiemment attendue. Le public pourrait de la sorte être tenu au courant seconde par seconde.

La proposition fut acceptée et, comme l'opération ne devait pas se faire avant neuf heures du soir, Francis Benett vint s'étendre dans le salon d'audition sur une chaise longue. Puis, tournant un bouton, il se mit en communication avec le Central-Concert.

Après une journée si occupée, quel charme il trouva aux œuvres des meilleurs maîtres de l'époque, basées sur une succession de savantes formules harmonico-algébriques !

L'obscurité s'était faite, et, plongé dans un sommeil demi-extatique, Francis Benett ne s'en apercevait même pas. Mais une porte s'ouvrit soudain.

« Qui va-là ? » dit-il en touchant un commutateur, placé sous sa main.

Aussitôt, par un ébranlement électrique produit sur l'éther, l'air devint lumineux.

« Ah ! c'est vous docteur ? dit Francis Benett.

— Moi-même, répondit le docteur Sam, qui venait faire sa visite quotidienne, — abonnement à l'année. Comment va ?

— Bien.

— Tant mieux... Voyons cette langue ? »

Et il la regarda au microscope.

« Bonne... et ce pouls ?.. »

Il le tâta avec un sismographe, à peu près analogue à ceux qui enregistrent les trépidations du sol.

« Excellent !.. Et l'appétit ?..

— Euh !

— Oui... l'estomac !.. Il ne va plus bien, l'estomac ! Il vieillit l'estomac ! Mais la chirurgie a fait tant de progrès ! Il faudra vous en faire remettre un neuf !... Vous savez, nous avons des estomacs de rechange, garantis deux ans...

— Nous verrons, répondit Francis Benett. En attendant, docteur, vous dînez avec moi. »

Pendant le repas, la communication phonotélépho-
tique avait été établie avec Paris. Cette fois, Francis Benett était devant sa table, et le dîner, entremêlé des bons mots du docteur Sam, fut charmant. Puis, à peine terminé :

« Quand comptes-tu revenir à Universal City, ma chère Edith ? demanda Francis Benett.

— Je vais partir à l'instant.

— Par le tube ou l'aéro-train ?...

— Par le tube.

— Alors tu seras ici ?

— A onze heures cinquante-neuf du soir.

— Heure de Paris ?...

— Non, non !.. Heure d'Universal-City.

— A bientôt donc, et surtout ne manque pas le tube. »

Ces tubes sous-marins, par lesquels on venait d'Europe en 295 minutes, étaient préférables aux aéro-trains, qui ne faisaient que 1,000 kilomètres à l'heure.

*
* *

Le docteur se retira, après avoir promis de revenir

assister à la résurrection de son confrère Nathaniel Faithburn, et Francis Benett, voulant arrêter les comptes du jour, passa dans son bureau. Opération énorme, quand il s'agit d'une entreprise dont les frais quotidiens s'élèvent à 1,500 dollars. Très heureusement, les progrès de la mécanique moderne facilitent singulièrement ce genre de travail. A l'aide du piano-compteur-électrique, Francis Benett eut achevé sa besogne en vingt-cinq minutes.

Il était temps. A peine avait-il frappé la dernière touche de l'appareil totalisateur, que sa présence était réclamée au salon d'expériences. Il s'y rendit aussitôt et fut accueilli par un nombreux cortège de savants, auxquels s'était joint le docteur Sam.

Le corps de Nathaniel Faithburn est là, dans sa bière, qui est placée sur des tréteaux au milieu de la salle.

Le téléphote est actionné, et le monde entier va pouvoir suivre les diverses phases de l'opération.

On ouvre le cercueil... On en sort Nathaniel Faithburn... Il est toujours comme une momie, jaune, dur, sec. Il résonne comme du bois. On le soumet à la chaleur... à l'électricité... Aucun résultat... On l'hypnotise... On le suggestionne... Rien n'a raison de cet état ultra-cataleptique...

« Eh bien, docteur Sam ?.. » demande Francis Benett.

Le docteur Sam se penche sur le corps, il l'examine avec la plus vive attention... Il lui introduit, au moyen d'une injection hypodermique quelques gouttes du fameux élixir Brown-Sequard, qui était encore à la mode... La momie est plus momifiée que jamais.

« Eh bien, répond le docteur Sam, je crois que l'hibernation a été trop prolongée...

— Et alors ?..

— Et alors Nathaniel Faithburn est mort.

— Mort ?..

— Aussi mort qu'on peut l'être !

— Pouvez-vous dire depuis quand ?..

— Depuis quand ? répond le docteur Sam. Mais depuis qu'il a eu la fâcheuse idée de se faire congeler par amour de la science ...

— Allons, dit Francis Benett, voilà une méthode qui a besoin d'être perfectionnée !

— Perfectionnée est le mot, répondit le docteur Sam, tandis que la commission scientifique d'hibernation remportait son funèbre colis.

*
* *

Francis Benett, suivi du docteur Sam, regagna sa chambre et, comme il paraissait très fatigué après une journée si bien remplie, le docteur lui conseilla de prendre un bain avant de se coucher.

« Vous avez raison, docteur... cela me remettra...

— Tout à fait, monsieur Benett, et, si vous le voulez, je vais commander en sortant...

— C'est inutile, docteur. Il y a toujours un bain préparé dans l'hôtel, et je n'ai même pas l'ennui d'aller le prendre hors de ma chambre. Tenez, rien qu'en touchant ce bouton, la baignoire va se mettre en mouvement, et vous la verrez se présenter toute seule avec de l'eau à la température de trente-sept degrés. »

Francis Benett venait de presser le bouton. Un bruit

sourd naissait, s'enflait, grandissait.., Puis, une des portes s'ouvrant la baignoire apparut, glissant électriquement sur ses rails.

Ciel ! Tandis que le docteur Sam se voile la face, de petits cris de pudeur effarouchée s'échappent de la baignoire...

Arrivée depuis une demi-heure à l'hôtel par le tube transocéanique, Mrs. Benett était dedans...

*
* *

Le lendemain, 26 juillet 2890, le directeur du *Earth-Herald* recommençait sa tournée de vingt kilomètres à travers ses bureaux, et, le soir, quand son totalisateur eût opéré, ce fut par deux cent cinquante mille dollars qu'il chiffra le bénéfice de cette journée — cinquante mille de plus que la veille.

Un bon métier, le métier de journaliste à la fin du vingt-neuvième siècle !

JULES VERNE.



COMPTE-RENDU

DES TRAVAUX DE L'ANNÉE 1891

PAR

M. FRANQUEVILLE.

MESDAMES, MESSIEURS,

Chargé de remplacer aujourd'hui notre secrétaire perpétuel qu'une indisposition retient loin de nous depuis plusieurs mois, j'aurais voulu qu'il me confiât, en même temps que sa tâche, le talent qu'il a de vous la rendre intéressante. Chaque année, grâce à son esprit ingénieux et à sa vive imagination, il découvre quelque nouveau moyen de donner à son rapport du piquant et de l'unité ; tantôt c'est une idée philosophique ou morale, d'autres fois c'est un fait littéraire ou une critique, que sais-je ? Il est pour cela d'une fécondité inépuisable.

Désireux de l'imiter, j'ai cherché à mon tour un procédé analogue, et je l'ai cherché, veuillez le croire, avec conscience, avec ardeur. Or, je l'avoue à ma confusion : je n'ai rien trouvé, rien que des motifs d'apprécier davantage l'habileté de M. Decaëu. Force m'est

donc de me contenter, en analysant nos travaux, de suivre, au moins à peu près, l'ordre des séances.

La première de nos lectures a eu pour objet l'examen des poésies de M. Le Vavas seur. Dire du bien de cette étude serait inconvenant de ma part, et, que voulez-vous? je n'ai pas le courage non plus d'en penser beaucoup de mal. Laissons donc l'auteur pour ne nous occuper que du sujet.

Quatre volumes in-8°, dans lesquels plus de 25,000 vers dont la plupart sont excellents, c'était une riche mine à exploiter, trop riche même; car on souffre autant de ne pas produire ce qu'on y laisse qu'on est heureux de faire valoir ce qu'on en extrait. C'est que M. Le Vavas seur possède parfaitement son art. Il est le premier de nous tous, a dit un jour Banville qui s'y connaît. En effet, il sait autant que personne les secrets de la rime.

Voyez d'abord comme il en parle :

Jouet sonore et gai, hochet original,
Aigrette intermittente et cliquetis final,
Clochette monotone à la façon des cloches,
Qui dans les cerveaux creux fait danser les fantoches.
Grelot tombé du sceptre ou du bonnet d'un fou,
Qu'un pauvre poète naïf se mit un jour au cou,
Rime, j'aime pourtant d'une amour enfantine
Le fredon fredonnant de ta grâce argentine.
Nous sommes les enfants des ménestrels fameux
Et nous sommes toujours un peu jongleurs comme eux.

Voyez maintenant comme il s'en sert :

Un de ses amis lui demande en 1883 ce qu'il est
devenu. Ce qu'il est, lui répond le poète,

Il n'est plus tout neuf,
Il est de novembre
Mil huit cent dix-neuf.
Garde-t-il la chambre ?

Été comme hiver
Il sort et s'enivre
De soleil et d'air.
Cherchez à le suivre.

Sa barbe en naissant
Jadis était noire.
Elle est à présent
Blanche comme ivoire.

L'œil est sans défaut,
La poitrine est bonne
Et le cœur est chaud
Pour un cœur d'automne.

L'homme est tout petit
Et sa panse est ronde,
Il a l'appétit
Le meilleur du monde.

S'il est fatigué
Il fait de longs sommes.
Est-il triste ou gai ?
Le plus gai des hommes,

En ses premiers jours
Il rimait sans cesse,
Il rime toujours,
Comme en sa jeunesse

Et comme un vieux fou
Philémon s'amuse
A sauter au cou
De sa vieille muse.

Quand on a lu tant de poésies d'un ton très différent, car M. Le Vavas seur a abordé tous les genres, on se demande pour résumer ses impressions, quel est le système de l'auteur : Là nous avons à répondre que l'auteur est trop sage pour être exclusif. Sa théorie consiste à varier sa manière selon que varient les objets qu'il décrit. Voulez-vous du naturalisme ? Il sait en faire et du plus dru. Faut-il citer ? Oui, mais tout bas, et en avertissant que ces vers du poète sont exceptionnels dans son œuvre. Il s'agit d'un animal de basse-cour, bien à point. Il est inutile de le nommer, on va le reconnaître :

Tes repas d'aujourd'hui, mignon, sont superflus.
Sous ton dos arrondi ta panse se boursouffle
Plantureuse marée à ton flanc qui s'essouffle,
La graisse bat son plein. La mer ne monte plus.
Au bout de quatre pieds qui trempent dans le jus
Ta litière te fait une ignoble pantoufle.
Qu'il est laid ! Qu'il est beau, rendant son dernier souffle !
Quel splendide butin de jambons cuits et crus !

Beaucoup de vers assurément peuvent éveiller des impressions plus douces, plus délicates ; mais comme ceux-ci sont appropriés à leur sujet : gras et pleins, épais et plantureux comme lui ! — Voulez-vous du romantisme ! M. Le Vavas seur en a mis partout. Vague-t-il dans la chaussée St-Leu ? Elle se transformera pour lui en une petite Venise. Visite-t-il notre *Marché à reideries* ? il voit les ferrailles s'agiter, les vieux meu-

bles lui parler et dans chaque casier les bouquins l'implorer. Se promène-t-il le long de la Somme ? il donne de l'esprit et du plus fin... au pêcheur à la ligne qu'il y rencontre. Parcourt-il nos environs ? il transforme en une canéphore, en une nymphe au bandeau royal, la bonne Picardie coiffée d'un bonnet d'indienne à fleurs, qui cueille de l'herbe à Dreuil. Mieux encore, il fait des hortillonnages de la Neuville le cadre d'une gracieuse idylle. Mieux que tout cela, et admirons ici le comble de l'art, il nous émeut comme lui, et éveille en nous les idées les plus poétiques.. quand il décrit Camon !

Avec des rimes, dit-il, quelque part,

Avec des rimes,
Pauvre éditeur qui nous imprimes,
Si nous n'en faisons pas les frais
Comme tu te ruinerais !
Bien malin qui touche des primes
Avec des rimes.

Eh ! M. Le Vavasseur pourrait bien être ce malin-là. Certainement ses vers méritent toute sorte de succès. Du reste, il y a quelque chose qui, pour un poète, est préférable à des primes, même pour un poète normand — car M. Le Vavasseur est normand, et il s'en vante ! Les meilleurs ont leur défaut ! — ce quelque chose c'est l'estime des gens de goût et des gens de bien. Elle est assurée à celui qui, dans la plupart de ses poésies a mis les ressources d'une belle forme au service de belles pensées et de beaux sentiments.

Des travaux de M. Le Vavasseur à ceux de M. Badoureau la transition est assez brusque, je n'essaierai pas même de la ménager. Non pas que M. Badoureau

manque d'imagination; il en faut au savant pour créer et combiner ses hypothèses : ébauches modifiées sans cesse par de nouvelles expériences jusqu'au jour où la loi longtemps entrevue apparaît enfin dans toute sa vérité. Seulement l'imagination s'exerce chez ce dernier autrement que chez le poète.

Son domaine n'en est pas moins vaste. Les télescopes, affirme M. Badoureau, l'ont reculé à une centaine de millions de milliards de kilomètres, en attendant mieux. C'est lorsqu'on le considère dans cette immensité que paraît minuscule notre système solaire où se meut la petite sphère appelée la terre, sur laquelle l'homme s'agite.

L'homme, tel est l'objet de l'étude que nous analysons, et qui a pour titre : *Connais-toi toi-même*. L'auteur ne débute par une description sommaire des mondes que pour arriver à lui. Alors, il le prend de ses mains vigoureuses et le met en pièces : il nous montre dans chacune de ces pièces, merveilleusement travaillées pour constituer un tout harmonieux, les molécules qui les composent; dans ces molécules les atomes dont elles sont formées, et dans ces atomes les particules d'électricité qui tourbillonnent, — il le sait, lui, — offrent dans leur ensemble l'aspect d'un anneau. Nous étions tout à l'heure dans l'infiniment grand ; nous voici dans les infiniment petits, car déjà la masse des atomes, au moins des atomes d'hydrogène, est comprise entre un centisextillionigramme et un centiseptillionigramme ; probablement, ajoute M. Badoureau pris de scrupule. Oh ! nous ne lui chercherons point querelle pour un nombre composé de plus de vingt chiffres : en pareil cas nous n'en sommes plus à quelques zéros près. — Cela fait, il reconstitue le corps humain, il y met une âme

et nous avons l'homme, l'homme qui sent, agit, parle, écrit ; qui se distrait, quelquefois agréablement, pas toujours, en s'occupant d'arts, qui agit d'une manière sérieuse et digne de lui... en s'occupant de sciences ; qui naît et se perpétue dans la famille, qui vit en société, qui lutte pour se maintenir fort et sain, mais que frappe la maladie et que la mort abat.

Tels sont les points principaux de cette vaste étude. Sans doute le sujet n'est pas épuisé et il reste encore tout un ordre d'idées morales qu'il était impossible à l'auteur d'étudier sous peine de rendre son travail infiniment grand, ce que n'est pas le temps de nos séances ; mais dans les matières où le polytechnicien émérite est surtout compétent, il nous a offert un travail complet. Il se souvient toujours, écrit-il en terminant, qu'il est ingénieur des mines. On s'en aperçoit en effet. Chaque fois qu'il traite un sujet, il le creuse très avant et il l'étudie à fond.

Dans une autre séance, c'est le brillant mathématicien que nous avons eu à apprécier en notre sympathique collègue. Il nous y a exposé ce qu'est une géométrie nouvelle, différente de la géométrie Euclidienne et heureusement appliquée depuis quelques années à la mécanique, à l'astronomie, etc.

Après quelques considérations sur l'infini, — l'indéfini, dirait-on en philosophie, — d'une droite, d'un plan, de l'espace, il s'est efforcé de montrer que l'algèbre à un nombre quelconque d'inconnues peut, selon le principe de Descartes, s'interpréter par une géométrie comprenant autant de dimensions que l'algèbre comporte d'inconnues. Une fois admis l'espace à 4 dimensions, difficile non-seulement à se figurer, mais à concevoir, se mit-on en quatre pour y arriver, l'espace à

5, 6 dimensions est admis sans peine. Là, comme ailleurs, il n'y a que le premier pas qui coûte. Mais ici il coûte tellement que l'on recule. On se rappelle à ce propos le mot de Pascal : « Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace », et, au souvenir de cet autre : « Le cœur fait parfois des contes à l'esprit », on se dit : Est-ce que l'esprit n'en conterait pas aussi parfois au cœur !

La péroraison suivante où l'auteur s'adresse à M. Jules Verne, donne une juste idée de ce travail à la fois savant et humoristique : « Mon cher maître, s'il vous prend un jour fantaisie de promener un de vos voyageurs auprès desquels Hatteras, Pierdeux, etc., ne seraient que de timides enfants, dans l'espace à n dimensions, sur une hypersphère à $n - 1$ dimensions, n'oubliez pas de lui réserver les aventures les plus abracadabrantes pour le moment où il traversera l'espace imaginaire Δ à $n - 2$ dimensions, lieu géométrique des points circulaires imaginaires de l'infini ω , de tous les plans à deux dimensions que contient l'espace à n dimensions ».

Peut-être tous ceux qui m'écoutent n'ont-ils pas bien compris ? Ne rougissons pas de notre infortune. Nous sommes en bonne compagnie, M. Jules Verne lui-même, qui sait pourtant beaucoup de choses qu'il sait en outre si agréablement nous narrer, M. J. Verne, il l'a avoué de bonne grâce, n'a pas compris plus que nous. En réalité, il n'y a dans la nouvelle géométrie que de nouveaux procédés, que d'utiles abréviations, que d'heureux moyens de simplifier, qui n'ont rien à voir avec la philosophie. Nous sommes reconnaissants à M. Badoureau de nous les avoir fait connaître.

Mais ne nous perdons pas dans ces immensités, et

revenons à notre terre. L'histoire des événements qui s'y passent est pleine d'intérêt, surtout quand elle est exposée par un maître dans l'art de bien penser et de bien dire, par un érudit qui mêle aux idées philosophiques les données de la philologie, par un écrivain qui atteint le grand art sans y viser, et dont la sûreté de l'intelligence, l'énergie de la volonté et l'honneur du caractère se révèlent dans la rectitude de ses jugements, dans l'allure vigoureuse de sa pensée, et jusque dans la noble sobriété de son style. Aussi est-ce toujours une bonne fortune pour l'Académie qu'un de ces travaux que M. le président Daussy nous fait l'honneur de venir nous lire.

Cette année, il a étudié, dans la charte d'Encre (Albert) comparée à d'autres, ce qui concerne le droit pénal. La juridiction, la poursuite, la preuve, les faits punissables, les circonstances atténuantes ou aggravantes, les crimes et les peines sont autant de chefs qui donnent lieu à des développements instructifs. Citons quelques remarques.

L'action criminelle était considérée au XII^e siècle comme intéressant les particuliers, non la société; par conséquent « lorsque la victime — on l'appelait *clamator* : celui qui est blessé crie : *clamat*, — lorsque la victime ou ses parents ne se plaignent plus, ou que le coupable s'est réconcilié avec eux, soit moyennant argent, soit autrement, l'action criminelle se trouve éteinte. » Autre erreur de l'époque : l'accusé était présumé coupable, on exigeait de lui qu'il prêtât serment d'être innocent, et on ne le renvoyait absous qu'à cette condition. Enfin, si nous examinons les peines qui étaient infligées, nous sommes frappés du caractère odieux de plusieurs d'entre elles. La peine du bannis-

sement et de la destruction de la maison, par exemple, est fréquente. On chasse quelqu'un de la commune, on renverse son habitation : « c'est barbare mais c'est logique ». Cette pénalité subsista jusqu'à la fin de l'ancien régime.

Il ressort de cette étude, qu'il ne faut pas penser trop de mal de notre époque. Sans doute, elle n'est pas parfaite ; rien n'est parfait en ce monde. Et ne nous en désolons pas plus qu'il ne faut : le désir du mieux n'est-il pas un stimulant de l'activité humaine ? L'histoire du passé le proclame hautement. Étudiée sans passion et mieux connue, cette histoire nous renseigne sur l'avenir, et nous rattache au présent, dont, après d'utiles comparaisons, ressortent d'avantage tant d'incontestables progrès.

Des réflexions analogues nous ont été suggérées par une lecture de M. Lorgnier sur : « *Un Code de police d'Amiens à la fin du xvi^e siècle* ». La couleur de la couverture du manuscrit original conservé aux Archives municipales, a valu à ce code le nom de *Livre Noir*. Les faits qui nous y sont signalés portent avec eux leur enseignement, relevé ici par les sages observations d'un esprit sagace et judicieux.

Encore une fois, nous sommes loin d'être parfaits. Nous ne devons en avoir que plus de zèle à nous améliorer, et cette amélioration chacun doit s'efforcer de l'établir, en ce qui le concerne, en ce qu'il a, par conséquent, très bien étudié. Ainsi l'entend M. Decaëu. Dans son travail : *Réflexions sur les Justices de paix*, il indique les réformes qu'il serait bon d'apporter à l'organisation de ces Justices. Tout en approuvant le projet d'augmenter la compétence des juges de paix, il distingue entre les juges urbains et les juges ruraux.

Ces derniers sont tellement occupés, paraît-il, que ce serait les surmener que d'ajouter à leurs attributions, à moins d'établir dans chaque canton un commissaire de police chargé d'une partie du fardeau. Cela regarde nos législateurs.

Pour être législateur, on n'en est pas moins homme, et après avoir traité longtemps des questions graves, on a besoin de se distraire. M. Maxime Lecomte, ancien député, maintenant sénateur du Nord, dont on trouve dans nos mémoires maintes études très sérieuses, consacre parfois ses loisirs à écrire des œuvres d'imagination. Nous en avons profité cette année. Il nous a lu un conte charmant intitulé : *Dans les Pyrénées*, et destiné à faire partie d'une collection qui s'appellerait : *Récits-Express*. Le héros en est un jeune poète, l'auteur des *Pervenches*, un très bon poète en vérité. Malheureusement, il est atteint de spleen, et à quel degré ! Jugez-en :

La vie est une triste et plate comédie,
Si l'on pouvait savoir au lever du rideau,
Quel est l'ennui profond de cette rapsodie,
On choisirait sa stalle au fond de son tombeau.

M. Maxime Lecomte s'efforce de le rattacher à la vie et d'empêcher son suicide, il échoue, même quand il lui offre une pure et tendre affection. Certainement nous ne voudrions pas donner de remords à notre collègue, mais, qu'il nous permette de le lui dire : il a négligé de prendre certains moyens, celui-ci entre autres : il aurait dû conseiller à son héros d'être député ou sénateur ! Alors, ce qui relève et embellit l'existence, on sert son pays et on peut encore écrire de jolies pages,

tourner de jolis vers. C'est le cas de M. Maxime Lecomte qui ne doit pas trouver la vie si mauvaise. Nous, nous avons trouvé que son récit était trop court, de même que ses visites sont trop rares.

Celle que voulut bien nous rendre au mois de mai, M. Bouillet, de l'Institut, donna lieu à une séance publique. M. Dubois, notre directeur, en souhaitant la bienvenue au membre éminent de l'Académie des Sciences morales et politiques, lui prouva que l'auteur de *l'Institut et les Académies de Province*, de *la Vraie conscience*, et autres livres de psychologie et de morale était déjà parmi nous très connu et très goûté. L'examen de ces divers ouvrages amena notre président à aborder la question du retrait de la loi concernant l'outrage à la morale publique, retrait dont un des effets regrettables a été, affirme-t-il, de favoriser un débordement de pornographie, qu'il flétrit avec indignation. Il termina par un éloge des lettres, « ces délicieuses compagnes dont les perpétuels attraits défient nos abandons plus ou moins volontaires. Aimées sincèrement dès notre jeunesse, elles le sont vraiment toujours, toujours prêtes à incliner sur nos peines la source d'adoucissements inattendus. De quelles espérances trahies ne vengent-elles pas les cœurs épris de leurs charmes. Viennent les disgrâces et les mécomptes de l'âge, elles nous créent un suprême abri contre les suprêmes découragements. » M. Dubois aurait pu ajouter, ce que nous pensions en écoutant le digne représentant des vieilles et nobles traditions du barreau ; les lettres assurent à qui les aime ainsi de précieux avantages ; elles entretiennent dans le cœur une flamme dont ne s'éteignent jamais les ardeurs généreuses, elles perpétuent dans l'âme une jeunesse, une poésie dont on ne cesse d'ad-

mirer, nous venons d'en avoir une nouvelle preuve, n'est-il pas vrai, les toujours riches et gracieuses floraisons.

M. Bouillet prend la parole après notre directeur. Il rappelle l'origine de notre Société et ses rapports avec Gresset, sur lesquels, nous dit-il, M. Lenel nous a donné des détails aussi neufs qu'intéressants. Il s'étend ensuite sur les anciennes affiliations des Académies de province à celles de Paris. Il regrette que ces liens aient été brisés, et, en attendant que des circonstances favorables les rétablissent, il souhaiterait que ces Académies s'unissent entre elles ; cette union, selon lui, rendrait leurs recherches plus fructueuses. Ce discours, rempli d'érudition et semé de traits piquants est écouté avec le respect dû au talent et à la haute situation de l'écrivain, du philosophe, ancien inspecteur général de l'Université.

M. Ferrand, à qui nous devons la visite de son collègue de l'Institut, nous communiqua ensuite quelques pages d'un mémoire dont la lecture a obtenu à l'Académie des sciences morales un légitime succès. Dans ce fragment notre confrère, ancien préfet, insiste sur les nécessités de mettre fin à la contradiction qui existe entre notre système administratif et nos principes politiques. Il veut aussi développer l'éducation civique qui forme les citoyens à la pratique des affaires. L'entente de leurs vrais intérêts et leurs contacts avec des personnes dont certains préjugés les séparent, contribueront alors à la paix et à la prospérité générales. Questions très graves que M. Ferrand n'a cessé d'approfondir. Il a du reste pour les traiter avec compétence l'expérience qu'il a acquise dans une longue et honorable carrière administrative.

Enfin, quatrième discours : celui-là sur le *Respect de l'homme et l'Ecole naturaliste*. Sans doute on n'attendait pas de l'auteur une dithyrambe en faveur de la nouvelle école. On lui pardonnait même d'avance quelques pieuses exagérations. N'a-t-il pas toutefois dépassé la mesure ? On a pu le penser. Eh quoi ! Entre-t-il tant de fiel dans son âme, qu'il en devienne injuste à l'égard de talents incontestables, de talents énormes, selon l'expression employée quelque part par Zola ? Oui, grands certainement, énormes si l'on veut, mais qui produisent, hélas ! des énormités. Or, ce sont ces énormités qu'il faut dénoncer chez ceux qui prétendent décrire *toute réalité*, comme *toute la réalité*, et qui nous présentent presque exclusivement des êtres tarés, déséquilibrés ou abrutis, certains hommes, en un mot, et non pas l'homme.

Peu de temps après cette lecture, un critique très indulgent pour les naturalistes, Fouquier ou Lemaître, rendant compte d'une pièce de théâtre où l'on traitait sans respect l'amour de la patrie, s'écriait avec indignation : Cette fois-ci, c'est trop fort. On ne froisse pas à ce point le sentiment patriotique ! — Il avait raison. Il y a des [sentiments dont il est odieux et pernicieux d'altérer la délicatesse, car ils sont l'honneur et la force des individus et des nations. Certes il faut travailler à ce que la patrie soit estimée et aimée, afin de lui assurer le concours généreux de tous ses enfants, afin qu'à l'heure du danger ils n'aient qu'un même cœur pour la défendre, afin qu'après les jours d'épreuve ils n'aient qu'une même pensée pour lui rendre sa grandeur. Ne portons jamais atteinte à ce sentiment, c'est bien. Mais, ne l'oublions pas, d'autres encore que celui-là sont sacrés, et parmi eux, à l'un des premiers rangs, le sentiment de notre dignité. Avec lui, le respect de soi,

l'honneur, le désir du mieux concourent à nous exciter au bien ; autant que nous y serions indifférents si nous nous croyions condamnés fatalement, comme le proclament les naturalistes, à être la victime de nos penchants mauvais. Et c'est du patriotisme encore, et du meilleur, que de condamner ces doctrines décourageantes ; que de montrer à chacun la beauté de la lutte contre le mal, et, avec la possibilité d'être victorieux, la gloire du triomphe ; que de nous relever à nos yeux, et de nous convaincre tous que si notre pays et toutes les nobles causes demandent de nous beaucoup, c'est que nous pouvons aussi, véritablement, les servir et leur donner beaucoup.

L'histoire d'un glorieux fait d'armes, auquel a participé M. de Puyraimond, ancien officier de marine, est propre à confirmer les réflexions précédentes. Il s'agit de la prise de Canton par les expéditions françaises et anglaises en 1857. Notre collègue y assistait, venons-nous de dire, et nous, en l'écoutant, nous y étions avec lui, tant il a su mettre de mouvement et de vie dans ses descriptions des travaux préparatoires, du bombardement, de l'assaut. De tels récits, à l'encontre des élucubrations naturalistes ont la vertu de fortifier ; on devient plus vaillant en entendant raconter ces traits de la vaillance française. Aussi attendons-nous avec impatience la suite de cette belle histoire.

Nos dernières séances ont été occupées par la lecture d'un travail qui, lui aussi, a fortement captivé notre attention. M. le D^r Froment nous y a instruits d'une manière aussi utile qu'agréable sur un sujet que ses fonctions de médecin inspecteur des aliénés lui ont rendu familier : *La Simulation de la Folie*. Question très pratique, puisqu'elle fournit des éléments propres à aérer la justice. Même, au dernier siècle, La Mettrie

répétait : « Il serait à souhaiter qu'il n'y eût pour juges que d'excellents médecins. » C'était trop dire et trop demander. Il suffit que les juges puissent consulter — et cela leur est facile à Amiens — d'excellents médecins.

M. le D^r Froment commence par quelques observations, dont l'une a trait au choix que fait le simulateur du genre de sa folie, selon la nature de son crime et de ce qu'il redoute. Par exemple, celui qui veut éviter le service militaire simule une folie douce, il craint autant que la caserne la maison d'aliénés. Celle-ci, au contraire, n'a rien de terrible pour le meurtrier que la mort seule effraie, et qui feint la folie furieuse. — Notre collègue consacre la première partie de son étude à examiner sur quoi doit porter l'examen direct du docteur légiste. Sur quoi ? Sur huit points. Comme l'hérédité joue un grand rôle dans la production de la folie, il faut en premier lieu s'enquérir de ce qu'ont été les ascendants de l'accusé, surtout les ascendants du côté maternel, de leurs habitudes relatives à la tempérance : l'alcoolisme prétend M. Théophile Roussel, est le principal facteur du crime. — L'examen porte de plus sur les antécédents physiques et pathologiques du sujet, sur les motifs qu'il a de simuler, sur son état physique extérieur, sur les troubles de son organisme, sur son état intellectuel et moral, enfin sur ses écrits. Le simulateur, paraît-il, n'écrit ni ne dessine.

Ce qui concerne l'état physique extérieur et les troubles organiques offre un intérêt tout particulier. On est assez porté à croire qu'il est facile de simuler la folie. Autrefois, oui, c'était facile ; aujourd'hui, non. Jadis, il suffisait de dire ou de faire des extravagances et l'on passait pour fou : erreur très dangereuse, car à ce compte beaucoup de personnes, dans tous les temps,

seraient exposées à être enfermées. Parfois la vue seule de quelques contorsions suffit au médecin pour être fixé ; il distingue vite la *grimace* du simulateur de la *contraction* de l'aliéné. Chaque folie a ses effets propres intérieurs et extérieurs, les uns et les autres difficiles à connaître. C'est maintenant tout un art que de faire le fou, et, grâce aux observations de nos docteurs, un art très savant, très compliqué ; peu sont capables d'y passer maîtres. Il faut pour cela posséder des connaissances si nombreuses et si précises, déployer, et sans jamais faiblir, une telle force de volonté, que, ô tristes effets du surmenage que nous sommes condamnés à trouver ici encore, il y a à en devenir fou tout de bon.

D'ailleurs il ne dépend pas de la volonté de produire certains phénomènes. On a mis d'accord son attitude et ses contractions avec le genre de folie qu'on simule. Cela ne suffit pas ; on n'a pas la frigidité causée par une circulation insuffisante : on est convaincu de mensonge. On a obtenu le masque coloré et les yeux brillants du maniaque, on se croit en sûreté ; pas du tout : on est trahi par les battements accélérés du cœur. On a réussi à parler comme il faut en tel ou tel cas : chose très difficile ; on n'a aucune chance d'avoir la peau terreuse, jaunâtre, ni de répandre, grâce à des sécrétions spéciales, une odeur *sui generis* qui, affirme M. le D^r Froment, est très caractéristique. L'un agite indistinctement les deux bras, ou contracte tous ses muscles, les extenseurs et les fléchisseurs, il se voit convaincu d'imposture. Un autre a la respiration stertoreuse qui convient, il triomphe ; soudain, par hasard ou par suite d'efforts, il tousse, et voilà tout compromis. C'est décourageant.

La deuxième partie du travail si documenté que nous analysons offre nombre de détails de cette nature. Elle

est également intéressante par les faits que signale l'auteur et la façon dont il les présente, par les observations personnelles qu'il mêle aux données de la science, par les curieuses anecdotes qu'il raconte. M. Froment y passe en revue les différentes folies : la folie épileptique, l'idiotie, la manie aiguë, la démence, la stupidité, la kleptomanie, la folie hystérique, la mélancolie, la folie alcoolique, et en signale les manifestations difficiles ou impossibles à simuler. Triste nomenclature, très inquiétante, car si l'on compte tant de manières d'avoir perdu la raison, il pourrait bien y avoir du vrai dans le proverbe espagnol : Du poète et du fou nous tenons tous,

De poeta y loco
Todos tenemos un poco.

« Mon Dieu, qu'il y a de fous en ce monde, écrivait un jour M^{me} de Sévigné, il me semble quelquefois que je vois les loges et les barreaux devant ceux qui me parlent. Je ne doute pas qu'ils ne voient les miens ». Eh bien, en réalité, voilà qui nous rassure au lieu de nous tourmenter ; car la folie de M^{me} de Sévigné n'était pas seulement une folie douce, c'était une douce folie ; celle-là il faut l'envier : elle est préférable à bien de froides et prétendues sagesse.

L'usage veut que l'on mentionne dans le compte rendu annuel les ouvrages publiés par quelqu'un de nos membres. Je suis heureux de m'acquitter de ce devoir en signalant la *Traduction des Psaumes*, de M. le chanoine Crampon. Elle a valu à l'auteur d'unanimes éloges mérités par une grande clarté, la distinction du style et une vaste science exégétique. Je parlerais aussi des nouveaux livres, toujours très goûtés, de M. J. Verne, si je ne vous savais désireux avant tout de l'entendre lui-même.

Nous avons été éprouvés cette année par la mort de deux de nos membres honoraires, M. le D^r Herbet et M. Dupont : M. Herbet dont l'éloge a été fait d'une façon supérieure, il y a quelques mois encore, dans une grande réunion, joignait à une intelligence élevée, à beaucoup de loyauté et de force de caractère, une tendresse de cœur qui, pour se cacher parfois sous des formes un peu rudes, n'était pas moins féconde en actes de bonté et de dévouement. Sa science, son habileté professionnelle, ses services lui avaient assuré un haut rang dans la ville d'Amiens.

M. Dupont, ancien pharmacien, mort à plus de quatre-vingts ans, fut le fils de ses œuvres, dit M. Bor dans un touchant discours sur la vie de son confrère, il conserva jusqu'à la fin de sa vie sa force d'intelligence et cet amour de l'étude qui l'avait fait apprécier dans notre Compagnie. La perte de ces deux membres nous a causé de vifs regrets.

Avant de terminer, je tiens aussi à signaler un fait qui intéresse notre Académie. Jusqu'ici nos livres étaient relégués dans un endroit restreint et incommode. Grâce à l'initiative de notre Directeur de l'année dernière, l'actif M. Oct. Thorel, des démarches continuées par son successeur, ont heureusement abouti. L'autorité municipale à laquelle nous sommes déjà tant redevables, a bien voulu mettre à notre disposition un local où nos livres et nos archives seront convenablement disposés et facilement consultés.

Je suis l'interprète de l'Académie en offrant à M. le Maire d'Amiens et au Conseil municipal nos remerciements pour la bienveillance que depuis longtemps déjà ils ne cessent de nous témoigner.

RÉSUMÉ DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

ANNÉE 1890

10 JANVIER

Présidence de M. Oct. Thorel, chancelier. — Démission de M. Goblet et sa présentation comme membre honoraire. — Présentation en la même qualité de M. Maxime Lecomte, ancien membre titulaire. — Exposé des titres de M. Corentin Guyho, avocat général à Amiens, proposé à l'élection comme membre titulaire. — Sont élus : *Directeur*, M. Gustave Dubois, et *Chancelier*, M. Janvier. — Sont en outre nommés Membres de la Commission de Publication : MM. l'abbé Crampon, Delpech, Fournier, Lenel et Moullart ; et Membres de la Commission des Finances : MM. Ponche, Leleu et Caron. — Fixation de l'ordre des lectures, pendant la présente année. — Acceptation et remerciements adressés à M. le Maire d'Amiens, au sujet de l'offre par lui faite de l'usage gratuit pour notre bibliothèque, du pavillon établi à gauche, sur la rue, dans le terrain dépendant de la bibliothèque communale.

31 JANVIER

Présidence de M. Gustave Dubois, Directeur. — Lecture par M. LORGNIER : **Un code de police à Amiens, au XVI^e siècle.** — Décès du docteur Herbet.

14 FÉVRIER

Présidence de M. Gustave Dubois, Directeur. — Commission nommée pour l'appropriation du pavillon de la bibliothèque. — Election de MM. Goblet et Lecomte comme membres honoraires et de M. Corentin Guyho, comme titulaire.

28 FÉVRIER

Présidence de M. Gustave Dubois, Directeur. — Lecture par M. L'abbé FRANQUEVILLE : **Les poésies de M. Levavasseur.** — Allocution de M. LEVAVASSEUR.

9 MARS

Présidence de M. Gustave Dubois, Directeur. — Lecture par M. Francisque BOUILLIER, membre de l'Institut : Exposé d'un projet comportant le rattachement à l'Institut de toutes les sociétés académiques de la France. — Réponse du DIRECTEUR. — Lecture par M. FERRAND : **L'éducation politique en France, pendant la période révolutionnaire.** — Lecture par M. L'abbé FRANQUEVILLE — **Le respect de l'homme et l'école naturaliste.**

27 MARS

Présidence de M. Gustave Dubois, Directeur. — Lecture par M. DAUSSY : **La charte d'Encre** (Albert).

25 AVRIL

Présidence de M. Gustave Dubois, Directeur. — Lecture par M. LECOMTE : **Dans les Pyrénées.**

23 MAI

Présidence de M. Gustave Dubois, Directeur. — Lecture par M. de PUYRAIMOND : **La prise de Canton. en 1857.**

27 JUIN

Présidence de M. Gustave Dubois, Directeur. — Lecture par M. DECAIEU : **Les projets de réforme relatifs aux justices de paix.** — Décision favorable à l'emploi du pavillon de la bibliothèque.

23 OCTOBRE

Présidence de M. Gustave Dubois, Directeur : Lecture par M. BADOUREAU : **Notions sur l'Infini.**

28 NOVEMBRE

Présidence de M. Gustave Dubois, Directeur. — Lecture par le docteur FROMENT : **De la simulation de la folie.**

12 DÉCEMBRE.

Présidence de M. Gustave Dubois, Directeur. — Réception de M. BLANCHARD : **Le Théâtre de Victor Hugo**, par le Récipiendaire. — Réponse par M. Lenel.

26 DÉCEMBRE

Présidence de M. Gustave Dubois, Directeur. — Lecture par le docteur FROMENT : **De la simulation de la folie** (suite), et discussion sur ce sujet. — Décès de M. DUPONT, membre titulaire.

Séance publique du 18 janvier 1891.

(Clôture des travaux de l'année de 1890).

Présidence de M. Gustave Dubois, Directeur. — Discours du Directeur : **La Propriété Littéraire.** — **Compte-rendu des travaux de l'année**, par M. l'abbé FRANQUEVILLE, Archiviste. — Lecture par M. Jules VERNE : **La journée d'un journaliste Américain en 2890.**

ERRATUM

*Paragraphe omis à la fin de la lecture de M. Badoureau
(page 197)*

Pour revenir à mon sujet et pour conclure je répondrai de la façon suivante aux questions que je lis sur vos lèvres : « Eh bien ! selon vous, qui sommes nous ? — Les arrières petits neveux les plus parfaits, actuellement vivants des poissons, des gastropods, des lamelli-branches, des échinoïdes qui vivaient à l'époque de la craie supérieure et dont je viens de vous rappeler évidemment les noms — En êtes vous bien sûr — Évidemment non, mais c'est pour moi, aujourd'hui, une hypothèse des plus plausibles. — Soit, mais cette transformation s'est-elle opérée naturellement, comme le prétendent certains disciples de Darwin, ou par le concours incessant d'une Providence ? — La science n'en sait absolument rien : cette question concerne exclusivement la religion ».

OUVRAGES REÇUS PAR L'ACADÉMIE

Pendant l'année 1890.

I. Du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques, année 1889.

Revue des travaux scientifiques, Année 1890. — 1 vol. in-8°.

Comité des Travaux historiques et scientifiques, Année 1889. — 1 vol. in-8°.

Bulletin de la Société Indo-Chinoise de France. — 2^e série, Tome III, 1890.

II. — De la Préfecture de la Somme.

Conseil général du département : Session d'Août 1888.

Session de Février 1890 : Rapport du Préfet et Procès-verbaux des délibérations. — 2 vol. in-8°.

III. — Des Auteurs.

Un nouveau galvanomètre, par M. Decharme. — 1 brochure in-8°.

En leur absence, par M. Daussy.

Un projet de loi sur la liberté d'association, par M. Moullard.

Proverbes et Dictons picards. — Les rues et les enseignes d'Amiens, par M. A. Dubois. — 2 brochures in-8°.

Le livre des Psaumes suivi de cantiques, des laudes et des vêpres, latin-français, par M. l'abbé Crampon. — Petit in-18.

Les bienfaits de la chimie moderne, par M. Bor. — 1 broch. in-8°.

L'Amiral Courbet, par M. Macque. — 1 broch. in-8°.

Dante, traduction en vers français du chant 1^{er} de la Divine Comédie, 1889, par M. Caron. 1 broch. in-8°.

A propos des Avocats, 1889, par M. Thorel. — 1 broch. in-8°.

De l'éducation morale au Lycée, par M. Picard. — 1 broch. in-8°.

A travers les livres à autographes, par M. Decaëu. — 1 broch. in-8°.

Du naturel, par M. Moullard. — 1 broch. in-8°.

IV. — Des Sociétés siégeant à Amiens et dans le département de la Somme.

Société médicale d'Amiens : Gazette médicale de Picardie : Décembre 1889 et numéros de Janvier à Novembre 1890. — 9 br. in-8°.

Société industrielle d'Amiens : Bulletin 1889, Octobre, Novembre et Décembre et Bulletin 1890, Janvier à Novembre. — 12 broch. in-8°.

Comice agricole d'Abbeville : Bulletin 49^e année. — 2 broch. in-8°.
Société des Antiquaires de Picardie. Bulletin, année 1890. —
1 broch. in-8°.

Commission météorologique de la Somme : année 1889. — 1 br. in-8°.

Conseil d'hygiène de la Somme : Bulletin, année 1889. — 1 br. in-8°.

V. — Des Sociétés siégeant à Paris.

Société philotechnique : Annuaire, année 1889. — 1 vol. in-8°.

Société de Médecine légale : Tome XI. — 1 vol. in-8°.

VI. — Des autres Sociétés Françaises.

Société d'études havraises. — 1890. — 3 broch. in-8°.

Mémoires de l'Académie d'Arras. — 1890. — 1 broch. in-8°.

Bulletin de la Société Académique de Brest. — 1890. — 1 vol. in-8°.

Bulletin de la Société d'Agriculture de Compiègne. — 1890. —
8 broch. in-8°.

Bulletin de la Société Historique de Compiègne. — 1890. —
8 broch. in-8°.

Bulletin des Agriculteurs de la Drôme. — 1890. — 1 broch. in-8°.

Bulletin de la Société Archéologique du Limousin. — Tome 37. —
1 vol. in-8°.

Bulletin de la Société Académique de Toulouse. — Tome X. —
1 broch. in-8°.

Travaux de l'Académie de Rouen. — 1889. — 1 broch. in-8°.

Bulletin de la Société d'Agriculture de la Sarthe. — Tome XXXIII.
— 1 broch. in-8°.

Bulletin de la Société Archéologique de Tarn-et-Garonne. — 1889.
— 1 broch. in-8°.

Bulletin de l'Académie de Clermont-Ferrand. — 1889. — 1 br. in-8°.

Bulletin de la Société Archéologique du Midi. — N° 4. — 1 br. in-8°.

VII. — Des Sociétés étrangères.

Travaux de l'Académie des Sciences de Philadelphie. — 1890. —
1 broch. in-8°.

Revue de l'Institut historique de Rio de Janeiro. — 1890. —
1 vol. in-8°.

Annuaire de l'Institution Smithsonian de Philadelphie. — 1889 et
1890. — 7 broch. et 1 vol. in-8°, et 2 vol. in-4° avec cartes géolo-
giques.

T A B L E A U
DES
MEMBRES DE L'ACADÉMIE
D'AMIENS
(31 DÉCEMBRE 1890)

BUREAU

MM. DUBOIS (GUSTAVE), ☉, Directeur.
JANVIER, ☉, Chancelier.
DECAIEU, Secrétaire-perpétuel.
FRANCQUEVILLE (l'abbé), Archiviste-Trésorier.




M E M B R E S T I T U L A I R E S

DANS L'ORDRE DE LEUR INSTALLATION

MM.

- 1 LENOEL, *, Docteur en médecine, rue Lamarck, 25.
- 2 PONCHE (NARCISSE), ✱, Industriel, rue Constantine, 6.
- 3 DAUPHIN, *, ☉, Sénateur, passage de la Comédie, 1.
- 4 MOULLART, ☉, Conseiller à la Cour, rue Cozette, 29.
- 5 LELEU, *, ☉ O I, ancien Proviseur du Lycée d'Amiens,
boulevard Guyencourt, 5.

- 6 VERNE (Jules), *, Homme de Lettres, rue Charles-Dubois, 2.
- 7 DUBOIS (GUSTAVE), Avocat, rue de l'Amiral Courbet, 19.
- 8 OBRY, *, O., Président du Tribunal civil, rue des Jacobins, 67.
- 9 BARIL (GÉDÉON), Homme de lettres, rue Évrard de Fouilloy, 21.
- 10 CRAMPON (l'abbé), Chanoine, rue de l'Amiral Courbet, 26.
- 11 GUERARD, *, Ingénieur au chemin de fer du Nord, rue Riolan, 7.
- 12 JANVIER, O., Homme de lettres, Boulevard du Mail, 13.
- 13 DEBAUGE, Industriel, faubourg de Hem, 242.
- 14 DECAIEU, Juge de paix, rue de la Pâture, 24.
- 15 CARON (LAURENT), h. de lettres, rue des 3 Cailloux, 44.
- 16 DUBOIS (EDMOND), O., O. A. Professeur de Physique au Lycée, rue Cozette, 31.
- 17 DELPECH, O. A., Président de chambre à la cour d'Amiens, rue Saint-Louis, 4.
- 18 FOURNIER, Conseiller à la Cour d'Amiens, rue du Lycée, 28.
- 19 OUDIN, Conseiller à la Cour d'Amiens, rue Debray, 9.
- 20 FRANQUEVILLE (l'abbé), Aumônier des Dames de l'Espérance, rue Dom Grenier, 17.
- 21 LENEL, O l., Professeur de Rhétorique au Lycée d'Amiens, rue Laurendeau, 80.
- 22 FROMENT, Docteur en médecine, rue de la République, 65.
- 23 BADOUREAU, O. A., Ingénieur des Mines, rue Lemerchier, 20.
- 24 LORGNIER, Avocat, rue des Écoles-Chrétiennes, 23.
- 25 THOREL, (OCTAVE), O., O. A., Juge au Tribunal civil, rue Cozette, 44.
- 26 MACQUE, greffier en chef de la Cour, rue Laurendeau, 148

- 27 BOR , O. A., Pharmacien et Professeur à l'École de médecine d'Amiens, rue des Vergeaux, 5.
28 GUILLAUMET, Docteur en médecine, rue Gresset, 22.
29 BLANCHARD, Professeur de 3^e au Lycée, rue Blasset, 34.
30 GRENIER, *, Procureur de la République, rue des Augustins, 10.
31 SÉLOSSE, manufacturier, rue Chauvelin, 1
32 QUÉNARDEL, , directeur de l'École normale des Garçons, à Amiens.
33 RICQUIER, , architecte en chef du département, rue Sire Firmin Leroux, 23.
34 BOUDON, membre de la Société des Antiquaires de Picardie, rue Alexandre, 11.

ÉLUS, NON INSTALLÉS

MEMBRES HONORAIRES


DE DROIT

- 1 M. le Général commandant le 2^e corps.
2 M. le Premier Président de la Cour d'appel.
3 M. le Préfet de la Somme.
4 M^{sr} l'Évêque d'Amiens.
5 M. le Procureur général près la Cour d'Amiens.
6 M. le Maire d'Amiens,
7 M. l'Inspecteur de l'Académie Universitaire.

MEMBRES HONORAIRES

ÉLUS

MM.

- 1 GAND, *, Ancien Professeur de tissage à la Société Industrielle, rue Contrescarpe, 20, à Amiens.
2 RICHER, , Docteur en médecine, rue Saint-Jacques, 98, à Amiens.

- 3 GUILLON, *, Ingénieur, à Soissons.
- 4 BOHN, Professeur, à Fontenay-aux-Roses.
- 5 KOLB, *, Directeur des Usines Kulmann, à Lille.
- 6 HARDOUIN, Conseiller honor., à Quimper (Finistère).
- 7 POIRÉ, *, Professeur au Lycée Condorcet, Paris.
- 8 DE QUATREFAGES DE BRÉANT, *, membre de l'Institut, à Paris.
- 9 PRAROND, *, Homme de lettres, à Abbeville.
- 10 TIVIER, *, Doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Dijon à Paris, 13, boulevard Raspail.
- 11 HENNEBERT, *, Colonel du Génie, à Fontainebleau.
- 12 MACHART, *, Ancien Inspecteur général des Ponts-et-Chaussée, à la Cour, par Cul en Cher.
- 13 DU BOIS DE JANCIGNY, Ancien directeur des Contributions indirectes.
- 14 LANIER, Professeur d'histoire au Lycée Janson de Sully, 59, rue Boissière, Paris.
- 15 VION (MICHEL), *, Ancien professeur, rue de la République, 8, à Amiens.
- 16 DE PUYRAIMOND, *, Ancien officier de marine, rue de Bray, 36, à Amiens.
- 17 DAUSSY, *, Premier Président à la Cour d'Appel d'Amiens, boulevard du Mail, 81, à Amiens.
- 18 ROGER, Industriel, rue Gresset, 31, à Amiens.
- 19 DECHARME, *, O. I. Ancien Professeur de l'Université, rue Laurendeau, 82, à Amiens.
- 20 PICARD, Professeur de troisième au Lycée Condorcet, 8, rue de Parme, à Paris.
- 21 COUTTOLENC, Professeur des Cours publics de physique et de chimie de la ville de Reims, 4, rue Libergier.
- 22 VINQUE, Professeur de Tissage à l'École Nationale des Arts Industriels, 43, rue de Lille, Roubaix.
- 23 DE BRACQUEMONT, Propriétaire à Grivesne (Somme)

- 24 GOBLET, sénateur de la Seine, à Paris.
25 LECOMTE (MAXIME), sénateur du Nord, à Amiens,
n° 31, rue Charles Dubois.
-

MEMBRES ASSOCIÉS CORRESPONDANTS

MM.

- 1 MARCOTTE, ancien Bibliothécaire, à Abbeville.
 - 2 FERRAND, O. *, ancien Préfet, rue Lamarck, 35, à Amiens.
 - 3 HUARD, Homme de lettres, 5, rue Dauphine, à Paris.
 - 4 MILLIEN (Achille), Homme de lettres, à Beaumont-la-Ferrière (Nièvre).
 - 5 BERNARD, Avocat général, à Dijon.
 - 6 DE GUERLE, *, au Vésinet.
 - 7 LE PELLETIER, *, Cons. à la Cour de Cassation, à Paris.
 - 8 PIEDAGNEL, *, Homme de lettres, rue des Sablons, à Passy-Paris,
 - 9 DE VALOIS, *, Consul de France, à Lisbonne (Portugal).
 - 10 DE RAINNEVILLE, *, ancien Sénateur, 42, rue Ville-l'Évêque, à Paris.
 - 11 DE LONGPÉRIER, *, Membre de l'Institut, 50, rue de Londres, à Paris.
 - 12 LE VAVASSEUR (Gustave), à la Lande-de-Lougé, canton de Briouze (Orne).
 - 13 CAULRAT, Professeur à la Sorbonne, à Paris.
 - 14 LE TELLIER, Professeur, à Lisieux,
 - 15 JOUANCOUX, Philologue, à Cachy, (Somme).
 - 16 DE VORGES, O. *, Ministre plénipotentiaire, à Paris
 - 17 CAHON, Docteur en médecine, à Paris.
 - 18 BOULANGER (Gustave), perceuteur, à Albert.
 - 19 PINEL, *, à Gonesse.
-

COMMISSION DES FINANCES

MM. DECHARME, PONCHE, ROGER.

COMMISSION DE PUBLICATION

MM. CRAMPON ; DELPECH ; DUBOIS Gustave ; FOURNIER ;
MOULLART.

TABLE DES MATIÈRES


ANNÉE 1890

<i>Les Poésies de M. Levavasseur</i> , par M. l'abbé FRANCQUEVILLE.	1
<i>La Charte de commune de la ville d'Encre</i> (Albert), texte et traduction par M. H. DAUSSY, avec la collaboration de M. DEVAUCHELLE	53
<i>Discours de M. Gustave DUBOIS</i> , directeur, lors d'une visite de M. F. BOUILLIER, membre de l'Institut (9 mars 1890).	115
<i>Les Académies de Province</i> , conférence par M. Francisque BOUILLIER, de l'Institut	127
<i>L'éducation politique en France et à l'Etranger</i> (fragment) par M. FERRAND	141
<i>Le Respect de l'homme et l'Ecole naturaliste</i> , par M. l'abbé FRANCQUEVILLE	156
<i>Γνώσις Σαυρόν!</i> Lecture par M. BADOUREAU	197
<i>Réflexions à propos des justices de paix</i> , par M. A. DECAIEU.	223
<i>Etude sur les simulations des maladies mentales</i> , par M. le docteur FROMENT	231
<i>La journée d'un journaliste américain en 2890</i> , par Jules VERNE	348
<i>Compte-Rendu des Travaux de l'année 1890</i> , par M. l'abbé FRANCQUEVILLE, chancelier	371
<i>Résumé des Procès-Verbaux des séances</i>	389
<i>Ouvrages reçus pendant l'année 1890</i>	394
<i>Tableau des membres de l'Académie au 31 décembre 1890.</i> . .	396
<i>Table des Matières.</i>	402

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 04889 7840

Filed by Preservation CIO  1-000

